FRANCE ET ITALIE
FACE A FACE

—

Le 6 novembre 1932, au Congrès radical de Toulouse, M. Herriot, président du Conseil, tendait la main à l'Italie.

Rien, proclamait-il avec force, ne pourrait être plus pénible que la persistance d'un malentendu qui a pu nous opposer à un grand peuple qui est entré avec nous dans la guerre et pour lequel nous n'avons peut-être pas été justes moralement. A l'origine de ce malentendu il y a peut-être des imprudences, des paroles qu'on n'a pas le droit d'appliquer à un peuple dont les monuments aux morts sont aussi nombreux que ceux qui font, hélas! de la France un véritable calvaire.

Le lendemain, à Paris, s'exprimant devant le Conseil des ministres, M. Herriot ajoutait :

Ce régime de coups d'épingles ne peut plus durer. Je maintiens qu'au lendemain de la guerre on a été moralement injuste pour les Italiens.

Les paroles du président du Conseil eurent en France un grand retentissement et opérèrent une sorte de miracle. Les organes les plus répandus, sinon toujours les plus libres, de la presse française se tournèrent aussitôt vers Rome avec une sollicitude, un empressement que soulignaient des articles lyriques et attendris. Des

hommes politiques firent le voyage pour aller montrer à Mussolini combien sa personne — et sans doute aussi ses idées — leur devenaient subitement compréhensibles...

On s'attendait à des effusions cordiales de la part de nos voisins d'au delà des Alpes. A la surprise générale, les Italiens n'ont pas fait un pas. Ils ont suivi la formule anglaise : « *Wait and see.* » Et l'on a dû s'apercevoir que le moment est passé des revirements soudains et des grands embrassements sentimentaux avec notre sœur latine.

Devant une telle indifférence, certains s'étonnent, d'autres s'indignent. Le mieux, croyons-nous, serait d'essayer de comprendre.

I

Il y a un problème France-Italie, et qui est loin d'être résolu. Que des comités bienveillants, où l'on rencontre des gens de bonne volonté à côté de quelques « faiseurs », se fondent, ici et là, pour tenter cette solution, on ne peut que s'en réjouir. Mais cela ne nous fait point sortir du domaine de la sentimentalité pure quand il s'agit, en fait, de tout autre chose. Les solutions doivent être ailleurs.

Il convient d'abord de connaître les données du problème et ne point hésiter ensuite à les exposer en toute franchise.

Que ce problème date de loin, nul ne le conteste. Mais il n'y a pas si longtemps qu'il s'est imposé davantage à notre attention et que chaque jour même le complique. On n'attend certes pas de nous que nous remontions jusqu'au déluge, non plus qu'à l'époque où des rois de France, un Charles VIII, un Louis XII, s'immisçaient directement dans les affaires de la péninsule voisine. Et l'on n'a pas besoin d'expliquer non plus que les interventions de François Ier dans le Milanais répondaient à

une nécessité politique intéressant la sécurité française: à savoir empêcher l'Espagne de communiquer librement avec l'Autriche.

Les siècles s'écoulent, jusqu'au jour où enfin l'Italie se trouve à la veille ou à l'avant-veille de réaliser son unité. Alors, devant elle et barrant la route aux aspirations de tout un peuple, elle rencontre la force française. Protectrice de l'intégrité territoriale des Etats pontificaux, la France retarde la réalisation de l'unité italienne dont les désirs se tendent vers Rome, capitale de la « terza Italia ».

Cependant, l'unité se fait. A la faveur de nos désastres de 1870, les Piémontais pénètrent dans Rome par la fameuse brèche, symbolique, de la Porta Pia. La politique bismarckienne manœuvre si bien qu'une affaire des plus épineuses va nous mettre à dos l'Italie nouvelle. C'est lorsque nos voisins nous voient établir notre protectorat à Tunis, alors qu'eux-mêmes, considérant déjà cette partie de l'Afrique comme une sorte de dépendance de la Sicile et songeant aux quelque cent mille colons italiens qui la fertilisent de leur travail, ils s'y voyaient presque les maîtres dans un avenir relativement rapproché.

Deux ans environ avant la guerre de 1914, lorsque les Italiens disputent à la Turquie la Tripolitaine, notre attitude rogue et dure dans l'affaire du *Manouba* et du *Carthage* leur donne l'impression que la sœur latine de ce côté-ci des Alpes leur cherche de mauvaises querelles par pure jalousie de les voir, à leur tour, s'installer en Afrique à proximité de notre frontière tunisienne.

Mais la guerre mondiale éclate. L'Italie, d'abord neutre, se range enfin à nos côtés. Elle y restera fidèlement jusqu'au bout.

Et c'est ici, après la victoire commune, que recommencent et que s'aggravent les déceptions. Il n'est donc plus possible dès lors d'examiner le problème des rap-

ports franco-italiens dans son ensemble et à vue de nez. Il faut entrer dans le détail et s'expliquer une bonne fois.

Des griefs qui, maintenant, dressent contre nous l'Italie, les uns sont d'ordre spécifiquement italien, les autres se rattachent, du moins quant à leur origine, au régime fasciste. Mais il convient de noter qu'au stade où nous sommes, Italie et régime fasciste s'identifiant, ces griefs se mêlent et se confondent. Il y a lieu de ne les point laisser dans l'ombre.

En quelques mots, d'une clarté toute latine, Mussolini a résumé les premiers sujets de rancune qui nous aliénèrent, au lendemain de la victoire, les sympathies des Italiens :

L'histoire assez mouvementée de nos relations avec la France dans la période d'après-guerre, disait le Duce au Sénat dans son discours du 5 juin 1928, est expliquée en grande partie par ce qui arriva à Versailles et qui, plus ou moins justement, a été attribué à l'attitude politique des hommes du gouvernement français de l'époque, qui ne jugèrent pas avec bienveillance les revendications de l'Italie alliée.

Modérées dans les termes, ces déclarations visaient un ensemble de faits précis. Outre que l'on semblait, en France, s'être appliqué à diminuer l'importance de l'apport italien dans la victoire des alliés, et que cela servait partiellement de prétexte à ne point remplir toutes les clauses du traité de Londres qui ,en 1915, avait décidé l'Italie à se ranger à nos côtés, la politique de Clemenceau paraît avoir eu pour objectif de restreindre et de surveiller aussi étroitement que possible le développement de l'Italie dans l'Adriatique. Inquiet d'une expansion prochaine de l'Italie dans les Balkans, le « Père la Victoire » avait donné ses soins non seulement à l'agrandissement de la Yougoslavie et de la Grèce, mais encore à l'idée d'une Confédération danubienne qui jouerait envers l'Italie le rôle que l'Autriche, démem-

brée, ne pouvait plus tenir. Rome avait vu sans plaisir, dès avant la conclusion de la paix, le plénipotentiaire français, M. Alizé, partir pour Vienne où il essayait de mettre sur pied, sous les auspices de la France, cette Confédération.

Si du moins on eût donné à l'Italie des compensations en Afrique! Mais là, c'était la France et l'Angleterre qui se partageaient les dépouilles de l'Allemagne.

En Asie Mineure, les rêves d'installation dans la région d'Adalia, que caressait l'Italie, allaient faire place, avec la victoire kémaliste, à une désillusion complète. Lausanne effacerait Sèvres et les espérances de Rome s'évanouiraient en fumée.

Tels étaient, pour n'en dire que l'essentiel — nous y reviendrons un peu plus loin, — les sujets de mécontentement de l'Italie après la victoire alliée et avant même que le fascisme eût pris la forme, puissante et agissante, qui le conduirait au pouvoir.

Avec ce sens des réalités qui fait partie de sa nature par ailleurs complexe, Mussolini, trois semaines après la marche sur Rome, déclarait au *Matin* (18 novembre 1922) : « La France est mécontente de sa paix? Elle a raison, la paix est mauvaise. »

Et plus loin, dans la même interview :

Je crois à la vertu puissante de notre civilisation occidentale. Voilà le grand fascio de la défense de notre civilisation et de nos sociétés contre la haine et la décomposition. La Belgique, la France et l'Italie sur le continent, l'Angleterre à leurs côtés si elle comprend son véritable intérêt, telle est l'alliance par laquelle on peut résister aux influences funestes de l'Orient... Dans cette alliance, l'Italie doit entrer la tête haute, comme une grande puissance parmi ses égales, et non comme la nation brimée, dupée et frustrée de 1919.

Si les premières de ces paroles nous montrent un Mussolini décidé à collaborer avec nous au relèvement de l'Europe et à la lutte contre les forces déchaînées de cet

« Orient » bolchéviste qui jette sur le monde ses utopies et ses principes, destructeurs de notre commune culture, le Duce n'en insiste pas moins ensuite sur « les injustices » dont lui, comme ses prédécesseurs et comme les adversaires politiques du fascisme expulsés du pouvoir, accusaient déjà le traité de Versailles.

Il est possible — on ne le discute point ici — que ces « injustices » soient plus grandes dans l'estimation de nos voisins que dans la réalité. On peut même soutenir, si l'on veut, que les alliés, pressés par les événements, promirent à l'Italie, pour prix de son entrée en guerre, beaucoup plus qu'ils ne pouvaient ou ne voudraient tenir. Cette question, que l'on peut débattre indéfiniment, n'est plus d'actualité aujourd'hui.

La vraie question est dans le fait que l'Italie a été — ou se croit — lésée par les partages d'après-guerre. Elle est ensuite en ceci que Mussolini, au nom de son dynamisme fasciste, brutal, catégorique, mais sincère et tenace, se plaint de l'injustice mais nous offre toutefois de se joindre à nous, ces injustices une fois réparées, pour refaire la nouvelle Europe.

Seulement, cette collaboration, avec les conditions qui l'eussent rendue efficace, est-elle encore possible?... On demandait à la France de s'y employer, sinon même d'en faire les frais. La France a-t-elle aujourd'hui la possibilité d'entendre cet appel, et peut-elle faire droit aux demandes qui la conditionnent toujours?

On doit regretter en premier lieu que le problème n'ait jamais été abordé en face et que même, de notre côté, des obstacles se soient élevés que l'on a négligé d'écarter.

II

Le choc vint tout d'abord — on pouvait s'y attendre de la part de deux pays latins — des doctrines fascistes

elles-mêmes et de l'idéologie libérale qui prédomine en France.

A l'origine du conflit, il y a deux idées qui s'affrontent. Précisons.

On s'est beaucoup occupé des rapports entre la Révolution française et la Révolution fasciste. Il n'y a pas, en réalité, de commune mesure. Admis que, sur la doctrine de la souveraineté de l'Etat, les jacobins se soient montrés intransigeants et que, pareillement, le fascisme mussolinien ait voulu la restauration de l'Etat et la priorité de l'intérêt public sur les intérêts particuliers. Mais là s'arrête la ressemblance. Le fascisme réagit vigoureusement contre les excès de l'individualisme politique dont 89 apporte au contraire le germe et qui finira par aboutir — le spectacle en est sous nos yeux — à l'asservissement de l'Etat aux coteries, aux groupes, aux intérêts individuels coalisés contre le bien public. L'individualisme révolutionnaire conduira l'Etat, avec les dégradations que le temps apporte, au syndicalisme révolutionnaire, à la pernicieuse lutte des classes. Et ce sera alors, en fait, la décadence de l'Etat libéral, incapable — et cela aussi est sous nos yeux — d'imposer à ses fonctionnaires ou aux diverses classes de citoyens ligués contre lui et lui faisant échec, les sacrifices indispensables exigés par la situation difficile du pays (1).

Or, à ces doctrines, dont les conséquences extrêmes apparaissent de plus en plus, vient s'opposer le fascisme mussolinien. La doctrine mussolinienne est essentiellement antilibérale, antidémocratique, antisocialiste. Elle restaure dans l'Etat, en le perfectionnant il est vrai, le système corporatif que la Révolution française avait aboli. Sous l'influence de l'expérience, de républicaine

(1) On a vu mieux, ou pire : M. Paul-Boncour, dans sa déclaration ministérielle du 22 décembre 1932, proclamer la restauration de l'autorité dans l'Etat par le syndicalisme des fonctionnaires... Sommes-nous fous?...

qu'elle était à son origine la doctrine fasciste, quand elle songe à se définir et à se concrétiser dans les faits, évolue tout aussitôt vers la monarchie qui lui servira de point d'appui et l'étayera solidement devant le pays.

Quant au concept de liberté, il perd ici toute la signification et l'efficacité que lui accordait l'Etat libéral. Il disparaît même dans la notion supérieure de l'intérêt public. Et Mussolini ne manquera pas de lui porter de rudes coups en proclamant que cette chimère a accumulé trop de sottises ou autorisé trop de crimes pour qu'il soit encore permis de lui rendre un culte.

Au nom de cette sorte d'empirisme iconoclaste, le Duce piétine furieusement les vieilles idoles, et en premier lieu le Parlementarisme, devenu le refuge des intérêts et combinaisons des coteries ou des partis coalisés contre l'Etat et l'accaparant à leur profit. Le Parlement mussolinien n'aura avec le Parlement des pays libéraux, avec le nôtre, que des ressemblances problématiques et la représentation nationale, loin d'y être basée sur l'idée quantitative et matérialiste du suffrage universel ou du nombre, n'y sera plus que l'expression des intérêts corporatifs surveillés par l'Etat et passés à son service...

Il y a là assurément de quoi alarmer les vieux doctrinaires de la démocratie française, les tenants de l'idéologie libérale, attachés à des formules, vidées sans doute de leur substance, mais qui conservent à leurs yeux le prestige des dieux vivants. Il est entendu que nous représentons, en France, l'esprit démocratique, libéral, révolutionnaire au sens de 89. Qu'une idéologie opposée à celle-ci triomphe et prenne forme et corps dans un régime tel que celui de Mussolini, voilà qui aussitôt nous porte ombrage et nous met en garde. Chose étrange et paradoxale!... Au nom de ce libéralisme intellectuel et politique, nous devenons intransigeants. L'esprit de la croisade est demeuré chez nous vivant. Mais on se croise pour autre chose; faut-il dire pour des chimères? Met-

tons que nous partons volontiers en guerre pour des mots qui ont déjà changé plusieurs fois de sens.

La France s'émut donc des doctrines mussoliniennes. Au lieu de les tolérer largement et de laisser à l'Italie le soin d'en faire l'expérience pour son propre compte et selon sa propre souveraineté, les Français virent dans le fascisme une menace permanente dressée contre la « démocratie » que l'on voulait « européenne ». Lorsque, en septembre 1923, Primo de Rivera fit, en Espagne, son coup d'Etat, la « croisade démocratique » apparut, sinon à tous les Français, du moins à nos idéologues politiques, comme une sorte de devoir sacrosaint. Il fallait « sauver » le monde latin.

De là cet accueil empressé fait aux « fuorusciti » qui, vaincus dans la lutte qu'ils avaient engagée contre le fascisme, venaient se plaindre à nous des rigueurs du régime mussolinien. De là cette sorte d'impunité dont jouissaient ces mêmes réfugiés lorsque, dans la presse d'opposition au fascisme qu'ils avaient transportée en France, ils prenaient à partie — pour ne point dire davantage — l'Italie du *fascio* et fomentaient d'étranges complots contre la personne même du Duce, qui eut plusieurs fois à s'en plaindre. L'impunité pouvait, vue de loin, vue de Rome, ressembler à une complicité tacite lorsque l'on voyait les jurés parisiens condamner à des peines insignifiantes des assassins comme celui du chef du *fascio* en France, Buonservizi.

Pour peu que la France « démocratique » eût réussi à entraîner après elle les autres pays, pour peu que l'on eût écouté les fanatiques de la démocratie libérale, nous marchions, toute l'Europe derrière nous, à la frontière italienne et nous donnions ainsi la mesure de ce pacifisme dont, à Genève, la France s'est faite l'apôtre lorsqu'il ne s'agit que de l'Allemagne.

Fort heureusement, nos gouvernements furent assez sages pour se garder de tels excès.

Les « fuorusciti » qui, soudain, se sentent pris pour la France d'un amour profond, attisent les passions des exaltés de chez nous, s'agitent dans des milieux étranges et mystérieux où se maintient, pure et sans tache, la flamme de l'idéal démocratique et des principes de 89. On les voit se glisser dans les loges du Grand Orient et de la Grande Loge de France et organiser, au sein de cette dernière, un atelier, puis deux qui, du reste, cessent promptement de se trouver d'accord.

La Franc-maçonnerie, au nom précisément des principes qui l'animent, a pris résolument position en France contre le fascisme et son chef. Les maçons français se souviennent de l'hostilité manifestée par Mussolini envers la maçonnerie italienne et internationale dès le Congrès socialiste d'Ancône en 1913. Ils ne pardonnent pas au Duce d'avoir, à peine arrivé au pouvoir, fermé toutes les loges de la péninsule.

La maçonnerie française entretient à l'égard de Mussolini des rancunes d'un ordre plus général et spécifiquement doctrinal.

Les « Orients » de France s'étaient habitués à voir dans la Rome de la *terza Italia*, que domine, du haut du Janicule, la statue équestre de Garibaldi défiant du regard le Vatican, le centre de l'anticléricalisme, tranchons le mot : de l'anticatholicisme, une espèce de contre-papauté. Dans l'idéologie des maçons français, la Porta Pia restait le symbole de la lutte victorieuse contre la domination pontificale, vaincue — pensait-on avec quelque naïveté — grâce à la disparition du pouvoir temporel. Que le fascisme en eût fini avec cette idéologie, qu'il se proclamât l'ennemi des principes moraux et politiques dont la franc-maçonnerie se faisait le défenseur farouche, qu'il manifestât l'intention, passée à présent dans les faits avec le traité du Latran, de régler la question romaine, c'était bien là la faute inexpiable.

Ainsi, rancunes personnelles, hostilité doctrinale systématique et butée dressent très vite contre le fascisme les forces maçonniques, leurs membres, les parlementaires qui leur doivent ou leur mandat ou leur prestige, les hommes d'Etat qui s'en servent et qui, par compensation, les servent et dont l'influence dans l'Etat français n'a point cessé de demeurer considérable.

Mussolini, obligé de manœuvrer dans cette tempête, s'écriera en plein Parlement, sans exagérer le danger couru :

Les nations de Locarno ont pu envisager une guerre de doctrine, engagée par la Démocratie aux immortels principes contre l'irréductible Italie fasciste, antidémocratique, antilibérale, antisocialiste, antimaçonnique.

Seulement, dix ans exactement après son heureux coup de main, il proclamera le triomphe définitif du *fascio.* C'est à Turin, en octobre 1932, lors du dixième anniversaire de la marche sur Rome. Le Duce, s'adressant à la foule :

Pour ces résidus ou laissés pour compte de toutes les loges, clame-t-il, c'est certainement un scandale inouï que l'existence de l'Italie fasciste, parce que l'Italie représente la preuve facile que leurs principes ont été dépassés par le temps.

A cette cause d'irritation et de malaise entre la France et l'Italie mussolinienne se joint l'effet de paroles malencontreuses et singulièrement inconsidérées prononcées par des hommes politiques français. L'un, interrogé par des journalistes, hausse les épaules et énonce : « Mussolini?... Un adjudant! » Un autre, voulant faire un mot — les Français sacrifient parfois bien des choses sérieuses au prurit de faire un mot d'esprit — dénonce, du haut de la tribune française, en Mussolini, un « César de Carnaval ».

Vient le moment où le quai d'Orsay, dont on ne peut dire que la politique italienne ait toujours été clair-

voyante, s'imagine hâter le rapprochement franco-allemand dans la mesure où il s'éloigne de l'Italie en affectant d'ignorer Rome. En cette année 1924 où le sort est enfin jeté et où le quai d'Orsay se tourne résolument vers Berlin, — on sait ce que cela nous a coûté, on ne voit pas ce que nous en avons retiré d'avantageux, — l'on affecte de compter pour rien Mussolini et son pays. Cette mystique du pacifisme mise à la mode par Briand, sous son aspect exclusivement proallemand, nous coûta l'amitié italienne.

Il faut maintenant exposer davantage par le menu les lignes politiques sur lesquelles les relations franco-italiennes se développent sans harmonie ou concordance et parfois même avec une opposition qui explique les malentendus actuels et la difficulté d'y mettre fin.

III

Tard venue dans le concert des grandes puissances européennes, pauvre en matières premières, mais composée d'une population prolifique et saine qui, de seize millions d'habitants en 1815 est passée, en 1932, à près de 42 millions, l'Italie a un besoin vital d'expansion.

Si donc les Alliés réunis à Londres avaient dû enregistrer dans un pacte signé le 26 avril 1915 les promesses assez étendues faites à l'Italie et lui accordant de larges concessions dans l'Adriatique et les Balkans, en Afrique, en Asie Mineure, on aurait tort de supposer qu'ils cédaient à une sorte de chantage des Italiens. Ni chantage, ni marchandage. L'Italie voulait bien suivre les impulsions de ses sentiments favorables à la France où déjà les légions garibaldiennes combattaient à nos côtés. Mais les Empires centraux, eux aussi, lui avaient fait des promesses avantageuses et il était juste qu'avant de prendre sa décision, le gouvernement de Rome songeât à assurer les intérêts essentiels de sa population et à lui donner la certitude que la fin éventuellement victo-

rieuse de la guerre dans les rangs alliés ne se traduirait pas par des déceptions. Au surplus, ses revendications territoriales répondaient à ce besoin d'expansion qui, de plus en plus, pousse l'Italie à chercher des terres de peuplement.

Plus tard, à Saint-Jean-de-Maurienne, les Alliés renouvelèrent l'engagement de réaliser au profit de l'Italie l'équilibre méditerranéen.

Même forte de ces promesses, l'Italie pensait avoir droit à la reconnaissance française, si l'on songe que, dès avant la guerre, les Empires centraux lui avaient donné des assurances quant au règlement en sa faveur de cet équilibre méditerranéen. La preuve en est dans le discours prononcé, le 26 février 1913, à Montecitorio, par le marquis di san Giuliano, alors ministre des Affaires Etrangères. Quelques jours auparavant, le ministre français, M. Baudin, avait cru devoir affirmer que la volonté de la France était de posséder la suprématie navale dans la Méditerranée. Et M. di san Giuliano : « Cette question va être résolue grâce à l'intime collaboration entre l'Italie et l'Autriche-Hongrie, à la coopération de l'Allemagne et au large et pacifique esprit d'équité des autres grandes puissances. »

Et pourtant, le 24 mai 1915, l'Italie déclarait la guerre à l'Autriche.

Il est superflu de répéter que les promesses de Londres et de Saint-Jean-de-Maurienne n'ont pas été tenues intégralement. On n'a pas besoin de rappeler que la Dalmatie, promise à l'Italie, fut attribuée à la Yougoslavie, grâce principalement à Clemenceau et au président Wilson. Et si Fiume est aujourd'hui « une ville italienne dans une campagne slovène », en vertu du traité italo-yougoslave du 27 janvier 1924, il n'est guère besoin de dire que ni la France ni l'Amérique, ni aucun des Alliés n'y furent pour rien, mais seulement l'audace de d'Annunzio et la fermeté du Duce.

Mais, même réglé par la volonté italienne et fasciste — d'Annunzio et Mussolini — le problème de Fiume laisse subsister celui, beaucoup plus vaste, de l'expansion italienne dans la Méditerranée. M. Grandi, ancien ministre fasciste des Affaires Etrangères, s'en est nettement expliqué devant ses compatriotes et devant le monde :

L'Italie, déclarait-il en 1932, a son problème à résoudre. C'est un problème vital et qui met pleinement en cause notre existence et notre avenir; c'est un problème de paix, de tranquillité, de travail pour un peuple de 42 millions d'habitants, qui seront soixante millions dans quinze ans. Ce peuple peut-il exister, vivre, prospérer, resserré dans un territoire qui équivaut à la moitié du territoire espagnol, qui est dépourvu de matières premières, qui manque de ressources, prisonnier dans une mer fermée (l'Adriatique) au delà de laquelle se trouvent ses intérêts commerciaux? Aujourd'hui ce problème fait partie des cadres de la reconstruction européenne.

Les solutions anciennes ne conviennent plus au fascisme. Caser le surplus de la population, en la faisant émigrer dans les Républiques sud-américaines? L'esprit centralisateur et totalitaire du fascisme s'oppose à cela. Les énergies italiennes ne doivent plus se disperser à travers le monde sans profit pour la nation qui a besoin de tous ses fils. Que faut-il donc à l'Italie? Des territoires de peuplement et d'exploitation.

Trois sortes de terres s'offraient ici après la guerre : les colonies déjà acquises depuis longtemps par les puissances alliées, France et Grande-Bretagne notamment; celles sur lesquelles le traité de paix confiait aux alliés de Londres et de Paris un mandat spécial; enfin les territoires — il en restait relativement peu — demeurés encore libres.

C'est sur ces deux dernières catégories que portent les revendications italiennes. Au nom de la victoire commune, Rome se plaint de n'avoir pas obtenu de mandat

sur les colonies enlevées à l'Allemagne ou sur les territoires distraits de l'ancienne Turquie. Orlando, l'un des principaux négociateurs italiens du traité de paix, s'en plaignait un jour à Clemenceau qui lui répondit : « Il ne saurait être question d'attribuer des colonies allemandes à l'Italie. C'est notre affaire. »

Cette réponse fut maladroite et put confirmer nos voisins dans l'idée que la France, seule, était responsable de la méconnaissance de leurs droits.

Car en effet — et il convient de le signaler — c'est uniquement à la France que l'Italie demande des concessions territoriales. Et c'est au prix de ces concessions unilatérales que des arrangements seraient considérés à Rome comme possibles. Dans un article de sa revue *Politica,* un nationaliste italien, M. Francesco Coppola, écrivait, en février 1928, que l'Italie serait, à la rigueur, disposée à faire de « douloureux sacrifices en Méditerranée occidentale si la France, de son côté, consentait à en faire en Méditerranée orientale ».

Serré de près, M. Coppola avouait avoir voulu faire allusion à la Syrie.

Ces visées n'ont pas, depuis lors, été démenties, au contraire...

C'est en Afrique qu'il convient surtout de porter actuellement nos regards. Nous avons là, sous les yeux, une carte, publiée dans le numéro 7-8 de l'année 1932 de la revue fasciste et mussolinienne *Gerarchia,* où est indiquée par des graphiques « la répartition de l'Afrique ». Les possessions françaises et britanniques y occupent d'immenses espaces à côté desquels les colonies italiennes, Tripolitaine, Erythrée, Somalie, apparaissent comme à peu près insignifiantes.

Même après que l'Angleterre, en 1924, a eu cédé le Djoubaland, au sud de la Somalie italienne, en bordure du territoire anglais du Kenya; après que l'Egypte a eu

cédé à la Cyrénaïque l'oasis de Djaraboub, centre senoussite important et remuant et point de jonction de routes caravanières vers la basse vallée du Nil, l'Italie en est toujours à se plaindre, mais cette fois contre la France qu'elle accuse de ne lui avoir fait, sur la frontière de la Tunisie et de la Libye, que des concessions insignifiantes.

On s'expliquera mieux ces plaintes en sachant que, forte du pacte de Londres, l'Italie, après la victoire, avait demandé à la France la région située à l'ouest de la Tripolitaine et comprenant les routes caravanières tracées entre Ghat, Ghadamès et Tummo, ainsi que la région du Thibesti et du Borcu. Un accord, daté du 12 juillet 1919, régla les premières de ces questions mais laissa pendantes celles relatives au Thibesti et au Borcu. De là cependant à prétendre que les concessions de la France sont insignifiantes, il y a loin. La France a cédé 120.000 kilomètres de territoire à l'Italie, c'est-à-dire 36.000 de plus que n'en représentait la cession anglaise du Djoubaland.

On sait d'autre part à quelles discussions juridiques donna lieu la question de la présence de l'Italie à Tanger. Il fallut beaucoup de ténacité et aussi pas mal de souplesse de sa part pour se voir enfin octroyer des droits effectifs dans l'administration de la zone internationale marocaine, par le traité du 25 juillet 1928. C'est une fenêtre ouverte sur le Maroc.

Il n'est pas douteux que les visées sur Tunis entrent également pour une part considérable dans les préoccupations de l'Italie fasciste. Mais ici encore le Duce ne fait que continuer une politique africaine qui existait bien avant lui, avec ce seul mérite — qui n'est pas mince — de la rendre plus active et d'aboutir à des résultats concrets. Car, du jour où la France établit, en 1881, son protectorat sur la Tunisie, ce fut, entre Paris et Rome, une cause de méfiance et de malaise dont témoi-

gnèrent deux faits précis : la chute immédiate du cabinet Cairoli, favorable à la France et, en 1882, l'entrée de l'Italie dans la Triple Alliance.

Il n'est pas question ici, naturellement, d'abandonner notre protectorat tunisien pour le remettre à l'Italie, quelque solides que puissent paraître les arguments italiens en faveur de cet abandon. Cette idée ne nous vient même pas à l'esprit et il n'y a pas à envisager une solution qui consisterait dans l'abdication pure et simple de nos droits légitimement acquis. Mais ce principe une fois posé, il est permis de regretter la situation incertaine qui s'éternise en Tunisie depuis septembre 1918, date où la France dénonça les conventions de 1896, accordant divers privilèges aux résidents italiens, sans rien substituer à ce régime et en se contentant de renouveler, de trois en trois mois, les conventions théoriquement abolies.

Peut-être, en revanche, aurions-nous intérêt à connaître la nature précise et l'étendue de certains projets italiens en Afrique : celui par exemple qui, partant de la mainmise sur les côtes méridionales de la Libye comme d'une nouvelle étape de la pénétration italienne dans le continent noir, prévoit ensuite l'extension des frontières libyennes jusqu'au lac Tchad. De là, selon le même projet, le mandat (escompté) sur le Cameroun prolongerait jusqu'au golfe de Guinée l'extension territoriale de l'Italie. Ainsi serait établi une sorte de corridor Méditerranée-Atlantique qui permettrait à Rome d'avoir une liaison impériale directe, aérienne, terrestre et navale avec l'Amérique du Sud.

On sera moins étonné de la hardiesse de ces projets et de maints autres si, oubliant pour un instant certaines conceptions purement statiques de la politique extérieure et des relations internationales, on essaye de comprendre le dynamisme italien, lequel, soit dit en

passant, rejoint exactement celui des nations vaincues, à commencer par l'Allemagne, mais représente dans le monde un facteur nouveau et très agissant de transformations et de modifications territoriales.

IV

Il n'y a pas grand'chose de substantiellement nouveau dans les revendications de l'Italie fasciste, en ce sens que ses besoins, son déterminisme historique et surtout géographique mettent ce pays, depuis qu'il a constitué son unité, fréquemment sur notre chemin. Méfiance envers la Yougoslavie depuis la guerre? C'est la suite logique des traités de paix qui ont installé à ses flancs un pays slave extraordinairement agrandi, dans le but de faire échec à ces visées balkaniques que contrariait autrefois la monarchie austro-hongroise. Regard tourné vers l'Afrique? Mais c'est une nécessité déjà démontrée qui le lui commande; c'est encore le souci de placer, sans le perdre ou l'affaiblir, l'excès de sa population. Tout cela découle, comme une loi rigide, de la nature des choses et c'est ce qui rend aujourd'hui si inquiétantes les revendications fascistes qui, sortant du domaine de la théorie et cessant d'être des plaintes stériles, se posent nettement sur le terrain des réalités à conquérir.

Il ne s'agit pas pour nous de nous lamenter ou de nous en prendre à « l'ingratitude » non plus qu'à la jalousie de notre voisine fascistisée. Il s'agit de voir les choses bien en face, et comme elles sont.

Tout ce qui contrarie donc les tendances de l'Italie dans les sens déjà indiqués lui semble une sorte de provocation dont facilement elle s'impatiente. La Petite Entente l'irrite. Elle y répond en se rapprochant de l'Allemagne et brise le cercle étroit que la politique française de clientèle et de soutien financier dans les Balkans s'est efforcée de constituer autour d'elle, en se tournant

vers la Hongrie, la Grèce, la Bulgarie, la Turquie. Le jeu est serré. Il n'en est que plus angoissant. La supériorité navale de la France pourrait un jour entraver la liberté de mouvements de l'Italie, la bloquer dans sa péninsule aux limites étriquées; elle demande donc la parité navale avec la France et exprime un profond mécontentement lorsque, brusquement, les pourparlers qui semblaient sur le point d'aboutir sont interrompus...

Et comme elle est attentive à déjouer les moindres manœuvres françaises! Il y a un synchronisme significatif entre la signature du pacte d'amitié franco-yougoslave, le 11 novembre 1927, et le traité italo-albanais signé le 22 du même mois, mettant pratiquement l'Albanie sous le protectorat italien.

Ainsi manœuvre, sans fièvre, mais avec une attention tantôt audacieuse et tantôt nuancée de souplesse et d'habileté, le dynamisme italien contre ce que nous pourrions appeler le « statisme » français.

Expliquons-nous.

Ce sont deux conceptions opposées qui s'affrontent. L'une, la plus ancienne, consacrée par une longue tradition diplomatique, à l'époque surtout où il existait encore une Europe, est celle des bénéficiaires des traités de paix favorisés par le sort des armes. Les signatures apposées au bas des traités qui mirent fin aux hostilités et sanctionnèrent la supériorité du vainqueur, consacrent aux yeux des juristes un état de fait qu'aucune circonstance ne peut modifier, sauf le recours, toujours dangereux et incertain, à une nouvelle guerre. Cette conception statique et, si l'on se place du point de vue de la vie vivante ou même d'une certaine morale agissante, périmée, est faite pour donner indéfiniment satisfaction aux peuples favorisés par le sort et semble autoriser de leur part un long sommeil sur des positions conquises et acquises pour une longue période. Telle est, au demeurant, la position actuelle de la France. Pour elle, les

traités sont choses stables et permanentes, et le droit, symbolisé par les signatures échangées, prime l'évolution de la vie et les besoins nouveaux des vaincus.

Juridiquement parlant, cette conception, qui fut celle des juristes de l'ancienne Rome et qui nous a été transmise par une civilisation dont les origines se relient à la patrie de Romulus, demeure inattaquable. Elle est même un frein opposé à la sauvagerie et à la mauvaise foi.

Seulement, aujourd'hui, les vaincus de la grande guerre et ceux qui ont à se plaindre des stipulations « unilatérales » des traités l'estiment injuste, périmée, contraire au dynamisme de la vie des peuples. Sans doute, il y a le droit; mais au regard de cette doctrine, le droit n'est plus un absolu, c'est une notion contingente, essentiellement relative et que le mouvement ascendant et irrésistible de la vie bouscule à un moment donné comme un raz de marée bouscule et dévaste les plantations des terres voisines. A moins que les changements ne s'opèrent par degrés, selon la loi de l'évolution, ce qui est, en apparence, moins dangereux.

Ou l'on fera donc au dynamisme de chaque peuple sa part — et l'on pourra hypothétiquement s'acheminer de la sorte vers une Europe pacifiée; ou bien on voudra, au nom du droit strict, résister à ces poussées de la vie, et l'on se heurtera de plus en plus à l'assaut des nations lésées, et l'on maintiendra, par conséquent, l'Europe dans un état de malaise et de conflit continuels.

Telle est en substance la doctrine sous-jacente à la politique fasciste, à laquelle la politique des vaincus n'a pas, comme on le devine, de peine à s'associer, puisque c'est même en vertu de ce dynamisme que l'Allemagne a réussi à obtenir maintes atténuations — pour ne point dire plus — des clauses du traité de Versailles (1).

(1) C'est ainsi que le *Giornale d'Italia* soulignait non sans finesse et avec une nuance de malice : « C'est une erreur évidente d'attribuer à l'Italie toute la responsabilité du mouvement revisionniste. Ce mouvement est déjà en voie de réalisation : il s'appelle Lausanne et Genève. Il a

Ce qui semble légitimer les revendications de ce dynamisme politique, c'est l'ensemble des circonstances qui, de jour en jour, transforment la face du monde et les conditions de la vie des peuples, de tel peuple. Ainsi, les peuples étant sans cesse en marche, les tenants du dynamisme politique estiment qu'il est puéril de vouloir leur opposer comme barrières infrangibles des traités déjà caducs et désuets. Il y a lieu ou d'adapter ces traités aux conditions nouvelles, ou bien de les supprimer. De là, pour l'Italie, à demander certaines rectifications de frontières, de là à insister sur l'octroi de nouveaux territoires et débouchés pour sa population et sa main-d'œuvre, la distance est courte.

Que l'on veuille bien nous entendre. Nous n'avons pas à nous prononcer sur la légitimité et la valeur juridique de cette doctrine. Nous la trouvons même, en soi, dans son matérialisme trop absolu, dangereuse pour l'avenir de la civilisation contemporaine. Nous disons que de plus en plus — et par la faute, si l'on veut, des concessions continuelles de la France envers l'Allemagne — cette doctrine tend à prévaloir dans les relations internationales. D'ores et déjà, le fait de maintenir en présence les deux doctrines opposées, statique et dynamique, engendre des confusions dans la conception même de la paix. On ne s'entend plus.

Il est cependant un point sur lequel tout le monde sera d'accord : c'est celui qu'exprimait le ministre Grandi dans son exposé de la politique extérieure fasciste :

La substance de la paix, c'est la réadaptation continuelle des conditions de la vie internationale aux forces vives, mobiles, actives qui se dégagent de chaque Etat, et méconnaître

fait un pas avec l'annulation des réparations, il en a fait un autre avec la reconnaissance des droits de parité armée reconnus à l'Allemagne. »

Et n'oublions pas, d'autre part, que l'article 19 du pacte de la S.D.N. prévoit précisément des modifications aux traités de paix, selon les circonstances.

ces forces, tenter de les réprimer, vouloir les refouler et les restreindre, cela ne signifie pas garantir la paix, cela signifie diminuer le terrain dans les limites duquel il leur est possible de se développer librement, et cela veut dire en définitive préparer les conditions favorables à l'explosion de conflits futurs.

Le problème devient dès lors une question d'adaptation et de mesure. Car, si, par le mot « paix », la France entend le maintien du *statu quo* européen, l'Italie, au contraire, se ralliant aux thèses de Berlin et de Budapest, estime qu'il y a lieu de rendre avant tout justice aux Etats dont les droits essentiels à la vie furent sacrifiés par les traités. La première serait donc la paix des *beati possidentes,* qui les oblige à s'entourer d'armées puissantes pour la défense de leurs conquêtes. La deuxième serait la paix juste, raisonnable, conforme aux lois de l'évolution et seule capable de liquider les vieilles haines. Ainsi, mais ainsi seulement serait possible le désarmement, que Mussolini appelle de ses vœux, mais sur les ruines des traités conclus. Désarmement et révision se trouvent donc devenir les deux termes extrêmes et corrélatifs de la « paix véritable ».

C'est ce qu'il convient de ne point perdre de vue lorsque l'on cherche à interpréter les déclarations de Mussolini ou des personnalités qui le représentent.

Au mois de juin 1928, le Duce précise, devant le Sénat italien, sa pensée :

> Aucun traité n'a jamais été éternel, parce que le monde marche; les peuples se constituent, croissent, déclinent et parfois meurent. L'éternité d'un traité signifierait qu'à un moment donné l'humanité, par un prodige monstrueux, serait momifiée, c'est-à-dire morte.

L'application italienne de ces principes, c'est M. Grandi qui, quatre ans plus tard, se charge de l'indiquer lorsqu'il souligne les besoins d'un peuple — le sien — qui « en pleine phase d'ascension, à l'étroit dans un ter-

ritoire insuffisant à ses besoins, pauvre en matières premières, enfermé dans une mer intérieure, a besoin de rétablir, par un effort constant et qui l'épuise, l'équilibre entre ses ressources et ses besoins, entre les limitations de son territoire et de ses richesses et son exubérante vitalité ».

Le traité de Versailles n'a pas donné satisfaction à ce peuple. Et les conséquences de la guerre, ou plutôt de la paix mal réglée, se font sentir cruellement sur son présent et son avenir. Plus de récriminations sans portée, des actes. Les dettes de guerre et les réparations étant un des grands obstacles à l'essor des nations, victorieuses ou vaincues, passons une bonne fois l'éponge sur les dettes et sur les réparations. L'éponge! Cette solution, à laquelle la France a fini par se rallier, faute de mieux, fut proposée par Mussolini qui établissait dans son discours de juin 1928 au Sénat « l'interdépendance des dettes et des réparations, qui est pour nous fondamentale et à laquelle il ne peut absolument pas être dérogé ».

Il est seulement fâcheux que l'Italie, non plus d'ailleurs que l'Angleterre, n'ait pas cru devoir former un front commun avec la France pour refuser à l'Amérique le paiement de l'échéance du 15 décembre 1932, en se basant précisément sur le renoncement des Alliés aux réparations allemandes, en vertu du moratoire Hoover. C'était, ou jamais, le cas pour l'Italie de se montrer d'accord avec ses principes. Si des considérations d'ordre diplomatique ou tactique l'ont fait, effectivement, « déroger », il nous est permis, à nous qui aimons ce pays, d'en exprimer notre surprise.

Et c'est encore mus par ce sentiment : que l'on doit à ses amis la vérité, c'est pour cela que nous voudrions terminer ces considérations pratiques par un exposé général des possibilités d'accord entre la France et l'Italie.

V

Le 2 août 1931, à Ravenne, le Duce affirmait que « le gouvernement et le régime fasciste veulent la paix » et la veulent avec tout le monde.

A quel prix? Là est désormais la seule question qui importe.

Rome nous demande beaucoup. Mais nous, n'avons-nous pas aussi à solliciter quelques éclaircissements?

Il est un point dont le simple homme de la rue s'étonne en France : c'est de voir l'animosité italienne perpétuellement tournée contre notre pays. Nous avons tâché de dire plus haut à l'usage des Français qui pourraient l'ignorer encore, qu'une part de cette méfiance vient sans doute de l'accueil empressé fait par nous aux « fuorusciti » et de l'indulgence avec laquelle sont réprimées — ou tolérées — leurs manœuvres antifascistes. Mussolini lui-même nous l'a fait savoir, en mai 1930, à Florence, où il déclarait :

> Il y a au delà des frontières des sectes, des groupes, des partis d'hommes qui sont désormais organisés en coopérative pour l'exploitation des immortels principes, c'est-à-dire de la plus grande escroquerie que l'on accomplit aujourd'hui au détriment du peuple. Ils croient isoler l'Etat fasciste...

Il est pareillement étrange que l'apaisement de l'Italie et son amitié paraissent dépendre exclusivement des sacrifices demandés à la France seule. Et lorsque l'on voit, de ce côté-ci de la frontière, M. Mussolini se faire le défenseur du désarmement tout en feignant de se désintéresser des garanties de sécurité préalable que nous réclamons, on est enclin à la méfiance; on craint que Rome ne veuille tricher au jeu et ne cherche à se prévaloir de notre faiblesse, précisément parce que l'on sait que le fascisme est en train de promouvoir parmi la jeunesse italienne une sorte d'esprit guerrier et d'enrôler dans ses milices les jeunes gens de la péninsule.

Le Français, qui ne comprend pas ces contrastes, flaire dans l'attitude de ses voisins d'au delà des Alpes des manœuvres suspectes.

Dans les questions territoriales ou navales : règlement tunisien, frontières libyennes, rapport des forces navales, l'Italie seule est demanderesse. Si céder sur chacun de ces points, et céder sans savoir jusqu'où l'on voudra ensuite nous mener, est la condition exclusive de la bonne amitié italienne, il se trouve en France des esprits assez sagement calculateurs pour juger que le prix à régler dépasse la valeur de la marchandise.

On s'étonne pareillement de l'esprit antifrançais qui se propage et s'accentue par delà les Alpes grâce à la presse et même à l'école. On s'attriste, et même on s'alarme, de cette espèce d'irrédentisme que les plus exaltés des fascistes entretiennent à Tunis contre notre protectorat et qui, même dans la péninsule, révèle d'étranges desseins sur la Corse, la Savoie, Nice...

De ces griefs, énoncés du côté français, on trouve dans notre presse — parfois discourtoise et bornée — et dans nos milieux politiques — assez mêlés et ignorants jusqu'à la sottise — l'expression fréquente.

C'est maintenant à nous d'être clairs. On a reproché à l'Italie de ne point dire assez nettement ce qu'elle attend de nous. Nous croyons pourtant que, là-dessus, les déclarations de la diplomatie italienne sont assez précises; les sous-entendus, s'il en est, sont faciles à interpréter. Mais on voudrait qu'à son tour la France exposât franchement ce qu'elle est disposée à faire.

Alors, un marché?... Mon Dieu, ne faisons pas la petite bouche. Appelons les choses par leur nom. Un marché, oui, si l'on y tient, car les mots ne nous font pas peur. Est-ce que tout n'est pas marché — et même souvent marchandage — dans la politique d'après-guerre, qu'il s'agisse des dettes américaines, des réparations allemandes et même... de l'amitié britannique? Que les termes

de ce marché soient placés sur le tapis, qu'on les connaisse et les discute, et que l'on se mette d'accord au plus vite sur les questions essentielles.

Il est malheureusement à craindre que notre diplomatie française ne soit inférieure à sa tâche. Le personnel diplomatique français a beaucoup baissé depuis Talleyrand! Et quant aux négociateurs du quai d'Orsay, ministres et sous-ministres, le dieu ironique et malin qui règle leur passage aux « Affaires » est trop capricieux pour leur permettre soit de suivre une politique continue, soit de demeurer étrangers aux préoccupations électorales immédiates, aux soucis d'une popularité facile à gagner par des moyens démagogiques.

D'où nos fautes, nos faiblesses et la somme de nos abandons.

Non, si la politique est bien l'art de prévoir les difficultés et de les résoudre à mesure qu'elles renaissent, ce n'est point par des effusions cordiales, pour ainsi dire spasmodiques, que sera résolu le problème franco-italien. Il y faut du temps, de la méthode, de la clairvoyance, tout autant qu'une ferme volonté d'aboutir. Il y faut aussi un fond de sympathie réciproque.

On connaît le mot du cardinal Antonelli : « Il n'y a plus d'Europe! » Qui sait? Peut-être dépend-il de l'amitié, intelligente et digne, de nos deux pays, de restaurer cette Europe enfin réorganisée contre les excès des plus forts ou des plus avides.

Que nous parle-t-on de ces vains rêves dont, paraît-il, on s'entretiendrait à Rome? Une Europe où l'Allemagne et l'Italie seules — *rari nantes in gurgite* — se partageraient d'immenses zones d'influence... Une Europe asservie — ou déséquilibrée — de la sorte peut s'imaginer théoriquement. Pratiquement, sa réalisation est impossible. Que l'on y veuille bien prendre garde — et ceci est pour nos amis italiens, mais... « *magis amica veritas* » — une Italie seule, en toute hypothèse, face à

face avec l'Allemagne, ce serait le heurt de deux âmes irréductibles, de deux civilisations éternellement antagonistes; et il n'est pas douteux que l'Italie, quelles que soient ses vertus nouvelles, y succomberait assez vite.

C'est un écrivain italien, M. Francesco Coppola, qui, dès 1928, dans sa revue *Politica,* a fait grief à la France de se laisser séduire par l'attraction du monde germano-anglo-saxon. Il ne faudrait pas que l'Italie encourût le même reproche en se mettant docilement à la remorque de l'Allemagne. Seul, à notre avis, un bloc latin sauvera la civilisation menacée. Tout le reste est vaine fumée et nous préparerait des lendemains que nous n'osons prévoir sans en redouter les pires malheurs.

G. PEYTAVI DE FAUGÈRES.

LA BEAUTÉ QUI TUE

C'était une vieille fille en ce sens qu'elle ne s'était jamais mariée, mais, quoique approchant de la quarantaine, elle avait un air de jeunesse et de timidité sur sa face un peu rougeaude. Solidement campée, d'ailleurs, avec une poitrine qui, chez une autre, eût été appétissante, elle manquait de cette hardiesse de manières et de ce rayonnement physique qui caractérisent la femme trempée par l'amour.

L'amour, elle ne l'avait jamais connu, quoique habitant la grande ville où, depuis le fleuve souple comme une taille de femme jusqu'aux statues sensuelles, aux devantures d'un art raffiné, au rythme même de la foule, tout plonge dans une atmosphère de luxe et de luxure, de séduction et de perdition. Si, par hasard, on faisait devant elle la moindre allusion aux mystères de la chair, elle rougissait avec gêne, ce qui témoignait, d'ailleurs, de l'ardeur oisive de son sang. Cependant, elle se plaisait dans la solitude de sa chambrette au sixième étage, entre sa lampe et son pot de géranium, à lire les beaux romans d'amour depuis *Tristan et Iseult* jusqu'à *Paul et Virginie*, et surtout *Atala*, où la magnificence fougueuse du style est calquée sur les élans mêmes de la passion. Elle ignorait complètement, d'autre part, la littérature bassement faisandée de notre temps.

Mais l'amour, c'était bon pour le cinéma ou pour la lecture nocturne après le travail dans la grande maison de couture, où elle était chargée de la manutention. L'amour, cela ne se rencontrait pas au coin des rues. Il lui suffisait de considérer dans la glace son visage

d'une insignifiante douceur pour se rendre compte que la Destinée l'avait condamnée à rêver en vain.

Un jour qu'elle avait quitté son travail avec l'un des mannequins de la maison, elle n'avait pu ne pas comprendre l'œillade rapide, incisive, que chaque homme rencontré décochait à sa jolie compagne. Une fois rentrée chez elle, elle s'était dévêtue et, entièrement nue sur sa couchette étroite, elle avait pleuré.

Ce soir-là, elle revenait seule. On était à la fin de l'automne et, quoique l'air fût très doux, à six heures il faisait déjà tout à fait nuit. Habitant la rive gauche, elle avait descendu les Champs-Elysées, suivi les quais, s'arrêtant çà et là aux devantures des antiquaires et des marchands d'estampes, car elle n'était pas dénuée de culture, et, sans la mort brusque de son père, qui l'avait obligée à chercher sur-le-champ du travail, elle serait entrée à l'Ecole Normale pour devenir institutrice. A présent, elle considérait, à travers les hautes vitres d'une boutique, une sorte de merveilleuse armoire chinoise. Sur le fond de laque noire, l'artiste avait représenté, en laque rouge et or rehaussée de nacre, le plus extraordinaire combat. Il y avait de lourds chariots au milieu d'un grouillement fantastique d'hommes et de chevaux. L'élan éperdu des bêtes, les corps écrasés sous les roues, les longues piques noires émergeant de la mêlée, tout était rendu avec une fougue incroyable qui donnait l'illusion du mouvement.

Perdue dans la contemplation de cette œuvre prodigieuse, et cherchant à démêler la légende qu'elle illustrait, elle ne se rendit pas compte qu'à côté d'elle quelqu'un regardait aussi. La laque noire faisant tain de vitre, elle aperçut enfin, s'estompant sur le fond du meuble, le visage d'un vieillard. Se sentant regardée, elle se détourna instinctivement. L'homme qui était près d'elle était grand et distingué. Il était âgé, car il portait une longue barbe blanche et son visage était tout

ridé : cependant il donnait quand même une impression de vigueur. Il portait un long pardessus noir, sobre, mais bien coupé, et ses bottines étaient couvertes de guêtres gris clair. Il avait tout à fait l'apparence d'un grand seigneur. « Je vois, mademoiselle, lui dit-il avec un sourire paternel, que vous vous intéressez aux belles choses pour elles-mêmes, et cela me fait plaisir, car aujourd'hui trop de personnes ne s'y intéressent que par spéculation ou par vanité. Croyez-moi, celui qui sait les comprendre les possède plus que leur véritable possesseur. »

Le vieillard, quittant la devanture, se mit à marcher près de la vieille fille d'un pas lent, mais ferme. Il allait du même côté et se ferait, si elle le lui permettait, un plaisir de lui donner quelques explications. Il était très versé dans les antiquités. Ainsi la décoration de ce meuble, qui l'avait intriguée, représentait le grand combat entre les troupes de l'empereur Tchi-Fou-Sang et les troupes révoltées du gouverneur d'une province de la Chine du Nord, dont le souverain avait fait enlever la femme, qui était d'une merveilleuse beauté.

La vieille fille avait, depuis longtemps, dépassé la rue où elle habitait, qu'elle écoutait encore son mentor inconnu, qui savait tant de choses. Sans qu'elle s'en fût rendu compte, elle était entrée avec son compagnon dans une rue dont elle n'avait pas remarqué le nom et par laquelle elle ne se rappelait pas être jamais passée. Malgré l'asphalte moderne des trottoirs, toutes les maisons paraissaient du temps de Louis XV, et l'éclairage incertain n'était assuré que par de rares réverbères qui semblaient tirés d'un musée. Devant un hôtel au porche surmonté d'une statue — un personnage triste et rompu par l'âge brandissant quand même avec force une large faulx — le vieillard s'arrêta : « Puisque vous avez eu l'amabilité de m'accompagner jusqu'à ma porte, puis-je, mademoiselle, vous prier d'entrer? Mon grand

âge me permet de vous faire cette invitation, et j'ai chez moi des collections que vous aurez certainement du plaisir à voir. »

Quoique un peu inquiète, la vieille fille accepta autant par curiosité que par crainte de désobliger son compagnon. De plus, une sorte d'impulsion irrésistible l'entraînait à consentir. A l'invitation du vieillard correspondait en elle un obscur commandement.

Il n'y avait pas de timbre électrique à la droite de la porte cochère, mais chacun des battants de chêne massif était orné d'un marteau en forme de faulx. Le vieillard souleva l'un d'eux et le fit retentir. Un écho singulier répercuta plusieurs fois le bruit. La vieille fille ne put réprimer un frisson, qui la glaça de la tête aux pieds. Elle voulait regarder son bracelet-montre, prétexter l'heure plus tardive qu'elle ne l'avait cru, et prendre poliment congé. Mais déjà les deux battants avaient tourné silencieusement sur leurs gonds et derrière la porte, qui donnait sur une vaste cour au bout de laquelle apparaissait un grand corps de bâtiment, un portier en bas de soie, à culotte cramoisie, habit bleu sombre et portant une perruque poudrée s'inclinait respectueusement.

Le vieillard et la vieille fille s'avancèrent sans rien dire jusqu'au perron. De chaque côté de la cour, il y avait des pelouses ornées de statues; les unes, lourdes et grossières, semblaient représenter des monstres d'un âge ignoré, puis venait la raideur religieuse des pharaons, puis les formes pures de la Grèce, les bustes si vivants des empereurs romains, les impératrices en mosaïques précieuses de Byzance et enfin quelques héros au torse puissant et à l'attitude pleine de rêve, comme seul en conçut Michel-Ange.

La première chose que la vieille fille remarqua dans le vestibule dallé de marbre violet et jaune fut une magnifique chaise à porteur. En haut de l'escalier de mar-

bre blanc qu'éclairait une lanterne ancienne se tenait un valet également en culotte courte et en perruque poudrée. Il prit sans rien dire le manteau de la vieille fille et le pendit dans un curieux placard. Les salons en enfilade, quoique toutes les portes fussent fermées, représentaient chacun une époque, depuis la Régence jusqu'à l'antiquité romaine, grecque, assyrienne et égyptienne en allant à reculons. Il y avait aussi une chambre pompéienne ornée de fresques d'une fraîcheur extraordinaire et d'un plafond représentant le ciel étoilé, éclairé par des centaines de petites lampes. Les meubles étaient d'argent massif et le sol recouvert de peaux de panthères d'une grandeur extraordinaire : « Ceci, dit le vieillard, est une copie, que mes recherches me permettent de croire très exacte, d'un appartement privé de Néron. »

La vieille fille se demandait comment il se pouvait que de telles merveilles, auprès desquelles celles des musées n'apparaissaient que comme des débris sans vie, fussent totalement inconnues. Mais les gens du grand monde les connaissaient, peut-être, et elle n'avait que sa propre ignorance à blâmer. Au bout de ces prodigieux appartements, où tout semblait neuf, quoique tout parût d'une authenticité saisissante, il y avait un autre escalier donnant sur une vaste rotonde byzantine, la salle à manger. Au centre, la table était servie : des poissons gigantesques dans des plats d'or, des pyramides de fruits, des calices de vermeil aux émaux profonds. Autour de la table se tenaient rangées en silence, et dans une attitude pleine de pudeur, quoiqu'elles fussent nues, d'un côté six esclaves blanches, et de l'autre six esclaves noires. La vieille fille ne fut pas choquée. Elle avait déjà vu tant de choses étonnantes que plus rien ne pouvait la surprendre, et elle savait, d'ailleurs, d'une manière obscure, qu'elle était véritablement à Byzance, au temps de sa splendeur.

Le vieillard l'invita à se mettre à table en s'allongeant lui-même sur une sorte de divan antique et, une fois de plus, une force mystérieuse l'empêcha de refuser. Elle mangea des mets qui lui étaient parfaitement inconnus et but des vins parfumés, qui la grisèrent sans lui faire perdre cependant de sa dignité ni de son sang-froid. Elle se serait crue véritablement transportée dans le temps et dans l'espace, si la jaquette noire du vieillard et sa propre petite robe de linon aux manches mi-courtes ne lui avaient rappelé qu'elle était bien au vingtième siècle. Après le dîner, six autres esclaves blanches et six autres esclaves noires dansèrent en s'accompagnant de longues flûtes au son aigu. Puis les esclaves se retirèrent, et le vieillard et la vieille fille, comme troublés malgré eux par l'éclat candidement impudique des chairs aux formes palpitantes, se mirent à parler d'amour. Le vieillard connaissait tous les plus beaux contes d'amour de l'histoire et les exposait avec une chaleur triste, qui les rendait encore plus séduisants.

Peu à peu il sembla à la vieille fille que le vieillard perdait insensiblement ses rides, que son dos voûté se redressait, que sa barbe blanche devenait blonde et qu'il était extraordinairement beau. Elle-même sentait bouillonner en elle une autre vie, comme si elle était subitement devenue aussi resplendissante que Théodora. Enfin, dans une sourde étreinte et dans un gémissement d'une joie telle qu'elle ressemblait à de la douleur, les deux corps s'anéantirent l'un sur l'autre, parmi les coussins de pourpre et d'or.

Plus tard, quand elle retraversa les salons pour sortir, honteuse mais triomphante, la vieille fille s'aperçut dans un miroir. Elle se reconnut, certes, mais elle était devenue d'une éclatante beauté. Elle n'y put croire; cette maison devait être enchantée, à moins que ce ne fût tout simplement un rêve. Elle reprit son manteau modeste, embrassa son compagnon qui, un instant après,

appela un valet, lui commanda d'escorter la vieille fille avec une torche, et elle descendit les marches du perron. Une fois dans la cour, elle se retourna. Son ami s'inclinait cérémonieusement et elle vit qu'il était redevenu vieux.

Quand elle fut dans la rue, elle regarda le fronton de la vieille demeure que la lune éclairait justement et elle reconnut le vieillard armé de la faulx. C'était le portrait même de son hôte : le Temps.

Puis elle marcha rapidement, parvint au bout de la rue et, tout en songeant à ce qui venait de se produire, elle se retrouva dans son quartier familier, sans pouvoir dire par où elle était passée. Elle jeta son nom en courant devant la loge de la concierge, et, ayant franchi les six étages d'escalier qui aboutissaient à sa chambre, elle alluma sa lampe, défit son manteau et, tout mirage oublié dans cette étroite cage à misère, commença à se dévêtir. Au moment où ses lourds cheveux roulèrent sur ses épaules, elle se regarda instinctivement dans son petit miroir, avant de souffler la lampe. Prodige! Elle était belle, belle comme elle avait rêvé qu'elle l'était tout à l'heure dans la maison mystérieuse du vieillard *Temps*. Elle se contempla longuement malgré la fatigue qui l'envahissait après tant d'émotions extraordinaires. Elle détacha le miroir du mur et le prit avec elle dans son lit. Enfin, il lui échappa des mains et elle s'endormit, la lampe brûlant toujours à son côté.

Vers sept heures, l'heure à laquelle elle avait l'habitude de se lever pour se rendre à son travail, elle s'éveilla brusquement et, la tête un peu lourde, la mémoire sous le coup d'une sorte de cauchemar qui n'était plus très clair, elle s'étira, puis sortit du lit. Une fois debout, elle se rappela plus distinctement les étranges aventures de la veille. Mais tout cela était-il vrai? N'avait-elle pas simplement fait un rêve d'une extraordinaire intensité? Cependant la preuve était possible grâce au mi-

roir, qui avait glissé des couvertures à terre sans se briser. Elle n'osait le ramasser, de crainte d'y retrouver l'insignifiance familière de ses traits, la couleur rougeaude de son teint, le manque de charme d'un regard pourtant ardent. Il faisait grand jour et elle ne s'aperçut pas, tout d'abord, que sa lampe était restée allumée. Après l'avoir soufflée, dernier vestige de cette nuit d'hypnose, elle se sentit maîtresse d'elle-même et ramassa le miroir, sûre à présent qu'elle était rendue à sa vie de tous les jours et qu'elle n'était point jolie. Mais l'image qu'elle obtint d'elle-même, tout en ressemblant à son visage passé, avait une pureté, un éclat, un accent admirables, qui lui donnaient envie de s'adorer elle-même. Quoique doutant encore de la réalité, la vieille fille transfigurée sentit sourdre dans son sang le bouillonnement d'un triomphe immense. Elle était belle. Elle serait aimée! Puis elle réfléchit qu'ainsi transformée elle ne pouvait se rendre à la manutention. Quelle explication donner? On la traiterait de folle. La vie lui serait impossible. Il lui fallait changer de nom, chercher une place dans une maison où elle n'était pas connue. Elle n'osait même pas affronter les regards de sa concierge. Elle se couvrit d'une voilette épaisse et, au lieu de se faire elle-même son petit déjeuner, elle descendit au bar qui était au coin de sa rue. Elle s'assit à une petite table dans l'endroit le plus reculé et se fit servir un chocolat. Pour le boire, elle dut relever sa voilette sur son chapeau et immédiatement le patron du bar et deux consommateurs debout au comptoir se mirent à la regarder à la dérobée avec une insistance qui la troubla. Aussi ne s'attarda-t-elle pas. Elle ouvrit son sac pour régler. La poche extérieure ne contenait plus de menue monnaie, ce qui la surprit un peu; elle avisa la poche intérieure : il y avait là ce qui lui restait de sa dernière paie et, en plus, pliés en quatre, sept billets de mille francs. Sans oser les sortir pour les compter à l'aise,

de crainte de passer pour une voleuse, la vieille fille referma brusquement son sac après en avoir tiré une pièce d'un franc pour payer son chocolat. Ele abaissa sa voilette, toujours suivie par les six yeux, et sortit du bar en rougissant. Elle se rendit au carrefour où elle s'était retrouvée la veille en sortant de la maison du vieillard. Elle prit les quatre rues une par une, elle suivit chacune sur plus d'un kilomètre, cherchant à droite et à gauche la rue ancienne où habitait son énigmatique ami. Elle erra ainsi près de deux heures sans pouvoir la retrouver. Cependant, les sept billets bleus étaient toujours dans son sac, et les glaces devant lesquelles elle passait lui renvoyaient une démarche noble et un visage radieux.

Elle entra dans un bureau de poste et expédia une carte pneumatique à la maison où elle travaillait, pour prévenir qu'elle devait quitter brusquement Paris, appelée en province par une parente malade, et qu'elle ne savait quand elle pourrait reprendre ses occupations. Cela fait, elle se sentit toute autre, comme si sa vieille âme mercenaire et craintive l'avait subitement abandonnée. Elle vit à une horloge qu'il était déjà midi. Elle se trouvait devant l'hôtel Lutetia et, avisant le menu, elle eut la velléité d'entrer. Mais, se rappelant sa mise modeste, elle rebroussa chemin et se rendit au Bon Marché, où elle s'acheta une robe de soie prune brodée de rouge feu, un chapeau de velours noir, un manteau garni de fourrure, un sac en cuir de Russie et des souliers vernis. C'était avant la guerre, alors qu'un louis d'or équivalait à une marchandise appréciable, et, après qu'elle eut réglé, elle vit qu'il lui restait encore plus de six mille francs, de quoi vivre largement pendant un an. Elle fit envoyer ses anciens vêtements sans grâce à son domicile obscur et, dans cette tenue nouvelle, qui lui paraissait d'une inquiétante somptuosité, elle prit l'autobus jusqu'aux Champs-Elysées.

Quoique marchant déjà d'un rythme nonchalant de femme qui se sait belle, elle n'osa pas s'aventurer dans l'un des grands hôtels de la célèbre avenue. Après avoir erré quelque temps dans une rue transversale, elle aperçut un restaurant d'apparence plus tranquille et entra résolument.

Malgré l'air discret du lieu, ce restaurant était un établissement de premier ordre, et, invitée par le maître d'hôtel à s'asseoir près d'une table occupée par deux jeunes hommes vêtus avec raffinement et deux jeunes femmes aux bagues chatoyantes, aux colliers de perles et aux bracelets de platine enrichis de brillants, la vieille fille se sentit pauvre avec son sautoir d'or et son unique bague en pierres de fantaisie. Cependant, quoique ses voisines fussent belles aussi, leurs compagnons ne pouvaient s'empêcher de lui lancer à la dérobée de brefs regards tout mordants de désir. La salle n'était pas très vaste et un orchestre en occupait le fond. Vers une heure et demie toutes les places étaient prises et, un client retardataire apparaissant, le maître d'hôtel fut obligé de demander à la vieille fille la permission de le faire asseoir devant elle. Le nouveau venu était beau, entièrement rasé à l'américaine, vêtu d'une laine britannique sobre avec une pointe de fantaisie. Sa cravate à pois tranchait harmonieusement avec le ton du complet. Il avait l'air d'un sportsman ou d'un officier en civil.

Quoique la vieille fille fût presque au dessert quand son vis-à-vis était entré, celui-ci la rattrapa assez promptement, grâce à la lenteur du service pour les premiers arrivés et à rapidité pour les derniers venus. Le dessert leur fut apporté en même temps, et l'inconnu demanda à la vieille fille s'il pouvait fumer. Comme elle répondait aimablement, il s'enhardit et, présentant l'étui en bois rare : « Pour me faire excuser, permettez-moi, mademoiselle, de vous offrir une de ces cigarettes que

je viens de recevoir de Russie. » La vieille fille n'avait jamais fumé, mais toutes les femmes fumant autour d'elle, elle ne voulait pas se singulariser. Elle voyait, en outre, dans l'adoption de cette nouvelle pratique, un moyen de se prouver que sa vie, comme son visage, était véritablement changée. Elle accepta donc, alluma gauchement et laissa s'éteindre sa cigarette, mais non le feu de la conversation. Son partenaire improvisé était un officier de la marine impériale russe en congé. Il avait même un petit yacht à lui à l'ancre dans la Seine, entre la Concorde et les Tuileries. Il se ferait un plaisir de le lui montrer. Elle voulut d'abord refuser, mais trop peu sûre encore de ses charmes, et trop novice dans le triomphe de sa beauté, elle résolut de saisir l'occasion qui s'offrait la première, comme la fille à marier qui n'a plus vingt-cinq ans.

L'officier russe, qui s'appelait Wladimir, avait un frère plus jeune, Serge, qui faisait ses études à l'Ecole des Beaux-Arts. Au moment où la vieille fille allait quitter le yacht après avoir promis à Wladimir de le retrouver pour dîner, Serge arriva. Presque aussi grand que son aîné, mais plus mince, plus en muscles qu'en chair, et aussi plus rêveur avec des yeux d'un bleu sombre très étranges, le jeune homme croisa le regard ardent de la vieille fille, et tous deux comprirent qu'ils étaient faits pour s'aimer. Cependant, fidèle à sa parole, elle retrouva Wladimir dans le hall de son hôtel pour dîner. Il lui serait toujours possible de faire machine arrière et de se réserver pour Serge, dont la voix comme l'apparence lui procuraient un enchantement indéfinissable, qui plus encore que sa beauté soudaine à elle, lui donnait l'impression d'une nouvelle vie, auprès de laquelle son existence antérieure ne lui apparaissait que comme un simple manque de mourir. Mais l'expert Wladimir, sentant dans la vieille fille une résistance inattendue, appela à son secours le démon subtil de la boisson. Sans

la griser complètement, il la fit sortir de son sang-froid habituel et, après dîner, la conduisit à Montmartre, où quelques coupes de champagne en firent aisément une bacchante déchaînée. Il l'entraîna dans une salle voisine, d'où peu à peu se retirèrent les danseuses, et, quand ils furent seuls, il se jeta sur elle et la posséda, malgré ses cris que couvrirent l'orchestre et les piétinements voisins.

La vieille fille passa la nuit seule dans un hôtel de la Butte, écœurée et lasse. Lorsqu'elle sortit le lendemain matin, décidée à déménager de sa chambrette de la rive gauche pour s'installer dans ce quartier inconnu, elle rencontra Serge dans l'escalier du Métro. Elle voulut passer sans se détourner, mais le jeune homme se braquait devant elle, la main et les yeux tendus. Elle ne put lui refuser de l'accompagner. Ainsi commencèrent entre eux d'exquis rapports d'amitié, visites de musées et d'expositions, déjeuners, thés, promenades à la campagne.

D'abord timide, le jeune homme s'enhardit avec le nombre des rendez-vous. Il expliqua à la vieille fille que ses manières à la fois naturelles et pleines de grâce, la couleur de sa chair, son type, son regard, le remuaient jusqu'au plus profond de son être et qu'il connaîtrait l'amour avec elle, ou bien qu'il ne le connaîtrait jamais. Elle, qui n'avait pu résister aux caresses brutales de son frère, que d'ailleurs elle n'avait plus revu depuis, restait évasive devant cet amour timide et vrai : « Plus tard, répondait-elle; nous ne nous connaissons pas encore assez. Et puis ne sommes-nous pas heureux de la sorte, et devons-nous risquer une désillusion? »

Serge, qui se révélait déjà comme un dessinateur à la vision précise et à la main sûre, avait pour Ingres la plus grande admiration et, ayant conçu l'idée de visiter le musée consacré par sa ville natale à ce puissant ar-

tiste, il invita la vieille fille à l'accompagner à Montauban.

Le printemps commençait à peine, c'est-à-dire que la terre brune paraissait encore dormir, mais çà et là, des bourgeons naissants ajoutaient aux branches une petite flamme rouge comme une pointe de sein, et l'on comprenait que la sève était à l'œuvre dans les tiges noires.

Le déjeuner au wagon-restaurant est toujours une agréable rupture dans la monotonie des champs alignés en carrés qui tournoient, des villages entrevus vaguement avec un coin de porche et une cascade de toits, des rivières franchies inopinément comme dans une brusque étreinte, le tout chantant la sourde chanson des roues sur la portée des fils télégraphiques. Là, en effet, le repas qui marque un repos au centre du jour n'est plus un repos, mais il accentue, au contraire, l'impression de fuite éperdue. D'abord, il y a la promenade vacillante à travers les voitures, les groupes aperçus au passage, les uns familiaux, les autres figés sous une froideur de bon ton, les hasards de la table, les voisins avec lesquels on échange parfois quelques paroles et qu'on ne reverra jamais, bref une image saisissante de la vie dans son raccourci.

A Montauban, la Garonne apparaît comme un fleuve imposant et calme aux pieds de la ville, qui se dresse sur une hauteur qu'accentue la réflexion des eaux plates. A la gare, Serge se fia à l'unique omnibus d'hôtel qui attendait et qui, à la lueur de la lune, le conduisit avec sa compagne sur une place d'aspect ancien, décorée d'une assez belle église. La vieille fille, qui échangeait avec Serge des propos de plus en plus gênés, au fur et à mesure que l'omnibus avançait dans la nuit, comprit qu'ils étaient arrivés. Alors, avec une raideur qui glaça Serge, mais qu'excusait l'effort qu'elle faisait sur elle-même : « Combien de chambres allez-vous prendre? »

dit-elle à son compagnon. Serge eut un bref mouvement de colère intérieure et fut sur le point de crier au cocher : « Ramenez-nous à la gare! » Mais il se ravisa et répondit simplement : « Autant que vous voudrez. » Puis il ne lui adressa plus la parole. Une fois descendu de voiture, il demanda au patron deux chambres au même étage.

L'hôtel possédait le confort moderne, mais la hauteur froide des escaliers et des corridors révélait la prodigalité d'espace qui caractérise la province. Serge s'amusa d'abord de l'étrangeté du cadre, mais il resta des heures sans dormir. Ils étaient là, tous deux sous le même toit, venus pour le plaisir d'être ensemble, et cependant un abîme semblait les séparer. Malgré sa beauté, la vieille fille ne prétendait plus être une jeune fille à marier. Alors, où voulait-elle en venir? Quel obstacle mystérieux les éloignait-il? L'aimait-elle simplement pour son esprit? cet esprit qu'il détestait, puisqu'il ne lui servait qu'à souffrir. Comme il regrettait de n'avoir pas dit au cocher de rebrousser chemin, quand elle avait parlé des chambres! Il eût ainsi parlé en homme et sans doute eût-elle capitulé.

Le lendemain, tous deux visitèrent la ville, comme si nulle muraille intérieure ne les séparait plus. Ils admirèrent la terrasse du jardin des plantes et le monument sobre et puissant que Montauban a érigé à son glorieux fils. Le masque brutal d'empereur romain ou de tragédien, qui est celui de l'artiste à la main pure, étonna Serge, et il ressentit contre ce mort une sourde colère en songeant qu'à sa place le peintre vivant eût vaincu.

Le musée Ingres étant fermé, ils s'avancèrent jusqu'au magnifique monument aux morts de 1870. Lorsqu'ils eurent admiré tous deux comment dans sa simplicité hardie il accuse la dignité du vaste paysage, le fleuve en contrebas, la colline boisée presque à pic, l'horizon vert et brun estompé de bleu, la querelle éclata :

— Je comprends que vous m'aimiez intellectuellement, s'écria Serge, mais moi, je vous donne plus et, par conséquent, j'exige davantage. Ce marché de dupe ne peut durer.

— Je vois bien que je vous fais mal, répliqua la vieille fille, cependant vous êtes le dernier homme au monde que je voudrais blesser. Si ce n'était par suite d'un étrange cas de conscience qu'il ne m'est pas possible et qu'il me serait trop pénible d'exposer, je n'hésiterais pas, Serge, à vous faire plaisir, à me faire plaisir à moi-même. Croyez-moi, vous ne pourriez que me torturer en m'interrogeant davantage. Si je ne puis accepter d'autre amour que celui de votre cœur, ce n'est pas à cause de vous.

La vieille fille avait un regard si droit, un son de voix d'une profondeur si frémissante, en prononçant ces paroles, que Serge se sentit instantanément désarmé. Cependant, il voulait savoir et, remplaçant la véhémence par la douceur, il sut harceler si bien la vieille fille, qu'elle lui avoua que son frère Wladimir l'avait fait succomber contre son gré et qu'alors elle ne pouvait s'offrir à lui sans abjection. Serge pâlit et laissa échapper un faible cri. Après quelques minutes de silence, il dit simplement :

— C'est trop affreux! La vie favorise les brutaux, ceux qui prennent pour prendre. A ceux qui aiment, il ne reste que les larmes et le désespoir.

Puis ils errèrent longtemps sans paroles, et, quand la conversation reprit, il fut question d'art, de philosophie, d'émotions pures, et le voyage s'acheva sans que le sujet fatal eût été repris.

Cependant, huit jours plus tard, Serge quitta la France, rappelé en Russie, disait-il, par le mauvais état de santé de sa mère.

La vieille fille, attristée par ce départ, se promit de ne plus penser à sa beauté et de se consacrer aux

bonnes œuvres. Elle allait visiter les pauvres tout en attendant des nouvelles de Serge, qui avait promis de lui écrire. Un mois, deux mois, trois mois passèrent. Aucune lettre de Russie. Finalement, elle se crut effacée de sa mémoire et accusa les hommes de n'avoir d'égards que pour le corps.

Cependant, son chagrin même la sollicitait de nouveau au plaisir. Le fond de la nature humaine n'est pas simplement vibrer, connaître, c'est aussi oublier, s'étourdir, se laisser distraire par quelqu'un ou par quelque chose pour ne pas s'abandonner à l'amertume de ses propres pensées. En outre, depuis qu'elle se savait belle, la vieille fille éprouvait dans ce nouveau pouvoir une provocation non seulement pour les autres, mais encore pour elle-même. Elle s'enivrait de l'enivrement qu'elle suscitait.

Ayant eu l'idée de profiter des fastes de l'automne pour revoir le parc de Versailles, elle monta à la gare Montparnasse dans un compartiment où il ne restait plus qu'une seule place, pour éviter les désagréments que cause trop souvent l'isolement aux jolies femmes. Mais voici que, par un jeu du hasard, sinon un coup du destin, tous les voyageurs sauf un descendirent aux premières gares, et, après Bellevue, elle se trouva seule avec l'inconnu, un homme d'une quarantaine d'années, d'une élégance un peu démodée, manchettes empesées et gants de fil gris, mais à la physionomie ouverte et au regard franc. Il profita de ce que la vieille fille essayait vainement de fermer une des vitres, pour engager la conversation. Il demanda d'abord si Versailles était encore loin, n'y étant jamais allé. Il habitait, en effet, Grenoble et était venu à Paris pour conclure une affaire. Il devait repartir le lendemain et employait son dernier jour, libre à présent de tout souci, à la visite du château. Bref, il fut si naïvement aimable, que la vieille fille n'eut pas le courage de lui refuser de l'accompagner dans sa

promenade. Elle ne lui laissa voir que les salles essentielles du premier étage, désirant déjeuner au restaurant qui flanque le canal peu après midi, pour réserver la seconde partie de la journée aux Trianons, qu'elle affectionnait particulièrement. L'inconnu ne lui cacha pas, au cinquième verre de Beaune, qu'il était marié et père de trois enfants, et qu'asservi à son commerce, il n'avait jamais eu l'occasion de faire un déjeuner aussi inattendu et aussi agréable.

Après avoir erré dans le fond du parc du Grand Trianon, où croissent les herbes folles, où l'épaisse verdure noire s'ouvre brusquement sur des aperçus de campagne illuminée, ils prirent une voiture de place pour regagner la ville. L'inconnu la fit arrêter devant le bureau de poste et pria la vieille fille de l'excuser un instant. Elle eut la tentation de profiter de cette absence pour s'enfuir, non par méchanceté, mais par espièglerie : il eût été si drôle d'initier ce provincial aux surprises de la vie de Paris. Mais qu'aurait-elle pu dire au cocher? Cette gêne et son bon naturel reprenaient le dessus sur son instinct comique, lorsque le commerçant de Grenoble sortit de la poste un peu inquiet, comme s'il eût eu aussi l'idée d'une fuite possible. En rencontrant les yeux de la vieille fille, toujours assise dans la voiture, il eut un bon sourire et, s'approchant d'elle avec l'air mystérieux d'un maquignon avisé :

— Savez-vous ce que je viens de faire? lui dit-il. Je viens d'envoyer un télégramme à Grenoble, pour annoncer que des difficultés imprévues dans mes affaires m'obligent à retarder mon départ de quelques jours. Ainsi nous aurons tout le temps de faire pleinement connaissance.

— N'avons-nous pas déjà fait pleinement connaissance? repartit malicieusement la vieille fille. Un déjeuner à la campagne, une excursion d'une journée, la

causerie dans la voiture et dans le train, que vous faut-il de plus?

— Croyez-vous que je vais à présent vous laisser partir sans dîner? Nous avons trop bien commencé pour nous quitter brusquement. D'ailleurs, je me suis engagé à ne pas rentrer à Grenoble d'ici quelques jours. En attendant, tout mon temps est à vous, puisque c'est pour vous que j'ai pris cette résolution.

La vieille fille ne répondit point, mais elle accepta le dîner dans un restaurant agréable de la rive gauche. Son compagnon avait dit : « Guidez-moi, puisque vous êtes Parisienne. » Et elle l'avait bien guidé pour la chère sinon pour la dépense. Habituée déjà aux hommages, elle n'accordait plus à l'argent dépensé pour elle aucune valeur. C'était son dû et elle se grisait de vie fastueuse au souvenir de sa petite chambre au sixième étage et de ses longues journées de servitude à la manutention.

Au sortir du restaurant, le provincial demanda la permission de la reconduire chez elle, mais elle manifesta l'intention d'aller au spectacle, bien qu'il fût déjà près de dix heures du soir. Un taxi les conduisit au Casino de Paris, où d'une loge ils s'éblouirent de lumières, de soie, de plumes d'où, comme des pistils de leurs calices, émergeaient de triomphantes nudités. Profitant d'une scène dans l'ombre, le provincial esquissa une caresse timide, mais la vieille fille se rejeta en arrière en le tançant vertement :

— Si vous ne vous tenez pas mieux que cela, je file en un clin d'œil.

Le ton était si catégorique que le commerçant n'eut pas la tentation de récidiver.

En contemplant les nudités somptueuses que les feux des projecteurs lui offraient, vêtues de couleurs changeantes, il songeait que l'une de ces figurantes lui permettrait de terminer agréablement la soirée sans trop d'efforts protocolaires, et il lui vint l'idée de s'esquiver

poliment. Mais était-ce si sûr, après tout? Ces Parisiennes ne sont-elles pas aussi diaboliques les unes que les autres et tentées de même de se jouer d'un homme peu habitué à leur agaçante stratégie? Cependant, le provincial était tenace et, au plaisir de se venger trop tôt d'une défaite qui était peut-être plus momentanée que définitive, il préféra continuer sourdement la lutte, même avec les faibles armes qu'on lui laissait. Si peu expérimenté qu'il fût au rôle de séducteur, il savait bien que les femmes sont des forteresses qui ne s'emportent que par surprise et pour qui la persuasion des mots seuls n'est qu'un motif de résister plus longtemps. D'ailleurs, une défense de femme ne doit être prise au sérieux que pour une fois. Il y aura toujours un moment où il faudra passer outre au risque de tout gâcher. Cela ne vaut-il pas mieux que de se montrer trop longtemps timide et d'attendre que l'aventure ait cessé d'en être une en revêtant la forme grise de l'amitié?

D'ailleurs, le provincial fut bientôt tiré de ses spéculations par l'intérêt du spectacle. Sur une mer inondée d'une lumière mystérieuse apparaissait au loin la voile blanche d'un vaisseau fantôme, alors que la scène figurait elle-même le pont d'un navire marchand. Le vaisseau grandissait et l'on pouvait distinguer sur sa voile une tête de mort et des os croisés, emblème d'un pirate. L'abordage avait lieu. Les pirates faisaient irruption sur le navire marchand, hache en main. Les matelots étaient tués, non sans une courte résistance, puis c'était la course après les femmes éperdues. On les voyait se précipiter vers l'escalier, puis remonter bientôt, la chevelure défaite, en poussant des cris d'horreur. Enfin, la plus belle s'emparait d'un poignard et faisait mine de lutter contre le chef des pirates, mais tandis que les bras esquissaient de brèves parades, les yeux, de part et d'autre, échangeaient des éclairs plus meurtriers que ceux des lames aiguisées. Finalement, le chef empoignait la cap-

tive et la portait par-dessus sa tête jusque dans les entrailles du navire, en escaladant les corps étendus dans des flaques de sang.

La vieille fille, les yeux rivés au spectacle, ne s'apercevait pas que son compagnon encerclait de plus en plus sa taille en remontant insensiblement vers les seins, et, quand le rideau tomba au milieu des applaudissements et des cris, les deux bouches achevèrent le drame l'une sur l'autre. Le provincial était devenu le corsaire à l'écharpe rouge, et la vieille fille, la captive aux cheveux défaits.

Le vestiaire, la foule à la sortie, l'enchevêtrement des voitures, les enseignes lumineuses, la montée d'un escalier d'hôtel au tapis feutré, tout ne fut plus pour eux qu'un dansant souvenir, happé déjà par le rêve, qui succède à la déflagration annihilante du plaisir.

Et ils vécurent des jours heureux, comme si leur destinée eût été véritablement d'exister l'un par l'autre sans entraves et sans arrière-pensée. La vieille fille avait abandonné son domicile personnel pour vivre à l'hôtel avec son ami, non pas à celui où il était descendu lui-même, un hôtel du centre, où, étant arrivé seul, il aurait rougi d'introduire une compagne imprévue, mais dans un établissement neuf de Montmartre, demi-palace ouvert aux aventures sous un semblant d'incognito. Chaque matin, le commerçant se rendait à son hôtel primitif, où, moyennant pourboire, il avait obtenu qu'on acceptât encore son courrier.

Ce jour-là, il faisait un soleil vif et tout semblait plus animé encore que de coutume, quand les nouveaux amants arrivèrent dans la rue où s'élevait cet édifice repeint à neuf et garni de stores engageants. Par discrétion, le commerçant laissait son amie l'attendre sur le trottoir d'en face, à un arrêt des tramways. Au moment où ils allaient se quitter, l'homme de Grenoble vit sa propre femme qui sortait de l'hôtel, les traits décom-

posés, et qui restait devant la porte, ne sachant évidemment où aller, plutôt que pour faire le guet. Elle aperçut tout à coup son mari qui, muet de surprise, ne songeait même pas à s'éloigner de la vieille fille. Celle-ci eut à peine le temps de s'écrier : « Qu'est-ce que tu as? » Avant que son ami se fût seulement demandé si elle était venue d'elle-même ou sur quelque dénonciation, sa femme, sans regarder ni à droite ni à gauche, s'était engagée comme une somnambule sur la chaussée. Une voiture stationnait devant l'hôtel, masquant ce coin de trottoir à l'instant précis où elle l'abandonnait. D'un autobus qui arrivait à toute allure, des cris d'horreur s'élevèrent en même temps que le conducteur faisait agir ses freins puissants. La femme n'était pas sous la voiture, mais pliée en deux devant, comme si elle eût été assise. Le sang giclait faiblement de sa bouche. Le wattman de l'autobus et le commerçant de Grenoble ne cherchèrent pas à relever la victime, qui ne faisait aucun mouvement. Ce dernier se contentait de lui prendre la main, cherchant un pouls insensible. Elle semblait regarder droit devant elle, au loin. Elle était morte.

La vieille fille n'avait pas fait un pas en avant. En voyant de quel air son compagnon s'était élancé vers la femme, au moment où l'accident l'avait tiré de son hébétement, elle avait compris que cette femme était sa femme et que cette mort était son œuvre. Alors, elle s'était effondrée sur le trottoir et n'avait repris ses sens que dans une pharmacie.

Elle n'eut pas le cœur de rester à l'hôtel où l'avait installée son ami. Elle le quitta deux heures après l'accident, en laissant au commerçant de Grenoble une courte lettre d'adieu qui n'était guère qu'une accusation contre elle-même et une tentative pour rejeter sur elle seule toute responsabilité et tout remords.

La vieille fille passa les jours suivants à l'hôpital, à réconforter les malades sans famille. Elle avait besoin

de se dépenser pour étouffer le tumulte déchirant de son cœur.

Ses fonds s'épuisant peu à peu, elle se plaça comme mannequin. D'abord, elle évita la compagnie joyeuse qui l'entourait, mais elle ne put à la longue supporter son amère solitude, et elle se lia avec celle de ses compagnes qui paraissait la plus réservée. Le théâtre, le cinéma, les courses, la replongèrent dans une atmosphère de vie. Elle était sur le point de prendre un nouvel ami, lorsqu'un soir, en rentrant chez elle, elle trouva une lettre de Serge. Sur un papier portant l'en-tête d'une prison russe, il lui écrivait, disait-il, pour la dernière fois. Il avait eu un jour une discussion avec son frère à son sujet. Il n'avait pu lui cacher qu'il connaissait son acte odieux, et, comme Wladimir le traitait de benêt, ils en étaient venus aux mains si malheureusement que la tête de ce dernier avait heurté le coin d'une table et qu'il était mort quelques heures après. Serge n'avait pas nié la lutte sans avoir voulu en expliquer les causes au tribunal. Il s'était seulement contenté de faire ressortir qu'il n'avait pas poussé son frère vers la table consciemment. On l'avait condamné à mort. Cependant, tout le monde espérait qu'il serait gracié par le tsar.

Ayant lu, la vieille fille se laissa tomber à genoux, et elle sanglota longuement. Elle était justement devant la glace, et, quand son émotion se fut un peu calmée, elle se vit plus belle encore sous ses larmes. Alors elle comprit que la beauté était un don maudit, et, après avoir pleuré sur les autres, elle pleura sur elle-même.

Le lendemain soir, la vieille fille était, vers six heures, devant la vitrine de l'antiquaire où elle avait rencontré jadis le mystérieux vieillard, auteur de sa transfiguration redoutable. Elle l'attendit longuement, mais il ne parut pas. Toute la semaine, éconduisant son amie de travail, qui avait pris l'habitude de l'accompagner une partie du chemin, elle revint à la même heure se poster

au même endroit. Le septième jour, après une longue attente sous la pluie, elle se disposait à partir, quand, sans qu'elle l'eût vu s'approcher, le vieillard fut à son côté. Comme il la regardait d'un air tranquille, elle lui dit :

— Vous savez pourquoi je suis venue.

Alors, sans répondre, il prit son bras sous le parapluie et tous deux gagnèrent son étrange maison. Le Temps, avec sa faulx, dominait toujours la lourde porte que le même valet en bas de soie vint silencieusement ouvrir. Mais, au lieu de monter l'escalier, après avoir traversé la vaste cour, tous deux se munirent dans le vestibule d'antiques lampes à huile, et ils descendirent à la cave. Ils allèrent longtemps par d'immenses corridors humides. Çà et là une dalle scellée dans le mur semblait indiquer un tombeau. Plus loin, la vieille fille aperçut, grossièrement tracé sur la paroi, un poisson. Elle avait lu *Fabiola* dans son enfance, et elle reconnut les catacombes de Rome. Enfin ils arrivèrent dans une espèce de rotonde, au milieu de la voûte de laquelle on apercevait par une ouverture un pan de ciel bleu. Le vieillard lui dit de s'agenouiller sur le sol, de demander pardon à Dieu de ses fautes et de prier pour ceux qu'elle avait induits en tentation. Le vieillard, qui s'était éloigné tandis qu'elle se recueillait, reparut vêtu d'une robe blanche. Sur ses épaules, il y avait une étroite bande d'étoffe également blanche, ornée de petites croix noires, avec un pan qui retombait sur la poitrine. Il imposa les mains sur son front, leva les yeux au ciel, et un arbuste, qui croissait au-dessus de la voûte et qu'on apercevait par son échancrure, frissonna, comme secoué subitement par un grand vent. La vieille fille se releva, baignée d'une délicieuse fraîcheur.

Elle refit en la compagnie du vieillard, qui avait repris son costume ordinaire, le long chemin qu'ils avaient parcouru dans le souterrain. Tous deux rega-

gnèrent le vestibule du palais et déposèrent leurs lampes. La vieille fille serra la main du vieillard avec effusion. Un domestique lui fit traverser la cour, et elle entendit longtemps retentir la lourde porte après qu'elle se fut retrouvée dans la rue.

La vieille fille rentra chez elle sans chercher son chemin, comme une somnambule. Elle se dévêtit sans allumer sa lampe, trouva à tâtons une brioche qui restait du matin, la mangea dans son lit et s'endormit.

Quand elle s'éveilla, il faisait grand jour et les aventures de la veille lui apparaissaient plus lointaines encore que ses songes. S'étant levée, elle se mit devant la glace. Elle était redevenue laide comme autrefois.

ABEL DOYSIÉ.

JEUNESSE

A Henry de Montherlant.

Laisse-moi te dire, jeunesse,
tout le bien que je pense de toi.
Je t'ai surprise, un soir, sur une plage,
allongée sous une lune en copeau,
mais si distraite et si parfaite,
si prête à ne jamais vieillir
que mon cœur fit trois bonds sous ma veste de cuir.

Depuis, j'ai disparu. J'ai perdu ton sillage.
Je t'ai cherchée sur un bateau
qui traversait le Pacifique.
J'ai cru te voir dans une église,
et je suis devenu un pauvre homme, en Auvergne,
sur lequel s'acharne la bise,
et qui dort sur un banc et qui parle tout seul.

Des enfants armés de cailloux
m'ont chassé,
disant : « Hors d'ici, sale aveugle
plein de poux! »
— « J'y vois », leur ai-je répondu.
Mais le plus méchant, le plus jeune,
m'a jeté d'un ton sec : « Tes yeux sont bigles. »
Alors, comme des ailes d'aigle,
j'ai déployé mon grand manteau,
et je fus berger. Des troupeaux j'ai gardé.
C'est la règle
quand on est berger...

O mes soirs, mes matins!

J'ai connu des apothéoses,
J'ai souri devant des destins,
devant bien des métamorphoses.
J'ai pensé : « Que de sentiers aimables! »
Et j'ai vendu mon âme au diable.
— « O berger
en danger,
sais-tu ce qui t'attend? »
— « Oui, Satan. »
Mais, qu'importe le diable, ange ou bête!
Qu'importe l'être que je suis!
et demain, peut-être, à l'aurore,
on se retournera pour voir passer mon ombre.
Cette ombre, dans un peignoir à fleurs
qui découvrait de longues jambes saines,
elle se perpétuera toujours, jeunesse
dont le goût de printemps me transforme en héros.
Ces héros drapés de légende
que l'amour fit conquistadors
et que les soleils vont surprendre
sur des montagnes baignées d'or,
je les aime pour leur jeunesse
et pour cette virilité
qui remplit notre cœur d'une rude allégresse
et lui donne l'envie des paradis terrestres
dans le charme matériel des sensations.
Nous aimons les autos et les rallies pédestres.
A nous, les grandes excursions!

Je t'adore, jeunesse éblouissante
qui nous parle d'espoir en nous disant « bientôt »
et qui garde à l'abri, dans les plis du manteau,
la fleur d'amour offerte à la petite infante.

Je vous ai vues, gamines, sur vos routes,
dans vos villages chauds, vous tenir par les bras,
confiant vos secrets et vos peines dissoutes
et vos rêves et vos désirs et vos appâts.
Infantes qui courez, stériles, par le monde,
profitant des baisers qui vous sont destinés,

multipliant sans cesse, brune ou blonde,
votre jeunesse fraîche et vos songes fanés...

Sous des cieux différents vous unissez vos rêves.
Dans les gares, sur des vaisseaux, vous les associez
en étreignant de mêmes formes. Des nuits brèves
mettent un point final à vos songes liés.

Campagnes, écoutez cette grandiloquence
Inutile qui fait la rose s'entr'ouvrir,
l'oiseau du ciel pensif dans une course lasse
et le chien de berger, fureteur, qui tracasse
l'insoucieux troupeau qui va s'évanouir.

Subtil est le jardin et subtile est la rue.
Dans leur jeunesse, en un joyeux bataillon,
courent des footballeurs aux maillots écarlates
que nous applaudissons
sans drapeaux, mais avec des roses aux fenêtres!

Laisse-moi te dire, jeunesse,
sous le vent frais de ce matin
qui me ramène aux époques anciennes,
laisse-moi t'avouer comme ton souvenir
perpétue la candeur de ta première image
et comme il m'était doux de te sentir mourir
si tendrement offerte sur la plage
que mon cœur sursauta sous ma veste de cuir.

Venue de l'océan, une large musique
se noyait dans le ciel puissant.
Tes dents riaient. Un long poème nostalgique
jaillissait de ta voix, de tes dents,
pour retomber en cascadant.
Amour, je défiais tes rafales,
et le sable que je serrais très fort dans mes deux mains
glissait à lents intervalles,
comme le Temps, comme les jours, comme demain...

CHARLES TRENET.

L'ESCLAVAGE ANTIQUE DEVANT L'HISTOIRE

—

Si nous interrogeons aujourd'hui l'histoire générale, au sujet de l'esclave et de son rôle dans la société antique, elle nous répond à peine. Jusqu'ici, la question semble n'avoir offert à ses yeux qu'un intérêt médiocre, et quelques lignes lui ont suffi pour la traiter. Nous n'avons donc pour nous renseigner en l'espèce que les documents figurés, les textes anciens et les traités spéciaux modernes (1).

Les peintures et bas-reliefs égyptiens nous montrent l'esclave employé à la mouture à bras, au labour à la houe, ainsi qu'à la traction de nombreux fardeaux, parfois très lourds, et qui nécessitaient l'emploi de troupeaux d'esclaves attelés à des câbles. En Egypte, l'animal de trait n'était jamais affecté qu'à la traction légère.

Les bas-reliefs assyriens représentent également les équipes d'esclaves opérant de nombreux transports, allant des matériaux de construction, poutrelles, poutres, terres pour les remblais, etc., jusqu'aux grands taureaux à tête humaine, corvées exécutées sous la menace du bâton et du poignard. De même qu'en Egypte, l'animal de trait ne tirait que des poids légers.

Rome nous offre aussi l'image de transports à bras importants (Dendrophores du musée de Bordeaux) et, comme chez tous les peuples du monde antique, chevaux et bœufs ne participent en rien à ces gros transports.

(1) Le plus sérieux, nous semble-t-il, est l'*Histoire de l'Esclavage*, par Tourmagne (Guillaumin, 1880).

Ces figurations répétées à travers les siècles démontrent que chez les anciens la force motrice humaine était utilisée beaucoup plus largement que celle des animaux de trait.

Si, des documents figurés, nous passons aux textes, ceux-ci nous dépeignent également l'esclave comme l'instrument à tout faire, le seul moteur efficace, et nous renseignent clairement sur son sort.

L'esclave amené au marché était examiné, palpé, acheté comme du bétail, sans que personne songeât à s'inquiéter de sa femme et de ses enfants, dont il devait à jamais ignorer le destin. Il était dans la main du maître une propriété absolue, et celui-ci pouvait le vendre, le louer, le frapper, le mettre à mort impunément, comme un animal. Son mariage, simple tolérance, était toujours révocable, et ses enfants appartenaient au maître qui les dressait, comme de petits chiens, pour en tirer profit, ou bien les jetait vivants au cloaque, sans encourir de réprobation.

Sa personnalité n'était rien, ni dans l'Etat, ni dans la famille; il n'y avait pour lui ni droits, ni devoirs civiques, ni propriété d'aucune sorte. Son témoignage était sans valeur et, pour lui en donner une, on le soumettait à la torture préalable. On obtenait ainsi, écrit Démosthène, le témoignage de la chair (2). Aristote le considérait comme prédestiné à son sort et Platon ne lui accordait que la moitié de l'intelligence humaine. Avait-on causé quelque préjudice à l'esclave, c'est à son maître que réparation était due, comme pour un animal blessé. Manquait-il à quelque devoir, le maître, seul juge, le châtiait suivant sa colère, le privait de nourriture et, pour les fautes graves, lui infligeait le cachot, les verges, les échelles, la roue, selon son bon plaisir, son intérêt seul pouvant l'obliger à ménager son esclave. Avait-il fui, les chaînes, le carcan, la marque au fer rouge, la

(2) *Demosthène Contra Onetor*, 874.

suspension par les mains avec des poids aux pieds, la castration, étaient les précautions habituelles contre la récidive (3). Beaucoup d'esclaves de la mine et des champs travaillaient la chaîne au cou et les fers aux pieds, beaucoup logeaient dans l'ergastule, espèce de cave infecte dont les soupiraux étaient hors d'atteinte. Caton conseillait de vendre ou d'abandonner les esclaves vieux ou malades, comme les vieux bœufs, ou la vieille ferraille (4). A Rome, ces malheureux, dénués de tout, étaient relégués dans une île du Tibre et l'on reprenait pour les remettre au travail ceux qui par hasard retrouvaient la santé.

Vedius Pollion nourrissait ses murènes de sang humain, faisait jeter ses esclaves punis dans la fosse aux serpents, et pour toute sanction Auguste faisait combler son vivier (5). Le même Auguste ordonnait dans un sénatus-consulte de mettre à mort tous les esclaves du maître assassiné chez lui et dont le meurtrier demeurait inconnu. Sous Néron, les quatre cents esclaves de Pedanius Secondus furent égorgés pour cette raison.

A Rome, qui se distingua par sa cruauté, on forçait les esclaves à s'entr'égorger dans l'arène.

Je me suis rendu, écrit Sénèque (6), à un spectacle qui se donnait à midi et où je pensais entendre quelques bons mots et voir des yeux et quelques divertissements pour recréer les yeux rebutés du sang humain que l'on venait de répandre, mais au contraire les spectacles qui avaient précédé n'étaient que des actions de miséricorde. Il n'y a plus de jeux, il n'y a que massacres; les combattants sont nus et ne portent pas de coups sans effet. C'est un divertissement que beaucoup de gens préfèrent à celui des gladiateurs choisis et appariés. A quoi bon, disent-ils, ces cuirasses et toute cette escrime qui ne font que retarder la mort? Au matin on expose les hommes aux lions et aux ours, à midi on

(3) *Lysias Contra Simon*, 173.
(4) Pline, *Columelle*.
(5) *Sénèque, De la clémence*, XVIIIe.
(6) *Sénèque*, épître VIII à Lucilius.

ramène devant leurs spectateurs ceux qui ont tué les bêtes et on les fait combattre entre eux. Quand l'un a expédié son compagnon, on l'arrête pour être expédié par un autre; l'affaire se termine par le fer et le feu et le sort des combattants est toujours la mort. On les bat pour les faire combattre et si le spectacle a cessé on égorge encore des hommes, pour ne pas rester à rien faire.

Dans ces conditions, le désespoir acculait souvent les esclaves au suicide, en sorte qu'à Athènes, aussi bien qu'à Rome, les propriétaires s'assuraient contre cette « manie ». « Dernièrement, raconte Sénèque (7), un Germain commandé pour combattre les bêtes se retira pour aller aux latrines, seul endroit où il ne fût pas surveillé, prit l'éponge qui servait au nettoyage et se l'enfonça dans la gorge si avant, qu'il étouffa sur-le-champ. Un autre, que les gardes emmenaient sur une charrette pour le spectacle, feignit de sommeiller, laissa pendre sa tête si bas qu'elle fut prise dans les rais et se tint ferme sur son siège jusqu'à ce que la roue en tournant lui rompît le cou. » Nous abrégeons ce triste relevé sans parler des immondes débauches auxquelles les esclaves étaient soumis sans recours.

Pendant des milliers d'années, ces mœurs féroces et dégradantes régnèrent dans la société antique, chez les nations civilisées plus que chez les barbares, et le principe de l'esclavage demeura indiscuté, tel un dogme.

Des esprits élevés, stoïciens et chrétiens, ne méconnurent pas l'égalité de nature entre les hommes, mais le doux Sénèque avait des esclaves, et les Pères de l'Eglise, malgré leurs sentiments d'amour pour le prochain, maintinrent jalousement la légitimité de l'institution. C'est ainsi que, d'après saint Paul, l'esclave doit obéir à son maître avec crainte et tremblement, comme au Christ (8), que, d'après saint Jean Chrysostome (9),

(7) *Sénèque*, épître LXX à Lucilius.
(8) *Corinth.*, VII, 20-24.
(9) *De verbis apost.*, 9.

l'esclave doit se résigner à son sort et qu'en obéissant à son maître il obéit à Dieu; que, d'après saint Augustin (10), l'esclave peut être vendu, enchaîné et fouetté, que nul n'est en droit maître de son semblable, mais que Dieu a introduit l'esclavage dans le monde comme peine du péché. Saint Cyprien, saint Grégoire le Grand, saint Ignace, toutes les voix autorisées abondent dans le même sens.

On a cherché aussi à justifier le principe de l'esclavage en disant que la victoire entraînait aux yeux des anciens le droit de mise à mort des prisonniers et que c'était par conséquent un bienfait de les réduire en esclavage. D'aucuns ont incriminé la cruauté native des anciens. D'autres ont écrit, par contre, que le sort de l'esclave antique était généralement bénin. Par ailleurs, on a déclaré que, l'esclave suffisant à tout, les anciens n'avaient nul besoin de rechercher d'autres instruments ou moteurs.

Peut-être ces raisons pourraient-elles suffire à des idéologues purement livresques; ceux de 89 croyaient bien découvrir en Grèce et à Rome le principe des droits de l'homme et le modèle des lois égalitaires dont ils rêvaient de doter le monde.

Il nous paraît moins compréhensible que, de nos jours encore, on puisse enseigner qu'Athènes fut une démocratie pure, sans réfléchir que sa population comprenait quatre ou cinq esclaves pour un citoyen; ou bien que Rome fut le berceau de la justice et du droit égaux pour tous, sans tenir compte des inégalités flagrantes de la justice et du droit romains, envers les honestiores, les inferiores et les esclaves.

Ces opinions sont pourtant courantes, en sorte que, pour les historiens modernes, le problème de l'esclavage demeure dans la pénombre. Pourquoi l'institution est-elle née? quel était le rôle de l'esclave antique? pourquoi

(10) *De civit. Dei*, XIX, 15.

tant de millions de malheureux furent-ils voués aux pires souffrances et considérés comme des machines à face humaine? Pourquoi le monde antique n'a-t-il pas extirpé l'affreuse plaie qui le rongeait et entraînait la déchéance du maître absolu aussi bien que celle de l'esclave? Pourquoi l'Eglise elle-même défendit-elle jalousement le principe d'une institution dont nous combattons aujourd'hui les derniers vestiges? Autant de questions mal élucidées et demeurées pendantes. Les historiens modernes, ayant négligé de les approfondir, n'ont su que faire de l'esclave, et, de même que les anciens, l'ont retranché de l'humanité. Cette lacune, grave à nos yeux, a faussé l'idée que l'on s'est faite du monde antique, au triple point de vue technique, économique et social. Nous voudrions aider à la combler en nous appuyant sur des faits et des vérités susceptibles d'éclairer la question du travail forcé. Il s'agit, dans notre pensée, des moyens de transport terrestres et nautiques chez les anciens, et des conséquences de leur emploi.

Nul n'ignore aujourd'hui que les moyens de transport sont la base de l'activité humaine et le plus puissant instrument de progrès matériel. Or, il est acquis, depuis une communication du 15 mars 1911 à la Société nationale des Antiquaires de France, que, dans le monde antique, les moyens de transport terrestres étaient très défectueux, et que le plus puissant attelage de chevaux ou de bœufs était incapable de traîner sur route un chargement supérieur à 1.500 livres romaines, soit 492 kgs (11). Ce fait, à lui seul, entraînait de graves conséquences. Les peuples civilisés et constructeurs de l'antiquité classique avaient en effet d'importants besoins en matériaux, denrées et produits divers, dont il fallait assurer le transport, et seule la force motrice humaine était capable de répondre à ces besoins. C'est pourquoi Egyptiens, Assyriens, Grecs, Romains, etc., s'en

(11) *L'attelage, le cheval de selle à travers les âges*, A. Picard. 1932.

emparèrent à l'envi et la plièrent au rôle de bête de somme à la place de l'animal défaillant. La carence de la force motrice animale, chez les anciens, entraînait encore pour l'esclave une foule d'obligations très dures, en premier lieu celle de la mouture à bras, corvée indispensable, attendu que les charrois à traction animale étaient dans l'impossibilité d'assurer l'approvisionnement des moulins à eau et de retourner la farine aux consommateurs.

De même que les céréales, le minerai et le combustible ne pouvaient circuler que par quantités infimes, aussi la métallurgie était-elle réduite, à la forge de pièces légères, au marteau à main. C'était en somme une industrie de bijoutiers et d'armuriers, sauf pour les statues coulées qui seules étaient parfois lourdes.

Les industries du bois étaient également entravées, du fait que les attelages ne pouvaient traîner les troncs d'arbres abattus à la hache et que les équipes d'esclaves étaient seules capables de les transporter aux chantiers. C'est pour la même raison que le bois de chauffage était remplacé chez les anciens par le charbon de bois, universel combustible, en raison de son poids léger.

L'industrie du verre, qui donne actuellement lieu à des transports nombreux et lourds, obéissait à la même loi et se bornait, dans le monde antique, à la fabrication de vases légers et de luxe.

Quant aux blocs de pierre ou de marbre de plus de 500 kilogs, ils ne pouvaient circuler qu'à bras d'hommes. C'est peut-être parce qu'il était d'une manipulation plus aisée, pour les transports et pour la construction, que les Romains employaient si souvent l'appareil en petits cubes de pierre.

Nous déduirons de ce qui précède que la faiblesse de la traction animale n'avait pas seulement pour effet d'infliger d'épuisantes besognes à l'esclave, mais qu'elle entraînait par surcroît l'éparpillement de l'industrie en de

multiples ateliers et un gaspillage de main-d'œuvre qui nuisaient gravement à la production.

Si des transports terrestres nous passons aux transports maritimes, nous verrons qu'ils ne valaient guère mieux, entravés qu'ils étaient par l'emploi exclusif de la rame, en guise de gouvernail. Ce vice originel maintint pendant des milliers d'années la marine à l'état d'ébauche, limita étroitement le tonnage des navires, les voua au cabotage pendant l'été, l'hiver étant la saison close où ils gisaient halés sur le rivage, laissa la voile au second plan et imposa d'épuisants efforts aux rameurs.

L'esclave antique jouait donc le rôle d'agent universel, mais c'était au prix d'une astreinte implacable.

Dans ces conditions, le nombre des esclaves était en raison directe de la civilisation et de la richesse d'un peuple, et les facteurs moraux étaient impuissants à modifier cet état de choses. On ne saurait donc sans injustice reprocher aux stoïciens et aux Pères de l'Eglise de s'être résignés à l'inévitable. Ils ne pouvaient songer à condamner l'emploi de la seule force motrice efficace, et c'est pourquoi ils se contentèrent de conseiller la douceur aux maîtres et l'obéissance à l'esclave.

Après la chute de l'Empire et durant les cinq siècles troublés qui suivirent, le sort de l'esclave se modifia en Occident. Les villes étaient détruites, l'art de construire en pierre en sommeil, les routes dégradées, l'industrie et le commerce réduits au minimum. Dans ces conditions, les besoins en force motrice étaient devenus très restreints. C'est pourquoi, au milieu des bouleversements et des ruines et sous leur influence même, on vit l'esclavage atténuer ses rigueurs. L'invasion des barbares, elle-même, y contribua, car chez les nouveaux maîtres, les Germains en particulier, l'esclave, écrit Tacite, n'était qu'une sorte de colon ou de métayer.

Mieux traités, les esclaves étaient aussi moins nom-

breux, malgré les grandes ventes de prisonniers consécutives aux guerres de Charlemagne. Il en fut ainsi jusqu'au milieu du xe siècle. On vit alors, en Occident, un grand mouvement de réorganisation se produire. L'ordre et la sécurité renaissent, les routes sont refaites, l'industrie et le commerce sortent de leur torpeur, on se reprend à construire en pierre. Bientôt surgiront, innombrables, les églises, abbayes, châteaux... du blanc manteau de Raoul Glaber, et ce sont des ouvriers libres qui construiront ces monuments. C'est qu'au moment de ce renouveau, l'invention géniale de l'attelage moderne dota le monde occidental d'un moteur animal plus puissant et plus économique, à la fois, que l'esclave. Grâce au nouvel agent, le moteur humain perdait sa raison d'être et, malgré la fièvre de production qui s'emparait de l'Occident, on vit ce prodigieux spectacle, l'esclavage s'atténuer et mourir ainsi qu'un organe devenu inutile.

Toute l'industrie fut galvanisée par l'heureuse conquête de la force motrice animale.

Les moulins à eau, désormais approvisionnés en céréales par de gros charrois, se multiplièrent au long des fleuves et des rivières, tandis que, d'un mouvement parallèle, la mouture à bras tombait dans l'abandon.

La métallurgie profita aussi des nouvelles possibilités de transport, et l'on vit les forges à martinet, mues par la houille blanche, produire des pièces de plus en plus lourdes, que le marteau à main n'avait pu façonner jusque-là.

Il en fut de même des scieries mécaniques, auxquelles les attelages pouvaient désormais apporter les troncs d'arbres à débiter suivant les besoins. Le charroi du bois de chauffage devint réalisable, et la cheminée domestique adossée prit la place du brasero.

L'industrie lourde du verre put aussi prendre son essor, et l'on vit bientôt les vastes baies gothiques revêtir leur parure de vitraux, tandis que les fenêtres des maisons se

garnissaient de vitres, chose à peu près inconnue des anciens. A l'éparpillement des industries antiques succéda dès lors une concentration favorable à la main-d'œuvre et à la production. L'avènement de la force motrice animale fut une application grandiose du principe de l'économie des forces, et nul fait historique n'amena une transformation plus profonde.

Pendant que l'adoption de l'attelage moderne révolutionnait les transports terrestres, une innovation un peu plus tardive perfectionnait au moyen âge, en Occident, l'industrie des transports maritimes. Vers le milieu du XIIIe siècle, le gouvernail d'étambot à charnière vint remplacer la rame gouvernail. Autant cette dernière était incommode et inefficace, autant le gouvernail d'étambot moderne était puissant et facile à manier. Grâce à lui désormais on pouvait proportionner l'organe de direction aux dimensions des plus grands navires, et le tonnage pouvait être accru sans limite. La voile pouvait prendre le pas sur la rame, au grand bénéfice du moteur humain; on pouvait enfin louvoyer et naviguer pendant l'hiver. La marine fit alors en deux siècles infiniment plus de progrès que pendant les cinq millénaires antérieurs, et c'est l'apparition des navires hauturiers, des caravelles de Colomb, Vasco de Gama, Magellan.

L'Occident seul profita d'abord de ces inventions magnifiques qui libérèrent l'homme moteur et donnèrent à la race blanche une avance technique de dix siècles, source en grande partie de son hégémonie.

Si le perfectionnement des moyens de transport mit fin en Occident à la pratique de l'esclavage, comment expliquer sa réapparition en Amérique, au XVIe siècle, sous une forme aussi cruelle que dans le monde antique? C'est que les mêmes causes engendrèrent les mêmes effets. Quand les conquérants chrétiens débarquèrent en Amérique, ils n'y trouvèrent ni chevaux, ni bœufs. Pour exploiter leur conquête, ils durent donc, à l'imitation

des anciens, recourir à la force motrice humaine et, sans hésiter, plièrent les indigènes au rôle de bête de somme. Mais ces derniers, épuisés à la tâche, périrent en si grand nombre que des peuples entiers disparurent. C'est alors qu'un évêque vénéré comme un saint, Mgr Las Casas, pris de pitié pour ces misérables, obtint de Charles-Quint, alias Charles IV d'Espagne, un décret qui légitimait la traite des esclaves noirs, jugés plus robustes et plus résistants. L'intention était bonne, mais le remède était pire que le mal, et pendant plus de trois siècles le sort des nègres, soumis aux atroces codes noirs, fut aussi dur que celui de l'esclave antique.

Pendant toute cette période, les facteurs moraux s'effacèrent de même qu'au temps des Césars, et le principe de l'esclavage fut non seulement accepté, mais légitimé par toutes les autorités civiles et religieuses : témoin le 5e avertissement à Jurieu de Bossuet. Ce n'est qu'au milieu du XVIIIe siècle, quand les chevaux et les bœufs se furent multipliés en Amérique, que les Quakers, nantis d'un cheptel suffisant pour leur permettre de donner un grand exemple de solidarité humaine, libérèrent d'un seul coup leurs esclaves.

A Madagascar, les mêmes nécessités entraînèrent des résultats analogues. Au moment de la conquête française, la grande île possédait, il est vrai, des troupeaux de bœufs, mais les indigènes ignoraient l'art de les domestiquer et de s'en servir autrement que pour leur nourriture. Tout le trafic entre Tananarive et Tamatave, sur quatre cents kilomètres environ, se faisait uniquement au moyen de porteurs, et la piste était jalonnée des restes de ceux qui s'étaient effondrés sous leur charge. Le général Gallieni, gouverneur de l'île, résolut de mettre fin à cet état de choses, fit établir une route et importa de France de légères voitures à bras. C'était une amélioration, mais insuffisante, et le gouverneur organisa l'apprentissage des bouviers, le dressage des bœufs

et la construction des charrettes. Le résultat répondit rapidement à son attente, une multitude de porteurs fut libérée de son rôle de bête de somme et leur main-d'œuvre mieux employée aux travaux agricoles. Le chemin de fer vint ensuite parachever l'évolution.

N'est-ce pas, en un bref raccourci, l'histoire six fois millénaire dont nous avons esquissé les traits?

La même situation se présente encore, aujourd'hui, avec les mêmes conséquences, dans les vastes régions du centre africain, ravagées par la mouche tsé-tsé dont la piqûre tue les chevaux et les bœufs. Il n'est qu'un seul moyen d'exploiter ces régions et de préparer leur pénétration efficace, c'est l'appel au travail forcé, au meurtrier portage, en dépit du dépeuplement qu'il entraîne. C'est perdre son temps que de vouloir le supprimer par décret, sans avoir au préalable supprimé ses causes.

De ce qui précède, il résulte à nos yeux que l'esclavage est un phénomène à répétition, automatiquement déclenché à travers les âges par la pénurie de force motrice animale. Cette vérité aux graves conséquences est, qu'on le veuille ou non, substance de l'histoire telle que l'humanité l'a vécue. On la voit pénétrer, peu à peu, dans l'enseignement scolaire actuel, mais les traités spéciaux consacrés à l'histoire du travail chez les anciens, Grecs et Romains en particulier, les encyclopédies et les grands ouvrages en série, « monuments de la science historique », l'ignorent le plus souvent encore.

Que dirait-on pourtant de l'historien qui prétendrait décrire la société moderne en négligeant l'avènement des chemins de fer, navires à vapeur, automobiles, machines... et assimilerait ainsi les conditions présentes du travail et de la production à celles qui existaient au XVIIIe siècle?

COMMANDANT LEFEBVRE DES NOËTTES.

LA GUERRE LITTÉRAIRE EN RUSSIE SOVIÉTIQUE

—

On n'a vraiment pas l'air de s'en douter en France, mais il y a la guerre là-bas, à l'Est. Du sang coule — du sang noir, bien entendu! — dans cette U.R.S.S. où tout ou presque tout prend un aspect passionné aussi ardent que le pays lui-même, aussi contradictoire que le fameux esprit slave dont personne encore, à propos soit dit, n'a pu dans une formule rendre la vraie signification. Dans la république des lettres soviétiques règne une effervescence inouïe. On dirait une espèce de chaudière infernale hermétiquement close où tout n'est que vapeurs denses, flammes, bouillonnements... Un si impétueux désir de convaincre et de vaincre excite les partisans qu'on ne sait plus s'ils luttent pour les principes de leur cause, ou s'ils combattent pour leur vie, par peur de se voir chassés des rangs des écrivains soviétiques.

Quel contraste avec le courant calme et paisible des lettres françaises, où seuls les grands prix du mois de décembre provoquent quelques brefs remous à la surface du beau fleuve souriant!

Pour avoir une notion de l'envergure de la lutte acharnée qui se passe sur le front des lettres russes, il suffit de parcourir les comptes rendus des innombrables conférences littéraires qui ont lieu régulièrement à Moscou et à Leningrad, et auxquelles prennent part les représentants les plus marquants de la littérature russe contemporaine. Bien que les deux groupes les plus

influents, l'Union Panrusse des Ecrivains Soviétiques (la W.S.S.P.) et l'Association des Ecrivains Prolétariens (la R.A.P.P.), n'existent plus officiellement depuis quelques mois, ce sont toujours eux qui, en réalité, partagent le monde littéraire de l'U.R.S.S. en deux parties inégales et qui mènent le combat. C'est surtout la R.A.P.P. qui est susceptible de nous intéresser en l'occurrence, car très indicative dans ses buts, très nette et même intransigeante dans son programme, elle met parfaitement en lumière toutes les caractéristiques de la littérature de nos jours et renferme en germes l'idée directrice non seulement des aspirations artistiques russes, mais aussi bien de tout le régime communiste dont elle est une espèce de microcosme.

Il est de toute évidence que la guerre littéraire dans l'U.R.S.S. est un tournoi plutôt violent que courtois entre deux principes cardinaux, c'est la lutte sans merci de *la chose* mécanique contre *l'homme vivant*, c'est la tendance de la communauté à engloutir la personnalité, c'est la volonté irrésistible de soumettre une fois pour toutes *l'individualisme* au *machinisme*.

L'Association des Ecrivains Prolétariens, dirigée par une coterie très puissante pour le moment, exprime le programme de son parti en termes nets que nous tâcherons de reproduire aussi exactement que possible :

« Nous sommes, dit ce programme, les témoins oculaires d'une œuvre de déblaiement gigantesque et d'une reconstruction formidable que le monde n'a jamais vue jusqu'ici. Les formes ainsi que les principes mêmes de la production changent radicalement. La vie quotidienne, les mœurs, les goûts, les conceptions tombent en désuétude. Il ne reste littéralement pas la moindre pierre de l'état de choses bourgeois. Les bases séculaires de la vie mondiale se lézardent, chancellent, s'effondrent. La religion se meurt. L'ancienne notion de la famille fait faillite. Les dogmes de la vieille philosophie ne comp-

tent plus. Les principes de la vieille école esthétique sont peu à peu abandonnés. Pour tout et pour tous, le changement est radical. La terre se cabre, tout y est renversé de fond en comble, tout est déplacé. Les valeurs qui possédaient, il n'y a pas longtemps, une force quasi hypnotique n'ont plus aucun prestige chez les personnes les plus crédules. La culture ancienne, aussi féodale que bourgeoise, qui se fondait sur la propriété individuelle, sur le servage des masses ouvrières et paysannes, c'est-à-dire la culture *individualiste,* ultra-raffinée, seigneuriale, réservée à l'élite, disparaît sous nos yeux, sans retour. Les idoles du monde bourgeois sont renversées, déchues devant le marxisme-léninisme triomphant qui est appelé à changer la face de l'univers. Nous arrachons les racines du capitalisme dans notre pays, nous établissons de nouveaux rapports sociaux, de nouvelles formes culturelles, un nouvel Art. Notre vie commune se renouvelle; cependant le périmé n'a pas encore disparu complètement. Il s'effrite, nul n'en doute, il tombe en ruines, soit sous l'influence de causes intérieures, soit sous la pression irrésistible et écrasante du prolétariat qui, dans l'attente de son triomphe intégral, déblaie un monde encombré des vestiges vermoulus du passé. La lutte de l'ancien et du nouveau, la concurrence entre les formes surannées et les formes naissantes, la guerre impitoyable des « pères » et des « fils » pénètrent toute notre vie sociale, tous les domaines de notre existence intellectuelle et matérielle. Notre littérature ne respire et ne vit que dans l'atmosphère d'entreprises grandioses, et c'est naturel qu'elle-même se trouve dans un état de reconstruction et reflète spontanément tout ce qu'apporte de nouveau, qu'entraîne après elle cette époque de démolition formidable et de construction plus formidable encore.

» Du milieu des ruines de la vieille société, secouant la poussière du passé, un nouvel homme surgit, dont le

trait le plus saillant est *l'activité révolutionnaire.* Il travaille derrière un établi d'usine, il tient un fusil dans les mains, il gouverne l'Etat, il brasse des affaires et effectue en même temps les besognes les plus humbles. Il monte des usines et des colkhoses, il fraie des chaussées, il construit des voies ferrées, il établit des communautés rurales, organise la presse, liquide le « koulak », ce ver rongeur villageois, lutte contre l'ignorance du peuple, combat la religion. Il est à la fois un fervent du travail, un soldat de la révolution, un ennemi juré de la phrase facile, un surhomme et, pourtant, un homme de la rue. A proprement parler, il est plutôt vague comme image littéraire, mais c'est bel et bien lui qui représente le vrai héros de notre temps, celui qui mérite d'être étudié par notre jeune littérature.

» Tout en chantant l'esprit humain, l'ancien intellectuel admirait l'inconscient, le mystérieux, l'énigmatique. L'homme contemporain, lui, est avant tout un pur rationaliste. Son rationalisme découle de son réalisme: c'est qu'il veut savoir exactement, démolir consciencieusement, bâtir assurément. C'est un matérialiste, et c'est là ce qui le distingue de l'intellectuel russe des années soixante du siècle passé. Celui-ci était un esthète qui adorait l'art pour l'art. Celui-là considère l'art d'une manière critique et il ne l'accepte qu'autant qu'il sert à assujettir la vie aux besoins humains quotidiens. A ses heures perdues — très rares, d'ailleurs, — il se souvient de Pouchkine et de Tolstoï, pour lesquels il conserve son admiration, ainsi que pour quelques poètes lyriques, mais il n'oublie jamais que le jour en cours a ses intérêts, ses occupations, ses préoccupations qui n'ont rien de commun avec ceux des temps passés. Nous vivons présentement sous le signe de la lutte. L'intérêt social et général occupe et occupera longtemps encore le premier plan, telle est la loi martiale de notre époque qui n'admet aucune exception dans n'importe quel do-

maine, l'art compris. La *poésie* de l'art ne s'oppose plus à la *prose* de la vie. Bien au contraire! Notre temps exige que l'art s'assimile la prose de la réalité et qu'il change radicalement ses formes consacrées depuis des siècles. Si, auparavant, l'art pouvait s'enfermer dans sa tour d'ivoire dont les vitres multicolores lui masquaient les vraies couleurs de la vie, s'il pouvait fuir le monde pour s'évader dans le désert et se tenir à l'écart du courant étourdissant de l'existence réelle, — l'homme contemporain veut que désormais l'art et la vie soient inséparables, que la vie s'exprime dans les œuvres d'art et que, réciproquement, l'art se manifeste dans les rues, sur les places, dans les usines. A son avis, l'art doit cesser d'être oisif, aristocratique. Qu'il se mêle au peuple des travailleurs et ne craigne ni leur rude contact ni leurs lourdes fatigues! Il ne sied pas à la Muse de la Révolution d'être douillette, ah non!

» Nous sommes maintenant en face de nouvelles tâches tout particulièrement difficiles, inconnues, inouïes. Mais tel est notre âge de fer, forgé par une lutte dont personne ne saurait prédire la fin. Tout ce qui est incapable, faible, efféminé, s'en va. L'histoire procède à son épreuve implacable. Seul ce qui résistera restera. Ce qui ne tiendra pas s'en ira aux quatre vents, et ce n'est pas à nous de nous en occuper. D'autres devoirs nous attendent.

» Rien d'étonnant à ce qu'à l'époque de la dictature du « commun » le lyrisme individuel, la poésie individualiste passent au tout dernier plan pour s'effacer par moments entièrement. « Lorsque les canons parlent, les Muses gardent le silence! » C'est bien vrai, mais pas tout à fait, et surtout pas toujours. Toutes les Muses ne se taisent pas sous le tonnerre des canons. Seules restent muettes les lèvres qui furent créées pour « les sons doux et les prières ». Mais la révolution, chaque révolution, a ses muses qui chantent son apogée. Leur enthou-

siasme ne révèle pas les sentiments subtils d'âmes délicates, ne vibre pas à l'amertume d'un amour non partagé ou au charme d'un feuillage qui murmure gentiment, du souffle d'une brise nocturne ou d'un trille de rossignol. Non, le lyrisme de la Révolution est autre chose. C'est la poésie de la lutte non personnelle, mais sociale; il ne s'agit plus d'émotions intimes, mais de la haine de classes qui fait naître un enthousiasme dû, non pas aux trilles fades de rossignol, mais aux victoires et aux réussites d'ordre industriel ou, économique. Oui, notre lyrisme est de préférence un lyrisme poétique, un lyrisme social, pénétré entièrement de motifs industriels, et il est déjà assez fort pour étouffer la poésie des sensations et des sentiments individuels. Par le fait même de son existence, la révolution rejette nombre de choses et de notions dont elle n'a nul besoin. Lorsqu'il est question de la reconstruction radicale de tout l'univers, les thèmes intimes peuvent attendre un peu, n'est-ce pas? Les poètes lyriques en souffrent? Oui, sûrement! L'art, lui-même, s'en ressentira, mais tant pis. Rien à faire pour le moment. L'unique souci qui nous importe présentement, c'est la loi suprême de la révolution. Tout le reste ne nous intéresse guère. »

§

La voix de ces « démolisseurs du passé » est en ce moment trop forte pour ne pas couvrir les répliques plutôt faibles de leurs adversaires, qui sont pourtant plus nombreux qu'on ne le croit. Prêtons tout de même l'oreille à ce que disent ces derniers. La conclusion se dégagera d'elle-même.

La littérature soviétique ne donne pas la pleine mesure de ses forces, et son rendement actuel ne correspond qu'à un quart de ses capacités. On fait peu et, par-dessus le marché, on fait très mal. De rares et de respectables exceptions ne changent en rien la situation

générale sur le front des lettres. Il ne faut jamais oublier qu'outre le devoir justifié de l'écrivain, qui est d'aider son pays à l'œuvre de construction socialiste, celui-ci se trouve incessamment devant un autre devoir plus grave encore et plus important pour sa personnalité et qui exige que l'on bâtisse aussi une grande littérature digne de cette époque où tout s'effondre d'un côté pour ressusciter de l'autre. On parle toujours dans les rangs littéraires d'une reconstruction pour ainsi dire sociale-artistique, et à la longue tout ce brouhaha crève le tympan. C'est entendu, c'est accepté par tout le monde : l'art comme art pur n'existe plus chez nous. La loi de fer de la révolution... Bien! Les exgiences implacables de la reconstruction socialiste... Parfait! Les droits sacrés du mouvement communiste... Mais laissez-nous tranquilles, voyons! Il ne faut pas exagérer, tout de même. Il y a des usines, des colkhoses, des plans gigantesques, mais il existe encore l'homme vivant, une toute petite machine humaine abandonnée, qui a ses plans, ses désirs, ses ambitions. Pourquoi voulez-vous l'écraser pour qu'il n'en reste rien? En fin de compte, pour qui travaillez-vous tous? Pour qui « équipez »-vous ce paradis terrestre?

Et voilà les résultats : plus on parle des devoirs sociaux de l'écrivain soviétique, plus la littérature soviétique s'affadit, devient quelconque. Si, il y a trois ou quatre ans de cela, nous avons eu des œuvres qui ont fait grand bruit aussi bien chez nous qu'à l'étranger, nous n'en avons plus pour le moment. Le marché regorge d'ouvrages qui ne valent rien. Les revues et les hebdomadaires sont pleins de documents insignifiants. Les thèmes littéraires s'annoncent de plus en plus minces, tout y étant assujetti à des problèmes où l'art n'a rien à voir. Toutes les conceptions pivotent maintenant autour du plan quinquennal; on écrit des ouvrages qui, après quelques mois de leur publication, demandent

des tas de commentaires pour faire comprendre de quoi il s'agit. On exagère le rôle des brigades d'écrivains qui s'agitent d'un bout du pays à l'autre pour donner l'impression de faire quelque chose, d'aider le gouvernement et le parti, et qui, en réalité, ne font rien d'effectif, écrivent mal et stupidement sur des thèmes qu'ils ne connaissent pas, qu'ils ne comprennent pas, qu'ils ne comprendront jamais, répètent des paroles étrangères à leur mentalité et trahissent ainsi leur cause littéraire essentielle. Mais, d'une manière ou d'une autre, cette fausse monnaie eut cours, et depuis lors on n'avait qu'une préoccupation : il fallait que cela fût *rouge,* le reste n'ayant aucune importance. Les écrivains les moins stables, les moins sûrs d'eux-mêmes, furent entraînés par cette vague qui a fait la honte de toute notre génération, mais voilà que nous sommes maintenant témoins d'un phénomène littéraire bien caractéristique et instructif : l'écrivain soviétique commence peu à peu à abandonner ce front agraire, industriel et littéraire à la fois. Fuyant les thèmes éphémères, les plats du jour trop fades, il écrit maintenant des romans, des nouvelles, des récits d'imagination sur Lermontov, Dostoïevsky, Pierre le Grand, Metschnikov, sur maints personnages historiques, et bien que ces œuvres soient assaisonnées selon les recettes actuelles, les déserteurs inquiètent pas mal les milieux intéressés. Et pourtant, les causes de cette désertion sont très faciles à comprendre. La situation dans l'U.R.S.S. change de jour en jour et le matériel littéraire ne peut donc jamais venir à maturité : ce qui est d'actualité aujourd'hui devient désuet demain, et dans ces conditions un écrivain de talent n'a pas le moyen de faire quelque chose d'étudié, d'analysé. Pour n'avoir pas honte devant lui-même, devant l'éditeur, l'imprimeur, devant l'ouvrier qui composerait son œuvre, l'écrivain se tourne, bon gré mal gré, vers d'autres époques où les thèmes ne seront ni

tellement brûlants, ni tellement fugitifs. Cette tactique ingénieuse aurait été très commode si elle n'avait pas entraîné des complications strictement politiques pour ne pas dire policières. L'auteur consciencieux, qui tâche autant que possible d'éviter le travail plaqué, superficiel, accommodé à la vogue du jour, est toujours sous la menace d'être accusé de s'attarder en arrière et de ne pas exécuter ce que la reconstruction socialiste attend de lui. A force d'avoir peur de passer pour un contre-révolutionnaire et d'attirer sur lui les tonnerres des hautes sphères littéraires et autres, l'écrivain va pour la plupart plus loin qu'il ne faut, devient simple fonctionnaire, commence à travailler à façon, se « standardise », et c'est justement là que réside la plaie de la littérature soviétique. On y étouffe, l'inspiration y manque d'air. Chaque travail, chaque métier, suit de près les lois primordiales de sa technique, ce qui est la *condition sine qua non* de la réussite. Mais dans l'U. R. S. S., dans le domaine littéraire, ces dogmes essentiels de la création sont violés et abandonnés depuis longtemps. On se dépêche de satisfaire les demandes, on s'agite sans trêve dans le cercle vicieux de la construction socialiste, du plan quinquennal et des problèmes prolétariens, on se rapetisse, on se dessèche, on devient fatalement castrat...

Mais arrêtons-nous! Sans nous en apercevoir, sans même le vouloir, nous nous sommes ralliés par la force des choses à ce groupe peu nombreux (et qui se raréfie de plus en plus) d'écrivains russes qui, tout en se soumettant aux formules strictement soviétiques de la création artistique, s'efforcent dans la mesure de leurs moyens de faire des œuvres qui, la bourrasque révolutionnaire passée, seront susceptibles de donner un tableau véridique, saisissant et impartial de la *Sturm und Drang Periode* bolchéviste.

La guerre révolutionnaire dans l'U.R.S.S. continue

toujours. Qui l'emportera? Sans nul doute, l'Association des Ecrivains Prolétariens sortira victorieuse. Pour longtemps? Non, évidemment! Son propre triomphe durera jusqu'à ce qu'à son tour cette organisation soit contrainte à mordre la poussière par un groupe plus à gauche encore, plus servile et encore moins lié à l'art dans le sens où nous le comprenons. Mais, à cause de l'outrance même de la crise où elle se débat, la littérature soviétique *doit* rompre le cercle vicieux qui l'enserre.

Quand? Personne n'en sait rien. C'est, pourtant, le seul espoir qui nous reste...

ZINOVY LVOVSKY.

MATHILDE
ET LES DEUX «FILS DU SOLEIL» [1]

—

VII

LŒTI ET ERRABUNDI

Le bonheur de saigner sur le cœur d'un ami.

La fuite, il fallait que Verlaine en vînt là. Heureusement qu'il en est venu là. Car d'autre issue, je n'en vois qu'une pour lui : le meurtre de Mathilde. D'où, peut-être, mêlé à la folle gaîté indécente qui s'empare de lui dès qu'il est parti, le sentiment d'un immense soulagement qu'il ne peut analyser jusqu'au fond : il se croit seulement délivré de sa femme, il l'est surtout des sentiments que sa femme, cet été-là, déchaînait dans son âme et qui l'eussent conduit fatalement à commettre un crime.

Les faits matériels sont connus : le dimanche 7 juillet, Mathilde est souffrante. Verlaine sort pour aller chercher le docteur Cros; tout près de la maison, il rencontre Rimbaud qui venait lui annoncer son départ. Le « fugueur » a pris en dégoût Paris, « ce lieu-ci : distillation, composition, tout étroitesse; et l'été accablant ». Il regrette « les rivières ardennaises et belges, les cavernes » des bords de Meuse, il s'en va.

C'est l'instant où le démon prend Verlaine en pitié, alors qu'il semble le perdre. A moins que cette minute

(1) Voyez *Mercure de France*, numéros 829 et 830.

ne soit la ligne extrême sur laquelle un Ange gardien pose le pied, signifiant à l'esprit du Mal qu'il ne passera pas outre.

Verlaine, dans un transport subit, oublie sa femme malade, c'est-à-dire la sauve d'un danger pire que la maladie; il oublie le médecin, car il est lui-même, à ce moment, un curateur d'une bien autre importance, et le mal mortel qu'il extirpe en fuyant, c'est lui-même.

Le train de Lille, vers dix heures du soir, emporte les deux amis. Ils ont des billets pour Arras. Là, au petit jour, attablés au buffet de la gare, ils inventent de tenir des propos qui font qu'on les soupçonne de quelque méfait. Leur mise débraillée ajoute à l'impression qu'ils se flattent de donner : cette mystification les conduit, entre deux gendarmes, devant le Procureur de la République. Rimbaud, qui pleure à volonté, joue la comédie des larmes; et Verlaine, redevenu bourgeois tout à coup, le prend de haut, exhibe ses papiers, ses billets de banque (1 bis). Le magistrat ordonne au brigadier de ramener le couple à la gare et de le rembarquer pour Paris. Les voici donc, dès le lendemain de leur départ, de retour dans la capitale. Tandis que Mathilde, dans son lit, s'affole, que les beaux-parents, alarmés de la disparition de leur gendre, le cherchent au domicile de tous ses amis et bientôt jusqu'à la Morgue, les bons drilles trouvent l'aventure de plus en plus farce et, passant le même soir de la gare du Nord à la gare de l'Est, montent dans l'express de Sedan. Descendus à Charleville, ils évitent, comme bien on pense, les parages du quai de la Madeleine, où demeure la « Bouche d'ombre », et, toujours « soy rigollant », se glissent rue Mervinelle, n° 11, chez l'obèse et louche Bretagne. Bénédiction du compère, chopes vidées, pipes fumées. Mais les deux fugitifs n'ont pas de passeport. Comment franchir la frontière? Vers mi-

(1 *bis*) Il avait eu le temps, avant de quitter Paris, de se rendre rue Lécluze et de soutirer de l'argent à sa mère.

nuit, le complaisant Auguste guide les deux tourtereaux, dans l'ombre, jusque sous la fenêtre d'un voiturier : « Jean, mon frère, crie-t-il, j'ai ici avec moi deux prêtres de mes amis (2) qui ont besoin de tes offices. Lève-toi et attelle la Bête de l'Apocalypse! » Puis ce gros ventru, courant et soufflant, retourne chez lui, en rapporte une guitare et une vieille montre en argent qu'il remet aux voyageurs avec une pièce de quarante sous. A trois heures du matin, le 9 juillet, la carriole atteint sans encombre le premier village belge. La « vie inimitable » commence.

Filant légers dans l'air subtil,

les « deux spectres joyeux » se rendent à pied à Bruxelles. Ce vagabondage à deux était depuis longtemps dans leurs projets. « Mais quand diable commencerons-nous ce *chemin de croix,* hein? » écrivait, dès le 2 avril, à Rimbaud, alors exilé à Charleville, Verlaine qui se morfondait à Paris. *Chemin de Croix,* dont les stations sont jalonnées par les cabarets, car ici tout est blasphème et délices de blasphémer.

Mais on a toujours représenté les libres courses des deux amis à travers les « paysages belges », en cet été 1872, comme une révélation pour Verlaine, une initiation à laquelle son jeune compagnon, déjà instruit par l'expérience de ses fugues antérieures, présidait. Là encore, on a fort exagéré la part d'influence de Rimbaud. Le rôle de celui-ci fut déterminant dans la brusque décision du départ, sans doute, mais que de prédispositions, chez Verlaine, à ce bonheur d'errer! Rappelons-nous les plaisirs de Paul dès son jeune âge, aux vacances; ses « effrénées pérégrinations d'un village à l'autre », et jusqu'à cette tenue de chemineau (« bâton d'épine », « hideux chapeau de paille », « blouse sordide », « pantalon aboli ») qu'il affectionnait. Rimbaud

(2) Prêtres de quelles messes noires?

n'était encore qu'un premier communiant bien sage, aux cheveux pommadés, que déjà Verlaine, depuis des années, goûtait à marcher au hasard des routes, l'âme

envolée,
Eparse au vent crispé du matin,

un charme étrange, profond, tout différent d'une simple fantaisie de citadin émancipé, comme une reviviscence vraiment d'impressions plus vieilles que lui-même, celles jadis chères à ses aïeux, les rouliers violents des « chemins neufs ». Il a toujours aimé s'asseoir à l'auberge, rejoindre, après une longue randonnée, avec des compagnons

enchantés, esquintés,
Le bon coin où se coupe et se trempe la soupe.

Néanmoins, chaque nuit, ses pas, encore que titubants, n'avaient pas laissé jusqu'alors de le ramener au toit familial, puis conjugal, tandis que maintenant il est sans domicile, et c'est là quelque chose de merveilleusement nouveau. Plus tard, il dira que sa femme et son beau-père l'ont poussé à bout, qu'il est parti le cœur navré. Mensonge. Comme toujours, c'est dans ses poésies qu'il faut chercher la vérité de son être. En dehors même des mots, il y a dans certains morceaux des *Romances sans paroles*, composés à cette époque, un rythme qui est celui d'une marche rapide, rieuse — et combien légère de remords!

Guinguettes claires,
Bières, clameurs,
Servantes chères
A tous fumeurs!

Gares prochaines,
Gais chemins grands...
Quelles aubaines,
Bons juifs errants!

Le poète, cependant, avait prudemment écarté de ce

recueil quelques pièces plus explicites, qui eussent contredit par trop le système de défense adopté par lui dans ses démêlés avec l'épouse abandonnée. Mais, seize ans plus tard, lorsqu'en 1888 le bruit courut à Paris que Rimbaud était mort, bouleversé par cette nouvelle, qui pour lors était fausse (3), et reporté en esprit à ces jours lointains de juillet 1872, Verlaine célébra sans réticence la joie ancienne, telle qu'elle avait débordé de son cœur en ce temps-là, délirante, insolente, unie au bonheur du scandale :

> Le roman de vivre à deux hommes
> Mieux que non pas d'époux modèles,
> Chacun au tas versant des sommes
> De sentiments forts et fidèles...
>
> Nous avions laissé sans émoi
> Tous impédiments dans Paris,
> Lui quelques sots bernés, et moi
> Certaine princesse Souris...

Encore la parure de la poésie ennoblit-elle ici l'allégresse. La jubilation éclate, plus vulgaire, dans une lettre stupéfiante d'inconscience et de nargue, adressée à Lepelletier par Verlaine, peu après son départ :

Mon cher Edmond,

Je « voillage » vertigineusement. Ecris-moi par ma mère, qui sait à peine « mes » adresses, tant je « voillage »!... Ça parviendra — ma mère ayant un aperçu vague de mes stations... psitt! psitt! — Messieurs, en wagon!

Ton

P. V.

Mais les sentiments de Rimbaud, quels sont-ils en cet ignominieux voyage de noce? Moins naïfs, à coup sûr. La femme de ce couple, la « vierge folle », c'est Verlaine. Pour Rimbaud, partir est quelquefois une espérance, l'espérance de pouvoir dire bientôt :

> J'ai embrassé l'aube d'été;

(3) Rimbaud mourut en 1891.

c'est surtout cracher sur ce qu'on laisse derrière soi :

Assez vu...
Assez eu. Rumeurs des villes, le soir, et au soleil, et toujours.
Assez connu. Les arrêts de la vie...
Départ dans l'affection et le bruit neuf.

Mais il n'est bruit nouveau qui puisse charmer longtemps ce nomade. A peine arrivé en un lieu, il faut qu'il se remette en route. Il est l'adolescent aux « jambes sans rivales », comme dit son compagnon plus âgé, plus vite las. Il est « l'homme aux semelles de vent ». Ce n'est pas d'un ménage mal assorti, mais de la réalité, quelle qu'elle soit, qu'il cherche, lui, à s'évader. Pourtant, par les chemins de Belgique, une pensée, durant quelques jours, l'emplit d'un orgueil, d'un ravissement sataniques : il avait enfin réussi à détourner Verlaine de ses stupides devoirs, il l'avait arraché à son foyer, à sa femme. Car c'est « en toute sincérité d'esprit » qu'il a voulu faire du « pauvre frère » un « voyant », un « voleur de feu »... « Quoique ce ne soit guère ragoûtant... chère âme ».

Quel ennui, l'heure du « cher corps » et « cher cœur » !



Dans les premiers jours de son arrivée à Bruxelles, Verlaine écrivit à sa femme ce court billet :

Ma pauvre Mathilde, n'aie pas de chagrin, ne pleure pas, je fais un mauvais rêve, je reviendrai un jour.

Mathilde raconte qu'elle éprouva un soulagement à la nouvelle que son mari était vivant. Elle se rendit aussitôt chez sa belle-mère pour la rassurer. Stéphanie, de son côté, avait reçu une lettre. En apercevant sa bru, elle eut une crise de larmes. Sa sœur, Rose Dehée, alors âgée de soixante-dix ans, se trouvait, à ce moment, auprès d'elle. La vieille demoiselle apprit à Mathilde que

Mme Verlaine, après avoir lu la lettre de son fils, s'était, de désespoir, déchiré la figure avec ses ongles. Le visage de Stéphanie, en effet, semblait avoir été lacéré de coups de griffe.

Quelques jours plus tard, deuxième lettre de Paul à Mathilde. Il était entré en relations, disait-il, avec plusieurs réfugiés politiques, et méditait d'écrire un livre sur la Commune et les horreurs commises par l'armée de Versailles. Il priait, en même temps, sa femme de lui envoyer du linge, des vêtements et divers papiers, qui étaient restés dans les tiroirs de son bureau.

C'est, assure Mathilde, en cherchant ces papiers qu'elle découvrit la correspondance adressée à son mari par Rimbaud, après que Rimbaud eut quitté Paris, au mois de février précédent. Elle s'aperçut alors combien elle avait été jouée. Rimbaud, dans ces lettres, ne cachait pas sa fureur d'avoir été sacrifié à ce qu'il nommait « un caprice ». Verlaine, lequel venait alors d'entrer comme employé dans une compagnie d'assurances, « le Llyod Belge », ayant insinué à Rimbaud que celui-ci devrait peut-être lui-même s'enquérir d'une occupation lucrative dès son retour à Paris, le « petit ami » répondait :

Le travail est plus loin de moi que mon ongle l'est de mon œil. M... pour moi! M... pour moi!...

La même exclamation ordurière était répétée huit fois de suite. Un autre jour, Rimbaud écrivait :

Quand vous me verrez manger positivement de la m..., alors seulement vous ne trouverez plus que je coûte trop cher à nourrir!

« Il y avait encore dans ces lettres, dit Mathilde — lettres tellement étranges que je les crus écrites par un fou — d'autres choses que je ne peux pas répéter. »

On imagine aisément lesquelles, d'après les rares spécimens de cette correspondance passionnée qui nous sont parvenus.

Mathilde n'était pas très intelligente, mais elle était sans méchanceté, et — rappelons-nous sa conduite dans les journées de mai 1871 — elle avait du cran. La liaison de son mari avec Rimbaud lui paraissait inexplicable, le vrai caractère de cette intimité lui demeurant encore caché. Pour elle, une seule chose ne faisait aucun doute : ce Rimbaud était un garçon détraqué et malfaisant; son mari, le père du petit Georges, pouvait courir des dangers dans la société d'un tel individu. Elle résolut donc de tenter un dernier effort pour rompre cette chaîne funeste, arracher Verlaine à cet envoûtement.

Le 21 juillet au soir, Mathilde, accompagnée de sa mère, partit pour Bruxelles, après avoir prévenu Paul de son arrivée. A l'hôtel Liégeois, où elle débarque le lendemain matin à cinq heures, elle apprend que M. Verlaine a fait dire qu'il viendrait à huit heures. En attendant, les deux femmes montent se reposer dans leurs chambres. Mathilde s'étend sur son lit. A l'heure dite, Verlaine arrive.

> Je vous vois encor, j'entr'ouvris la porte,
> Vous étiez au lit comme fatiguée,
> Mais, ô corps léger que l'amour emporte,
> Vous bondites nue, éplorée et gaie.
> O quels baisers, quels enlacements fous!
> J'en riais moi-même à travers vos pleurs...

Mathilde s'était flattée de l'espoir que sa vue provoquerait chez son mari un élan de repentir mêlé d'ardeur sensuelle, après quoi Paul se laisserait docilement ramener à Paris.

Sur le chapitre du repentir, elle s'illusionnait beaucoup.

> J'en riais moi-même à travers *vos* pleurs...

Paul rit, mais Mathilde est seule à pleurer. Le faune rit au travers de pleurs que versent d'autres yeux que les

siens, mouillés, eux, uniquement par le plaisir de contempler des images lascives.

Quant à la question du retour à Paris, on verra bientôt ce qu'il en advint.

Mais il est un point sur lequel cette enfant jolie de dix-huit ans ne s'était pas trompée : à savoir la fougue, la volupté de la rencontre. Il y a plus. Verlaine ici me semble retrouver avec ivresse, je dirai presque avec soulagement, non seulement Mathilde, mais

> Corps féminin, qui tant est tendre,
> Polly, souef, si précieux...

Jamais un homme chez qui les tendances homosexuelles eussent décidément prévalu n'aurait eu cette flamme, cette allégresse qui ne s'imitent point, jaillies du plus profond de la chair.

Mathilde, tout en précisant que *Birds in the night,* cette poésie fameuse des *Romances sans paroles* (datée *Bruxelles-Londres, septembre-octobre 1872*) se réfère bien à cet ardent rapprochement, d'une heure de fin juillet, à l'Hôtel Liégeois, Mathilde, toujours un peu niaise, ajoute :

> Je proteste seulement contre le mot *nue*... Je m'étais étendue sur le lit toute habillée de ma robe *blanche et jaune à fleurs de rideaux.*

Les mots soulignés sont un rappel des vers suivants, qui se rapportent à un autre moment de la même journée, le désir une fois assouvi :

> Je vous vois encor! En robe d'été,
> Blanche et jaune avec des fleurs de rideaux.
> Mais vous n'aviez plus l'humide gaîté
> Du plus délirant de tous nos tantôts.

Ce délire pourtant devait être le dernier. Ces deux corps, dans leur étreinte passionnée, avaient-ils l'obscur pressentiment qu'ils ne se joindraient jamais plus?

Quelques heures plus tard, les deux époux se retrouvaient dans un jardin public, près de la gare du Midi.

La petite épouse et la fille aînée
Etait reparue avec la toilette,
Et c'était déjà notre destinée
Qui me regardait sous votre voilette...

Paul, en marchant au long des allées, tenta d'expliquer à sa femme la force de l'attachement qui le liait à Rimbaud. Mais, sur la véritable nature de cette amitié, il n'eut garde d'insister, et Mathilde était bien trop innocente pour avoir soupçonné d'elle-même, à ce moment, jusqu'où allait sa disgrâce. N'oublions pas que les mœurs homosexuelles étaient, à cette époque, sinon beaucoup plus rares, du moins beaucoup plus secrètes que de nos jours, ces mœurs étant considérées alors, dans l'opinion générale, comme confinant au fantastique.

Dans les adjurations que, en ce dernier colloque, au bord des pelouses, elle adressait à Paul, pour tâcher de le décider à la suivre, l'ingénue Mathilde alla jusqu'à lui dire : « Si nous partions ensemble pour la Nouvelle-Calédonie? » Elle avait trouvé cela pour le tenter! Dame! puisqu'il semblait si désireux de « voir du pays »! A Nouméa, il retrouverait des connaissances parmi les déportés de la Commune, entre autres Louise Michel...

La voix de Mathilde était « de la musique fine », mais là, évidemment, se bornait sa finesse. Cependant, il est à noter que cette perruche intrépide offrait de s'expatrier avec son méchant mari pour le sauver, pour le garder. La hardiesse, la générosité de la proposition en rehaussent moralement l'ineptie.

Les larmes de sa femme, les représentations de sa belle-mère, qui avait rejoint le couple dans le square, finirent par embarrasser l'époux coupable, par l'émouvoir, peut-être.

L'attitude de Verlaine donne à supposer que, si le dia-

ble, à cette minute, lui avait demandé de déclarer franchement ce qu'il préférait, il eût répondu : « Eh! que la petite retourne donc à Paris bien sagement m'attendre, et, quand, Arthur et moi, nous serons las de vadrouiller ensemble, je reviendrai au lit conjugal avec un plaisir nouveau! »

Mais cet arrangement si simple,

> Vous n'avez rien compris à ma simplicité,
> Rien, ô ma pauvre enfant...

cet arrangement n'étant pas possible, parce que tout est mal fait en ce monde, Verlaine se laisse entraîner à la gare du Midi par ces dames. Dans un état d'irritation et d'indécision assez commun chez les êtres faibles, qui cèdent tout en pestant, il reçoit des mains de Mathilde un billet pour Paris et la suit dans le compartiment. Il était un peu éméché. Prenant à pleines mains un poulet froid qu'il vient d'acheter au buffet, il le déchire à belles dents, sous le regard amusé de deux cocodès qui rient de ces manières. Puis, le poète rabat sur ses yeux son chapeau mou et s'endort — ou feint de s'endormir. A Quiévrain, station frontière, tout le monde descendit pour la visite de la douane.

Verlaine, conte Mathilde, disparut, et il nous fut impossible de le retrouver. Le train allait partir, et nous dûmes nous décider à monter sans lui. Au moment où l'on fermait les portières, nous l'aperçûmes enfin sur le quai. « Montez vite! lui cria ma mère. — Non, je reste! » répondit-il, en enfonçant d'un coup de poing son chapeau sur sa tête. Je ne l'ai jamais revu!

Il est fort possible que ce faux départ ait été prémédité, qu'il n'ait été qu'un coup monté par Verlaine et Rimbaud, pour se délivrer des deux femmes : d'abord les embarquer, les éloigner de Bruxelles, puis les semer en route. Les deux compères, nous le savons, étaient capables de ces « choses tigresques ». Cependant, d'un bil-

let abracadabrant et furieux, écrit sur l'heure par Verlaine à Mathilde, et qu'elle reçut à Paris le lendemain, il semble ressortir que Rimbaud n'était pas de connivence avec son compagnon, mais que celui-ci l'avait bel et bien planté là :

Misérable fée carotte, princesse Souris, punaise qu'attendent les deux doigts et le pot, vous m'avez fait tout, vous avez peut-être tué le cœur de mon ami! Je rejoins Rimbaud, s'il veut encore de moi après cette trahison que vous m'avez fait faire.

La rupture entre les époux était consommée. Ulcérée, brisée de fatigue et de chagrin, Mathilde en rentrant à Paris fut prise de fièvre et dut s'aliter. Après son rétablissement, de bons amis se chargèrent d'éclaircir les points qui pour elle demeuraient encore obscurs dans les confidences que lui avait faites son mari à Bruxelles. La procédure de séparation fut bientôt reprise. A la rentrée des tribunaux, le 2 octobre, Mme Paul Verlaine présente une requête où elle expose ses griefs. Dès lors, l'affaire passe aux mains des avoués.



De son côté, Verlaine, dès ce moment, commence d'échafauder ce lamentable système de défense auquel il se cramponnera jusqu'à la fin de sa vie; d'abord, dans l'espoir insensé que sa femme lui reviendra, comme il dit; puis, quand cette espérance lui échappera, par ergotage de plaideur qui discute chaque chef de l'accusation; enfin, la séparation une fois prononcée, par une rancune inexpiable qui jamais ne désarmera. Il en arrivera bientôt à rejeter tous les torts sur Mathilde.

Je sens, écrira-t-il à Lepelletier, qu'à ma très sincère affection succède un parfait mépris, quelque chose comme le sentiment des talons de bottes pour les crapauds. Et je te remercie de prendre mon parti, et je t'en félicite: ça prouve

en faveur de ta vieille amitié d'abord, ensuite de ta judiciaire.

Le dernier trait est comique, la « judiciaire » étant bien ce qui manquait le plus au camarade Edmond.

Une telle conduite, et si obstinée, si suivie, ne se peut expliquer uniquement par de l'inconscience. Beaucoup d'enfantillage, sans doute, dans la pauvre argumentation mise en œuvre, mais enfantillage de vieil enfant pervers. Lorsqu'on se soustrait à l'incantation verlainienne, à cette idéalisation qui est comme l'effet musical que la poésie produit sur l'âme (alors même que le thème en serait l'aveu des pires turpitudes), lorsqu'on se déprend du Verlaine inspiré, pour suivre, sur le plan de la vie quotidienne, le Verlaine commun, tel qu'il se révèle à nous par ses actions et ses paroles, ou dans sa correspondance, on découvre chez lui des profondeurs de dissimulation qui, jointes à des malices très calculées, composent exactement le mélange désigné par le mot : *roublardise*. Il y avait, dans le caractère de Verlaine, quelque chose de madré, de *pas franc*. Cela, dira-t-on, n'est guère sympathique. En effet. Mais notre propos est ici de restituer un homme dans sa vérité. D'ailleurs, Verlaine occupe dans notre littérature une place si éminente, que peu importe le plus ou moins d'antipathie que nous inspirent parfois certains côtés de sa nature : l'artiste n'en est pas atteint. Mais comme, d'autre part, cette antipathie momentanée ne diminue aucunement notre admiration pour le poète, pourquoi nous défendrions-nous de l'éprouver, quand l'homme nous y oblige?

Tournez, tournez, bons chevaux de bois...

Sur le champ de foire de Saint-Gilles, au mois d'août 1872, les deux amis se mêlent aux foules en liesse, et, de ce jour, la mélancolie des fêtes foraines entre dans la poésie française. Un peu plus tard, ils sont à Malines:

Les wagons filent en silence
Parmi ces sites apaisés.

Ils rôdent à Anvers, côtoient les bouches de l'Escaut, redescendent le long de la mer.

Verlaine écrit, pour les besoins de la cause, à Lepelletier :

Je suis horriblement triste, car j'aime ma femme trop...

Puis, cédant à son humeur vraie du moment, termine ainsi :

Moi wagonner et paqueboter intensément... A une proche occase... Serre pince.

Le samedi soir, 8 septembre, le couple gaiement s'embarque à Ostende, pour l'Angleterre. Il passe le dimanche à Douvres et arrive à Londres le lendemain.

VIII

« LEUN' DEUN »

...mon premier séjour à Londres fut d'un genre plutôt frivole...

Les lettres écrites de Londres par Verlaine à Edmond Lepelletier forment un ensemble d'une valeur inappréciable pour la connaissance du poète, ou plutôt de « l'antipoète », qui, dans cette âme double, cohabitait avec l'inspiré.

On me dira que cette correspondance n'était pas, primitivement, dans l'esprit de son auteur, destinée à la publication. Encore cela n'est-il pas sûr. Du moins, par la suite, Verlaine songea-t-il à publier des extraits de ces lettres sous le titre de : *Londres; Notes pittoresques.* Quoi qu'il en soit, si nous y cherchions des morceaux littéraires, nous trahirions peut-être Verlaine — et la vérité, mais, comme nous ne sommes curieux ici que de psychologie authentique, le caractère tout intime

du document est précisément ce qui en fait le prix. C'est du Verlaine parlant à un « vieux copain », soit, mais ce qui est à noter, c'est que Verlaine, lorsqu'il parlait à un « vieux copain », ait parlé ainsi.

Autre trait de ces « croquis » : leur cocasserie dans l'ordure, un pittoresque nauséabond. Du collège, de ses huit ans d'internat, Verlaine a gardé une empreinte ineffaçable : ce « style potache » dont il use dans son langage familier. Or, la grimace du potache est toujours un peu une parade. S'il tire la langue hideusement et se retrousse les paupières, c'est pour faire rire la classe.

Le prodigieux intérêt que Verlaine attache à ses futiles et burlesques « découvertes » nous fournit en outre sur son état d'âme d'alors et la versatilité congénitale de son humeur le plus probant témoignage. A ses griefs contre sa femme, ce plaideur, ce chicanier entremêle ses impressions de bourgeois en voyage. Bien plus, il semble que les surprises du touriste aient éclipsé, par moments, dans ce faible cœur fantasque, la grande passion pour l'ami. J'ai le sentiment que, du moins dans les premières semaines de son séjour à Londres, Verlaine a pris plaisir au spectacle de la rue, qu'il s'est amusé de la vie et des mœurs anglaises, pour son compte, librement, *comme si Rimbaud n'eût pas été là.*

Tout cela compose un singulier mélange qui, encore que rebutant, est riche matière à réflexions. Des notations de coloriste y surnagent, qu'un Goncourt n'eût pas désavouées :

Plat comme une punaise qui serait noire, London !... Petites maisons noirousses ou grands bahuts « gothiques » et « vénitiens »... Il fait, depuis mon arrivée, un temps superbe, c'est-à-dire, imagine un soleil couchant vu à travers un crêpe gris...

Réfléchissez enfin que ces lettres, alors même qu'elles auraient été écrites sans intention littéraire, n'en sont

pas moins l'œuvre basse d'un littérateur. On peut donc, sous la réserve que l'auteur n'y a peut-être mis nul dessein d'art (ou plutôt nul dessein de l'art qu'il réservait au public), les juger littérairement. Considérées sous cet angle, nombre d'entre ces remarques font penser à du Huysmans familier, du Huysmans gai, cynique, déboutonné du haut en bas :

Pour tout Londres, il y a bien, au maximum, six endroits pour pisser... Le café est détestable, le poisson est horrible... Bières tièdes...

Ailleurs :

Des cafés propres, nix, nix!... Je déclare Bruxelles une très charmante grande ville... regorgeant de splendides cafés... tandis que ce fameux London ne peut être aux yeux du Sage qu'un Carpentras dégingandé...

Cette géographie comparée, avec classement des différentes capitales sous le rapport des cafés est d'une irrésistible drôlerie inconsciente. On sait la place qu'a tenue le café dans la vie de Verlaine et plus généralement des artistes de son temps. Sans cafés, la plus grande ville = zéro.

Aux descriptions s'entremêlent les explosions de la rancune que Verlaine garde à sa femme. Mais de ses démêlés conjugaux cet homme de lettres entend bien encore tirer parti littérairement :

Le mémoire que je suis en train de préparer pour l'avoué sera la maquette d'un roman dont j'ordonne les matériaux présentement. Mon cas avec Rimbaud est également très curieux — également et légalement. Je nous analyserai aussi dans ce livre très prochain — et rira bien qui rira le dernier. Et maintenant, à la Tour de Londres!...

Voilà le ton. Et pourtant cet homme était un divin maître. Après avoir regardé la Tamise du haut de London-bridge, il écrit à son camarade :

Figure-toi un immense tourbillon de boue, quelque chose comme un gigantesque goguenot débordant!...

Mais, cela dit, la même image emportée au fond de sa mémoire lui devient un thème à ce chant :

Regarde ces flots noirs, ce grand fleuve de boue
Roulant tous les débris fangeux de la Cité :
Tu verras par moments briller une clarté,
Une paillette d'or où le soleil se joue.

Et, si tu peux, regarde à présent dans mon cœur!
Peut-être y verras-tu quelque vague lumière;
C'est comme un souvenir de sa beauté première;
Et c'est assez, vois-tu, pour me rendre meilleur.

Car l'espoir est pareil au soleil qui se joue;
Tous deux ont le pouvoir de créer ces clartés :
Quelques rêves divins pour les cœurs dévastés,
Et quelques reflets d'or pour les fleuves de boue!



A Londres, Verlaine rencontra quelques amis : le dessinateur Félix Régamey et Eugène Vermersch, directeur du *Père Duchêne* pendant la Commune, condamné à mort par contumace. Lorsque « Vermèche » se maria (« l'insensé! ») à l'automne de 1872, il céda son « room » de garçon à Verlaine, qui s'y installa avec Rimbaud : Howland Street 34-35, W. Fitzroy Sq. La femme de l'ancien communard était une petite institutrice hollandaise que Verlaine trouvait charmante. Le jeune ménage se consolait de l'exil en élevant des souris blanches. Quelquefois, Verlaine, sans Rimbaud, allait passer la soirée dans cet heureux foyer. Peut-être, au retour, faisait-il d'amères réflexions. Car, quelque application sournoise qu'il mette à charger sa femme dans ses lettres, voire à l'injurier, quelque acharnement enfantin qu'il déploie à prétendre *avoir raison* dans la plus mauvaise des causes, le malheureux, dans les intervalles de répit que lui laisse son horrible passion, n'a pas cessé d'aimer Ma-

thilde. Cela, nous le tenons de Rimbaud lui-même, vite excédé par les lamentations du pitoyable frère qui, déjà, sans cesse, lui reprochait véhémentement de s'être « joué de son infirmité ». Dans ces périodes de crises, Verlaine, la nuit, se levait, « la bouche pourrie, les yeux arrachés », en proie aux affres du remords, et il tirait son compagnon hors du lit, « en hurlant son songe de chagrin idiot ». Ainsi s'exprime « ce sans-cœur de Rimbaud », toujours voué, pour sa part, à sa grande tâche, qui est « d'enterrer l'Arbre du Bien et du Mal » et de devenir, comme il dit, « un très méchant fou ».

Gardons-nous cependant de nous représenter un Verlaine soumis une fois pour toutes, invariablement courbé dans une attitude humiliée. Sans doute, il est l'« Esclave de l'Epoux infernal », mais c'est une étrange « vierge folle » qui, parfois, brusquement pourrait faire du vilain. Dans ces occasions-là, Rimbaud l'a conté à Delahaye, essayer de raisonner Verlaine est une entreprise inutile, il n'y a qu'à se garer de lui. Dès l'automne, d'effroyables disputes éclatèrent dans le garni d'Howland Street. C'étaient, parfois, des duels en règle. Chacun des adversaires entourait d'une serviette la lame d'un couteau, laissant à nu la pointe, et tous les deux, ainsi armés, se jetaient l'un sur l'autre. Les serviettes bientôt étaient rouges. Une estafilade plus sérieuse mettait fin au combat. De telles scènes très certainement se déroulaient dans l'ivresse : la folie de l'alcool y est reconnaissable.

Entre autres blâmables excès,
Je crois que nous bûmes de tout...

Mais l'argent bientôt vint à manquer. Paul, de nouveau, dut faire appel à sa mère. Stéphanie, dans toute cette histoire, joue un rôle singulier. Est-il besoin de dire qu'elle n'ajoutait aucune foi aux bruits scandaleux qui couraient sur les mœurs de son fils et le vrai caractère d'une liaison où elle ne voyait qu'une amitié exal-

tée de jeunes fous, d'artistes? Bien plus, de telles accusations lui apparaissaient comme de vils moyens de procédure, mis en jeu par ce vieux renard de père Mauté, à seule fin d'obtenir, au procès, une pension plus forte pour Mathilde.

Verlaine entretenait sa mère dans cette opinion qu'on voulait le salir « pour lui tirer des sous ». Aussi, la vieille femme était-elle plutôt encline à soutenir la liaison des deux jeunes gens, si pure et si calomniée. Quand Stéphanie apprit le chiffre de la pension réclamée par Mathilde (douze cents francs par an pour elle et son fils) elle accourut toute indignée faire une scène au père Mauté. Jamais, disait-elle, son fils, qui ne travaillait plus, ne pourrait payer une somme pareille. Quant à elle, elle se vantait d'avoir liquidé toutes les actions dont sa bru avait les numéros, afin que celle-ci ne pût mettre opposition sur les revenus. En outre, elle annonça qu'elle allait vendre ses terres et « dénaturer sa fortune », de façon à ce que ni sa belle-fille, ni le petit Georges n'en eussent jamais rien. Sur ce, elle partit, brouillée à mort avec la belle-famille de Paul, et ne revint jamais voir son petit-fils.

Mme Rimbaud fut trompée également par Arthur, qui lui expliqua, dans ses lettres, à sa manière, son intimité avec *Monsieur* Verlaine. Paul lui-même entra en correspondance réglée avec la mère de son petit ami. Vitalie, selon sa coutume, n'envoya pas un seul rond de bronze. Mais cette femme prude, endoctrinée par son fils, se risqua à la plus étrange ambassade. N'alla-t-elle pas jusqu'à faire le voyage de Paris pour supplier Mathilde de renoncer à sa demande en séparation, sous prétexte que ce procès scandaleux pourrait nuire à Arthur?

Rimbaud, à cette époque, était fermement résolu à ne pas travailler. Vivre « plus oisif que le crapaud », cela fait partie de son système :

J'ai horreur de tous les métiers. Maîtres et ouvriers, tous

paysans, ignobles. La main à plume vaut la main à charrue. — Quel siècle à mains! — je n'aurai jamais ma main...

Verlaine, en théorie du moins, avait des conceptions plus bourgeoises, mais qui se berçaient de faciles illusions, et pratiquement n'aboutissaient qu'à des occupations peu lucratives et éphémères.

Cependant, les plis chargés de Stéphanie n'arrivaient Howland Street qu'irrégulièrement. Verlaine, seize ans plus tard, dira :

La misère aussi faisait rage
Par des fois dans le phalanstère :
On ripostait par le courage,
La joie et les pommes de terre...

Mais c'est là l'enthousiasme des débuts, des mois d'été en Belgique. A Londres, à l'entrée de l'hiver, le couple connut des jours pénibles. Force lui fut, pour ne pas mourir de faim, de tâcher à se débrouiller. Verlaine, dans ses lettres, parle de vagues leçons de français, de traductions commerciales, d'un emploi qu'il espère obtenir « dans une grosse maison ». Cette pénurie, survenant à l'époque où la mésentente commençait à sévir dans le « drôle de ménage » devait ajouter une note d'acrimonie aux querelles. La situation de Verlaine était celle d'une amoureuse désargentée en face d'un greluchon exigeant.

Alors, traînant toujours après soi ce compagnon acariâtre, l'infortuné trouvait des consolations et quelques chimériques assurances de secours matériels dans le clan des réfugiés politiques. Outre Vermersch, la petite colonie comptait parmi ses membres Jules Andrieu, Matuszéwicks, Lissagaray, tous « bons bougres », avec lesquels Verlaine était quelque peu lié. Le titre d'ancien directeur du Bureau de la Presse pendant la Commune, je suppose que le poète ici ne le reniait point, éludant toutefois les questions relatives à l'emploi de son temps durant les journées de mai.

Il ne paraît point que, dans les petits « cafés français » de Leicester Square ou au Restaurant International, lieux de rencontre habituels des proscrits, Rimbaud, présenté par Verlaine, ait mieux réussi qu'au Quartier Latin. La politique l'assommait, et la vanité de ces parlotes entre exilés ne provoquait de sa part que réflexions sarcastiques ou attitudes méprisantes. Chacun le trouvait odieux. Son intimité avec Verlaine ne laissait pas non plus que de paraître suspecte. Des potins, venus de Paris, avaient passé le détroit. Or, sur le chapitre des mœurs, ces révolutionnaires étaient d'un conformisme absolu.



Brusquement, en décembre, Rimbaud quitte Londres et retourne à Charleville. Des jérémiades, des disputes couteaux tirés, il est las. La disette à laquelle son protecteur est réduit et qu'il lui fallait partager n'était pas non plus pour le retenir. Ajoutez à cela que l'incurable faiblesse de son compagnon le dégoûte profondément. Il renonce à faire de cette loque un « Fils du Soleil ».

Verlaine, depuis des semaines déjà, vivait dans la crainte de cette « fuite atroce ». La nuit, aux heures d'accalmie, quand les deux damnés ne roulaient pas sur le carreau dans une lutte meurtrière, l'amoureux subjugué se penchait avec angoisse sur le corps de l'adolescent et le regardait dormir, « cherchant pourquoi il voulait tant s'évader de la réalité ».

> Qu'on vive, oh! quelle délicate merveille,
> Tant notre appareil est une fleur qui plie?
> O pensée aboutissant à la folie!
> Va, pauvre, dors! Moi, l'effroi pour toi m'éveille...

Mais sans pitié pour la souffrance du misérable, l'enfant aux « délicatesses mystérieuses » ne lui laissait rien ignorer de ses intentions. Souvent, « après une pé-

nétrante caresse », il se plaisait à l'épouvanter mortellement par des paroles d'une insidieuse douceur :

Comme ça te paraîtra drôle quand je n'y serai plus, ce par quoi tu as passé. Quand tu n'auras plus mes bras sous ton cou, ni mon cœur pour t'y reposer, ni cette bouche sur tes yeux. Parce qu'il faudra que je m'en aille, très loin, un jour. Puis, il faut que j'en aide d'autres. C'est mon devoir...

Cela, c'est la vocation du « Voyant » : « Vivre somnambule. » Mais Rimbaud lui-même est-il libre? Cette évasion constante, qu'il prend pour une libération, est proprement sa chaîne.

Vingt fois, Verlaine lui a fait promettre qu'il ne le lâcherait pas : « Il l'a faite vingt fois, cette promesse d'amant... »

Inutile. Peut-on retenir un démon? « Un jour, peut-être, il disparaîtra merveilleusement. » C'est ce qui advint. Possible aussi que la disparition de l'enchanteur ait eu des raisons en dehors de la magie. Rimbaud, instruit par sa mère des imputations portées contre ses mœurs, aura jugé prudent pour lui-même de se séparer de Verlaine momentanément. Si « le Voyant », en Rimbaud, méprisait toutes les contingences, *l'Autre*, le provincial de Charleville, ne devait pas goûter fort d'être impliqué dans une affaire judiciaire.

Verlaine est fou de douleur. Pas au point cependant de renoncer au plaisir de s'empiffrer un jour de *Christmas*. Désespoir et goinfrerie, ce mélange sincère est son état d'âme actuel :

L'oie, écrit-il à Lepelletier, — The goose — est « exequis »; m'en être bondé ces jours-ci chez insulaires (with apple sauce!). Bien triste pourtant: tout seul. Rimbaud (que tu ne connais pas, que je suis le seul à connaître) n'est plus là. Vide affreux! Le reste m'est égal. C'est des canailles. C. Q. F. D. et ce qui le sera, démontré. Mais chut! Zut!

L'année 1872 s'achève. Dans le brouillard de Londres

les orgues de Barbarie « gueulent » la sérénade du *Passant,* devenue populaire jusqu'en Angleterre. En janvier, Verlaine, malgré « flanelle, cache-nez, coton dans l'oreille », prend froid, tombe malade : bronchite et spleen, autre mixture :

> Il pleure dans mon cœur
> Comme il pleut sur la ville,
> Quelle est cette langueur
> Qui pénètre mon cœur?

Rimbaud parti, l'abandon a sur l'exilé cet effet qu'il perd tout sentiment de ses responsabilités : le voilà maintenant qui gémit sur son sort, comme si c'était Mathilde qui l'avait envoyé languir dans ce sale climat:

> On m'a cassé ma vie par mille cochonneries perfides et grossières... Tout ça m'a tué par degré... Aussi, ai-je, à présent qu'on m'a bien abreuvé, que j'ai tout tenté pour guérir ma malheureuse femme de sa folie — sinon la sérénité, du moins la résignation d'un juste.

Faut-il ici railler? Non, que Verlaine se remette à chanter, et la répugnance qu'il nous inspire se muera aussitôt en admiration émue, en émerveillement :

> Il pleure sans raison
> Dans ce cœur qui s'écœure.
> Quoi! nulle trahison?
> Ce deuil est sans raison.

Alors, dans un affolement auquel se mêle une part de simulation, le malade organise un drame : il lance des dépêches de détresse dans trois directions : sa mère, sa femme et... Rimbaud, en même temps qu'il adresse à quelques amis des lettres de faire-part (ces mots sont de lui), où il leur fait de pathétiques adieux. Mathilde resta sourde à l'appel. Stéphanie, alarmée, accourut aussitôt, accompagnée d'une de ses nièces. Rimbaud vint de son côté. Sans doute le séjour de « Charlestown (4) »

(4) Entendez Charleville. Toujours la style potache.

lui pesait déjà, car il va sans dire que le prix du passage lui avait été envoyé.

C'est Stéphanie qui, pour complaire à son fils Paul, fit tenir 50 francs à Delahaye, avec prière de les remettre à Arthur. Et à Londres même, durant ce second séjour de Rimbaud, en janvier 1873, voici l'honorable bourgeoise en tiers dans le « drôle de ménage ». Etrange posture qui, dans le cadre aux sordides couleurs du garni d'Howland Street, fait penser à *l'Ane d'or*. Apulée y eût trouvé du ragoût. Mais, s'il eût conté l'anecdote, il eût fait de la maman la complice du couple infâme. Tandis que Stéphanie est l'innocence même. L'amour maternel l'aveugle au point que la gravité de la situation lui échappe totalement. « Les frasques du galopin, disait-elle en parlant de son fils, ne sont pas irréparables. »

Rimbaud ne resta que peu de jours auprès du faux agonisant. Après « la mère Rimbe », la mère Verlaine et une cousine de Paul, de surcroît, non, cette petite réunion de famille n'était pas dans ses prévisions.

Stéphanie, un instant, persuada son fils de l'intérêt qu'il y aurait pour lui à revenir à Paris régler les affaires de son procès. Peut-être même, pour le consoler, lui fit-elle entrevoir la possibilité d'un rapprochement avec sa femme. Un ami, retour de Paris, le jeune Barrère, disait aussi tenir de Lepelletier que Mathilde « n'était pas loin d'une réconciliation ». Mais Verlaine crut savoir que l'autorité militaire exerçait de nouveau des poursuites contre les fonctionnaires qui, pendant la Commune, étaient restés à leur poste. Il n'osa se risquer à venir en France. Sa mère et sa cousine étaient reparties en février. Lui-même, le 4 avril, quitte l'Angleterre pour la Belgique.

IX

LES « ROMANCES SANS PAROLES » ET... LES ACTES ET PAROLES

Le soleil luisait haut dans le ciel calme et lisse.

Le poète s'embarque à Douvres à bord de la « Comtesse de Flandre ». Sur le bateau, une passagère aux cheveux blonds attire un instant ses regards. Il l'incorpore, avec le « vent bénin », le vol des mouettes, l'inclinaison des voiles blanches, à sa rêverie matinale, et celle-ci est douce, car il est à jeun.

Débarquement à Ostende. Son intention est de se rendre à Jéhonville, chez sa tante Julie, qui consent à recevoir son « grand fou de neveu ». Mais il s'arrête en route, à Namur. Là, il reçoit de Mathilde un message qui lui signifie « de n'avoir plus à l'*obséder de lettres* », et comme il croyait sa femme dans de tout autres dispositions, ne comprend rien à ce revirement. Quelques jours plus tard, il écrira à Lepelletier qu'il crut mourir, à Namur, de je ne sais quelle attaque cérébrale. Mais est-ce vrai? ne ment-il pas une fois de plus, pour que la nouvelle, rapportée rue Nicolet, y fasse impression?

A Jéhonville, où le voici enfin arrivé, sa santé redevient tout à fait bonne. Autre chose le tourmente à présent : est-ce que, depuis qu'il a quitté le domicile conjugal, Mathilde lui est restée fidèle? Il est beau de voir avec quelle sévérité cet ivrogne et ce pédéraste, alerté par la crainte d'être cocu, juge la famille de sa femme :

Je connais, dit-il, la maison, les idées « novatrices », le milieu « artisse » et l'atmosphère de « préjugés vaincus » où se meut cette étrange abandonnée.

Donc, que le vieil Edmond sans ménagement lui dise la vérité. Et il ajoute :

Je saurai pardonner à la rigueur.

Le trait est d'autant plus beau que, si Verlaine est venu achever sa convalescence à Jéhonville, c'est probablement parce que Jéhonville est non loin de Charleville et de Roche, les deux ports d'attache de Rimbaud. En avril, Rimbaud a commencé d'écrire *Une Saison en enfer*. « Livre païen ou Livre nègre », dit-il. En mai, il est à Roche, aux environs de Vouziers...

Quelle chierie et quels monstres d'innocence, ces paysans! Il faut, le soir, faire deux lieues et plus, pour boire un peu. La mother m'a mis là dans un triste trou.

Les rendez-vous avec Verlaine ont lieu à Bouillon (qu'ils nomment Boglione, en leur jargon), dans le Luxembourg belge. Parfois, Bretagne ou Delahaye, venus de Charleville, se joignent aux deux amis. Parfois Verlaine est seul au rendez-vous. Ainsi le 18 mai, jour où, de quelque auberge, il écrit à Rimbaud :

Arrivé ici à midi. Pluie battante. De pied. Trouvé nul Déléclanche (5). Vais repartir par la malle. Ai dîné avec Français de Sedan et un grand potache du collège de Charleville. Sombre feste! Pourtant Badingue traîne dans le caca, ce qui est un régal en ce pays charognardisant... Frérot, j'ai bien des choses à te dire, mais voici qu'il est deux heures et la malle va chalter. Demain peut-être je t'écrirai tous les projets que j'ai, littéraires et autres, tu seras content de ta vieille truie... je suis ton old c... ever open ou opened (je n'ai pas là mes verbes irréguliers)... Pardon de cette stupide et orde lettre. Un peu soûl...



Comme toujours, de vains projets littéraires ne manquent pas, à cette époque, de hanter l'esprit de Verlaine. Il écrit — dit-il — un drame en prose, *Madame Aubin*, dont le personnage principal est « un cocu sublime », lequel « rendra des points à tous les aigrefins de ce c...

(5) Entendez Delahaye.

de *Dumafisse* ». Il complète un opéra-bouffe XVIIIe siècle. Il compose — encore à ce qu'il dit — « un roman féroce, aussi sadique que possible et très sèchement écrit ». Il rêve de poèmes didactiques, « d'où *l'homme* sera complètement banni ».

Ah! comme on se connaît peu soi-même! S'il est une œuvre poétique d'où *l'homme* précisément, avec toutes ses faiblesses, d'où le « pauvre pécheur » ne sera jamais absent, n'est-ce pas celle de Verlaine? N'importe! Il veut maintenant écrire des vers « d'après un système ». On devine ici, quoiqu'il se défende de la subir, l'influence du *Poetic principle* d'Edgar Poe. Mais cette influence ne peut agir sur Verlaine que dans le domaine vague de l'intention. Au delà de cette limite, son propre tempérament le garde d'y céder. C'est tout le contraire chez Baudelaire, que des affinités profondes de l'esprit rapprochaient d'Edgar Poe sur le plan le plus secret, dans les arcanes de la création poétique elle-même. Donc, chaque poème que Verlaine, maintenant, médite d'écrire « serait » (notez qu'il ne dit déjà plus *sera*; le conditionnel marque un doute subconscient) de trois cents ou quatre cents vers ». Les *Romances sans paroles* au total n'en comptent guère davantage : exactement quatre cent soixante-dix, pour vingt et une pièces à la table. Mais ce n'est pas au nombre des vers que se mesure le prix d'un ouvrage poétique.

En mai 1872, ce précieux petit recueil est achevé. Le poète, de sa retraite de « Pelchique », en envoie à Lepelletier le manuscrit, le « phâmeux manusse » qu'ailleurs il dénomme encore *Gustave*. « Gustave (c'est le nom à mon livre)... Occupte-t'en, ne le montre guère aux camaraux. » Brouillé ou en froid avec Lemerre, il charge Lepelletier de lui trouver un nouvel éditeur à Paris, et songe à un certain Lechevallier : « Mande-moi les intentions de ce Chevalier-là. Les miennes sont *solvabilité, honnêteté scrupuleuse et désir de publicité.* » Solvabi-

lité? ah! oui, c'est du côté de l'auteur, et non de l'éditeur, que la question se posait, puisque c'est l'auteur qui finançait. Verlaine souhaiterait quelque « *modération dans les prix, crédit,* s'il se peut ». Ses plus extrêmes prétentions vont jusqu'à désirer, sans le croire possible, une combinaison de compte à demi. Mais que l'éditeur puisse assumer seul les frais de l'édition, c'est une invraisemblance qu'il n'envisage même pas, quoiqu'il ait déjà vingt-neuf ans et soit l'auteur de trois recueils antérieurement parus.

Le poète avait le dessein de dédier les *Romances sans paroles* à Rimbaud. Il y tenait. « D'abord, dit-il, *comme protestation.* » Entendez, à l'encontre de ceux (Mathilde et son clan, « l'égarée et son auguste famille ») qui prétendaient le séparer de l'ami, pour protester de la pureté de cette amitié même.

Puis, ajoute-t-il, parce que ces vers ont été faits, lui [Rimbaud] étant là, et m'ayant poussé beaucoup à les faire, surtout comme témoignage de reconnaissance pour le dévouement et l'affection qu'il m'a témoignés toujours, et particulièrement quand j'ai failli mourir.

On a beaucoup soutenu que, dans le développement poétique de Verlaine, la part des suggestions exercées par Rimbaud avait été considérable. Cette action cachée serait surtout sensible dans les *Romances sans paroles*. Une pareille thèse nous semble bien exagérée. Que les *Romances* attestent un affranchissement de certaines règles traditionnelles, envers lesquelles les recueils précédents (y compris les *Fêtes galantes* en leurs caprices rythmiques) gardaient une exacte obédience, nul ne songe à le nier. Que Rimbaud ait pu encourager Verlaine dans cette voie, c'est possible, voire probable, encore que les essais de libération tentés par Verlaine aient dû paraître bien timides à l'audacieux qui, déjà, pour son compte, ayant rejeté en bloc le cadre ancien du vers,

s'égarait en d'autres alchimies et retirait du creuset la prose des *Illuminations.* En face d'un tel exemple, ce que j'admire, au contraire, c'est, dans l'ordre de l'esthétique, la solidité de Verlaine, sa modération, sa prudence, sa résistance à l'entraînement. Aux fureurs de l'iconoclaste il oppose un instinct plus profond : le respect des bornes jusqu'où peut, dans notre prosodie, s'aventurer la licence. L'autre, sur les vieilles matrices, tape du marteau à tour de bras. Sous le choc, un bouquet d'étincelles a jailli. Mais, quand les étincelles seront éteintes (et il en est, dans le nombre, qui le sont déjà), rien ne restera plus qu'un écho incompréhensible et les miettes d'un moule brisé. Oui, Verlaine poète surpasse Rimbaud : l'homme faible de caractère est supérieur en génie au « Satan adolescent ». Il lui est supérieur quant au fond, d'abord parce qu'il est humain, justement, alors que Rimbaud se tue à cesser de l'être. Et quant à la forme poétique, Verlaine ne doit sa supériorité ni à une décision plus forte de l'esprit, ni à une conscience plus claire des moyens qu'il emploie (l'énergie et l'intelligence de Rimbaud l'emportent en vigueur sur les siennes), il la doit, cette supériorité, à une délicatesse d'oreille que Rimbaud ne possède point. Rimbaud, plus visuel, plus visionnaire que Verlaine, a des images plus éclatantes sans doute; mais, loin de le sauver, c'est là le don qui insensiblement le fera glisser des évocations simples aux hallucinations délirantes, tandis que l'ouïe fine de Verlaine, en même temps qu'elle lui ouvrira le royaume des musiques exquises, le préservera par le rythme et la mélodie de tomber dans l'incohérence, la musicalité étant chez Verlaine comme un garde-fou, une main courante sur laquelle le poète s'appuie.

J'entends par « incohérence » la zone de désordre et de ténèbres qui est au delà des brisures volontaires et des dissonances concertées. Il est à remarquer que, à l'opposé de Verlaine, chez un Mallarmé, la musicalité

est devenue, par un autre excès, un principe d'obscurité. Mallarmé a voulu avec des mots faire de la musique pure. Les vocables, dans la poésie mallarméenne, n'ont plus qu'une valeur de sons dépouillés de toute intelligibilité. Mallarmé a ainsi transgressé les lois du langage, tout en se servant du langage comme d'un instrument d'incantation. Verlaine, lui; n'a presque jamais rompu le lien essentiel qui, dans l'expression poétique, unit le sens des mots à leur harmonie.

Je devine, à travers un murmure,
Le contour subtil des voix anciennes,
Et, dans les lueurs musiciennes,
Amour pâle, une aurore future!

Verlaine est ici à la limite extrême du sensible et de l'intelligible, du clair et de l'obscur. Le sens de ce quatrain est difficile à préciser, mais il se devine, ou plutôt l'on en devine plusieurs explications possibles, et cette hésitation entre divers sens est le dernier terme de l'intelligibilité, passé lequel tout est nuit.

C'est là, déjà, du Mallarmé, à une époque où Mallarmé composait des vers intelligibles, qu'on peut dire non-mallarméens (*Les Fenêtres, L'Azur*). Voilà donc le point d'où Mallarmé partira pour s'enfoncer dans l'obscurisme, tandis que Verlaine, ce jalon posé, fera demi-tour et poursuivra son œuvre dans la clarté. Pourtant, le titre : *Romances sans paroles* marque l'intention de tirer une musique des mots, abstraction faite de leur contenu intellectuel.

Mais de tels vers sont rares dans les *Romances sans paroles*. Deux autres modes y prédominent : la chanson et la confidence lyrique.

1° Au genre de la chanson, se rattachent la plupart des morceaux qui composent le livre. Les uns sont de vagues plaintes murmurées, des élégies qui durent le temps d'un soupir :

Il pleure dans mon cœur...

Les autres, des images fugitives, transposées sur le plan musical :

Dans l'interminable
Ennui de la plaine
La neige incertaine
Luit comme du sable...

Les *Paysages belges* (souvenirs du vagabondage en compagnie de Rimbaud, dans l'été de 1872) peuvent être rangés dans ce groupe. Les contours de la « chose vue » se perdent dans les harmonies vaporeuses. Ou bien ce qui est traduit par le rythme, c'est, plus encore que l'image perçue par l'œil, la disposition du cœur auquel l'œil le transmet; c'est moins la peinture du monde que son reflet dans l'esprit, reflet lui-même déformé par le sentiment qui occupe l'être, dans l'instant où l'impression sensorielle parvient à la conscience. « Un paysage est un état d'âme », diront plus tard les Symbolistes. Verlaine n'avait pas attendu que cette formule fût trouvée — et ressassée — pour en donner maint exemple :

La fuite est verdâtre et rose
Des collines et des rampes,
Dans un demi-jour de lampes
Qui vient brouiller toute chose.

L'or sur les humbles abîmes,
Tout doucement s'ensanglante,
Des petits arbres sans cimes
Où quelque oiseau faible chante...

Ainsi, dès 1872-73, la « vision musicale » de Verlaine est fixée. Délibérée aussi, sa rupture avec l'idéal parnassien. Il ne dit plus :

Ce qu'il nous faut à nous, c'est l'étude sans trêve,
C'est l'effort inouï, le combat sans pareil...

Mais : « Je ne veux plus que l'effort se fasse sentir... Je suis las des « crottes », des vers « chiés » comme en pleurant... » Il rêve d'une « facilité à la Glatigny, sans naturellement sa banalité ».

2° Au second mode (la confidence lyrique) appartiennent les poésies plus directement liées à des circonstances de la vie du poète (pour le moment, ses démêlés avec sa femme). Le son nous en est déjà connu :

> Vous n'avez pas eu toute la douceur,
> Cela, par malheur, d'ailleurs, se comprend;

Que de richesses dans *Gustave,* ce « voluminet » de trente-neuf pages ! Verlaine a bien raison, voilà un « phâmeux manusse ».

Cependant, Lechevallier n'en veut pas, même aux conditions que l'auteur lui fait proposer. L'imprimeur Claye se dérobe également. Les bruits fâcheux auxquels la fugue de Verlaine avait donné cours ne facilitaient guère les démarches de Lepelletier à Paris. En outre, le moment était peu propice à la publication d'un livre de vers. Ainsi parlaient les éditeurs. Mais quand donc un éditeur s'est-il jamais avisé que le moment fût propice à ce genre de publications?

C'est en ce mois de mai 1873 que M. Thiers fut renversé à Versailles. La France paraissait à la veille d'une restauration monarchique, mais l'opposition radicale, menée par Gambetta, gagnait du terrain dans le pays. Tandis que le maréchal de Mac-Mahon s'installait à l'Elysée, l'agitation politique, à Paris et dans les départements, était à son comble. Que pesait, en ces heures troublées, le sort de *Gustave*?

L'auteur, au reste, avait lui-même d'autres soucis en tête. Le 24 mai (jour de la chute de Thiers : « Ce Thiers, cette résignation de punaise! Pouah! caca, tout ça! kaka! »), Verlaine rejoint Rimbaud à Bouillon. Ils partent ensemble pour Liége, de Liége pour Anvers, d'Anvers pour « Leun'deun' ». Le 27, après une traversée de quinze heures, « inouïe de beauté », les deux compagnons sont de nouveau à Londres, « en la *fog's* city »,

8 Great College, Camden Town, N.W.. derrière King's Cross, non loin du village d'Highgate.

En juin, le couple assiste aux représentations françaises de Desclée, à Princess'theatre. Verlaine revient sur ses préventions à l'égard de « Dumafisse ». Il trouve que « *Mme Aubray, la Princesse George,* c'est très fort et très neuf ». D'autres soirs, les deux amis applaudissent, à Saint-James Theatre, la troupe de l'Alcazar de Bruxelles dans le répertoire d'Offenbach, car « les billets pleuvent ». Parfois, Verlaine et Rimbaud font ensemble de longues promenades à pied dans la banlieue londonienne; « dans le Nord-Ouest, la campagne est admirable ». Parfois, ils vont au Reading-Room du British Museum, « où on vous donne *tous les livres possible* ». Verlaine lit ou relit du Desbordes-Valmore.

Cependant, la bourse de Paul déjà se dégarnit. Pour parer aux besoins du ménage (son petit ami se refusant obstinément à travailler), le « vieux », le soir, « donne des leçons de *french* : 100 ou 150 francs par mois. C'est toujours ça ». Ailleurs, il parle d'une leçon de deux heures tous les jours, à trois shellings la leçon. « Ce n'est pas le Potose, mais de quoi payer mon loyer et mon tabac. » Il s'exprime comme s'il était seul : prudence, rouerie. De Rimbaud, dans ces lettres, pas un mot.

Cette vie nomade pourtant ne peut durer, car tout cela n'en est que la face avouable. Avec les embarras d'argent, les disputes ont recommencé, les batailles. Les folies maintenant vont se précipiter jusqu'à la catastrophe.

X

UN DRAME PASSIONNEL

Mortel, ange et démon, autant dire Rimbaud.

Par économie, les deux *frenchmen* faisaient leur popote dans leur galetas. Ils allaient aux provisions à tour de rôle.

Le jeudi 3 juillet 1873 (il n'y a guère plus de cinq semaines qu'ils sont revenus à Londres), Rimbaud, sa gambier au bec et le coude à la fenêtre, regarde en bas, dans la rue, Verlaine qui rentre du marché, tenant d'une main un hareng, de l'autre une bouteille d'huile. Rimbaud se penche, ricane. Il interpelle le « vieux » : « Eh! la bobonne! » Et, quand Verlaine pousse la porte : « Ce que tu as l'air c... avec ta bouteille et ton poisson! »

Mais Paul, ce matin-là, est de nouveau en proie à son « chagrin idiot », il est triste, furieux. Et puis, faire les commissions, cela seul est déjà humiliant pour ce fils de bourgeois.

Dans l'ivresse et dans la colère, qui, chez lui, étaient rarement séparées, le teint de Verlaine, ordinairement blême, devenait d'une pâleur olivâtre. Ainsi était-il à ce moment. Des sourcils en broussailles, des paupières frangées de cils épais, surtout quand la paupière inférieure est elle-même très garnie, donnent toujours à un œil humain une expression animale. Tel est l'œil de Verlaine, aux bons jours, dans la tendresse même; tel, à plus forte raison, dans la férocité, quand, à travers tout ce poil, il jette un regard noir.

Le hareng et la bouteille d'huile ont volé par la chambre avec les injures ordurières. Puis le « vieux » a dégringolé l'escalier, il a couru jusqu'à la Tamise. Un bateau était en partance pour la Belgique. Il est monté à bord. En vain, sur le quai, l'ami qui l'avait suivi, tout effaré, lui faisait-il, de ses grands bras, signe de revenir. La sirène a mugi. L'aube a battu le flot.

En mer.

Mon ami,

Je ne sais si tu seras encore à Londres quand ceci t'arrivera. Je tiens pourtant à te dire que tu dois, *au fond*, comprendre, enfin, qu'il me fallait absolument partir, que cette vie violente et toute *de scènes* sans motif que ta fantaisie ne pouvait m'aller foutre plus!

Seulement, comme je t'aimais intensément (Honni soit qui mal y pense), je tiens aussi à te confirmer que si d'ici à trois jours je ne suis pas r' avec ma femme, dans des conditions parfaites, je me brûle la gueule. Trois jours d'hôtel, un *rivolvita,* ça coûte: de là ma « *pingrerie* » de tantôt. Tu devrais me pardonner. Si, comme c'est trop probâbe, je dois faire cette dernière connerie je la ferai du moins en brave c... — ma dernière pensée, mon ami, sera pour toi, pour toi qui m'appelais du *pier* tantôt et que je n'ai pas voulu rejoindre *parce qu'il fallait que je claquasse, enfin!*

Veux-tu que je t'embrasse en crevant?

Ton pauvre

P. VERLAINE (6).

Ainsi Paul à son tour disparaît « merveilleusement ». Le damné se venge du démon et, corsant la riposte d'une malice nouvelle, il le laisse pantois, sans un penny en poche. Pour expliquer cette « pingrerie », il prétexte les frais d'hôtel pendant les trois jours qui, dit-il, lui restent à vivre et l'achat d'un *rivolvita.* Pourquoi ce mot italien? N'y voyez-vous pas l'indice de la simulation? Est-ce qu'un homme décidé à se détruire n'eût pas écrit le *revolver*? Non, *rivolvita* n'est pas sérieux. Toute la lettre d'ailleurs pue le mensonge. A peine Verlaine a-t-il affirmé sa résolution d'en finir avec la vie que, deux lignes plus loin, il ajoute : « Si, comme c'est trop probâbe (ce *probâbe,* encore une bouffonnerie!), je dois faire cette dernière connerie... » Donc, le voilà qui lui-même estime que son suicide serait une bêtise. De là à y renoncer... La violence de certaines expressions (« *Je me brûle la gueule* », « Veux-tu que je t'embrasse en crevant ») sonne également faux.

Le vendredi 4 juillet, Paul arrive à Bruxelles. Il descend à l'Hôtel Liégeois, où depuis 1867, année de sa visite à Victor Hugo, il a l'habitude de loger chaque

(6) Lettre saisie le 12 juillet 1873 dans le portefeuille de Rimbaud, par le juge d'instruction t'Serstevens, à l'hôpital Saint-Jean, à Bruxelles, publiée pour la première fois par M. Maurice Dullaert, dans la revue *Nord* (Bruxelles, novembre 1930).

fois qu'il vient dans la capitale belge. De là, il écrit à sa femme que, si elle ne l'a pas rejoint dans trois jours, passé ce délai, il se fera sauter la cervelle. Mais Mathilde n'ouvrait plus aucune des lettres que lui envoyait son mari. Elle les rangeait toutes dans un tiroir. Elle affirme, dans ses *Mémoires* inédits, n'avoir pris connaissance de celle-ci, comme des autres, que cinq ans plus tard, longtemps après sa séparation.

Le même jour, Verlaine écrit à sa mère :

Bruxelles.

Ma mère,

J'ai résolu de me tuer si ma femme ne vient pas dans trois jours! Je le lui ai écrit. Je demeure actuellement à cette adresse, hôtel Liégeois, rue du Progrès, chambre n° 2, Bruxelles.

Adieu s'il le faut.

Ton fils qui t'a bien aimée,

P. VERLAINE.

J'ai quitté Londres exprès (7).

Une troisième lettre, celle-ci adressée à Mme Rimbaud, est aujourd'hui perdue. Mais la réponse de Vitalie fait partie des documents saisis, le 10 juillet, par le commissaire de police, sur la personne de Verlaine, au moment de son arrestation (8). Ce document donne à penser que tous les biographes de Rimbaud, trompés par les rancunes de leur auteur, ont calomnié sa mère. La réponse de Mme Rimbaud à Verlaine (qu'elle n'avait jamais vu) est en effet magnifique d'élévation morale. Quant au style, de la part d'une paysanne qu'on a toujours représentée (à cause de quelques fautes d'orthographe) comme dénuée de toute instruction, il ne laisse pas que d'être assez surprenant :

...Se tuer quand on est accablé par le malheur est une lâ-

(7) Lette remise spontanément au juge d'instruction par la destinataire, le 17 juillet (Maurice Dullaert, revue *Nord*, novembre 1930).

(8) Publiée par M. Dullaert, dans la revue *Nord* (novembre 1930).

cheté... Monsieur, j'ignore quelles sont vos disgrâces avec Arthur, mais j'ai toujours prévu que le dénouement de votre liaison ne devait pas être heureux... Et moi aussi j'ai été bien malheureuse, j'ai bien souffert, bien pleuré, et j'ai su faire tourner toutes mes afflictions à mon profit. Dieu m'a donné un cœur fort, rempli de courage et d'énergie... Le vrai bonheur consiste dans l'accomplissement de tous nos devoirs, si pénibles qu'ils soient...

Que ce stoïcisme était loin du pauvre Verlaine! Mais si l'on songe à l'homme qu'Arthur Rimbaud allait devenir par la suite, après sa mort à la littérature : ce trafiquant farouche des bords de la mer Rouge, comme il apparaît qu'il est bien le sang de cette Ardennaise indomptable!

Stéphanie, de son côté, fit ce qu'eussent fait à sa place, je pense, toutes les mères : elle prit le premier train pour Bruxelles. Dès le samedi 5, elle est à l'Hôtel Liégeois.

Dans la même journée, Verlaine rencontre, par hasard, un peintre de sa connaissance, Auguste Mourot, qui, pour le détourner de ses idées de suicide, lui parle de l'insurrection carliste, alors dans tout son feu, et lui persuade de prendre du service dans l'armée de la jeune République espagnole. Le poète, un instant, feint d'y consentir. Sa femme, en effet, n'a pas répondu à son appel, et le temps passe, le délai fatal expire le surlendemain. Le 7, il va falloir « se brûler la gueule ». Cette possibilité d'un engagement vient à point offrir au menteur une échappatoire, c'est-à-dire un nouveau mensonge :

J'ai voulu mourir à la guerre.
La mort n'a pas voulu de moi...

Le dimanche 6, Verlaine écrit à Lepelletier :

Mon cher Edmond,

Je vais me crever. Je voudrais seulement que personne ne sût cela avant la chose faite et qu'en outre il fût bien prouvé

que ma femme (que j'attends encore jusqu'à demain après midi) a été prévenue trois fois, télégraphiquement et par la poste, que donc c'est son obstination qui aura fait le beau coup. Qu'on sache aussi que ce n'est pas la peur d'un procès qui n'aurait lieu que dans dix mois, mais bien l'excès, l'abus de mon affection pour une telle créature qui m'aura dicté ce soliloque! Pour cela, va chez l'avoué et chez M. Istace et tâchez à vous trois de sauver ma mémoire de ces griffes-là. Soigne mon petit livre. Adieu. — P. V.

Motus surtout... (9).

Le but de cette lettre est évidemment de pousser le « zouave » à tenter une suprême démarche auprès de Mathilde. D'où la trivialité voulue, la fausseté de ce ton brutal, destiné à donner l'impression d'une résolution farouche et définitive : « *Je vais me crever...* » Mais le plus joli mot, un vrai mot de Marseille, c'est assurément: « *le beau coup* ». Entendez par là : « Alors, quoi! va-t-on me laisser me suicider? » Un post-scriptum piteux souligne cette galéjade sans gaîté :

Ma mère, sachant mon état, est là et essaie de me détourner, je crains qu'elle ne réussisse pas. J'attends ma femme.



Cependant, abandonné sur le pavé de Londres, qu'est devenu Rimbaud? Dans le premier moment, la détresse de sa situation est telle qu'il se laisse aller au désespoir, sans force pour s'emporter contre le « vieux » qui lui joue un si mauvais tour. D'ailleurs, Verlaine absent, à quoi servirait-il de se fâcher? Le plus habile, c'est d'essayer de l'attendrir, pour le décider au retour. Donc, Rimbaud pleure, à la fois sincère et pratique. Son désarroi est réel, mais son intérêt le pousse à l'outrer. Lui, d'ordinaire si intraitable, voilà qu'il s'humilie, s'abaisse à supplier : larmes vraies et « partie de sanglots » :

(9) Lettre remise par Mme Verlaine mère au juge d'instruction le 17 juillet (Maurice Dullaert, revue *Nord*, novembre 1930). Lepelletier, dans son *Paul Verlaine*, l'a passée sous silence.

Londres, vendredi après-midi (10).

Reviens, reviens, cher ami, seul ami, reviens. Je te jure que je serai bon. Si j'étais maussade avec toi, c'est une plaisanterie où je me suis entêté; je m'en repens plus qu'on ne peut dire. Reviens, ce sera bien oublié. Quel malheur que tu aies cru à cette plaisanterie. Voilà deux jours que je ne cesse de pleurer. Reviens...

Ces lignes une fois tracées, Rimbaud ne peut les expédier, faute d'argent. Mais déjà il avise aux moyens de remédier à cette pénurie. Verlaine, en partant, a laissé quelques hardes. Rimbaud se prépare à les bazarder.

C'est alors qu'on lui remet le billet écrit en mer par le fugitif. Verlaine ne revient pas, mais ce papier ramène à Londres un peu de lui, assez, du moins, pour que l'humeur de Rimbaud tout à coup change. Il reprend la lettre restée sur sa table et, la plume en main, discute maintenant avec Verlaine, comme s'il était de nouveau là :

Cher ami,

J'ai ta lettre datée « en mer ». Tu as tort, cette fois, et très tort. D'abord, rien de positif dans ta lettre, ta femme ne viendra pas ou viendra dans trois mois, que sais-je? Quant à claquer, je te connais...

Au recto de la lettre, les supplications; au verso, la raillerie grinçante. Le vieux Paul se tuer? Ce n'est pas son petit ami qui tombera dans ce panneau!

...Tu vas donc, en attendant ta femme et ta mort, te démener, errer, ennuyer des gens. Quoi, toi, tu n'as pas encore reconnu que les colères étaient aussi fausses d'un côté que de l'autre. Mais c'est toi qui aurais les derniers torts, puisque, même après que je t'ai rappelé, tu as persisté dans tes faux sentiments...

Rimbaud a très bien percé à jour la part d'hypocrisie

(10) Lettre saisie sur Verlaine, lors de son arrestation, le 10 juillet, par le commissaire adjoint de police Delhalle, publiée pour la première fois par M. Maurice Dellaert, revue *Nord*, novembre 1930.

que Verlaine apporte dans ses démêlés conjugaux, mais l'orgueil l'égare quand il ne voit que mensonge dans les sentiments que le « pitoyable frère » prétend avoir gardés pour sa femme. Que le mari coupable s'obstine à vouloir rejeter tous les torts sur l'épouse abandonnée, là est, chez Verlaine, la duplicité monstrueuse. En conclure qu'il n'aime plus Mathilde, là est l'erreur de Rimbaud.

...Crois-tu que ta vie sera plus agréable avec d'autres que moi! Réfléchis-y! — Ah! certes, non! — Avec moi seul tu peux être libre... Repense à ce que tu étais avant de me connaître...

Paroles, en vérité, diaboliques! La vie rangée, la vie bourgeoise, la fidélité conjugale, le devoir paternel, le conformisme des mœurs, l'ordre enfin, sous toutes ses formes, auquel Verlaine, en principe du moins, était encore attaché avant leur rencontre. Rimbaud le représente ici comme la plus sordide abjection. Et, dans ce que nous appelons l'abjection, il montre, au contraire, la délivrance, le chemin du salut.

C'est, transposée sur le plan cynique et familier, une pensée pareille à celle qu'exprime Satan, dans *Eloa* :

Touche ma main. Bientôt, dans un mépris égal
Se confondront pour nous et le Bien et le Mal...
Viens, il est un bonheur que moi seul t'apprendrai;
Tu m'ouvriras ton âme et je l'y répandrai.

Mais le lundi matin, 7 juillet, Mme Smith, la logeuse des deux amis, reçoit de Verlaine une lettre dans laquelle celui-ci lui recommande les effets laissés par lui dans sa chambre. Dans cette lettre, écrite la veille, le jour même où il annonçait à Lepelletier l'imminence de son suicide, Verlaine informe Mme Smith d'un retour possible et prochain à Londres. A l'annonce de cette nouvelle, Rimbaud, loin d'éprouver du plaisir, ne manifeste que dépit et colère. Pourquoi ce revirement? C'est qu'il a touché le prix

des hardes, de quoi rester encore une semaine à Londres et ensuite regagner la France. Pourtant, l'opposition est trop flagrante entre son appel désespéré d'il y a trois jours et son humeur revêche du moment présent. Cette équivoque, Rimbaud la sent et cherche à la masquer. De là, vers la fin de sa lettre, des contradictions, des flottements : il dit souhaiter encore le retour de Verlaine, alors qu'il vient de le désapprouver quelques lignes plus haut:

Lundi midi (11).

Mon cher ami,

J'ai vu la lettre que tu as envoyée à Mme Smith. C'est malheureusement trop tard. Tu veux revenir à Londres! Tu ne sais pas comme tout le monde te recevrait! Et la mine que me feraient Andrieux et les autres s'ils me revoyaient avec toi... Mais il n'y a plus rien dans la chambre. Tout est vendu, sauf un paletot. J'ai eu deux livres dix. Mais le linge est encore chez la blanchisseuse, et j'ai conservé un tas de choses pour moi: cinq gilets, toutes les chemises, deux caleçons, cols, gants et TOUTES les chaussures.

Mais pourquoi ne m'écris-tu pas à moi? Oui, cher petit, je vais rester une semaine encore. Et tu viendras, n'est-ce pas? Dis-moi la vérité? Tu aurais donné une marque de courage. J'espère que c'est vrai. Sois sûr de moi, j'aurai très bon caractère. A toi, je t'attends.

RIMB.

Toutefois, peut-être serions-nous incomplet en bornant à ces considérations purement intéressées l'explication du changement qui s'accuse dans l'état d'âme de Rimbaud, entre sa lettre du vendredi et sa lettre du lundi suivant. L'irritation du garçon peut encore avoir une autre cause. Rimbaud n'est pas certain que ce soit en réponse à son appel que Verlaine envisage de revenir, puisque ce n'est pas à lui que Verlaine a écrit. L'humiliation de l'orgueil se mêle ici probablement aux bas petits cal-

(11) Lettre saisie sur Verlaine lors de son arrestation (revue *Nord*, novembre 1930).

culs matériels. En outre, une horrible passion, ou, du moins, quelque souvenir d'une horrible volupté partagée, se révèle dans ces mots : « cher petit », si l'on songe que Rimbaud avait dix-huit ans et Verlaine vingt-neuf.

Le mardi 8 juillet, dans la matinée, aussitôt après avoir reçu la lettre de Rimbaud que nous venons de citer, Verlaine lui télégraphie :

Volontaire Espagne. Viens ici, hôtel Liégeois, blanchisseuse, manuscrits si possible (12).

Rimbaud crut-il à cet enrôlement de Verlaine dans les troupes espagnoles et désirait-il lui dire un dernier adieu? N'avait-il plus rien qui le retînt à Londres? Le soir du même jour, il débarquait à Bruxelles. Entre temps, Verlaine, venu à la Légation d'Espagne vers midi, s'était entendu répondre que sa qualité d'étranger faisait obstacle à son engagement. Donc, non seulement il ne s'était pas tué, comme il l'avait annoncé (le délai de trois jours qu'il s'était imparti étant expiré depuis la veille), mais, à l'heure matinale où il avait expédié sa dépêche, son cri de matamore : « volontaire Espagne » était une autre fable, nul acte n'étant encore signé. Rimbaud, en apprenant cela, dut bien rire, de ce rire « à la muette » qui lui était particulier.

Mais l'arrivée du « petit ami » obligeait Verlaine à changer d'hôtel. N'avait-il pas donné à sa femme l'adresse de l'Hôtel Liégeois? Si Mathilde, émue enfin de pitié (ou cédant au remords, eût dit Verlaine), était venue rejoindre brusquement son mari, qu'aurait-elle pensé en le trouvant dans la compagnie d'Arthur? L'effet évidemment eût été déplorable.

Dès le soir du 8, le couple se transporte rue des Brasseurs, à l'Hôtel de Courtrai. Mme Verlaine mère l'y accompagne. Ici, la déposition de l'hôtelier a son impor-

(12) Télégramme saisi par le commissaire Delhalle le 10 juillet (revue *Nord*, novembre 1930).

tance. Il donna, dit-il, aux trois voyageurs deux chambres contiguës et communicantes, au premier. L'une, *qui n'avait qu'un lit,* fut occupée par les deux hommes, la maman occupa l'autre. L'aveuglement maternel est chose effarante, admirable.

La journée du mercredi 9, les deux compagnons la passèrent dans les cabarets, à boire et à se quereller : Rimbaud affirmait obstinément sa résolution de se rendre à Paris, comme il l'avait annoncé à Verlaine dans sa lettre du 5. Verlaine était hostile à ce projet. Pourquoi? Ce point demeure obscur.

Si l'on se réfère aux témoignages de Mme Verlaine mère et d'Auguste Mourot, Verlaine, repris par ses idées de suicide, aurait décidé de se rendre lui-même rue Nicolet pour une explication définitive. Dans ces conditions, la présence de Rimbaud à Paris eût risqué de tout gâter.

Cette thèse ne me satisfait point. Il n'apparaît à aucun moment, dans les heures qui précèdent la catastrophe, que Verlaine ait envisagé un voyage à Paris. Il n'est question, le 10, au début de l'après-midi, que du prochain départ de Rimbaud, départ auquel Verlaine s'opposait désespérément.

Ni Mme Verlaine mère ni Mourot ne tiennent compte d'un élément qui est pourtant le centre du litige, à savoir la folie homosexuelle, la liaison de Paul et d'Arthur. Peu importe à Verlaine le lieu où Rimbaud veut aller, que ce soit Paris ou Charleville, ce qui le désole, ce qui le met en fureur, c'est que Rimbaud veut partir, et partir seul, bref le quitter. Sans doute, dans un sursaut de révolte, Verlaine lui-même, à Londres, secouant sa chaîne, a planté là Rimbaud. Mais, depuis lors, ils se sont rejoints, les voilà de nouveau réunis, Hôtel de Courtrai, dans cette chambre *à un lit,* qui communique avec celle de Stéphanie. Ils ont dormi ensemble deux nuits, quand pointe l'aube du 10 juillet :

Ces passions qu'eux seuls nomment encore amours
Sont des amours aussi, tendres et furieuses...

Un sonnet de Verlaine, saisi deux jours plus tard, à l'hôpital Saint-Jean, dans le portefeuille de Rimbaud, par le juge d'instruction t'Serstevens, célèbre la même démence à son paroxysme. Inverti symboliquement, il est ignoble, ce sonnet, — ignoble et cependant beau, terrible et douloureux. On trouvera ce cri de l'Enfer dans les *Œuvres posthumes* du poète. Rien ne vaut, aux approches du crime, pour éclairer la dernière pente qui conduit au geste fatal, la lueur projetée par une telle pièce à conviction.

Le 10, « de bon matin », c'est-à-dire de très bonne heure (le jour se lève tôt, en juillet), Verlaine saute à bas du lit, s'habille rapidement et sort seul de l'hôtel. Déjà, dans l'air, une brume de chaleur. La journée s'annonce écrasante. Verlaine est à jeun à cette minute, mais comme neuf heures venaient de sonner lorsqu'il fit, passage Saint-Hubert, l'emplette d'un revolver, nous pouvons admettre qu'il n'était pas sorti tout exprès pour cela. Ainsi l'hypothèse d'une froide préméditation doit-elle être écartée. Du moins, elle ne peut être absolument prouvée, et Verlaine a droit au bénéfice du doute. Maintenant, il est possible que le fait que Verlaine n'ait acheté son arme que vers neuf heures soit simplement dû à cette circonstance que la boutique de Montigny n'ouvrît pas avant cette heure-là. N'importe! dans le temps qui s'est écoulé entre sa sortie de l'hôtel et le moment où, pour la somme de vingt-trois francs, l'armurier lui remit un revolver de sept millimètres à six coups et une boîte de cinquante cartouches, Verlaine a dû, selon sa coutume, ingurgiter maints petits verres. Il est donc fort probable qu'il avait obéi, en se rendant chez Montigny, à une impulsion d'ivrogne.

Malheureusement, loin de diminuer, cet état d'ivresse et d'exaspération, entretenu par l'absorption frénétique d'alcools variés, ne fit que croître au cours de la journée.

A midi, la température est torride. Verlaine rentre à l'hôtel, déjà abominablement gris. Il montre à Rimbaud son revolver, qu'il a chargé dans un débit. Et, comme Rimbaud lui demande quel usage il compte faire de cette arme, il répond : « C'est pour vous, pour moi, pour tout le monde! »

Le « pour moi », cependant, mérite d'être retenu, à la décharge de Verlaine. Il tendrait à faire supposer que le dessein homicide à l'égard de Rimbaud, même au cas où l'on estimerait qu'il existait en germe dès le matin, ne fut pas seul à motiver l'achat du revolver. Cette acquisition du *rivolvita,* dont Verlaine parlait déjà dans sa lettre du 3, écrite en mer, il est même curieux de noter qu'il l'avait ajournée pendant toute une semaine. Preuve que, en ce qui concerne sa résolution de « se brûler la gueule », il n'était pas très pressé de passer des déclarations à l'acte. Néanmoins, le « pour moi » montre qu'il n'avait pas complètement abandonné ses idées de suicide, ou plutôt qu'il n'avait pas tout à fait renoncé à cette parade mélodramatique. Seulement, il y mêlait maintenant des menaces à l'adresse de Rimbaud et, ajoutait-il, de « tout le monde ». Par ce « tout le monde » équivoque, faut-il croire que Mathilde était obscurément visée? Peut-être. Et, de surcroît, ce « vieux fourneau » de père Mauté, sans doute.

Verlaine et Rimbaud sortent ensemble :

> Despotique, pesant, incolore, l'Eté,
> Comme un roi fainéant présidant un supplice,
> S'étire par l'ardeur blanche du ciel complice,
> Et bâille...

Ils vont prendre l'apéritif, entendez force absinthes, à la Maison des Brasseurs. Ils déjeunent et, vers deux heures, sous le dur soleil, reprennent le chemin de l'Hôtel de Courtrai.

L'altercation entre les deux hommes n'a pas cessé un instant. De plus en plus passionnée, elle se poursuit dans

la chambre étouffante où la mère de Paul est venue les rejoindre. Rimbaud insiste auprès de Mme Verlaine pour qu'elle lui donne l'argent nécessaire à l'achat d'un billet de chemin de fer pour Paris, car sa détermination est prise et il n'en démord pas. De temps à autre, Paul s'échappe pour aller boire encore au prochain caboulot. Il en revient au bout de quelques minutes, plus échauffé, plus hagard que jamais, et la querelle, aussitôt, se renflamme. Ce manège, qui se reproduit plusieurs fois, illustre clairement le cas de Verlaine : dypsomanie aiguë, diraient les médecins. L'âme incendiée perd tout contrôle d'elle-même. Elle est l'aliment du feu, mais n'en a pas plus conscience que le copeau embrasé qui tourbillonne dans la fumée.

C'est alors que, rentrant du cabaret pour la troisième ou quatrième fois, en titubant, soudain Verlaine referme la porte à clé derrière lui. Il s'empare d'une chaise, s'assied à califourchon, le dos contre cette porte close et arme son revolver. Rimbaud se tient debout à trois mètres de là, l'épaule appuyée au mur d'en face. « Tiens! crie Verlaine, je t'apprendrai à vouloir partir! » Et il tire. Une première balle atteint Rimbaud sur la face antérieure de l'avant-bras gauche, tout près de l'articulation du poignet, et reste logée dans les chairs. Une seconde balle frappe le mur, à trente centimètres du plancher. Le juge t'Serstevens la ramassera, le lendemain, dans la cheminée.

Au bruit des détonations, Mme Verlaine, qui s'était retirée depuis un instant dans la chambre voisine, est apparue. Pendant qu'elle court vers le blessé, Verlaine, subitement dégrisé, ou plutôt passant de la fureur homicide à une violente crise de désespoir, se précipite dans la chambre de sa mère et se jette sur le lit en pleurant. « Il était comme fou, dépose Rimbaud, il me mit son pistolet entre les mains et m'engagea à le lui décharger sur la tempe. »

Verlaine, à cet instant, était-il sincère? C'est douteux. Quelque obscurcie que soit, dans de tels accès, l'image que l'être déchaîné peut se faire de la réalité, il est vraisemblable que persiste encore, à l'arrière-fond de l'esprit, sous vingt couches superposées de rage et d'abrutissement, beaucoup plus de défense personnelle qu'il n'y paraît dans l'incohérence des gestes : instinct vigilant de conservation, ruse semi-consciente, voire même attitude mensongère. Au plus noir de l'ivresse, Verlaine, dans son aveuglement, sait très bien que Rimbaud ne va pas le prendre au mot, qu'il ne va pas l'exécuter froidement.

Personne, dans l'hôtel, n'a soupçon du drame qui vient de se dérouler. Les coups de revolver n'ont provoqué aucun mouvement à l'étage, sans doute vide d'autres occupants à cette heure de l'après-midi. Cependant, quoique légère, la blessure de Rimbaud nécessite des soins immédiats. Quand Verlaine s'est un peu calmé, les trois voyageurs décident de se rendre à l'hôpital Saint-Jean. Dehors, la chaleur est toujours pesante.

Pas un nuage, pas un souffle, rien qui plisse
Ou ride cet azur implacablement lisse
Où le silence bout dans l'immobilité.

A l'hôpital, Rimbaud raconte une vague histoire d'accident. On lui fait un pansement sommaire et le groupe revient à l'hôtel, Verlaine suppliant encore sa victime de ne pas l'abandonner, l'autre résolu plus que jamais à partir. Mme Verlaine, pour couper court à un débat qui risque de tourner mal une seconde fois, et n'ayant plus qu'un désir, c'est que Rimbaud s'éloigne, donne enfin au jeune homme les vingt francs qu'il réclame. Paul sanglote, mais Arthur déjà ne l'écoute plus. Il est près de sept heures. Rimbaud se dispose à descendre pour se diriger vers la gare. Verlaine dit : « Je t'accompagne! » Et la maman trotte derrière.

Verlaine a toujours dans sa poche le revolver chargé. Sa mère et son ami n'ont pas songé à le désarmer, ou

bien son regard leur en a ôté l'envie. Ou, s'il est vrai que Verlaine, à l'hôtel, après son coup de folie, ait mis son revolver dans les mains de Rimbaud, en lui disant : « Tue-moi ! » que Rimbaud n'en a-t-il profité pour confisquer l'arme !

Rue du Midi, aux abords de la place Rouppe, « à l'ébahissement des bons Pelches traînant leur flemme »,

> Dans cette rue, au cœur de la ville magique
> Où les cafés auront des chats sur les dressoirs,

Verlaine, qui ouvre la marche, revient brusquement sur ses pas. Il bredouille quelques paroles que Rimbaud comprend mal. Verlaine aurait parlé de se brûler la cervelle sur le trottoir. Mais Rimbaud se croit l'objet de nouvelles menaces. Peut-être n'a-t-il pas tort... Verlaine, dans un jour de sincérité, avouera son intention meurtrière. Il appellera son premier geste un « attentat », le second un « essai de récidive ». Quoi qu'il en soit, Rimbaud, le voyant fouiller dans la poche droite de son veston, prend peur et s'enfuit à toutes jambes. Verlaine s'élance à sa poursuite. Alors, Rimbaud avise un sergent de ville. Ironie de cette minute ! Rimbaud, le hors la loi, quêtant protection auprès de la force publique ! Rimbaud, le contempteur de l'humaine lâcheté, dénonçant, « donnant » un ami ! Bientôt Verlaine est appréhendé. L'agent invite aussi le requérant et Mme Verlaine à le suivre au poste. Une heure plus tard, après interrogatoire du commissaire, Verlaine est écroué « sous prévention de blessures faites au moyen d'une arme à feu sur la personne du sieur Rimbaud Arthur ». Mme Verlaine et Rimbaud, qui, son train manqué, est maintenant prié de se tenir à la disposition de la justice, s'en retournent, de compagnie, à l'Hôtel de Courtrai.

Ce retour à deux peut sembler étrange, après ce qui vient de se passer. Sans doute, Rimbaud a pour excuse qu'il avait déjà essuyé deux coups de feu sans porter

plainte. Tout de même, je croirais que Mme Verlaine, à cet instant, ne se rendait pas exactement compte des suites graves que pouvait avoir l'arrestation de Paul. Non plus que Rimbaud lui-même.

FRANÇOIS PORCHÉ.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

LITTÉRATURE

André Breton : *Les Vases communicants*, Editions des Cahiers Libres. — Paul Chauveau : *Alfred Jarry ou la Naissance, la Vie et la Mort du Père Ubu*, « Mercure de France ».

Je porte grande attention aux surréalistes. Dois-je mettre en cause une obscure raison personnelle? De bonne heure, je fus sujet de temps en temps à certains malaises indéfinissables : un besoin absolu de séparation, une rêverie intense, une sorte d'attente crispée, tout cela se terminant par une transe où je saisissais quelques feuilles de papier qui se couvraient d'une rapide écriture dénuée de toute hésitation. Nul désir jamais de placer ces feuillets sous des yeux étrangers! En ai-je offert en menues miettes au vent et aux ruisseaux, des papiers ainsi griffonnés? Je connus force étonnement lorsque je sus qu'il existait de jeunes écrivains qui, au nom de théories méditées, quêtaient un mode d'expression qui n'était pas sans rapport avec ce déferlement verbal. C'est vous dire que j'appliquai aux surréalistes une curiosité qui n'était pas désintéressée. Je me hâte de dire que, si je suivais curieusement leurs initiatives, elles me laissèrent presque toujours de l'insatisfaction. Il me semble que ce mode singulier d'expression suppose une dissociation du Conscient et de l'Inconscient que mon expérience m'a fait saisir à vif, mais l'exercice nommé dictée automatique obtient-il souvent cette dissociation? Quant à la transcription des rêves réels, je crois qu'elle soulève plus de problèmes et de difficultés que ne le croient les surréalistes. J'aimerais envisager ces points avec quelque détail; j'en parlerai quelque jour ou je n'en parlerai jamais, le hasard décidera. Je suis de ceux qui, même après avoir médité des années

et passionnément sur une question, n'éprouvent aucun désir d'en parler à qui que ce soit.

Il est arrivé aux surréalistes une aventure. Après s'être affirmés en état de révolte extrême; après avoir cherché la poésie dans tous les états où jaillit la vie personnelle la plus vierge; après avoir fait table rase de la raison et de l'intelligence pour happer dans l'individu les forces sauvages, primitives, indomptées et à jamais rebelles à la domestication, après avoir glorifié ces paroxysmes de détachement du « social » que sont la folie, le rêve, l'activité délirante et incontrôlée de l'esprit, au nom même de l'esprit de révolte, ils ont acquiescé au communisme et à l'activité révolutionnaire. Je n'ai pas à leur demander compte de ce geste et je n'ai pas à leur vanter la société contre laquelle ils se rebellent. Les raisons qui me viendraient à l'esprit ne seraient peut-être pas de très bonne qualité. Ce qui m'égaie, ce sont toutes les contradictions, toutes les gênes, toutes les manières de biaiser, toutes les ingéniosités qu'impose aux surréalistes leur position singulière entre le surréalisme même et le communisme. Le communisme rive l'individuel au social avec les meilleurs crampons d'acier qu'on ait jamais forgés; le surréalisme est en son essence un mode d'expression à l'extrême individualiste et à l'extrême aristocratique. S'il y a des termes qui s'opposent, c'est bien art collectif, art social, art prolétarien et surréalisme.

Ne criez pas trop vite que cette constatation voue au néant l'effort des surréalistes. L'humanité ne les a pas attendus pour vivre de synthèses paradoxales qui défient le bon sens. Le catholicisme, qui a duré et qui dure, est peut-être la plus extraordinaire fusion de contraires qu'il soit possible de rêver. L'expression de Bossuet brille de toutes les magnificences d'une religion qui parle aux sens et à l'imagination, son verbe aux ordonnances souveraines traduit l'habitude de contempler les fermes hiérarchies; il n'en affirme pas moins avec la plus belle sincérité qu'il a pour maître d'éloquence l'apôtre Paul, cet « ign ant dans l'art de bien dire », dont le langage raide, heurté et malhabile choquait les oreilles des Athéniens! Ah! certes, l'effort de synthèse que tentent les surréalistes est à priori déconcer-

tant, mais le monde a vu réussir bien d'autres tentatives aussi décevantes.

Certaines pages du livre de M. Breton nous font entrevoir que, si le communisme triomphe, le surréalisme qu'ils lui ont accroché au flanc lui sera peut-être un léger correctif. D'ores et déjà, M. Breton, assez timidement, s'élève contre le zèle excessif qui pousse tels révolutionnaires à nier tout intérêt à ce qui est « subjectif », à ce qui est singularité individuelle. M. Breton affirme comme légitime et nécessaire ce luxe aristocratique de la vie individuelle avec ce qu'elle a d'irrationnel, de fantasmagorique et d'indomptable. Grâces lui soient rendues pour un tel souci!

Le présent livre de M. Breton (**Vases communicants**) est consacré à l'étude des rêves, ce qui est un problème cher aux surréalistes. Sur cette question, M. Breton, enserré entre la foi communiste et l'indépendance surréaliste, nous offre de bien singulières attitudes. Il est à moitié un révolté farouche et à moitié un croyant, dont l'esprit docile s'en voudrait de chicaner son *Credo*. Dévoué corps et âme à la religion matérialiste, il s'efforce de réfuter toutes les doctrines du rêve qui lui paraissent procéder de l'idéalisme et de l'esprit capitaliste. Il essaie même de détruire le thème rebattu de l'opposition entre l'action et le rêve, qui se réconcilieront d'eux-mêmes dans la société parfaite dont il annonce l'avènement. Puisse la réalité ne pas se révolter contre ce décret conciliateur!

Peut-être suis-je vieux jeu. Mais je me permets humblement de défendre contre M. André Breton l'homme sans éclat et sans panache qui s'attache à voir clair dans ce qui est sans aucun souci de transformer le monde. Les hommes de parti ne chérissent guère celui qui n'a point d'autre dessein que de regarder avec exactitude; ils l'appellent timide et couard, mais ils craignent avant tout ces constats purs et simples qui sont souvent fort gênants pour leurs affirmations péremptoires. Sous le couvert de la connaissance désintéressée, ce sont des choses bien hardies qui sans bruit sont entrées dans le monde et jamais elles n'y seraient entrées par une autre voie. Il faut défendre à tout prix, aux temps où nous vivons, la contemplation désintéressée contre les

transformateurs acharnés du monde! Il est beau de disserter sur l'enthousiasme patriotique ou révolutionnaire; mais il est fort intéressant de savoir ce qui se passe au juste dans la tête et dans les nerfs d'un homme qu'on dévoue avec des mots magnifiques au pays ou à la révolution. On peut prendre de fort belles attitudes à propos de la philosophie de M. Bergson. Mais le chercheur qui, sans fracas, recommence les expériences de Fabre qui servent d'appui à M. Bergson et en rectifie les résultats, ne fait pas œuvre vaine...

Tout en reconnaissant la fécondité des recherches de Freud sur les rêves, faut-il accepter servilement toutes ses affirmations? N'y a-t-il pas des distinctions à faire dans ce monde complexe des rêves? Sont-ils tous justiciables des explications freudiennes? M. Breton n'a-t-il pas quelque doute lorsqu'il arrive à s'expliquer si exactement et si minutieusement la signification d'un de ses rêves? Ne fait-il pas trop confiance à l'intelligence pour expliquer le monde du rêve? Faut-il prendre comme parole d'évangile la clef freudienne des songes? Les axiomes freudiens (strict déterminisme mental, exacte finalité du rêve), avec quelle approximation enserrent-ils la réalité vivante?

Sommes-nous enfin à un moment de l'évolution des sciences où nous soyons forcés d'entrer dans l'étau qui a pour branches le matérialisme et l'idéalisme? Il faut aujourd'hui beaucoup de décision pour associer le mot matérialisme au mot scientifique. Le matérialisme a été jadis une hypothèse plausible en marge des sciences. Aujourd'hui, c'est une doctrine dont l'autorité est du même ordre que celle des religions révélées. Je crois que vous embarrasseriez fort certains des physiciens en leur demandant s'ils sont matérialistes on non. Ils diraient sans doute que la question ne se pose plus ainsi. Bertrand Russel a écrit au début de son « *Analyse de l'Esprit* » : « Un matérialisme à l'ancienne manière n'a aucune aide à attendre de la physique moderne... » Matérialisme? Idéalisme? Deux mots qui assez souvent suscitent en écho le mot verbalisme! Et maintenant, si je jette un regard sur l'état présent de notre littérature, je dis : Nous sommes à un moment où nous avons besoin du surréalisme. J'irai plus loin : Il n'y a pas de grande œuvre qui ne porte

en elle, volontairement ou involontairement, sa part de surréalisme. Que M. Breton s'amuse aujourd'hui à piquer les fleurs surréalistes sur l'étoffe fanée et élimée du bon vieux matérialisme, cela ne change rien à l'affaire.

Passer des surréalistes à Alfred Jarry se fait avec aisance puisqu'ils l'ont avoué pour l'un de leurs intercesseurs. M. Paul Chauveau, qui consacre à Alfred Jarry (**Alfred Jarry ou la naissance et la vie du Père Ubu**) un livre intelligent, écrit dans une langue élégante et semé çà et là de réflexions qui sont de beaux coups de sonde en profondeur, ne manque pas de prétendre que Jarry demeure un écrivain très actuel. Un simple rapprochement pourra nous le faire sentir. M. Chauveau écrit à la page 176 :

Jarry, très tôt et pour toujours, s'est cru parfaitement libre de se... foutre (c'est le seul terme exact) de tout et de tous. Sans doute s'en faisait-il même un devoir...

Et, à la page 220, M. Paul Chauveau cite cette phrase fort suggestive de M. Bernanos :

La jeunesse française ne s'y trompe pas; sommée de se rallier tout entière à l'optimisme officiel, elle préfère ne pas s'embarrasser de distinctions subtiles et risque de pratiquer bientôt l'optimisme total, c'est-à-dire de se foutre de tout...

Il ne faut pas se le dissimuler, l'expérience de la guerre et l'expérience de l'après-guerre ont parlé d'une manière si claire et si impérieuse qu'en marge de tous les partis de droite et de gauche se forme un immense parti de sans-parti qui à leur insu ont le même mot d'ordre. C'est un mot bref et énergique qu'ils adressent d'un cœur convaincu à l'humanité, à la vie et à la société. Il est le premier mot d'*Ubu-roi*. Il est sans équivoque et sans appel. Si vraiment les efforts accumulés par l'humanité en des siècles et des siècles de douleur et de sang aboutissent à ce mot du père Ubu, le comique de cet étrange univers dépasse tout ce qu'il est possible d'imaginer. Le succès inouï du roman de M. Céline, *Voyage au bout de la nuit*, est plein d'enseignements. Oui, d'année en année la silhouette du père Ubu prend de l'ampleur et du rayonnement. A en croire le *Roman de*

Renard, pape, moines, rois et autres s'étaient tous engagés dans l'ordre de Renardie. On peut se demander si l'humanité d'aujourd'hui ne s'est pas engagée en chœur derrière la bannière triomphale du Père-Ubu. Qui est le vrai vainqueur du cataclysme mondial? Certains n'hésitent pas à répondre : le Père Ubu, et ils donneraient volontiers à notre temps cette enseigne : « l'Après-guerre ou l'apothéose du Père Ubu ». M. Paul Chauveau a fort bien montré cette résurrection récente du Père Ubu et ses raisons profondes.

Jarry, c'est évidemment trois questions : la signification de son étrange vie, l'aventure d'Ubu-Roi et le reste de l'œuvre. Avant tout, c'est la vie de Jarry qui nous intéresse, car elle semble avoir été conduite par une pensée philosophique qui lui confère une valeur allégorique. Cette vie excentrique et absurde révèle à sa manière une qualité héroïque. Jarry s'est offert en hostie à la dérision et à l'absurdité du monde. Cette vie est une sorte d'épopée humoristique et ironique, qui est poussée jusqu'à la destruction volontaire, bouffonne et minutieuse de soi-même. L'enseignement de Jarry pourrait se résumer ainsi : tout homme peut bafouer la cruauté et la stupidité de l'univers en faisant de sa vie propre un poème d'incohérence et d'absurdité. Çà et là, M. Paul Chauveau a senti vivement cette signification; il eût pu l'accuser davantage. Il ne faut pas craindre de mettre en vif relief ce qui a du caractère. Il y aurait toute une étude à faire sur cette curieuse famille d'esprits qui ont donné à la vie une dimension d'humour et d'ironie. Ils ne sont pas toujours faciles à reconnaître, car bon nombre d'entre eux ne laissent pas voir leur jeu. Le point de perfection de l'humour comme règle de vie peut être un implacable sérieux qui ne se dévoile jamais. Il est des humoristes essentiels si maîtres d'eux-mêmes qu'ils s'en vont, emportant avec eux le fin mot de leur jeu. Il y a peut-être de l'humour en ce César qui accomplit avec une parfaite gravité des sacrifices auxquels il n'accorde point la moindre créance; il y a peut-être de l'humour dans cet Auguste qui au dernier moment identifie sa vie à une comédie; il y a peut-être de l'humour dans ce Sylla qui fait couper tranquillement des milliers de têtes et puis s'en va planter des choux; il y a peut-être de l'humour dans ce

Talleyrand qui, célébrant la messe à la Fête de la Fédération, pousse le coude de son compère La Fayette en lui disant : « Surtout, ne me faites pas rire » ; il y a peut-être de l'humour dans ce Fouché qui mitraille consciencieusement à Lyon des milliers de gens pour des opinions qui lui sont fort indifférentes...

M. Chauveau esquisse avec charme l'atmosphère de cette ville de Laval où Jarry vit le jour. Il s'étonne un peu qu'elle ait engendré pareil enfant terrible. Puis-je faire remarquer que Jarry révèle bien plus de traits du fantaisiste de province qu'on ne l'a jamais pensé? Le Parisien n'a aucune idée de ce que peut être la gouaille de certains jeunes gens de province qui, n'ayant pas les alibis de la vie parisienne, sont contraints de mettre cette gouaille dans leur vie elle-même.

M. Chauveau tranche avec un peu de facilité le problème d'Ubu-Roi. Il y a des chances pour qu'on n'arrive jamais à savoir la part exacte de Jarry dans la confection de cette pièce. Il faut bien dire qu'on est un peu déçu et à la représentation et à la lecture. Il se peut que la célèbre pièce tombe en abandon et que le père Ubu n'en continue pas moins dans les imaginations une vie ample, touffue, bourgeonnante qui n'est pas près de s'éteindre. Je m'étonne que M. Chauveau, lorsqu'il a rencontré ce problème : « Alfred Jarry est-il oui ou non l'auteur d'*Ubu-Roi?* » n'ait pas songé à comparer la langue et le style d'*Ubu-Roi* avec la langue et le style des autres ouvrages de Jarry. Cette comparaison laisse des perplexités. Si vous êtes des gens que rien ne décourage, essayez de lire d'un bout à l'autre *César-Antéchrist,* cette œuvre théâtrale ou plutôt ce conglomérat de scènes hétéroclites. L'un des fragments est une réduction d'*Ubu-Roi.* Or, dans ce fragment comme dans la grande pièce elle-même, Jarry oublie totalement une forme d'expression qui lui est chère, qui lui est même une délectation amoureuse : je songe à une sorte de langue qui représente assez bien la manière dont le symbolisme un moment transforma notre prose. Oyez parler César dans cette pièce :

La mort est le ressaisissement concentré de la Pensée; elle ne s'étoile plus infiniment vers le monde extérieur; sa circonférence, nyctalope pupille, se rétrécit vers son centre; c'est ainsi qu'elle

devient Dieu, qu'elle commence d'être. La mort est l'égoïsme parfait et la véritable... Mieux vaut qu'elle entraîne d'autres morts vers la sienne, inverse d'un bâillement sympathique. Christ qui vins avant moi, je te contredis comme le retour du pendule en efface l'aller. Diastole et Systole, nous sommes notre Repos. Primitif et primordial, tu promis aux esprits bruts non dégangués de la chair et de l'amour la vie éternelle; je leur promets l'éternelle mort qui crée la vie comme le noir la lumière et le ressac des burins charnus l'imprimante crête des traits montagnes.

Voilà qui est du Jarry pur. Dans *Ubu-Roi,* soit dans la grande pièce, soit dans la réduction insérée dans *César-Antéchrist,* rien ne rappelle ce mode d'expression. Je n'en tire aucune conclusion; je sais trop à quelles méprises peut conduire ce genre d'expertise. Je trouve aussi que M. Chauveau passe un peu vite sur les divers ouvrages de Jarry. Vous voulez faire de moi un lecteur fervent d'Alfred Jarry. Je le veux bien, mais aidez-moi à pénétrer dans ces livres qui ont tendance à vous tomber des mains. Dix pages des *Minutes de Sable Mémorial* ou de *l'Amour absolu,* et les pages les plus compactes de Marcel Proust vous apparaissent une fraîche détente... M. Chauveau avoue que mis à part *Ubu-Roi,* les autres ouvrages de Jarry sont fort peu connus. « On ne les lit guère, dit-il, et peut-être ne sont-ils pas, ici et là, fort lisibles. » Il se peut même qu'ils soient à peu près illisibles.

Il y a un problème. Il y a tellement un problème que je l'exprimerais volontiers ainsi : les ouvrages de Jarry sont illisibles, ils sont d'arides champs qui découragent, mais dès qu'un prospecteur au regard exercé s'y attache un instant, il ne tarde pas à découvrir que ce sont d'arides champs de... diamants. Ne cherchez point dans *les Minutes de Sable Mémorial,* ni dans *l'Amour absolu,* une histoire à suivre; vous seriez déçus. Entrez là dedans au hasard avec en main la baguette du sourcier et cherchez les veines de métal précieux. Il y en a à profusion. Allons-y. J'ouvre au hasard les *Minutes de Sable Mémorial,* je tombe à la page 81 :

Et l'éventail de leurs yeux verts palpite comme les palmiers libyens.

Prononcez plusieurs fois cette phrase! Non, Flaubert n'a

jamais mieux rythmé et n'a jamais mieux fait chanter une phrase... Elle est musicalement belle en soi. « Et l'éventail de leurs yeux verts », quelle originalité métaphorique! Je poursuis : « Et les ajoncs ont fleuri comme des moules qu'on ouvre. » Curieux sens des correspondances! Je suis mis en appétit. Je vais à la première page. Les premières lignes m'accrochent :

Sur l'écran tout blanc du grand ciel tragique, les mille-pieds noirs des enterrements passent, tels les verres d'une monotone lanterne magique.

Décidément, je m'intéresse. Sens original, surprenant et très sûr des correspondances, harmonie intérieure de la phrase qui peut satisfaire l'oreille la plus fine et la plus exigeante, mais c'est quelque chose!... Je tombe à la page 32 : M. Ubu est en présence de M. Achras qui lui présente ses polyèdres.

Lentes, lentes, d'un mouvement invisible, rampaient visqueusement sur la scène sans plancher et précédaient Achras saluant d'effroi les trois caisses badigeonnées de sang de bœuf, les trois caisses de bagages de M. Ubu, juxtaposées et coalescentes comme les huîtres cramponnées à la même roche.

Lisez, relisez à haute voix. Harmonie intérieure satisfaisante, rythmes complexes et exacts. Tournez et retournez la phrase. Elle vous enchante et elle vous stupéfie. Pourquoi? Oh! c'est simple, par l'alliance d'une infinie cocasserie de pensée au don des beaux rythmes, de l'harmonie soutenue et à un sens prodigieux et humoristique des correspondances... Ces dons ne sont pas si courants! Et la scène elle-même. Ubu sortant de sa valise sa conscience, couverte de toiles d'araignée, et un joli pal nickelé, « portatif comme une canne à pêche », dont M. Achras va éprouver la pointe dans une partie charnue de sa personne... elle révèle une cocasserie ébouriffante d'imagination! Les livres de Jarry vous tombent des mains, mais Jarry a découvert dans l'infinie cocasserie de l'Univers un frisson nouveau.

Maintenant, appréciez ce vers :

La lune ombre de sang l'acier de son croissant.

Et celui-ci :

Mettez vos manteaux bleus et gris, toits centenaires...

Que dites-vous de la qualité musicale de ces deux autres :

Vol erratique des planètes septénaires.

Et :

Le Temps sous les Pandanus sonne son cor.

Et cette vision étrange, suggestive et presque magique :

Les toits sont des cercueils qu'ont cloués des marteaux
Au ciel lunaire...

Je glanerais mêmes trouvailles dans *l'Amour absolu.* Que dites-vous de ce trait (page 73) : « Joseph de sa varlope fait germer les copeaux comme de petites cornes » ? Et de celui-ci (page 76) : « Son silence laisse retomber l'or de toutes les traînes » ?

Appréciez enfin ce mélange savoureux de cocasserie métaphorique et de musique :

Toute la nuit, la voix des rossignols, héritiers de la scie négligée du notaire, dans les platanes des quinconces de Lampaul, promène ses brouettes qui réclament de l'huile.

Très curieux, en vérité!

GABRIEL BRUNET.

LES POÈMES

Henri de Régnier : *Choix de Poèmes,* « Mercure de France ». — Jean Lebrau : *Quand la Grappe mûrit,* « la Muse Française ».

Jouissance précieuse et rare, je l'avais par moi-même éprouvée, pour ma joie : d'un coup d'œil établir un choix, parcourir l'œuvre, dans son ensemble, d'un poète que j'admire et que j'aime, pour une lecture qui la résume. Lorsque l'œuvre est considérable en nombre non moins qu'en valeur — c'est le cas d'Henri de Régnier — le choix sera toujours insuffisant au gré de ceux qui la goûtent, et il demeure arbitraire. Le **Choix de Poèmes** que nous offre l'auteur ne manquera pas d'apparaître le meilleur, puisqu'il est déterminé par des motifs intimes qui, lors même que nous n'en pénétrons pas le secret, témoignent d'une dilection et, je suppose, d'une satisfaction de la conscience du poète doublé d'un critique,

d'un critique s'exerçant sur ses propres productions. Henri de Régnier, je ne l'oublie pas, s'en défend : « En choisissant la matière de ce recueil dans les neuf volumes de vers que j'ai publiés, de 1887 à 1928, je me suis efforcé de ne pas céder à mes préférences personnelles et de donner, de chacun d'eux, les pièces qui me semblaient en représenter le mieux les intentions et en caractériser l'esprit. » Peut-être Henri de Régnier n'a-t-il pas été sensible à ce qui m'est apparu étrangement évident à le relire sous cette apparence coordonnée et significative, *tel qu'en songe* non point, mais *tel qu'en lui-même* son choix nous le présente; nul poète peut-être, si abondant et divers qu'il puisse nous apparaître, ne se révèle aussi constant, aussi fidèle à soi dans l'évolution de sa pensée, de son expression, de son art. Certes, je ne le nie point, à confronter la facture à la fois contrainte et, sinon relâchée par endroits, heurtée volontairement par saccades des *Premiers Poèmes* ou des *Poèmes Anciens et Romanesques* avec la tenue de plus en plus rigoureusement classique de *la Cité des Eaux* ou de *Vestigia Flammae*, la facture si originale et savamment libre de *Tel qu'en Songe* ou des *Odelettes* ou des *Roseaux de la Flûte* à la science parnassienne de *la Sandale Ailée* ou de la plupart des sonnets d'évocation amoureuse, ancienne ou héraldique, on ne peut qu'être émerveillé de la multiplicité des ressources techniques dont disposa le poète au cours de sa carrière; sans doute aussi les frémissements contenus, souvent fébriles, parfois langoureusement évocateurs de légendes ou cabrées en son souvenir ou à demi effacées dans les brumes de ses rêves, diffèrent jusqu'au prodige des visions nettes, assurées, hautaines, et, encore une fois, classiques des recueils où il n'en est plus à conquérir, mais où il domine sa maîtrise. Le fécond enseignement du spicilège composé par Henri de Régnier provient de ce que, volontairement ou non, il y décèle à nos regards le fil conducteur, le lien d'un moment à l'autre de sa création, et nous percevons de combien d'éléments moins dissemblables que joints par les nœuds les plus subtils, parfois évidents à qui sait comprendre, il accumula sans défaillance en son œuvre si grande les puissantes et fortes richesses. Jamais il n'a fléchi; les pièces où il reprend des thèmes

analogues en des termes trop voisins sont nécessitées par le désir de serrer de plus près la matière et de renforcer au mieux de ses exigences l'expression; on s'en aperçoit, les redites de ce genre, parfois choquantes dans une œuvre isolée, sont d'importance minime. Si j'ai, pour ma part, regretté qu'Henri de Régnier ait toujours maintenu leur présence cumulative dans quelques-uns de ses recueils, je m'en rends compte, il lui répugnait de prononcer et de préférer; il laisse ce soin aux lecteurs... Je m'arrête. H. de Régnier, dont je m'enorgueillis d'avoir éprouvé dès nos communs débuts la valeur généreuse et durable, sans en avoir jamais douté et dans une fraternelle et absolue admiration d'année en année grandissante, et avec plus de clairvoyance et plus de raisonnement contrôlée mieux en moi-même, Henri de Régnier, ce n'est pas la première fois que je le proclame, et je souhaite l'occasion de le proclamer maintes fois encore, Henri de Régnier, des poètes de notre génération, des poètes de mon âge, est, à mon jugement, celui qui est le plus complètement un poète absolu, tel qu'on le concevait aux âges passés; il est le descendant le plus légitime de la plus haute lignée française, qui commence avant Ronsard et ne s'achèvera qu'à la mort de la pensée et de la langue de notre pays.

En appendice au livre, une notice bio-bibliographique extraite des *Poètes d'aujourd'hui,* une bibliographie qui a, je le crains, l'inconvénient de n'avoir pas été mise à jour : l'auteur du présent article regrette, par exemple, de n'y trouver mentionnée aucune des pages de ferveur réfléchie et, il l'ose dire, affectueuse, qu'il a pris à cœur dans *Mes Souvenirs du Symbolisme,* dans *la Lignée de Baudelaire,* ailleurs à plusieurs reprises, de consacrer à la gloire d'Henri de Régnier. Ces omissions ne sont pas les seules, si elles sont celles dont il se soit le plus aisément aperçu. Elles disparaîtront, je pense, à mesure que seront tirées des éditions nouvelles de ce beau *Choix de poèmes.* L'essentiel est qu'on retrouve à leur place, rangés parmi les autres, ces poèmes que sont le *Salut à l'Etrangère, la Gardienne, le Vase, le Bûcher d'Hercule, Salut à Versailles, la Lune Jaune* et *le Bonheur, le Jour et l'Ombre* et *Menace* et *le Reproche,* la *Lettre de Rome, la Maison sur la Thève, Consolation à Ariane...* Je

cite ceux-là, pourquoi? J'en citerais une liste aussi parfaite et égale, en omettant par volonté chacun de ces titres.

Quand la Grappe mûrit, quand chaque grain s'en emplit d'un suc savoureux, parfumé, rafraîchissant et délicieux, selon sans doute l'excellence du plant et la prédestination du terroir, selon aussi cependant les soins et la capacité native du vigneron, on peut être le poète Jean Lebrau, et sa grappe mûrira d'une sève et d'une lumière incomparables, le vin exalte, enivre et assagit; il chante et il grandit, emplit le cœur et le cerveau. Que de recueils de vers charmants et sûrs, simples, naturels, Jean Lebrau a prodigués sous des titres tels que *le Ciel sur la Garrigue, la Rumeur des Pins, Alphabet de la Fleur, Couleur de Vigne et d'Olivier,* que de recueils sensibles l'ont placé dès longtemps parmi les poètes les plus vrais, les plus délicats et vibrants de sa génération! Mais le nouveau recueil où s'amplifient, s'ordonnent, se combinent et s'assurent à jamais ses qualités éminentes et ses dons de naissance, le met au rang des plus hauts et des meilleurs d'entre les poètes personnels qui, insoucieux de ce qui se fait ou se cherche dans un milieu ou dans leur temps, produisent en obéissant à la seule inspiration qui leur est spontanée et dans un monde qui est le leur. A qui de ses émules de l'heure présente Jean Lebrau désormais ressemble-t-il? Il y a un ton Jean Lebrau, une langue, une sensibilité qui sont les siennes. Elles n'appartiennent à nul autre.

Peut-être trouvera-t-on qu'il s'expose à abuser parce qu'il restreint les sources, parfois, de ses émerveillements en présence de la nature? Je crois injuste, si ses comparaisons, ses métaphores, proviennent à peu près sans exception de l'observation assidue du règne végétal, de le lui reprocher. C'est un bien que, lassé des redites jolies, fines souvent si l'on veut, mais les mêmes inlassablement dont les poètes en chambre se transmettent de siècle en siècle le secours prodigieux, un poète ingénu vive parmi les herbes, aimant les fleurs d'un vrai amour, les observe, les connaisse, s'en serve non plus par une ruse de rhétorique, mais parce que cela lui est naturel et nécessaire. De la respiration même des corolles, semble-t-il, Jean Lebrau tire la matière de ses vers. La spéculation métaphysique le tourmente moins; il n'est pas un

Vigny, il s'étend crûment sur le sol herbeux et ne recherche pas le parquet roulant de *la Maison du Berger*. Sa province, son champ, une prairie, un jardinet modeste, le vent doux ou rude, le passage bienfaisant d'un rayon du soleil, la froide caresse de la lune, l'agneau délaissé, une belle fille qui court, la vue soudaine de quelques fruits juteux, l'ombre d'une branche sur la blanche façade de la maison, la surprise d'une eau qui jase, tout le lie au terroir, au ciel, aux gens de son terroir; il y subit son tourment, il s'éprend de ses joies; il en a compris les tristesses qui le touchent; il en chante l'espérance qu'elle demeure ou s'envole. Son sentiment s'y marie, son amour s'y approfondit. Il est homme merveilleusement, parce qu'il s'y complaît et ne s'efforce pas, se montrant sans retenue ni sans fausse attitude, ni désolé ni fier, témoin assidu, attentif, intelligent et bon. Et quel maniement des coupes variées du vers, quelle souplesse aisée et forte :

Aux plaintifs rameaux du pin
L'aubépin
Mêle sa floraison claire
D'avril et d'amour
Où la nuit s'éclaire
Quand la fin du jour
Confond leur étreinte,
Le parfum, la plainte...
Le vent berce le vieux pin
Avec le jeune aubépin
Dans une tendre lumière,
L'un prodiguant son odeur
Printanière
L'autre l'antique rumeur
Où semble exhaler la terre
Sa douleur,
Irisant d'un pleur
Chaque fleur.

Et les cadences de l'alexandrin traditionnel ne lui sont pas moins familières et soumises :

Des routes du matin la blancheur est légère
Comme les blanches fleurs où court un vent d'azur
Et comme le nuage aux palmes de fougère,
Comme l'herbe au ruisseau, lui-même au caillou pur.

Au vieil arc du portail légère est la glycine,
Légère la servante à la pierre du puits
Et légère la robe où son corps se devine,
Légère la rosée aux tonnelles de buis...

Cette netteté d'évocation par des moyens si dépouillés d'emphase n'eût-elle été pour plaire par-dessus tout au grand Moréas des *Stances?* Ce nom de poète s'impose, Jean Lebrau.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

Alfred Jarry : *L'Amour absolu,* Les Marges; *Les minutes de sable mémorial,* Fasquelle. — Robert Poulet : *Le meilleur et le pire,* Denoël et Steele. — Jean Martet : *Les Cousins de Vaison,* Albin Michel. — Théo Varlet : *La Grande Panne,* Editions des Portiques. — André Maurois : *L'Anglaise et quelques autres,* Nouvelle Société d'Edition. — Pierre La Mazière : *Marie de La Roquette,* Editions Baudinière. — Mémento.

Dans le recueil d'impressions et de pensées subtiles qu'il vient de publier, *l'Amour du Prochain,* M. Jacques Chardonne observe que le romancier est hors la vie : « Les mots qu'il écrit, dit-il, n'ont pas leur équivalent sur terre : ce sont les projections d'une autre réalité, valable pour des temps indéfinis : *et, plus il est attaché à l'expérience, soumis au vrai, plus il s'approche des régions de féerie* ». Remarque profonde, et dont l'exemple des conteurs vérifie la justesse, par une contre-épreuve. Plus, il est vrai, un auteur romanesque est absent de ce qu'il écrit, plus il multiplie les inventions merveilleuses et s'éloigne de la vraisemblance. L'imagination qu'il déploie dans le fantastique ou l'abstrait n'engage pas son moi intime. Ce n'est qu'en forçant la réalité à resssembler à son rêve, ou qu'en modelant son rêve sur la réalité qu'il trahit son désir d'une vie morale ou sentimentale autre que celle qui est sienne. Et s'il est poète, il enveloppe seulement la réalité de musique en l'élevant sur le plan de la fantaisie. Un Hugo se révèle moins sensible en composant son chef-d'œuvre épique *La Légende des siècles,* qu'un Flaubert en écrivant *Mme Bovary* ou *L'Education;* et c'est parce qu'il manquait d'imagination sentimentale, c'est-à-dire d'aspiration au bonheur par l'amour, que Théophile Gautier composait des contes comme *Le roman*

de la Momie. D'une manière générale, on peut dire que l'intellectualisme pur éloigne l'artiste du vrai, et l'incite à se livrer à des spéculations où ses facultés s'exercent gratuitement. Témoin : Edgar Poe. Ainsi des songes dont les plus complexes sont les moins significatifs, psychologiquement parlant. Longtemps, d'ailleurs, ces diableries qu'on voit aux tableaux de Bosch, par exemple, les alimentèrent; et l'œuvre d'un Blake est plus près du délire mystique ou de la folie métaphysique que du tourment de désirs, en mal d'accomplissement. Ces réflexions me sont suggérées par divers ouvrages, de caractère sur-réaliste, que je viens de lire, et en tête desquels il faut placer deux petits livres : **L'amour absolu** et **Les minutes de Sabie mémorial** d'Alfred Jarry, qui, tirés naguère à un nombre infime d'exemplaires, font, aujourd'hui, figure d'inédits. Jarry que l'on connaît seulement pour sa guignolesque création d'Ubu apparaît comme le précurseur des écrivains d'inspiration onirique. Il a sa place tout à côté de Lautréamont, à la fois par son œuvre et par sa personne, qu'il ne m'appartient pas d'étudier, ici, d'après la biographie que vient de publier M. Paul Chauveau, et qui complète *Le sur-mâle de lettres* de Mme Rachilde. Mais qu'est-ce que *L'amour absolu,* sinon une espèce de confession fort cynique sous le couvert de la fiction la moins cohérente et la moins compréhensible qui soit? A lire ce singulier ouvrage, on le croirait tout exprès écrit pour illustrer le fameux complexe d'Œdipe. Jarry s'y appelle Emmanuel Dieu, et confond son histoire à celle de Jésus. « S'apercevoir que sa mère est vierge... » Je passe, ne me sentant pas de goût pour le genre de blasphèmes auxquels se livre le malheureux dipsomane. Mais Mme Rachilde — que cite le Dr Saltas dans la préface qu'il a écrite pour *L'amour absolu,* préface qu'il a nourrie de curieux souvenirs — a raison d'admirer une chose comme celle-ci : « Le sexe de Varia est l'œillère d'un masque », qui rappelle certaines peintures de M. Picabia... Il en est d'autres qui ne dépareraient pas l'œuvre de M. Léon-Paul Fargue, si — en revanche — les poèmes en vers et en prose qu'on trouve dans *Les minutes de sable mémorial* ont tout l'air de mystifications. L'historien de lettres voudra, cependant,

posséder ce recueil dans lequel on voit, déjà, apparaître Ubu, et qui s'orne de gravures de l'auteur, très savantes en dépit de leur apparente naïveté.

Point de meilleur introducteur que Jarry au volume de M. André Breton : *Les vases communicants,* qui contient, sur les rêves, des pages fort pertinentes. M. André Breton, qui partage l'avis de M. Pierre Reverdy que « le rêve tient lieu de pensée », est doué, cependant, d'un esprit philosophique très délié, et il enchaîne avec rigueur ses raisonnements. Mais je ne partage pas sa certitude quant à l'existence du subconscient. Je suis convaincu, au contraire, avec le Dr Wilhelm Skekel, le disciple dissident de Freud, non que *nous ne pouvons,* mais que *nous ne voulons* pas voir ce qui nous gêne, et que nous mentons autant à nous-mêmes qu'aux autres. M. André Gide a fort bien vu cela à qui M. Léon-Pierre Quint vient de consacrer une lucide étude. On croit ce qu'on a besoin de croire. De là les mythes... et les mythomanes. Ce qu'il y a de plus remarquable dans le petit livre confessionnel de M. Breton, c'est l'explication qu'il donne ou l'*historique* qu'il fait, en toute sincérité, il me semble, des deux songes qui l'ont visité.

Qu'un poncif freudien soit en train de se créer, et qui — dans le rêve — substitue *les accessoires* aux éléments diaboliques d'autrefois, cela est incontestable. Nous n'en avons pas fini de voir intervenir dans les songes la tirelire ou le parapluie symbolique, à la place des spectres et des vampires dont le Romantisme abusa... Mais M. Robert Poulet (l'auteur de ce livre remarquable, *Handji*), qui semble vouloir se classer dans la catégorie des rêveurs éveillés, se plaît à recourir à l'hallucination, et à user de la fantasmagorie dans ses romans. En quoi sa sincérité m'est suspecte... Cette fois encore, avec **Le meilleur et le pire,** c'est une suite d'hallucinations qu'il fait se dérouler sous nos yeux en un récit, à proprement parler surréaliste par la singulière combinaison qu'on y trouve de trivialité et d'extravagance. Une femme qui porte le nom baroque de Catherine Jamaufle quitte Mézières pour venir vivre un mois d'aventures à Paris. Quelles aventures! Et quel Paris! J'avoue que je saisis mal — à commencer par ce qui se passe dans le train entre

elle et un bourgeois de sa ville natale — le caractère exact des événements dont elle est l'héroïne. C'est confus à plaisir, et d'une bizarrerie qui doit cacher des merveilles psychanalytiques, mais où je ne vois autre chose qu'une sorte de transfiguration décevante ou de fallacieux mirage.

M. Jean Martet, qui a lié son nom à la mémoire de Georges Clemenceau, est aussi l'auteur d'œuvres romanesques très attachantes, et j'ai déjà dit, à cette place, à propos de *Dolorès*, de *Gubbiah* et de *Marion des neiges*, que je le tiens pour un conteur de la lignée d'Alexandre Dumas. Il écrit mieux — je veux dire plus purement — que son illustre devancier, et les sujets qu'il choisit de traiter ne sont jamais vulgaires. A preuve, encore, **Les cousins de Vaison**, dont le protagoniste, un jeune rédacteur dans un ministère, descend chez un oncle, à Carpentras, dans l'espoir de s'informer d'une secte étrange, dont le hasard d'une lecture lui a fait soupçonner l'existence. Présenté à une cousine, Augusta, d'une beauté quasi divine, et qu'on appelle Dea Dia, il s'éprend d'elle sur-le-champ, mais voit sa demande en mariage repoussée, sans motif valable. Il s'indigne, s'emporte, et, enragé de faire la lumière, finit par apprendre que Dea Dia est une manière de vestale, l'incarnation, plutôt, d'une déesse dont le culte naturiste n'a cessé d'être pratiqué à Vaison, depuis le temps de la domination romaine... M. Martet mène son récit avec une bonhomie nonchalante où il entre beaucoup d'art; mais il ne peut faire qu'on ne saisisse tout de suite la clef du mystère qui en constitue l'attrait. Je crois qu'il aurait dû suppléer à cet attrait défaillant par l'étude ou la peinture de la secte des « Implorants ». On ne sait rien de Dea Dia, sauf qu'elle a causé, comme les vierges qui l'ont précédée dans sa fonction sacerdotale, de profonds désespoirs amoureux. Et l'on ignore tout, aussi, ou à peu près tout, sinon de la religion dont elle entretient la flamme, du moins des rites qui entourent cette religion.

La Grande Panne de M. Théo Varlet est un excellent roman de merveilleux scientifique et qui, fort bien mené, à la cadence d'un reportage, ne cesse un seul instant d'intéresser. D'une tentative pour atteindre la lune, en obus-fusée (cet obus fait un peu Jules Verne), une « astronaute » améri-

caine a rapporté des poussières cosmiques qui, traitées aux rayons Rœntgen, développent un pullulement de corpuscules, puis de végétations, puis de monstres du genre des Xipéhuz de M. J.-H. Rosny aîné. Cette faune se nourrit d'électricité, elle désorganise de fond en comble le machinisme terrestre, jusqu'à ce qu'on lui coupe partout les courants... Si l'intrigue amoureuse que M. Varlet a cru devoir insérer dans son récit y paraît falote, en revanche l'appareil parascientifique de celui-ci est remarquablement composé. Il faut retenir, à sa base, la notion — très probable — que notre mode d'existence est une fleur de serre exceptionnelle qui ne dure que grâce à l'écran de l'atmosphère contre la nocivité de l'éther; que nous sommes une localisation très particularisée, et isolée sous vitre, de la vitalité universelle; en désaccord complet avec elle. *La Grande Panne* révèle une imagination d'une qualité rare et de fortes connaissances chez son auteur.

Dans la collection *Elles,* où ont déjà paru, entre autres, *L'Allemande,* par M. René Jouglet, et *La Russe,* par M. Georges Imann, M. André Maurois — qui est la fécondité même — publie, à son tour, **L'Anglaise,** et je n'aurais pas à en parler dans cette chronique de la littérature romanesque si, au lieu de l'essai qu'on lui demandait, l'auteur d'*Ariel* n'avait donné une série de nouvelles... Y trouve-t-on, du moins, en une suite de portraits, comme fit naguère M. Paul Bourget, une sorte de synthèse de la femme d'outre-Manche, à défaut de la peinture de ce « personnage abstrait qui n'existe pas »? Non. Il y a bien quelques figures d'Anglaises dans le recueil de M. Maurois, mais aussi des Françaises et des Américaines, et de jolies histoires, tout simplement. C'est tromper sur la marchandise! se récriera-t-on. Ne dramatisons pas, ni ne boudons notre plaisir. Félicitons, plutôt, M. Maurois d'avoir réussi, par un subterfuge, à faire accepter par un éditeur un petit volume de nouvelles... Celui-ci, quoique composé de morceaux d'inégale valeur, contient deux ou trois récits tout à fait dignes des meilleures pages de *Bramble.* J'ai particulièrement goûté, pour l'exactitude et la finesse de l'observation : *Le porche corinthien, Masques noirs* et *Le coucou* qui sont, d'ailleurs, des études du caractère britannique qui

en révèlent davantage sur lui que les plus longues dissertations.

C'est une histoire non sans analogie avec l'affaire Liabeuf qui fait le sujet du nouveau roman de M. Pierre La Mazière, **Marie de La Roquette.** Le héros de ce roman est un pauvre diable sentimental qui vit maritalement — mais en tout bien tout honneur — avec une fille, et que la police fait passer pour un souteneur... Charles-Louis Philippe se fût attendri sur l'idylle de Marie et de Jean qui finit, hélas! tragiquement, et dont M. de La Mazière narre avec une louable simplicité les péripéties.

Mémento. — Max du Veuzit est une femme. Elle nous avertit dans son prière d'insérer, qu'avant d'être édité en volume, ce fruit de ses veilles qui a pour titre *Mon Mari* (Tallandier) a été reproduit maintes fois dans des journaux et a captivé des milliers de lecteurs. Ça ne m'étonne pas. C'est « charmant », en effet, de ce charme qui fait le succès irrésistible de tant de films... Une Française exquise, est mariée sans s'en douter à un lord tout ce qu'il y a de chic (Hôtel à Londres, avec marbre partout chez lui) et les deux acteurs de ce 100/100 parlant mettent 230 pages à s'épouser réellement; 230 pages où fleurit le saugrenu, la sentimentalité pleurnicharde — et ce décor... « Je n'ai sur le cœur », comme disait l'autre. — *Féli, homme libre,* par Louis Métay (Plon) est l'histoire, dans un village, d'un bohème-braconnier rigolo. Ses tours plaisants perdent du sel à être écrits. La fin est meilleure, parce qu'elle est sombre : l'après-guerre châtie durement un fantoche vieilli qui ne prend pas l'argent au sérieux. C'est bien écrit, avec de larges paysages vendéens. — M. Pierre Chanlaine raconte dans *Trois danseurs nus* (Nouvelle Société d'Edition) les aventures d'une danseuse entre deux danseurs. L'un droit et ferme, l'autre oblique et équivoque. Le premier, qui l'aurait, la perd à cause d'une intrigue avec une ex-danseuse riche et violente. Elle tombe au second, et ne revient au premier que quand tous deux sont déçus par le partenaire occasionnel auquel ils se sont abandonnés. Milieu bien observé; récit mené rondement. Du bon métier. — *La femme divorcée* par Mme Marcelle Prat est l'histoire d'une femme de lettres qui prend un amant-secrétaire, lequel s'assimile lentement ses procédés pour arriver à écrire avec la même originalité qu'elle. C'est du faux Colette : trop de brutalités faciles; et ces dialogues, dits directs, qui sont minutieusement travaillés!... — La guerre dans une

ambulance : *Ambulance H. 24*, par M. Marcel Mompezat (Gallimard). Pourritures des blessés, pourritures du personnel enragé à faire l'amour entre deux séries de charcutage. Un de ces livres nets, rudes, de « débourrage » sans hardiesses inutiles, qui ne montrent qu'un côté des choses, il est vrai, mais qui permettront, peut-être, dans vingt ans, de donner au cataclysme sa physionomie. — M. Maxime Formont excelle à assortir ses récits à la mode amoureuse en cours. Cette fois, avec *Couple à la mode* (Lemerre) c'est sur le thème des « révolvériseuses » qu'il a brodé. L'héroïne, acquittée après meurtre d'un mari vicieux, se remarie avec un Lyonnais et trouve le bonheur dans la norme du pot-au-feu, mais déçoit le... cochon qui dormait au cœur du Lyonnais, et espérait des plaisirs pervers... Tant y a qu'il se console avec sa dactylo et que sa femme refait marcher le revolver. On ne sait pas (et ce point serait utile à connaître) si le jury l'acquittera une seconde fois. Autour de ça, les derniers gros scandales de Paris, sous forme d'épisodes ou de digressions, ces scandales connus jusqu'à Carpentras ou Confolens, et qui aident à la diffusion d'un volume hors frontières. — Un agent d'assurances s'introduit dans un ménage de gens de lettres. La femme l'aime, les maîtresses de l'homme de lettres se donnent à lui, à qui mieux mieux. C'est *Le poète et l'infidèle* par M. Max Daireaux (Nouvelle Société d'Edition). Il y a de la fantaisie dans ce roman; une fantaisie un peu lourde, et une satire des milieux littéraires snobs, lourde aussi.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

La Paix, d'après Aristophane. Adaptation libre en deux parties par François Porché, à l'Atelier. — *Le Secret*, pièce en 3 actes, en prose, de M. Henry Bernstein, à la Comédie-Française.

J'aime beaucoup que M. Charles Méré, parlant de **la Paix,** persuade ses lecteurs, dont je suis, qu'ils connaissent cet antique ouvrage d'Aristophane : « Vous connaissez le thème de *La Paix*. »

Hélas! non, j'avoue à ma honte que je ne le connaissais pas jusqu'à ce jour, et, quand le dernier spectacle de l'Atelier n'aurait servi qu'à me ramener une heure à Aristophane, je lui témoignerais déjà une reconnaissance extrême. Pris par tous ces livres qui chaque jour se disputent notre attention à coups de publicité et dont nous avons la faiblesse

de vouloir vérifier le mérite, il est si rare que nous ayons le loisir de nous retourner vers quelque antique lecture salutaire! Cependant, *La Paix* d'Aristophane n'est pas inaccessible. On n'a heureusement pas besoin de se reporter au texte pour la relire. Qui parmi nous serait capable d'entendre une page de grec? Parmi mes amis, je n'en vois guère que deux. On n'a pas besoin non plus de se plonger dans une vieille traduction, aussi difficile à trouver qu'ennuyeuse à déchiffrer, puisqu'il en existe une excellente, qui a moins de dix ans et qui, due à M. Hilaire Van Daele, se trouve déjà établie dans un esprit d'après guerre qui souligne fortement les ressemblances qui existent entre le siècle de Périclès et le nôtre. Elles sont si profondes, si intimes, qu'on éprouve un malaise à les reconnaître et le principe d'une représentation comme celle qu'on vient de nous offrir apparaît contestable, tant il est décourageant. Quoi! Voici qu'ont passé deux mille cinq cents ans ou presque, et nous en sommes encore au même point! Les mêmes mots, les mêmes observations, les mêmes désirs, les mêmes plaintes demeurent de mise. L'humanité n'a pas fait un pas, elle en est exactement au même stade, faisant la guerre malgré elle pour le plus grand profit des munitionnaires, ne jouissant pas de la paix après qui elle soupire éperdument, mais que ses politiciens ne savent point lui assurer.

Quelle chimère que le progrès! A vrai dire, il me semble que, depuis Aristophane, nous avons plutôt rétrogradé. Personne aujourd'hui ne jouit de la liberté qu'il fait voir dans sa majestueuse irrévérence. Aucun de nous, qui appartenons cependant à un siècle athéiste, n'oserait parler des Dieux comme il faisait et, quoique nous n'ayons pas de censure, personne ne pourrait nommer comme lui sur la scène nos gouvernants. Il y a quinze jours, je parlais ici d'une comédie où un fort bon auteur, qui s'est d'ailleurs, voici quelque temps, mis à l'école d'Aristophane, prétendait satiriser le monde politique actuel. Il avait pris grand soin d'informer les gens que sa caricature ne visait expressément à aucun personnage déterminé, que c'était une caricature généralisée, que la dame elle-même qui abattait des directeurs de journaux à coups de revolver n'avait point de réalité, et qu'elle

était sans doute une pure création de l'esprit. Mais Aristophane désignait par leur nom Cléon, Hyperbolos, Phidias et Sophocle, ce qui prouve bien qu'en 421 avant J.-C. on pouvait faire des choses qui ne sont plus possibles aujourd'hui. Et je pense qu'en ce temps-là déjà, tout ce que dénonçait Aristophane devait paraître sans nouveauté. Des alliés qui ne s'entendent point, mais qui ne songent chacun qu'à son intérêt, des paysans qui souffrent, de mauvais traités qu'on ne respecte point et auxquels on veut se soustraire, voilà qui est aussi vieux que l'histoire. Chez Homère, on relève des traces de tout cela qui est bien plus ancien qu'Homère encore; la mythologie en est imbue. Car enfin, si Athènes fut contrainte d'envoyer chaque année sept garçons et sept filles au Minotaure pour qu'il les dévorât, cela ressemble singulièrement à l'effet d'un traité, dont Thésée poursuivit la révision en allant abattre le monstrueux fils de Pasiphaé.

Pouvons-nous donc espérer changer ce cours des choses? Est-il raisonnable de penser que, dans quelque deux mille cinq cents ans, c'est-à-dire en l'an 4430, à supposer que notre computation grégorienne soit encore usitée, les hommes seront devenus sages, respectueux de leur parole, et qu'ils se montreront guidés autrement que par leurs instincts et leurs intérêts les plus bas? J'avoue n'être pas suffisamment optimiste pour m'en convaincre. Auprès de ces races futures, Aristophane demeurera actuel, on continuera à piloner les villes comme de son temps et du nôtre; ceux qui auront remplacé les marchands de casques et d'armures du siècle d'Aspasie conserveront la même mentalité, et les petits enfants, persévérant à jouer avec des soldats de plomb, continueront à chanter des chansons guerrières.

Si la culture de ces gens-là n'est pas beaucoup plus inférieure à la nôtre que la nôtre à celle du ve siècle, peut-être se plairont-ils, comme nous faisons, à explorer des textes millénaires; souhaitons-leur de trouver un commentateur aussi habile que celui que nous rencontrons en M. Porché. On ne saurait suivre un original avec plus de diligente fidélité, se griser de vérités élémentaires avec plus d'enthousiasme, mieux souligner l'identité du présent et du passé (le temps n'est pas un songe, c'est un cauchemar) et dégager

un spectacle plus coloré et plus chatoyant de la poudre des bibliothèques.

§

Je dirais volontiers qu'il y a dans **le Secret,** la pièce de M. Bernstein que la Comédie-Française vient d'inscrire à son répertoire, la moitié d'un chef-d'œuvre. Ce n'est pas rien. Un chef-d'œuvre est bien difficile à réaliser jusqu'au bout. Celui-ci se voit altéré dans sa conduite par un luxe d'explications dont on se passerait fort bien. Une situation trouble y devient tout à coup trop claire. Une personne énigmatique nous dévoile soudain ses ressorts et nous fournit sa clé d'une manière un peu simpliste. On s'étonne qu'elle se mette à voir si clair en elle-même et qu'elle s'analyse avec tant de lucidité soudaine. On va jusqu'à le regretter, car enfin... Mais je ne veux point profiter d'une reprise, ni utiliser une fin de chronique pour parler de M. Bernstein.

Je tiens cependant à noter que *le Secret* est une des dernières pièces qu'il ait composées dans ce qu'un jour on ne manquera pas d'appeler son *époque Simone*. Il semble en effet que la production de ce dramaturge soit nettement gouvernée par la personnalité de ses interprètes, et je crois bien que c'est chaque fois qu'il a songé à Mme Simone qu'il a su le mieux exprimer sa propre nature, comme s'il y avait une analogie profonde entre cette comédienne et lui. Ils parvinrent ensemble, on ne l'a pas oublié, à la grande notoriété, servis si l'on peut dire l'un par l'autre, et si étroitement que j'éprouvai durant un certain temps une sorte de gêne chaque fois que Simone jouait autre chose que du Bernstein, ou que Bernstein se trouvait joué par quelqu'un d'autre que par Simone.

Je crois avoir éprouvé de nouveau la même gêne, en voyant un rôle que Simone avait créé naguère repris par une nouvelle comédienne. Non que Mme Ventura ne l'ait interprété avec un soin extrême, non plus qu'avec une diligence particulièrement compréhensive, mais parce que le souvenir de Simone s'imposait à l'esprit de façon singulièrement autoritaire. Ses intonations adhèrent toujours au texte qu'elle a récité la première et elles font paraître fausses celles que l'on se propose de leur substituer.

Mais il entre toujours une part d'injustice dans le fait de comparer les créateurs d'un rôle à ceux qui leur succèdent, puisqu'une des impérieuses lois du théâtre exige que des suites de comédiens s'installent à travers les âges dans les personnages de comédie qu'abandonnent leurs prédécesseurs. On peut cependant faire d'autres comparaisons que celle d'acteur à acteur, à l'occasion d'une distribution nouvelle. Je ne pouvais par exemple m'empêcher de mesurer quelle distance il y a de M. Victor Boucher à lui-même, me souvenant de la façon dont il créa le principal rôle du *Secret* et considérant aujourd'hui qu'il joue *La Fleur des Pois*.

On ne fait pas que gagner en devenant grande vedette.

PIERRE LIÈVRE.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

J. Gautrelet : *Eléments de Technique physiologique*, Masson. — A. Guieysse-Pellissier : *l'Etat réactionnel;* évolution du tissu lymphoïde en réaction, F. Alcan.

Je suis conduit à parler aujourd'hui de deux livres, dont les auteurs sont l'un et l'autre agrégés des facultés de médecine et savants fort distingués.

M. J. Gautrelet, qui dirige un laboratoire à l'Ecole pratique des Hautes Etudes, a organisé, depuis un certain nombre d'années, des travaux pratiques destinés à initier les médecins et les biologistes à la technique physiologique. Et cela a eu beaucoup de succès.

Les **Eléments de Technique physiologique,** qu'il vient de faire paraître, comblent une lacune et rendront certainement de grands services. Le style est concis, les figures nombreuses et claires. L'auteur décrit les techniques en usage dans l'expérimentation sur le Chien, le Lapin, la Grenouille. Il insiste tout d'abord sur le choix et l'emploi des anesthésiques et sur l'instrumentation générale. Les progrès de la technique physiologique ont marché de pair avec ceux de la technique chirurgicale; le physiologiste devrait se comporter vis-à-vis de ses animaux d'expérience avec les mêmes soins que le chirurgien vis-à-vis de ses opérés. Le métier de physiologiste vivisectionniste a besoin d'être appris comme celui de chirurgien : un jeune physiologiste qui fait son apprentissage sur

les animaux doit être guidé, pour éviter de fausses manœuvres et d'imposer d'inutiles souffrances. M. Gautrelet indique, avec précision, les techniques pour la mesure de la pression sanguine et des temps de circulation, pour l'inscription graphique des mouvements du cœur, des pulsations artérielles, des mouvements respiratoires, et aussi la pratique des fistules, etc., etc.

Parmi les interventions les plus cruelles pour le Chien sont les ablations d'organes, les anastomoses vasculaires entre deux individus, la « tête isolée », la destruction des centres nerveux. La tête isolée! Deux Chiens, le « donneur » et le « receveur », sont anesthésiés au chloralose (anesthésique introduit en physiologie par Charles Richet), et couchés sur le dos; on dissèque avec soin les vaisseaux du cou, et on établit des anastomoses entre le donneur et le receveur; quand une circulation unique est réalisée, on sectionne la tête du receveur, la laissant ou non en relation avec quelques-uns des viscères... Il faut évidemment que le résultat cherché soit important pour justifier une telle opération!

M. Gautrelet qui a inscrit en tête de son livre cette pensée de Montaigne : « Toute science est dommageable à celui qui n'a la science de la bonté », plaide la cause des vivisectionnistes :

Le physiologiste n'a rien de l'enfant curieux d'ouvrir le ventre de la poupée, ni du barbare imaginant à plaisir quelque torture nouvelle : nouveau Diogène il cherche à lire la vérité dans la vie; soucieux certes de sauvegarder les intérêts de la science, mais conscient de ses responsabilités, il sait qu'il doit à ces animaux sur lesquels il a dû jeter son dévolu pour réaliser à son gré les tares dont la nature a gratifié l'humanité et surtout pour s'efforcer d'y remédier, il sait qu'il se doit à lui-même de leur éviter toute mutilation inutile — la conscience du physiologiste ne le cède en rien à celle du chirurgien, qui ne fait que l'opération nécessaire.

Déjà Claude Bernard avait écrit : « Il serait bien étrange que l'on reconnût que l'homme a le droit de se servir des animaux pour tous les usages de la vie, pour ses services domestiques, pour son alimentation, et qu'on le lui défendît pour s'instruire dans l'une des sciences les plus utiles à l'homme. »

La Société protectrice des animaux a souvent protesté lorsque des savants, dans un but désintéressé, effectuent des expériences sur des animaux vivants, en évitant d'ailleurs à ceux-ci la douleur. J'attire son attention sur les faits signalés dans une brochure récente du Dr Goulay, vétérinaire et arbitre expert près les tribunaux de la Seine : *Accidents de chemins de fer dont les animaux sont victimes* (Vigot, 1931). Lorsqu'un éleveur a loué un wagon pour le transport par voie ferrée de bétail, de chevaux, il paraît qu'il a le droit, à ses risques et périls d'ailleurs, d'y entasser à volonté les animaux; ceux-ci, serrés les uns contre les autres, immobilisés, ne tardent pas à subir une demi-asphyxie; que l'un d'eux s'affaisse, il ne peut plus se relever; les voisins sont pris de panique, piétinent le malheureux, se blessent entre eux; finalement lorsqu'on ouvre le wagon à l'arrivée il y a des morts et des mourants. L'expéditeur, certes, a économisé sur les frais de transport, dans l'espoir que l'accident mortel ne se produirait pas; il ne se préoccupe nullement des souffrances imposées à des animaux. Dans un des cas, dans un wagon de 20 m², comportant un *maximum* de chargement de 11 Bovidés, l'expéditeur-destinataire a placé 14 Bœufs et deux Vaches. Dans un autre, on a entassé pêle-mêle Chevaux entiers, hongres et Juments, sans prendre la précaution de déferrer les sabots postérieurs. On s'étonne même, en lisant les rapports du Dr Goulay, qu'il n'y ait pas plus de morts.

Il me semble qu'un règlement limitant le nombre des animaux par wagon s'impose; et la surveillance des convois vivants devrait être plus rigoureuse.

§

Les histologistes étudient au microscope les tissus et les organes des êtres vivants, mais les uns s'occupent des tissus normaux et les autres des tissus en état de maladie. Le docteur A. Guieysse, auteur du livre l'**Etat réactionnel,** occupe une position intermédiaire entre ces deux catégories de chercheurs. Il s'appuie d'une part sur l'histologie pure, d'autre part il cherche à provoquer des modifications pathologiques dans les tissus sains, en leur faisant subir des actions irritantes. Ainsi, dans le poumon, les bronches et les vésicules

pulmonaires sont entourées d'un tissu particulier, le *tissu lymphoïde*, peu abondant chez l'homme; or, un léger état inflammatoire suffit souvent pour provoquer une hypertrophie de ce tissu, au point de déterminer une gêne de la respiration. Les recherches du Dr Guieysse, en collaboration avec MM. Mayer et Fauré-Frémiet, du Collège de France, sur les poumons atteints par les gaz de combat, ont révélé précisément un pareil état réactionnel.

D'une façon générale, le tissu lymphoïde est un tissu qui, sous les plus petites causes occasionnelles, réagit, se développe activement en une sorte de « tissu parasite » envahissant les épithéliums et allant dans certains cas jusqu'à détruire les muscles. Lorsque cela se produit dans le rein, dans le foie, on parle d'inflammation chronique, de phénomène pathologique; si c'est au niveau du poumon, des parois du tube digestif, on invoque simplement un état réactionnel. Cependant, les conséquences de la prolifération lymphoïde peuvent être des plus néfastes.

Souvent, les médecins ont considéré l'hypertrophie du tissu lymphoïde comme un processus de défense. Le Dr Guieysse adopte à cet égard des idées nouvelles, indiquées déjà dans un livre que ma femme et moi avons consacré à *la Chimie et la Vie* (1920). Les réactions des tissus peuvent être utiles, ou bien inutiles, et même nuisibles à l'individu. Les exemples de formations inutiles abondent. « A quoi servent les pendeloques du cou de la Chèvre, ces petites masses cellulo-adipeuses qui pendent de chaque côté du cou? » Combien d'organes dits de défense, sont devenus, du fait de leur exagération de développement, des poids lourds, inutiles, voire nuisibles! Beaucoup d'organes d'ailleurs, même chez des animaux qui paraissent bien équilibrés, ont une masse exagérée, sans rapport avec les exigences du fonctionnement. L'Homme construit les machines dont il se sert avec la plus grande parcimonie, et tout fonctionne à plein rendement; dans la machine animale, au contraire, l'excès est partout, et les chirurgiens savent bien tout ce que l'on peut supprimer sans trop nuire à la vie générale. Le tissu lymphoïde n'est qu'un cas particulier : suivant les circonstances, il est utile ou nuisible. « Celui qui imaginerait, dit l'auteur, un procédé pour limiter la croissance

du tissu lymphoïde, rendrait presque autant de services à l'humanité que Pasteur en découvrant les causes des maladies inflammatoires. »

C'est encore l'état réactionnel des tissus qui peut conduire au cancer.

GEORGES BOHN.

QUESTIONS RELIGIEUSES

Politique pontificale. — Jean Jacoby : *Le Secret de Jeanne d'Arc*, « Mercure de France ».

Je n'ai point l'intention, dans cet article sur la **politique pontificale,** de faire ici l'historique du pouvoir temporel des papes. Des volumes ont été écrits sur ce sujet. Je me garderai bien d'ajouter à leur nombre. Mon impression, du reste — et je ne suis pas seul à la ressentir — est que le pape a perdu en grandeur et en autorité, en devenant le souverain de la Cité du Vatican. Quelqu'un qui n'aurait pas pour la papauté le respect que je professe irait peut-être jusqu'à dire que cette montagne du pouvoir temporel a finalement accouché d'une souris.

Si nous n'avions pas un goût particulier pour la pratique de l'illusionisme, nous n'hésiterions pas à reconnaître qu'en réalité la papauté s'est mise sous le protectorat de l'Italie. Que dit en effet l'article 24 du Traité politique signé au palais de Latran, le 11 février 1929?

Le Saint-Siège, en ce qui concerne la souveraineté qui lui appartient, même dans l'ordre international, déclare qu'il veut rester et restera étranger aux compétitions temporelles entre les autres Etats et aux congrès internationaux convoqués à cette fin, à moins que les parties en litige ne fassent d'un commun accord appel à sa mission de paix, se réservant en tout cas de faire valoir sa puissance morale et spirituelle. En conséquence de quoi la Cité du Vatican sera toujours et en tout cas considérée comme territoire neutre et inviolable.

Cette neutralité ne résulte pas d'un accord international. Seule l'Italie la proclame. Il fallait donc bien qu'elle en devînt la garante. Aussi, dans son discours du 14 mai 1929 à la Chambre des Députés, M. Mussolini s'est-il exprimé ainsi :

La cité du Vatican se déclare et nous la déclarons, car le traité

porte aussi la signature du gouvernement italien, territoire neutre et inviolable. Il est évident que nous serons les garants de cette neutralité et de cette inviolabilité, car si quelqu'un voulait y porter atteinte, il devrait d'abord traverser notre territoire.

On n'a peut-être pas suffisamment remarqué l'importance de cet article 24. Qu'il ait été imposé à Pie XI ou que celui-ci en ait pris l'initiative, toujours est-il qu'il constitue une entrave à la liberté d'action du Saint-Siège et à sa souveraineté. Le pape s'engage à rester étranger aux compétitions internationales. Il s'interdit de prendre part aux congrès internationaux que ces compétitions pourraient provoquer. Sa neutralité est totale, absolue. Lui laisse-t-elle le droit de donner en matière internationale des directives aux catholiques, en vertu de cette puissance morale et spirituelle, dont il s'est réservé de faire usage? Telle est la question qui se pose actuellement et à laquelle on doit répondre à la fois oui et non.

Je crois pour ma part que la papauté manquerait à son devoir de neutralité, si elle mettait cette puissance morale et spirituelle au service d'une doctrine qui affaiblirait la nation à laquelle on prétendrait l'imposer. Quand Jésus-Christ a dit : « Rendez à César ce qui appartient à César », il n'entendait pas parler que de l'impôt. Tout Etat attend de ses ressortissants l'accomplissement d'autres devoirs que le devoir fiscal.

Saint Paul a bien marqué le droit de l'Etat à l'obéissance du citoyen, en disant :

Que toute personne soit soumise aux autorités placées au-dessus de nous, car il n'y a pas d'autorité qui ne vienne de Dieu, et celles qui existent ont été instituées par Dieu. Ainsi, celui qui résiste à l'autorité s'oppose à l'ordre que Dieu a établi, et ceux qui s'y opposent attirent sur eux les jugements.

Préfère-t-on écouter saint Pierre? On l'entendra dire dans sa première Epitre :

Soyez soumis, à cause du Seigneur, à toute institution humaine, soit au roi, comme au souverain, soit aux gouverneurs, comme envoyés de sa part pour punir les malfaiteurs et pour honorer les gens de bien.

C'est pourquoi, pendant la guerre mondiale, des facultés

spéciales, dont tous n'ont pas fait usage, ont permis aux ecclésiastiques de remplir le devoir militaire que les lois de leur pays leur imposaient.

Léon XIII était bien dans la tradition évangélique, lorsque écrivant l'Encyclique *Immortale Dei,* il proclamait que « Dieu a partagé le gouvernement du genre humain entre deux puissances, savoir l'Eglise et l'Etat, dont l'une est préposée aux choses divines, l'autre aux affaires humaines. Chacune est souveraine en son genre; chacune a ses limites propres, qui sont marquées par sa nature et son objet. D'où il suit qu'il y a comme une sphère bien circonscrite dans laquelle l'action de chacune se développe de plein droit ».

L'Eglise est évidemment supra-nationale. Que son action doive s'exercer spirituellement, on serait d'autant plus mal venu à le contester que c'est sur les choses spirituelles, et sur elles seulement, que son fondateur lui a donné pouvoir. Rien à coup sûr de plus légitime que le désir de l'Eglise de voir la paix s'établir sur la terre. Elle irait cependant à l'encontre du but qu'elle poursuit, si elle méconnaissait les exigences du patriotisme, sentiment si naturel que, ne l'éprouvant pas, on s'avérerait anormal, et sans lequel la tâche des gouvernements, dont nous avons vu qu'ils ont leur sphère bien définie, serait rendue impossible.

Or est-il, à l'heure actuelle, une nation qui ait plus que la nation française témoigné de son attachement à la paix, qui, sentant le besoin qu'en ont ses fils et le monde avec eux, ait fait plus de sacrifices pour assurer son avènement? Cependant il apparaît bien que les directives pontificales sont de nature à contrister des Français pour lesquels la fraternité ne saurait être confondue avec cet internationalisme qui fait oublier à ceux qu'il séduit les intérêts primordiaux de la patrie.

Mgr Tissier, évêque de Châlons, est allé récemment à Rome. Au cours de l'audience que le pape lui accorda, celui-ci, évoquant les conflits d'idées actuels, dit : « La paix, on en parle beaucoup trop; on ne la veut pas assez. » Je veux croire que cette parole n'était point à notre adresse. Ce n'est certes pas aux Français qu'il convient de prêcher la paix. Plutôt, selon le mot de Mgr Tissier, à ces voisins ambitieux

et avides, dont les convoitises ne semblent pas s'être apaisées. Aussi devons-nous rester forts, non que nous caressions des projets belliqueux, mais parce que — ici je cite encore l'éloquent évêque de Châlons — « la faiblesse d'un peuple qui l'exposerait à toutes les tentations d'agression est aussi contraire au maintien de la paix que le serait l'esprit de guerre, non refréné par le respect des droits des autres ».

Encore une fois, on n'a pas l'impression que les directives du pape soient conçues tout à fait dans l'esprit qui a dicté à Mgr Tissier sa lettre pastorale. Il se peut, du reste, que le Souverain Pontife soit mal renseigné. On m'assure qu'à quelqu'un qui lui disait à quel point nous étions attachés à la paix, Pie XI répliqua : « Ce n'est point ce que nous écrit notre nonce à Paris. » Quoi qu'il en soit, que l'Eglise prenne garde! Elle a perdu du terrain en France. Je ne sais d'ailleurs pas pourquoi elle serait exemptée de faire à cet égard son *mea culpa*. Il serait imprudent de sa part de froisser le patriotisme de Français dont elle ne trouverait pas la monnaie dans ceux dont ses directives favoriseraient les idées. Le pape est infaillible. Il ne serait pas mauvais qu'il témoignât aussi du parfait équilibre de son attitude internationale.

§

A propos de la **Jeanne d'Arc** de M. Jacoby, il est curieux et assez déconcertant de constater que la thèse soutenue par ce dernier a été trop souvent jugée d'après les articles parus dans le *Mercure de France* et non d'après le livre. En bonne justice, les articles auraient dû conduire au livre, qui est plus complet et répond à des objections qu'on n'aurait pas faites, si on l'avait lu. Il y a là quelque chose qui n'est pas équitable et contre quoi on a le devoir de s'élever.

On peut ne pas admettre la thèse de M. Jacoby. Ce qui est indiscutable, c'est qu'il l'a soutenue avec beaucoup de mesure, de sincérité, et une réelle connaissance du sujet. Surtout ne conviendrait-il pas de lui reprocher d'avoir abordé un sujet qui, du fait de l'élévation de Jeanne sur les autels, serait tabou. La canonisation dont elle a été l'objet ne pouvait avoir pour effet de la retirer de l'histoire. Jeanne

resta un personnage historique. C'est justement qu'on a pu dire d'elle qu'elle a fait, par l'enthousiasme, éclore la pensée de la patrie, qu'elle a inauguré une grande nationalité.

M. Jacoby l'a fort bien senti. Des personnes distinguées m'ont dit avoir lu son livre et n'y avoir rien trouvé qui pût les froisser. Ce que je voudrais, c'est que ce fût sur le livre qu'on fît à l'auteur l'élémentaire honneur de le juger.

A. BARTHÉLEMY.

CHRONIQUE DES MŒURS

Antoine Redier : *Ce qu'on appelle le Monde*, Alexis Redier, éditeur. — Lucien Romier : *Plaisir de France*, Hachette. — Curnonsky et Bienstock : *Par le trou de la serrure*, Albin Michel.

C'est un livre d'une psychologie bien remarquable que celui de M. Antoine Redier : **Ce qu'on appelle le monde.** Il ne s'agit pas ici, on le pense bien, du grand Kosmos, mais de ce microcosme qu'on nomme aussi la bonne société. Ce mot monde n'en est pas moins flottant et peut-être son sens est-il en train de glisser, comme a glissé depuis longtemps celui du mot demi-monde. Pour Dumas fils, dont la comédie a lancé l'expression, le demi-monde était à peine différent du vrai monde; c'était un milieu de très correcte apparence où l'on pouvait seulement remarquer que les maris venaient sans leurs femmes et les femmes sans leurs maris, un peu pour chercher aventure, mais point forcément pour ça (qu'on se rappelle la fameuse tirade sur les pêches à quinze sous); tandis qu'aujourd'hui le demi-monde c'est le milieu de la galanterie professionnelle avérée où les petites taches, loin d'être dissimulées, sont complaisamment étalées.

Un homme du monde, une femme du monde, ce sont, avant tout, des gens sachant se tenir dans un salon, causer agréablement, jouer le bridge, porter avec aisance l'habit ou le décolleté et pratiquer une exquise politesse, donc avant tout affaire d'éducation. Mais M. Antoine Redier donne à ce mot monde un autre sens, celui d'élite sociale, et alors c'est tout un flot d'idées différentes qui fait son entrée. Le monde, dans ce nouveau sens, correspond à l'ancienne noblesse augmentée de la haute et moyenne bourgeoisie; et la grandeur et décadence de cette catégorie mondaine valait, en effet, qu'on lui consacrât un volume.

Autrefois, cette catégorie était assez nombreuse et méritait bien son nom de classe dirigeante; c'était dans son sein que se recrutaient l'armée, la magistrature, le clergé, la haute administration et le très haut commerce-agriculture-industrie. On la reconnaissait à des traits qui ne pouvaient faire doute : naissance, richesse, loisirs, culture, bonnes manières. Mais, depuis longtemps, cette classe avait cessé d'être dirigeante; presque tous les officiers, même saint-cyriens et polytechniciens, grâce aux bourses, sortent de la toute petite bourgeoisie ou du vrai peuple; toute la magistrature provient des milieux politiciens qui ne sont tout de même pas, même portant jaquette, ce qu'on appelait autrefois le monde : le clergé se recrute parmi les paysans, et les directeurs d'administration ou d'exploitation ont le plus souvent une origine très humble.

Depuis la guerre tout cela s'est accentué. La bourgeoisie, dont l'ancienne noblesse ne constitue plus qu'une petite fraction, a été complètement ruinée par la stabilisation du franc qui a volatilisé 80 % de ses valeurs mobilières, par les moratoires et taxes qui ont détruit la moitié de ses valeurs immobilières, et par la domination des partis socialistes et socialisants qui la maintiennent dans la demi-misère. Il n'y a plus de gens de loisir. Tout le monde travaille, et même les jeunes filles d'excellente famille prennent leurs brevets en vue d'obtenir une place de secrétaire ou de fonctionnaire; quant à leurs mamans, depuis plusieurs années elles font leur marché elles-mêmes, ce qui autrefois aurait été honteuse déchéance. De plus, qu'on n'oublie pas que ce qu'on appelle le monde, au moins à Paris, se compose presque autant d'étrangers que de Français; il n'y aura bientôt plus que des banquiers juifs à pouvoir agiter ce fameux manche de côtelette avec lequel, assure je ne sais qui, on peut faire accourir chez soi Tout Paris.

Ceci dit, il y aura toujours une société mondaine cherchant à se distinguer de la foule par une politesse plus grande (il doit y en avoir une même chez les Soviets, même chez les Hottentots) et par une qualité d'âme supérieure. M. Antoine Redier a raison de dire que ni les capitalistes, ni les oisifs, ni les fêtards n'en font vraiment partie, alors

que des familles honnêtes et instruites et exerçant même un commerce en sont membres. L'homme du monde, pour le pauvre c'est le riche; pour le sot c'est le désœuvré; pour l'observateur c'est l'homme très bien élevé, mais ce devrait encore être le gentilhomme dans le vrai sens du mot, l'homme combattant pour le bien général; tout le monde ici-bas sert, mais les gens de l'élite doivent servir avec plus de connaissance, plus d'amour et plus de dévouement désintéressé.

Le grand ennemi de cet homme du monde-là, vrai et digne représentant de l'élite sociale, c'est le politicien socialiste ou socialisant et je m'étonne un peu que M. Redier n'ait pas insisté sur ce point. Cet odieux agaric de la démocratie ne vit que de l'exploitation des passions mauvaises, envie et haine, et l'on se demande comment, avec le zèle qu'il met à sa triste besogne, la société, alors au sens général du mot, peut encore subsister. S'il n'y avait sur terre ni haine ni envie, la vie serait supportable; mais tant qu'il y aura des politiciens la vie sera bien fâcheuse et la civilisation bien en péril; je n'insiste pas, car ceci est du domaine de la chronique de science sociale et non de la chronique des mœurs.

L'homme du monde, tel que le conçoit l'auteur, c'est ce que nous appelions l'ariste, il y a une quarantaine d'années, époque où Péladan, Gourmont, Mazel et bien d'autres chantaient le los de l'aristie, c'est-à-dire la magnanimité; les germes que tous ces écrivains essayèrent de semer dans les âmes ne levèrent malheureusement pas; ils furent détruits d'abord par les explosions de haine anarchiste au temps des bombes Ravachol, et un peu plus tard par les explosions de discorde nationale au temps de l'affaire Dreyfus. Qui sait pourtant si quelques semences ne poursuivirent pas leur vie souterraine? et si ce n'est pas alors à elles qu'on doit les splendides explosions de dévouement et d'héroïsme de la grande guerre? Il faudrait donc que les magnanimes d'aujourd'hui ne perdent pas courage et continuent à œuvrer pour le bien général comme ont fait leurs aînés; les aristies se reconstituent continuellement, et ceux qui ont étudié l'histoire d'un peu près savent que les patriciats ne sont jamais les mêmes; tous les prolétariats livrés à eux-mêmes fleuris-

sent leur aristocratie; ce qu'il faut seulement c'est que ces classes populaires restent saines et point trop mélangées; sans tomber dans l'excès des racistes allemands, on peut se demander si les nôtres n'abusent pas de la panmixie; à Paris, il y a un étranger sur quatre passants et en France un étranger ou fils d'étranger sur dix habitants; c'est beaucoup. Encore quand ces étrangers sont des Belges, des Suisses romands ou des Italiens l'inconvénient est très faible, mais quand ce sont des Germains, des Anglo-Saxons ou des Slaves il est plus fort, et quand ce sont des Levantins, Juifs, Syriens, Arabes il grandit encore; et que dire quand ce sont des nègres? Il y aura bientôt autant de nègres que de blancs au Quartier Latin ou au Quartier Pigalle; et ces nègres, quelquefois bien découplés et bien habillés, se marient avec des blanches, et font de petits mulâtres, catégorie peu désirable. Le nombre des garçonnets et des fillettes de couleur qu'on voit dans les rues de Montmartre commence à être préoccupant. Il faudrait commencer par renvoyer dans leurs colonies d'origine les horribles prostituées négresses qu'on voit dans les brasseries de Clichy, et les nègres besogneux qui trouveraient du travail à Dakar ou à Libreville aussi bien qu'à Paris et y seraient à l'abri de la tuberculose; quant aux nègres bien habillés et bien découplés, qu'ils épousent des négresses, sans cela les blancs pourraient bien finir par fonder un Ku-Klux-Klan.

Encore un livre remarquable, **Plaisir de France,** de M. Lucien Romier. Il ne s'agit pas, certains le regretteront peut-être, des plaisirs de Montmartre et de Montparnasse, mais du plaisir délicat et délicieux qu'il y a à retrouver notre vieille mère patrie après une randonnée en pays étrangers. Successivement l'auteur étudie le sol de France, le peuple de France, l'âme de France, les femmes de France, et dans toutes ces études sa pénétration égale sa sagesse. Ne parlons que des femmes, puisque cette chronique est de mœurs. Il est certain que ceux qui, au dehors, les jugent par nos grues de tous genres ignorent complètement ce que c'est que la femme française; nos paysannes ont fait, paraît-il, pendant la guerre l'admiration des Anglais et des Américains en tant que rei-

nes du foyer et directrices de fermes, et nos citadines ne leur cèdent en rien ici; c'est parce que la femme française a l'instinct du foyer et de la famille (hélas! de la famille trop restreinte) qu'elle ne réclame pas ce joujou bulletin de vote dont se sont entichées comme de niais yo-yo tant de leurs sœurs du dehors; de plus, les unes et les autres sont religieuses, profondément religieuses, et de ceci on ne leur sera jamais assez reconnaissant; la religion bien comprise est la racine de toute vertu féminine et même de toute civilisation; tant que nos femmes seront ainsi, il ne faudra désespérer de rien, mais gare si elles perdent le sens religieux! Des femmes féministes et rationalistes, politiciennes et malthusiennes, c'est un des gros dangers de l'avenir; hélas! ce n'est pas le seul.

On ne rend pas compte d'un livre comme celui de Curnonsky et Bienstock, **Par le trou de la serrure,** mais on en profite et on regarde aussi par ce benoît trou toutes les pièces de l'appartement que nous font ainsi visiter ces deux compagnons de la Vie joyeuse. Voici quelques mots très fins, et inédits à la différence des neuf dixièmes des anas de ces recueils-là. Finale d'une lettre de Curnonsky à une jeune amie : « Je crois en ton amour comme je crois en Dieu. Mais pas plus. » En vérité, ce mot mérite un grand prix! — Une bonne blague attribuée à une boutique alsacienne : « Madame Muller carde les matelas, et les enfants pendant les vacances. » Willy aurait pleuré de joie! Ceci, maintenant, n'est peut-être pas neuf : « Et vous allez, Julie, me rendre immédiatement votre tablier! — Bien, Madame. Faut-il rendre aussi ma chemise à Monsieur? » Encore ceci : « Pourquoi, bébé, ne veux-tu pas embrasser la jolie dame? — Pas si bête! Papa a essayé hier, et elle lui a flanqué une gifle! » Et pour la fin, une traduction qu'on nous dit authentique, d'un élève de lycée parisien, de ce texte latin : *Et nunc veluti feminæ turpi otio fruamur* (traduisons d'abord, puisque bientôt personne ne saura plus le latin : Et maintenant, comme des femmes, jouissons d'une honteuse oisiveté.) Le jeune lycéen a rendu de plus près son idée : « Et maintenant, jouissons de l'embouchure honteuse d'une femme velue. »

SAINT-ALBAN.

MUSIQUE

Premières auditions : Orchestre Symphonique de Paris : H. Barraud, *Finale dans un mode rustique;* Germaine Tailleferre : *Ouverture.* — Concerts Poulet : Marius Casadesus : *Symphonie descriptive.* — Reprise de *Pelléas et Mélisande* à l'Opéra-Comique, avec Mlle Véra Peeters. — Musique de scène de M. M. Delannoy pour *la Paix,* à l'Atelier. — Concerts divers : Société des Etudes Mozartiennes. — La Sérénade. — Un acte de *Pénélope* sous la direction de M. Bret. — *Le Martyre de Saint-Sébastien,* sous la direction de M. D.-E. Inghelbrecht. — Festival de musique bretonne. — M. Edmond Marc. — La Taxe et le Statut de la Radiodiffusion.

L'Orchestre Symphonique de Paris se doit de nous donner tout entière la **Symphonie de M. Henri Barraud,** dont M. Pierre Monteux a conduit le *Finale* (*dans un mode rustique*). C'est en effet, à en juger par cet important fragment, l'ouvrage d'un musicien doué des meilleures qualités : invention thématique et rythmique, sens de la couleur polyphonique, originalité naturelle, et puis de l'allant et de la franchise sans brutalité, de la distinction sans rien d'affecté — en un mot, une œuvre non seulement pleine de promesses, mais des réalisations les plus heureuses. Dans la notice du programme, M. Barraud nous avertit que le style de ce finale est rigoureux et que le pittoresque n'y a nulle place. C'est vrai; mais on n'y trouve point ce desséchement volontaire, ce dépouillement et cette aridité si fort à la mode ces derniers temps. M. Henri Barraud, du premier coup, s'est mis au premier rang.

L'*Ouverture,* jouée pareillement par l'Orchestre Symphonique, témoigne à la fois d'une solidité de construction et d'une belle humeur dont il faut également louer **Mme Germaine Tailleferre.** Tant de gens semblent croire que la qualité d'une composition se mesure à l'ennui qu'elle dégage, qu'on ne saurait trop remercier les artistes dont les ouvrages nous prouvent le contraire. Cette *Ouverture,* si pleine de vie, est d'une élégance lumineuse; et c'est par là que la musique de Mme Germaine Tailleferre reste très féminine. Qui pourrait le lui reprocher?

Dans sa **Symphonie descriptive,** M. Marius Casadesus a voulu unir les instruments anciens et l'orchestre moderne, non pour un pastiche plus ou moins déguisé des chefs-d'œuvre passés, mais pour l'emploi d'une technique bien moderne. Ce sont les timbres du quinton, de la viole d'amour,

de la viole de gambe, de la basse de viole et du clavecin dont il use, comme d'épices savoureuses, pour rehausser le goût de son nouvel ouvrage. Et il arrive que la saveur en soit piquante, acide même, tout comme dans le jazz : car le timbre aigrelet du clavecin, par exemple, n'est pas fait pour édulcorer l'aigreur de certaines agrégations harmoniques dont M. Marius Casadesus ne s'effraie point. Le commerce quotidien des Destouches, des Monteclair, des Lorenzani et des Scarlatti ne l'empêche point d'être résolument de son temps, ce dont il faut le louer; mais on se demande si l'expérience tentée par lui peut être profitable, et cela reste douteux. Il y a néanmoins dans cette *Symphonie descriptive* (*Clarté, romance, cauchemar, kaléidoscope*), admirablement conduite par M. Emile Cooper, une vie exubérante et une conviction chaleureuse qui ont décidé du succès de l'œuvre nouvelle.

§

On attendait avec beaucoup d'impatience la **reprise de Pelléas** à l'Opéra-Comique, et cela pour deux raisons : Mlle Vera Peeters y devait paraître en Mélisande, et puis on allait enfin nous rendre le passage supprimé pour donner satisfaction aux philistins le lendemain de la répétition générale. Sur l'admirable Mélisande que nous avons entendue, je reviendrai tout à l'heure. Qu'elle me permette tout d'abord de parler de l'œuvre.

Au quatrième acte, avant que Pelléas et Mélisande soient surpris par Golaud, Maeterlinck et Debussy nous montraient Yniold entendant pleurer des moutons apeurés, parce que, dans le soir, le berger les conduit sur une route qui n'est pas celle de l'étable. « Où dormiront-ils cette nuit? » se demande l'enfant qui, l'instant d'avant, a perdu sa balle d'or, enfoncée dans le creux d'un rocher. « Introduction doublement symbolique, — remarque M. Maurice Emmanuel dans sa belle étude sur *Pelléas*, indispensable à qui veut se pénétrer du chef-d'œuvre — le rocher qui résiste, le troupeau qui pleure, parce que ce n'est pas le chemin de l'étable; contraste de rythmes, de teintes, de timbres, avec la scène qui, dans le même décor, va se dérouler, et conduira les amants à la mort. » Contraste nécessaire que, pourtant, on négligeait de

nous rendre depuis trente ans. Mais ce ne sont point seulement des raisons littéraires qui exigeaient le rétablissement de cette scène; « les rythmes, les timbres, les teintes » dont le musicien l'a parée se retrouvent plus tard, et montrent ainsi quel lien existe entre elle et ce qui suit, comment elle est une préparation nécessaire au drame qui va s'accomplir. Cette restitution était subordonnée à un perfectionnement de la machinerie et des décors; les changements (qui auraient dû se faire rapidement) prenant un temps si long que force était de couper une scène, on avait sacrifié celle qui, à la répétition générale, avait fait rire un public résolu fermement à rapetisser l'ouvrage à la mesure de ses propres sentiments.

Je ne sais si les abonnés d'aujourd'hui sont moins fermés à la beauté que ceux de 1902 : comme les moutons de Maeterlinck, ils bêlent volontiers devant l'inconnu. Ils acceptent *Pelléas*, parce que trente ans ont passé qui les ont accoutumés à voir le nom de Debussy sur l'affiche. Mais le premier acte s'écoule tout entier au milieu des allées et venues des ouvreuses plaçant les retardataires et dans l'irrespectueux claquement des portes de loges. Quand pourra-t-on rappeler ces gens au sentiment des convenances? Pourquoi ne ferme-t-on pas les portes dès que l'orchestre commence de jouer? Il est humiliant d'accepter qu'en France une centaine de malappris obligent à massacrer l'exécution d'un chef-d'œuvre. Et quelle exécution! De cet adorable premier acte, M. D.-E. Inghelbrecht met dans leur exact relief tous les détails. D'ailleurs, l'orchestre, d'un bout à l'autre de la soirée, reste pénétré du sentiment de la grande tâche qu'il doit remplir. Aucune faiblesse, aucun flottement. C'est la perfection même, et il est simplement juste de rendre hommage au travail qui s'est accompli pour la remise au point du répertoire. L'Opéra-Comique est une maison où l'on travaille; pour les ballets et les divertissements, Mme Carina Ari a fait ce que M. Inghelbrecht faisait pour la musique, et le résultat est pareillement admirable. Si trop de gens à l'orchestre et au balcon restent indifférents à ces efforts, le public des « petites places » manifeste sa reconnaissance C'est lui qui a sauvé *Pelléas* il y a trente ans. C'est encore

lui, aujourd'hui, qui témoigne de la plus diligente ferveur...

Le succès de Mlle Véra Peeters dans Mélisande a été aussi grand que mérité. Rien ne semblait désigner cette artiste à remplir ce rôle, rien si ce n'est l'intelligence dont elle a fait preuve dans ses créations comme *la Femme Nue* — un rôle tout à l'opposé de Mélisande. Eh bien, dès le lever du rideau sur le décor de la forêt, elle s'impose; elle est le petit être mystérieux et timide, elle est l'héroïne du conte douloureux. Les grands souvenirs dont le rôle est chargé ne l'accablent point : elle s'égale aux plus illustres de ses devancières. Elle ne les imite pas. Elle tire simplement parti de ses propres dons et parvient à faire oublier ce que la nature a mis en elle, et qui pourrait ne point appartenir à Mélisande. Sa voix traduit l'émoi d'une pudeur exquise; le timbre est limpide et cristallin comme l'eau de la fontaine; les gestes sont d'une justesse et d'un naturel parfaits. Et l'enfant est femme cependant... La scène de la tour, le quatrième et le cinquième acte entiers atteignent naturellement avec elle cette grandeur simple qui est le plus haut sommet de l'art. On ne saurait trop l'en féliciter.

M. Roger Bourdin est un Pelléas idéal — le meilleur de tous ceux que j'ai entendus dans le rôle. MM. Vieuille et Dufranne sont, dans les leurs, excellents comme ils le furent à la création. Mlle Gauley est un peu grande pour Yniold, mais vocalement parfaite.

§

La musique de scène pour l'adaptation de **la Paix,** d'Aristophane, représentée à l'Atelier, nous prouve qu'avec les moyens les plus réduits — un quatuor vocal et un « Martenot » — on peut faire d'excellente musique. La partition de **M. Delannoy** a quelque chose de dru, de sain et de simple qui convient merveilleusement au texte aristophanesque. Cette franchise n'est pas dépourvue d'atticisme, au contraire. Evidemment, ce n'est point une œuvre comparable au *Fou de la Dame* ni au *Poirier de Misère* (puisse M. Gheusi nous les rendre!), mais c'est plein de trouvailles heureuses et vraiment grandes. M. Delannoy chante la Paix sans vaine déclamation ni grandiloquence, avec un esprit et une sin-

cérité convaincants. On a fort applaudi Mlles Limozin et Velcome, MM. Abondance et Jugain, interprètes de sa musique. On souhaiterait que M. Charles Dullin eût l'occasion de donner à Berlin ce spectacle si joliment monté (et dont mon ami Pierre Lièvre vous entretiendra sans doute). A Paris, il semblait qu'Aristophane, François Porché et Marcel Delannoy prêchaient des convertis... Mais la foi la mieux assise a besoin qu'on l'entretienne.

§

Le **Concert de la Société des Etudes Mozartiennes** fut merveilleux. Cette fois, quatre morceaux de choix étaient au programme : la *Sérénade en ré,* pour instruments à vent et orchestre (1779), le deuxième *Concerto de flûte* (1778), l'air *Alcandro, lo confesso,* et puis les six *Danses allemandes* de février 1789. Tant de grâce — et sous cette grâce, tant de puissance, de plénitude! C'est le miracle mozartien auquel, deux ou trois fois l'an, Mme Octave Homberg et M. Félix Raugel nous convient. Hier, ce n'était pas — comme pour la *Messe en ut mineur* — l'immense chef-d'œuvre devant lequel on demeure écrasé, mais ce n'était pas moins merveilleux. La voix de Mme Ritter-Ciampi, si sûre, si limpide et si belle, la flûte de M. René Le Roy, si agile et si mélodieuse, et puis la diversité de la *Sérénade* et des *Danses,* la malice et la bonhomie, l'esprit et la tendresse, le charme profond de toute cette musique, si variée et pourtant d'une perfection toujours si grande, nous ont ravis.

La *Sérénade* nous a révélé deux nouveaux ouvrages de **M. Kurt Weil,** un des musiciens allemands les plus originaux de la jeune génération. *L'Opéra de Quat'sous,* déjà, lui a valu une popularité du meilleur aloi. Avec *Mahoganny et Der Jasager,* M. Kurt Weil apparaît vraiment comme un de ces artistes auxquels échoit l'honneur d'exprimer le caractère que leur époque conservera devant la postérité. Je trouverai bientôt l'occasion de revenir plus longuement sur ces ouvrages dont je dois, aujourd'hui, me borner à enregistrer le vif succès. Avec des éléments empruntés à la vie misérable — à l'*humble vérité,* eût dit Maupassant — M. Kurt Weil crée une œuvre amère et tragiquement simple, et qui,

certes, est d'un temps où les poètes eux-mêmes, au lieu de poursuivre la chimère, sont bien obligés d'ouvrir les yeux sur la réalité.

Aux **Concerts Pasdeloup,** MM. D.-E. Inghelbrecht et Gustave Bret ont successivement pris la baguette. Le premier nous a donné une fort belle audition du *Martyre de Saint Sébastien*; le second nous a fait entendre le prélude et le premier acte de *Pénélope*. Ainsi, par la volonté de ces deux excellents musiciens, deux maîtres français ont été successivement à l'honneur. Et contrairement à ce qu'auguraient les prophètes de malheur, le public, loin de bouder, est venu en nombre. Pourtant, les conditions ne semblaient pas des plus favorables : les samedis de fin décembre, que d'obligations mondaines et familiales peuvent éloigner du concert les plus fervents mélomanes! Le théâtre des Champs-Elysées fut cependant rempli avant que commençât la *Sinfonia* de l'*Oratorio de Noël*, par quoi M. Bret préluda (avec le 5ᵉ *Concerto Brandebourgeois* et les deux airs joyeux de la *Cantate de l'Epiphanie*) à *Pénélope*. Et l'accueil fait à l'admirable partition de Fauré montre clairement leur devoir aux dirigeants de nos associations symphoniques. Il est temps de faire pour la musique française ce qui était réservé jusqu'ici aux seuls ouvrages de Beethoven et surtout de Wagner. Il est probable que *Tristan*, les *Maîtres* et la *Tétralogie* ne feraient point les beaux soirs de l'Opéra, si pendant un demi-siècle les concerts symphoniques n'avaient, par l'audition répétée de fragments essentiels, préparé le public à les entendre et à les admirer jusque dans les détails les plus opposés au goût français. Le snobisme fut pour beaucoup dans cet engouement, direz-vous. C'est certain. Mais bien des signes montrent que le moment vient où notre musique française peut reprendre, au concert comme au théâtre, la place qui doit lui revenir. L'éclatant succès du *Martyre* l'autre jour, de *Pénélope* hier, en témoigne. Remercions MM. Inghelbrecht et G. Bret de leur initiative. Et avec eux, Mme Dolorès de Silvera, Mlle Grandval (dont la voix de soprano admirable est conduite avec un goût et une sûreté remarquables) et M. Roger Bourdin, qui chantèrent le *Martyre*; Mme Suzanne Balguerie, dans *Pénélope*, fut la grande cantatrice digne en tous points

de son rôle magnifique; M. de Trévi fut un Ulysse noble et fort et M. Singher un Eurymaque excellent. Une longue, une interminable ovation récompensa M. Bret de son énergie (il était si sérieusement grippé qu'il dut conduire assis). Un tel acte de foi est au-dessus de tous les éloges.

Dans la salle des Concerts du Conservatoire, M. H. Tomasi, à la tête de l'Orchestre Radiocolonial a donné un **Festival de Musique Bretonne** fort réussi, où, auprès de la *Cloche des Morts,* cette œuvre de jeunesse de M. Guy Ropartz, et qui est un chef-d'œuvre, des *Ajoncs Dorés* de M. Adolphe Piriou, qui ont retrouvé là le succès qui accueillit le *Pays de Komor,* il y a quatre ans, — des charmantes *Feuilles d'Images* de M. Louis Aubert, enluminées d'une polyphonie si délicate, du pittoresque *En Kernéo* du regretté Louis Vuillemin et des agréables *Variations sur des Airs Trécorrois,* de M. P. Ladmirault, du finale du *Concerto* de Jean Cras (prématurément disparu il y a quatre mois, *Concerto* que Mme Colette Cras joua dans un style étincelant), du finale de la *Symphonie* en *la* de M. Paul Le Flem (une des pages les plus complètes et les mieux venues de nos symphonistes contemporains), de fines mélodies de Jean Huré, de MM. Rhené-Baton et Vuillermoz, — figurait une première audition de Jean Cras, *Chanson des Bardes,* dont Mlle Madeleine Grey fit valoir l'originale et profonde poésie. Au total un fort beau concert, et qui permit à M. Tomasi de servir une fois de plus avec autant d'intelligence que de cœur la cause de la musique contemporaine.

Enfin, je veux signaler les causeries de **M. Edmond Marc,** illustrées d'exemples musicaux, et dont la première a été faite avec la collaboration de Mme Suzanne Barthélemy, pianiste, qui accompagna ses mélodies chantées avec beaucoup de goût par Mme Cécile Winsbach, et de M. Albert Roussel. M. Edmond Marc s'est proposé d'éclairer par l'analyse quelques œuvres classiques et modernes et, par un commentaire, substantiel et pénétrant malgré sa simplicité, de faire mieux aimer ces ouvrages en en révélant les beautés que l'on se figure, volontiers, n'être accessibles qu'aux seuls initiés. Cette tentative est digne d'être vivement encouragée; elle vient à son heure en un moment où rien ne doit être

négligé de ce qui peut contribuer à la défense et illustration de la musique si menacée.

§

Il me faut revenir encore sur **la question de la taxe et du statut de la Radiodiffusion.** Commentant dans *la Tribune Républicaine de Saint-Etienne* une de mes dernières chroniques du *Mercure,* M. Georges Julien écrit : « L'erreur fondamentale vient du fait que l'on veut considérer la T. S. F. comme un excellent moyen de retransmission et qu'on se refuse à lui accorder une originalité propre... » Au fond, le désaccord entre les idées de M. G. Julien et les miennes est moins profond qu'il ne paraît à première vue. Mais je souhaite d'abord qu'on élargisse le débat au lieu de le rétrécir. Il s'agit de doter la radio d'un statut et de sauver du même coup la musique française, en péril de mort, *la musique sans laquelle la radio ne pourrait vivre.* Que les retransmissions ne soient point parfaites aujourd'hui, c'est possible. Mais ce n'est pas une raison pour affirmer qu'elles doivent demeurer éternellement mauvaises, et pour organiser la Radio en excluant de ses programmes théâtres lyriques et grands concerts, car rien n'est plus simple, d'abord, quand ils seront dotés d'une subvention suffisante, d'exiger d'eux en récompense quelques auditions spéciales, et cela jusqu'à ce que la retransmission ait fait des progrès suffisants. Et d'ailleurs il ne semble pas douteux que les techniciens parviennent bientôt à assurer la perfection de ces transmissions (1).

Ce qui est certain, c'est que l'Allemagne et l'Angleterre, pour ne citer que deux exemples entre beaucoup d'autres, ont compris depuis longtemps que la radio devait venir au secours de la musique et qu'en France, nous en sommes encore à nous chicaner sur des points de détail, alors que nous devrions nous unir pour une action dont le premier acte doit être de sauver la musique.

RENÉ DUMESNIL.

(1) Si j'avais plus d'espace, je citerais tout entier l'excellent article de M. J. Maigret, directeur du Poste Radio-Colonial, paru sous le titre : *La T.S.F. au secours de la musique* (*Comœdia,* 23 décembre 1932).

LES REVUES

Terres latines : programme; un poème de Mme Lucie Delarue-Mardrus. — *La Grande Revue* : la jeunesse studieuse « sciences » et l'amour. — *La Revue Universelle* : Agonie et mort de l'impératrice Augusta, d'après la princesse de Radziwill. — *La Revue hebdomadaire* : la petite Eugénie de Montijo, inspiratrice de la *Chartreuse* de Stendhal. — Mémento.

Terres latines vient de naître (janvier) à Jette-Bruxelles, 7, rue Mayelle, pour défendre « de la pesante culture germanique » la Wallonie, et sauver des « assauts de la Matière », l'Esprit, et « de l'Anarchie qui la submerge et de la Barbarie », l'Intelligence. Les fondateurs de cette revue « sûrs d'être entendus par les Latins du monde, rêvent d'une Union Intellectuelle Latine ». M. André Tardieu « est heureux de crier : Bonne chance! » à « cette noble tentative ».

Mais, un bon poème, n'est-ce pas? est la meilleure garantie des desseins d'un nouveau recueil littéraire. Mme Lucie Delarue-Mardrus a donné ces très beaux vers à *Terres latines :*

Chaque jour est le dernier, puisque
Il ne doit jamais revenir.
Avec son espoir et son risque,
Chargé de passé, d'avenir,
Chaque jour est le dernier, puisque
Il ne doit jamais revenir.

La mort, avec le soir qui tombe,
Descend sur ce jour qui finit.
Le lit qu'on gagne est une tombe
Et le sommeil un infini.
La mort, avec le soir qui tombe,
Descend sur ce jour qui finit.

Existence en miniature,
Jour à jamais perdu pour nous
Comme pour toute la nature...
Instants, ou pénibles ou doux,
Existence en miniature,
Jour à jamais perdu pour nous.

§

M. Marcel Roland publie dans **La Grande Revue** (décembre) « Eros au Jardin ou l'Amour chez les insectes ». Ses obser-

vations sur le carabe doré ou le ver luisant, pour intéressantes qu'elles sont, nous le paraissent moins peut-être que ses remarques sur la jeunesse studieuse actuelle. Elle ne met pas dans « son programme », paraît-il, « l'amour et tout son cortège ». « Comme le cloître (?), le laboratoire est un tueur de fictions, d'illusions », écrit M. Roland Marcel. La science, nous dit-il, « est la religion du réel ». Et il déclare :

Mais religion sans mystères et si avide au contraire de vérité objective, qu'elle a pour dogme ce qui se voit, se touche ou s'entend, ce qui relève du seul contrôle de nos sens, ce qui est accessible au seul entendement humain. Pygmée attelé à une tâche de géant, elle crible dans ses temples des montagnes entières, pour en tirer un infime diamant de vérité, qu'elle emprisonne alors, à peu près sûre de lui, dans quelque formule qui a la forme d'un coffre-fort et la magie d'une prière.

Religion qui regarde la foi, l'enthousiasme, le martyre, comme des auxiliaires suspects, le scepticisme comme une vertu, et où l'orgueil le plus démesuré le dispute à une perpétuelle défiance de soi.

Quoi de commun entre ce culte du positif, du réel, du patent, et la comédie amoureuse? Austère, la jeunesse qui hante les séminaires de science pour y recueillir le verbe sacré, n'a qu'un amour : celui du cerveau humain, capable de grandes choses. Et du mélange de ces garçons et de ces filles, un sexe est né : le sexe scolaire, troisième sexe de notre époque.

Sa vie, à ce sexe, est factice mais sublime. Dès l'enfance, le tourbillon des connaissances l'absorbe, ne le lâchera plus. La périodicité des examens lui inculque ses premières notions d'angoisse, et le familiarise avec l'alternance des joies et des peines, voire avec la déception et la ruine totale de l'espoir. La concurrence s'affirme à mesure que passent les années, et dans le seul domaine où elle soit possible : celui de l'esprit. Dès lors, le corps passe au second plan, s'efface, reste ignoré. Le sexe scolaire est androgyne, comme l'escargot.

Chez cette jeunesse confondue sur les mêmes bancs, la camaraderie même exclut tout désir. Et si, plus tard, quelques-uns voient s'éveiller en eux cette double émotivité charnelle et spirituelle qu'on nomme l'amour, combien s'en doutent jamais? Combien de filles resteront vierges, chastes, seules, parce qu'elles auront épousé ce démon : le Savoir?

§

M. le général de Robilant confie à **La Revue Universelle** (1er janvier) la publication des lettres que, de 1889 à 1895, il a reçues de la princesse Antoine de Radziwill, née Castellane, fille de la duchesse de Dino. C'est une correspondance d'un intérêt constant pour les tableaux dont elle est riche sur la cour de Berlin. Cette relation, par exemple, de l'agonie et de la fin de l'impératrice Augusta, veuve de Guillaume Ier, est vraiment d'une couleur et d'un trait dignes de mémoire :

Berlin, 7 janvier 1890.

Je reviens du Palais profondément troublée de la journée que je viens d'y passer. Vous le comprendrez sans peine. Hier au soir vers 11 heures, Knesebeck (1) m'a fait dire que cela allait plus mal; ce matin à 7 heures les nouvelles étaient encore plus mauvaises. Je me lève, je m'habille, je vais au Palais que je n'ai quitté que ce soir à 4 heures et demie. Je pénètre non seulement dans le palais, dans les salons, mais jusqu'à cette chambre à coucher où chaque heure, chaque minute, chaque seconde, deviennent plus sérieuses et plus solennelles, où les impressions sont plus pénibles et les contrastes plus frappants. La mourante, avec ses traits tirés qui annoncent l'approche du grand passage, ne pouvant presque plus parler, ni remuer, la bouche décomposée, l'œil vitreux et entrant dans le coma de l'agonie, une respiration dont on ne pouvait plus compter les saccades, le corps sans aucun mouvement. Avec cela toute coiffée, toute frisée, avec son bonnet de dentelles noires sur la tête, une espèce de casaque qui faisait croire à une robe, et assise (car on ne peut pas dire couchée) sur la chaise longue la plus étroite, la plus incommode qu'on puisse imaginer. D'un côté de cette chaise longue, sa fille agitée, lui parlant et ne recevant pas de réponse, se courbant sur sa mère; de l'autre les médecins donnant les secours, tenant le pouls, attentifs à chaque symptôme. Au pied du lit, le jeune empereur debout, roide, droit comme un piquet, ne donnant dans sa raideur aucun signe d'émotion; puis le pasteur récitant les prières de la liturgie protestante. Dans le fond de la chambre, la famille royale et tous les serviteurs de la maison. Le reste du palais rempli par les ministres, les curieux et un tas de monde causant de choses indifférentes ou de préparatifs de funérailles, disposant et dirigeant tout à leur guise avant que cette Impératrice, dernier sou-

(1) Le médecin de l'Impératrice.

venir d'une grande époque, ait rendu le dernier soupir. Les grands de ce monde ne peuvent même pas mourir tranquillement. Tout cela était un mélange de grandeur, de solennité, de petitesses, d'indifférence, et de profonde tristesse. Je me demandais ce que c'est que le monde, et combien ceux qui nous sont vraiment attachés sont en petit nombre. Je pensais à tout ce que j'avais traversé avec cette femme depuis trente-deux ans, à sa bonté pour moi, à toutes les ressources que j'ai trouvées en elle, à sa liaison avec ma grand'mère, à toutes les réminiscences d'un passé si grand, si différent du temps actuel, à la disparition enfin d'un des principaux personnages de la Chronique. L'agonie fut longue, douloureuse, à en juger par la contraction du visage. On pouvait suivre jusqu'au bout la lutte entre cette femme, qui, hier encore, a dicté sept lettres et qui ce matin à 8 heures disait à Knesebeck : « Je pense que demain nous pourrons travailler ensemble, » qui, quand elle ne pouvait plus parler, remuait les lèvres comme pour dire encore quelque chose, et cette mort implacable qui brise les plus fortes volontés.

Avec l'impératrice s'est fermée la porte encore restée ouverte sur tout un grand passé.

§

La Revue hebdomadaire (31 décembre) contient un fort joli article de M. Paul Arbelet qui a pour titre : « Un dernier amour de Stendhal : Eugénie de Montijo ». C'est en 1836 qu'à Paris, Mérimée présenta Henri Beyle chez la mère de la future impératrice, de celle qui, soixante ans plus tard, n'ayant pas lu une seule ligne de l'œuvre de l'admirable écrivain, le définissait : « un vieux monsieur très bon, qui adorait les petites filles ».

Lorsqu'Henri Beyle quitta Paris, en juin 1839, — écrit M. Paul Arbelet, — Eugénie de Montijo avait treize ans, et quatorze sa sœur Paca. Ces jolies filles de belle race, et, qui plus est, de race espagnole, ces petites filles étaient des femmes. N'exagérons point la candeur d'Henri Beyle. Il est difficile d'imaginer qu'en les traitant comme des enfants, ce vieux Lovelace ne se soit jamais avisé qu'elles ne l'étaient plus tout à fait.

Pour en être certain, il suffit de regarder leur portrait, celui que faisait un peintre au temps même où Beyle les a connues. La comtesse de Montijo est assise, et debout à côté d'elle se tient, fine et gracieuse, Paca. Eugénie, à genoux, abandonne ses mains

sur le giron de sa mère. La tête penchée, le regard rêveur, elle est bien, comme l'écrivait son vieil ami, « charmante ». Ses traits délicats, sa petite bouche, aux lèvres nettement ourlées, tout son joli visage enfantin nous laissent déjà reconnaître une figure qui sera bientôt illustre. Des bandeaux encadrent son front, ses cheveux tombent en deux longues tresses. Une robe blanche et bouffante semble l'envelopper jusqu'aux pieds, mais laisse largement découverte une poitrine pleine et des épaules rondes. Ses bras minces sont nus jusqu'au coude. Déjà, en cette année 1837, on ne sait trop si les deux sœurs sont de petites jeunes filles ou des enfants. Et Beyle va voir encore pendant deux ans grandir et se transformer ses jolies amies.

Beyle était trop sage pour marquer à l'une d'entre elles sa prédilection.

Mais vint un jour que dans son cœur il choisit. Doit-on s'étonner que la beauté d'Eugénie de Montijo, quand elle avait douze ou treize ans, ait pu troubler ce vieillard trop tendre? Dans la grâce enfantine de l'adolescente, nul doute que n'apparussent déjà quelques-uns des traits charmants de la jeune fille et de la femme.

Dans ses notes secrètes, le merveilleux dilettante d'amour inscrit la petite Montijo sous le nom castillan d'Eoukenia ou l'abréviation : Eouké. Les notes imprimées de la *Chartreuse de Parme* portent cette mention au crayon : « J'ai fait ce détail pour Eouk. » A Civita-Vecchia, — « je m'ennuie dans mon nid d'hirondelle », écrit-il — il regrette moins une « Lutèce » d'où Paca et Eugénie sont parties pour Madrid. Il écrit à sa préférée d'entre ses « deux amies de quatorze ans ». Elle disait, plus tard, en avoir reçu plus de deux cents lettres. Pour M. Paul Arbelet « le fantôme léger d'Eoukenia » a hanté secrètement l'imagination d'Henri Beyle au temps même qu'il « écrivait la *Chartreuse* ». A Paris, il avait coutume de conter les batailles de Napoléon à ses « deux petites Espagnoles » qu'il installait ensemble sur ses genoux. Ce « détail fait pour Eouk » pourrait être l'épisode de la bataille de Waterloo. L'immortel récit, nous le « devons peut-être à cette enfant », suggère M. Arbelet qui raisonne ensuite :

Augustin Filon faillit s'en aviser quand il écrivait, dans *Mérimée et ses amis* : « Imaginez les deux petites filles... buvant ses paroles », et Beyle « déployant épisode par épisode ce prodigieux drame dont il avait été le témoin, à peu près comme il a raconté la bataille de Waterloo dans la *Chartreuse de Parme*... »

Mais ne faut-il pas dire beaucoup plus? Si Beyle raconta Waterloo dans sa *Chartreuse,* c'est peut-être que depuis deux ans il racontait à deux petites filles les batailles de Napoléon. Cette étonnante description ne fut peut-être, dans la pensée de Beyle, qu'un récit s'ajoutant à d'autres récits, une dernière bataille après bien d'autres batailles, celle qui terminait, non point ses *Mémoires sur Napoléon,* destinés à un libraire hypothétique, mais cette légende du grand homme, telle qu'il l'avait, épisode par épisode et image par image, déroulée devant les yeux ravis de ses deux amies. Nous aurions donc ici, non pas seulement le premier exemple d'une méthode nouvelle dans l'art du romancier, mais encore le dernier essai, — le seul fixé sur le papier, — d'une longue suite de récits, naïfs et vrais comme doivent l'être des histoires que l'on raconte à des enfants. Et Beyle, tandis qu'il l'écrivait, n'aurait point eu seulement la joie créatrice d'inventer un nouveau style de bataille; il se serait encore donné le bonheur, plus profond peut-être et plus délicat, de retrouver dans sa pensée le souvenir d'une habitude chère à son cœur.

Ainsi s'expliquerait, non pas seulement que Stendhal ait placé Waterloo dans ce roman tout italien, mais encore qu'il ait décrit la bataille comme il l'a décrite. Quand on s'adresse à des hommes, on peut vouloir, en historien, leur expliquer un problème de stratégie et de tactique; on peut encore, comme le fera Victor Hugo, évoquer à leurs yeux une image grandiose et schématique de la bataille. Mais des enfants ne s'intéressent point à la stratégie et de petites filles, qui ne jouent pas aux soldats, n'auraient peut-être nul plaisir à voir s'entrechoquer régiments et escadrons. Il leur faut, pour qu'elles comprennent une réalité si loin de leur expérience, des épisodes familiers et simples, comme une image d'Epinal : les aventures d'un enfant égaré parmi des soldats, une vivandière bavarde et sensible, les accidents héroï-comiques d'une chevauchée sous les boulets, et, au fond du tableau, Napoléon qui passe, invisible.

Si donc Beyle, précisément à la fin, notons-le, du chapitre qui contient sa bataille de Waterloo, a jeté la note déjà citée : « J'ai fait ce détail pour Eoukenia, » peut-être pourrait-on ne pas l'entendre seulement du dernier détail, qui termine le chapitre : — « A peine dans la voiture, notre héros, excédé de fatigue, s'endormit profondément, » — mais aussi bien de tous les autres, c'est-à-dire de tout ce qui donne à ce fameux récit de bataille son originalité saisissante.

Eugénie a 12 ans et en paraît avoir 14 quand Beyle écrit

la *Chartreuse*. Pareillement, Clélia Conti, « cette jeune fille de douze ans » dont la beauté émerveille Fabrice del Dongo, semblait âgée de « quatorze ou quinze ans, tant elle avait de raison ». Elle a aussi les lèvres « un peu fortes ». Les portraits d'Eugénie font foi qu'elle avait « les lèvres très nettement ourlées, pleines et charnues ».

M. Paul Arbelet est délicatement prudent, après avoir exposé son hypothèse. Elle séduira la plupart des amis actuels de Stendhal, l'homme aux mille et mille curiosités et de toutes les indiscrétions galantes.

L'article se clôt par ces lignes :

Si vraiment Henri Beyle éprouva pour Eugénie de Montijo un sentiment profond et secret, une ardente obsession, une tendresse refoulée, qu'il nous faut bien appeler de l'amour, l'Impératrice ne savait point elle-même combien il était juste de conserver auprès d'elle, comme elle le fit, jusqu'à sa mort le portrait du consul de Civita-Vecchia. M. Beyle, dit-elle un jour en plaisantant, était le premier homme qui avait fait battre son cœur. Plus sérieusement elle aurait pu dire : le premier homme dont le vieux cœur avait battu pour elle.

Ainsi peut-être échut à la petite Eoukenia une fortune qu'elle ne devait plus retrouver quand elle régnera sur la France : elle fut dans notre littérature la puérile inspiratrice d'une grande œuvre.

Mémento. — *La Revue de Paris* (1er janv.) : M. R. d'Harcourt : « Gœthe et la mort ». — M. Albert Flament évoque dans ses « Tableaux de Paris » les obsèques de Verlaine suivies, écrit-il, par « une cinquantaine de personnes ». Il ajoute même : « peut-être dix de moins ». Cela ne correspond pas du tout à notre souvenir. A mesure que le convoi avançait dans sa traversée de Paris, nous étions plus nombreux derrière le char. Nous fûmes plusieurs centaines, dans le cimetière, à saluer le cercueil de Pauvre Lelian.

Revue de l'Amérique latine (octob.-décemb.) : « Les archives de Miranda » par M. Ed. Clavery.

Notre Temps (1er janv.) : « Un apôtre du jeune Japon : Toyohiko Kagewa » par M. S. Serge.

La Revue de France (1er janv.) : « Fébronie », un roman nouveau de M. Marcel Prévost. — Notes inédites de Stendhal recueillies par M. A. Doderet, à Civita-Vecchia, dans la bibliothèque beylienne.

Lettres et Médecine (janv.) : Souvenirs de M. le Dr Guéniot, le doyen centenaire de l'Académie de Médecine.

La Revue Mondiale (janvier) : suite et conclusion de l'enquête sur la faillite de la société bourgeoise. — « Le vrai visage de l'Irlande » par M. S. O'Ceallaigh. — « Les dessous du Théâtre Français » par A. Manegat.

L'Alsace française (1er janv.) : « De Beyle à Stendhal », par M. G. Bergner.

La Revue des Vivants (décembre) : « Les origines ibériques du peuple juif », étude qui est le « fruit de 37 années de recherches », par M. O. V. de L. Milosz. — « Etranglée », un puissant récit de M. Gil Robin.

Les Amitiés (décemb.) : « Un Rêve », par M. R. Martineau. — Poèmes de MM. Fagus, Forot, Fleury, Varille.

Le Pays Comtois (Noël) : « Noëls de Comté. Noëls de Comtois ».

La Revue de l'Ouest (janvier) : « Les saints bretons », par MM. G.-H. Doble et L. Kerbiriou.

La Vie (1er janvier) : De M. Marcel Longuet, une belle étude sur « les Promenades littéraires » de M. René Martineau.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Les fouilles de Pompéi (*Journal des Débats* du 4 janvier). — **Gambetta est-il célèbre?** (*L'Œuvre* du 11 janvier).

On sait que grâce à une nouvelle méthode inaugurée par M. Spinazzola et pratiquée ces dernières années par M. Maiuri, les fouilles de Pompéi ont ressuscité, en élévation, une grande partie de la ville. Dans une lettre de Naples au **Journal des Débats,** M. Maurice Pernot nous en donne une idée saisissante :

En parcourant la partie est de la *rue de l'Abondance,* on a sous les yeux, pendant un demi-kilomètre, toute la vie grouillante et palpitante d'un quartier commerçant de la ville au temps de sa grande prospérité. Voici la Teinturerie Stephani : on pénètre par la grande porte, dont les vantaux, au moment de la fouille, furent trouvés à demi-fermés. A gauche, on trouve le pressoir; dans l'atrium, un grand bassin de lavage; au fond, sous des toits rustiques, l'atelier proprement dit, avec ses vasques d'immersion, ses cuves de foulage, jusqu'à sa cuisine et ses w.-c. aisément reconnaissables. Au premier étage, le logement des patrons.

Un peu plus loin, sur l'autre trottoir, s'ouvre un *Thermopolium,*

c'est-à-dire un café. Sur une large table en maçonnerie sont disposées les bouilloires de bronze qui contenaient les boissons chaudes, d'autres récipients pour les boissons fraîches, la lanterne d'éclairage et jusqu'au « tiroir-caisse » qui était encore plein de numéraire. Sur la muraille extérieure se lisent trois noms : Eglé, Maria, Smyrna, trois noms d'Orient, auxquels répondaient sans doute, pour le plaisir des clients, les jolies esclaves préposées au service de l'établissement.

Rien ne contribue davantage à rendre vivant le quartier des nouvelles fouilles que les fresques et les *graffiti* dont les façades sont ornées. Figures divines, parmi lesquelles on retrouve souvent l'Aphrodite marine, patronne de Pompéi; représentation de cortèges religieux; enseignes parlantes, et surtout proclamations électorales. Il semble que les citoyens influents missent le mur de leur maison à la disposition du candidat qu'ils entendaient recommander; celui-ci — déjà! — promettait à l'électeur des combats de bêtes, des luttes, avec « dix paires de gladiateurs ». S'il était magnifique, il annonçait encore que l'amphithéâtre serait protégé des ardeurs du soleil par un « *velum* », et qu'il y aurait un buffet.

Je passe sur quelques belles demeures, — la maison de l'Ephèbe, celle de Ménandre, celle de Trebius Valens, — qui ont été bien souvent décrites, et ne m'arrête à la maison de Politès le moraliste que pour y copier les trois inscriptions qui ornent le mur de la salle à manger : « Faites-vous laver et essuyer les pieds par le serviteur; il y a des serviettes propres sur les coussins; ayez égard à notre linge. — Ne faites par les yeux doux aux femmes des autres, et soyez chastes dans vos paroles. — Gardez-vous, si vous pouvez, de l'emportement et des propos injurieux, et, si vous ne pouvez pas, rentrez chez vous! »

Mais comment ne vous point parler de cette « *Villa des Mystères* », sur laquelle s'exerce depuis plusieurs années l'ingéniosité des interprètes, et qui, après tant d'efforts, continue de mériter son nom? Pour y atteindre, quand on vient de l'amphithéâtre, il faut traverser toute la ville, d'est en ouest. Chemin faisant, on rencontre une « tour de guet » opportunément restaurée et d'où les gardiens peuvent, sans en avoir l'air, surveiller un visiteur suspect. On suit jusqu'au bout la « rue des Sépulcres »; on s'engage enfin dans un sentier champêtre, on passe un ruisseau, et l'on arrive devant l'un des édifices les plus vastes et les plus complets qui aient été mis au jour à Pompéi. Les fouilles, commencées sans méthode en 1910, par le propriétaire de l'hôtel Suisse,

furent reprises et achevées avec un plein succès par le Service des Antiquités, entre 1926 et 1930.

Construite au cours du IIIe siècle avant Jésus-Christ sur le type d'une maison de ville, la Villa des Mystères fut transformée par la suite en maison des champs. Le tremblement de terre de l'année 63 l'endommagea et une partie de ce qui en restait tomba aux mains d'occupants fort modestes, si l'on en juge par le caractère des réfections et des décorations les plus récentes. Mais, de la demeure somptueuse du Ier siècle, on a retrouvé et remis en état, outre l'habitation de l'intendant et le quartier des esclaves, une grande *veranda* s'ouvrant sur des jardins, un vaste atrium, et l'appartement réservé aux maîtres, dont fait partie le salon que décorent les peintures mystérieuses.

Imaginez 29 figures, divines ou humaines, groupées en un certain nombre de tableaux qui recouvrent entièrement les murs de la salle. Face à l'entrée principale, un grand panneau représente les Noces de Dionysos et d'Ariane. Le caractère dionysiaque de la décoration ne semble donc pas douteux. Mais quelle est la signification des « Mystères » figurés le long des murs, à droite et à gauche du couple bienheureux? D'aucuns ont voulu y voir les rites successifs d'une initiation. D'où les sous-titres que les guides énumèrent : lecture du rituel, — sacrifice, — la femme effrayée, — la flagellation, — le phallus dévoilé, — la toilette de l'Epouse, etc... Il faut, à vrai dire, quelque complaisance pour rattacher ainsi les unes aux autres, comme dans une image d'Epinal, les scènes représentées. M. Franz Cumont, dont le jugement en ces matières fait autorité, observe, en premier lieu, que toute interprétation licencieuse ou sadique est fort improbable, parce qu'il n'y a pas apparence qu'un initié, ou une initiée, ait fait peindre dans un appartement de réception, ouvert à tous venants, des scènes de cette nature; que d'ailleurs, au temps où ces peintures furent exécutées, les divers cultes importés d'Asie s'étaient épurés et dépouillés des rites violents ou obscènes. Il fait remarquer, en outre, que les cérémonies de l'initiation aux différents « mystères », — à commencer par ceux d'Eleusis, — nous sont, jusqu'aujourd'hui, parfaitement inconnues. Les fresques de Pompéi s'y rapportent-elles? C'est possible, mais nous n'en savons rien. Alors, attendons, et laissons aux visiteurs de la Villa des Mystères le plaisir aigu d'y découvrir, chacun pour son compte, ce qu'ils souhaiteraient d'y rencontrer.

§

Dans l'**Œuvre,** M. Lucien Wahl se demande « si Gambetta est célèbre » :

Le cinquantenaire de la mort de Gambetta a inspiré maints articles de journaux et de revues. Plusieurs nouveaux livres ont été consacrés à l'illustre homme d'Etat. On est revenu sur son rôle, sur son caractère et sur le drame après lequel il succomba. On a redit que, s'il n'avait pas été entouré de tant de grands médecins, s'il avait été soigné comme un citoyen quelconque, il aurait guéri. On a publié des reproductions de ses anciens portraits, voire de ses caricatures. Il a sa statue à Paris. Une place, une avenue, une station de métro portent son nom, que l'on a prononcé aussi devant les enfants des écoles... Gambetta est-il célèbre?

Cette question ridicule peut être posée, parce que les hommes illustres sont souvent les plus méconnus. Quelque invraisemblance que prouvent les propos suivants, il me faut en affirmer l'authenticité.

J'assistais à la première matinée d'un spectacle cinématographique et la projection du journal en images avait commencé. Derrière moi, un jeune homme et une jeune fille commentaient à haute voix les photographies animées qui passaient devant nos yeux. Ils plaisantaient en mentionnant des personnes connues d'eux, mais sans ironie. Aucune intention d'humour dans leurs phrases.

En me retournant, je distinguais suffisamment, dans la pénombre, leurs silhouettes supérieures, je veux dire la partie supérieure de leurs silhouettes, pour reconnaître des personnes élégantes ressemblant à des milliers d'autres.

Pourtant, tous deux, croyons-le, étaient des exceptions. Quand l'écran annonça la cérémonie des Jardies, en l'honneur de Gambetta, le jeune homme et la jeune fille avaient cessé de parler, puis celle-ci questionna son compagnon avec sérieux, je le jure, et dit : « Qui était-ce Gambetta? Un aéronaute? » — « Un aéronaute », répéta, me semble-t-il, le spectateur renseigné ou qui devait bientôt l'être. Et M. Paul-Boncour, en effigie, prononça : « Gambetta, un des fondateurs de la République... » — « Non, dit alors tout haut la demoiselle ou la dame, ce n'était pas un aéronaute ».

Puis, sur l'écran, on lut : « Commémoration à Cahors de l'anniversaire de Gambetta » et l'on vit et entendit M. de Monzie

déclarer : « Gambetta, le fondateur de la République... » — « Encore! » dit la demoiselle (ou la dame), à qui son voisin posa cette question : « Comment appelle-t-on les habitants de Cahors? »

Cela, ils le savaient tous deux.

Faut-il dauber l'ignorance du couple dont on vient de parler? D'abord il se rappelait très vaguement un épisode de la vie de Gambetta qui partit en ballon dans des circonstances fameuses et voilà pourquoi l'un d'eux parla d'aéronaute. C'est ainsi que l'on pourrait dire que Thiers inventa les chemins de fer, car une anecdote relative à ce que pensait de l'avenir du rail ce Président de la République pouvait laisser une trace très imprécise dans la mémoire de certaines personnes. « Est-il célèbre? » Eh! oui, il l'est, car la plus grande célébrité n'est pas absolue. Combien de fois a-t-on interrogé des gens sur tel ou tel nom illustre et obtenu des réponses extraordinaires? Napoléon, sans doute, est véritablement célèbre, et absolument. Et peut-être aussi, maintenant, Charlot... Mais qui, ensuite?...

Le journal en images apporte son enseignement. Il est bon que des spectateurs exceptionnels se mêlent aux foules et apprennent ainsi que Gambetta contribua à la fondation de la Troisième République française. Sinon, en lisant un jour l'histoire de la conquête de l'air, ils s'étonneraient de ne pas y voir figurer le nom de celui qu'ils croyaient un aéronaute.

Il est de fait que la jeune génération doit avoir bien de la peine à s'y retrouver.

P.-P. PLAN.

ART

Exposition Serge-Henri Moreau : Galerie Simonson. — Exposition des peintres musicalistes : Galerie de la Renaissance. — Exp. Suzanne Ody : Galerie Barreiro. — Exp. de Corini : Galerie Barreiro. — Le Salon de l'Ecole française : Grand-Palais. — Exp. Parison : Galerie Barreiro. — Le 29e Salon des Orientalistes français : Galerie Jean Charpentier. — Exposition Florit : gare de l'Est. — IVe Exposition des Illustrateurs et Décorateurs du Livre : Cercle de la Librairie.

Serge-Henri Moreau prend volontiers comme thèmes les aspects de la zone, des fortifs, des boulevards extérieurs, paysage et passants. Sa série déjà nombreuse rappelle des apparences anciennes de terrains dont la destination a été changée. Ainsi des notations de la plaine d'Issy sont antérieures à la construction, à la porte de Versailles, du palais des Expositions et nous retrouvons chez Serge-Henri Moreau l'ancienne

vision de cette étendue plate où une excavation de hasard plaçait une mare, pleine d'eau aux saisons pluvieuses. A nombre des coins de fortifs traités par Moreau, s'élèvent où il n'y avait encore, à son moment de travail, que les talus des fortifs, des maisons de rapport. Les œuvres de Moreau, peintre de Paris, sont donc douées d'un intérêt documentaire qui s'accroîtra, à mesure que Paris complétera la conquête et le surpeuplement de sa banlieue. L'attention de Moreau s'est surtout portée sur la partie des boulevards militaires qui s'étend de la porte de Versailles à la Maison-Blanche et il y a glané nombre d'évocations de maisonnettes vétustes et de quelques vieilles demeures. Il a porté son attention sur les hameaux de chiffonniers et leurs curieuses cahutes de planches, des vieilles caisses toiturées de morceaux de tôle ondulée et de boîtes de fer-blanc. Il en évoque aussi les habitants, déménageant, en charrette à bras, leur vague et rudimentaire mobilier ou pavoisant un jour de fête avec des pavillons nationaux et alliés ou des loques de la couleur de ces drapeaux. Si ses personnages sont silhouettés vivement, l'acteur principal du petit drame ou de la comédie, c'est toujours ce ciel souvent gris et cendreux, moins souvent bleu lapis, qui recouvre ces pauvres paysages et qu'on aperçoit par larges pans sur la vastitude du terrain pelé.

§

Le **musicalisme** est-il une théorie? Non, puisque entre les peintres qui s'intitulent musicalistes il y a une sensible différence dans la technique des œuvres, la recherche de l'apparence de la synthèse et des façons diverses d'essayer de réaliser une synthèse. Le musicalisme actuel est, pour la plupart de ses officiants, ce qu'on pourrait appeler un frère *contrastant* du cubisme et chez certains peintres musicalistes il y a analogie de méthode en vue d'un but tout opposé. Cela ne doit pas surprendre, étant données la difficulté des recherches d'art et la faiblesse tâtonnante des débuts. Le musicalisme nous offre-t-il, actuellement, des exemples concrets de beauté? Je ne le crois pas. Est-ce à dire qu'il n'en fournira jamais? On redouterait de le penser; tout effort individuel ou collectif doit produire quelque résultat. Le musicalisme

aboutira-t-il comme le cubisme à une série d'œuvres souvent torturées et indifférentes dont se détachent, au grand honneur de leurs auteurs, quelques belles œuvres exécutées en dehors des théories cubistes et très simplement parce que ce sont des portraits ou des ébauches directes? Le musicalisme n'en est pas encore à autoriser cet espoir. Le musicalisme n'est pas d'aujourd'hui; il est d'hier. Baudelaire, avec son poème des *Correspondances,* est vaguement à la base des théories, encore que ce fidèle de Delacroix eût été bien étonné des réalisations actuelles. Les musicalistes qui exposent rue Royale ne sont pas les premiers qui se réclament d'une esthétique plastico-musicale. Le précurseur est Elmiro Celli qui il y a vingt ans exposa Galerie Weill une série d'arabesques, de jaillissements de visions elliptiques aux formes très cherchées, de tourbillons rythmiques, sans représentation de formes humaines, incontestablement d'une remarquable originalité et dont certaines me parurent belles. Il faut dire qu'Elmiro Celli est un musicien de métier, violoniste remarquable et pratiquement reconnu comme tel. Il faut ajouter qu'il est, au travail direct, sur la nature, un de nos paysagistes les plus émouvants. Après Celli, et sans notion de son effort, Alcide Le Beau tenta une autre sorte de traduction des impressions musicales, par le paysage. Soixante paysages à lui suggérés par l'audition de la Tétralogie wagnérienne nous furent montrés, dans une éphémère galerie sise au pavillon de Hanovre. Un seul de ces paysages était animé par la présence minuscule d'un Wotan barrant la route à Siegfried sur le chemin du bûcher immatériel de Brunehilde. C'était une très belle série de paysages romantiques. La mémoire visuelle du peintre lui en fournissait certainement les thèmes autant que ses impressions auditives. Ensuite, nous vîmes à de nombreux Salons des Indépendants ou de l'Automne, les paysages de villes de M. Valensi, arbitraires de dessin et curieux de couleur dans leur mélange de mirage et de cartographie. Voici maintenant autour de M. Valensi, M. Bourgogne, M. Blanc-Gatti qui donnent des équivalences à des harmonies, M. Belmont qui dessine des rêves, M. Arne Hosek, peintre tchéco-slovaque, théoricien aussi, qui dessine des arabesques; Mlle Stella Fantome. Une artiste de haute valeur, Mlle Yvonne Sjoesteat,

qui reconnaît depuis longtemps à l'imagination des droits sur la plastique, traduit ses idées par l'arabesque. Elle a mieux à faire, étant donné sa puissance de réalisation. On ne peut se garder de sympathie pour un effort vers l'inconnu, mais il est impossible, après avoir vu cette exposition, de considérer le musicalisme comme une des sources fécondes de la peinture.

Mlle **Suzanne Ody** a du talent, un talent sobre qui ne tend pas à l'effet et un vif désir, réalisé d'ailleurs, de personnalité. Elle expose des paysages d'Eure-et-Loir, Chartres résumé dans le lointain, dans une clarté blonde et dorée, des points d'eaux et d'arbres et les terrains les environnant, d'une belle tenue harmonieuse. Elle est peintre de nus, et ses jeunes femmes se présentent, de la façon la plus naturelle, en courbes élégantes dans une claire lumière nacrée.

Mme **de Corini** peint les soirs de Paris, les lumières blafardes dans la brume, l'asphalte luisant étendu comme une pelouse sombre devant le parvis Notre-Dame, des angles de rues ouvertes sur l'ombre comme des lucarnes de lumière, tout cela peint avec une intéressante sûreté.

Le **Salon de l'Ecole française** n'apporte pas de révélation technique. Il s'agit là d'un groupe d'artistes consciencieux, habitués à se retrouver en ce mois de janvier au Grand-Palais, après que le Salon d'Automne a fermé ses portes sur les envols de la jeune peinture et que les Indépendants vont apporter leur bariolage œcuménique de peintures de tous les accents. L'intérêt du Salon d'hiver, c'est la présence constante à ses cimaises de quelques artistes de talent : Cornil, un bon peintre de Paris et de la Bretagne, expert à saisir le caractère des rues populaires de Paris, à des minutes éphémères de leur atmosphère; ainsi cette année, une rue Saint-Antoine, blafarde et lumineuse dans le glacis de son sol sous les lumières qui ont peine à percer la brume, avec des paquets de neige, entamés par le dégel, à ses façades. Coraboeuf, toujours ingriste, nous montre une svelte *Colombine* de belle couleur. Urtin a choisi une salle au musée Carnavalet pour en rendre très bien l'harmonie sourde et grave. Mme Saffroy peint délicatement une fenêtre diaprée de pâles reflets. Clément-Chassaigne a cinq panneaux d'automne, clairs paysages de

Brienon, dans l'Yonne, avec des arbres élancés près d'eaux lourdes au parcours presque rectiligne. Suzanne Ody montre un nu et un paysage analogues à ceux qu'elle expose chez Barreiro. Saint-Delis a des paysages d'Etretat, marines, barques, gros temps d'un accent pénétrant. Chamand-Bois est un paysagiste très sensible qui note avec exactitude des atmosphères intéressantes. Hanin a de bons paysages et divers, un tapis de verdure et de fleurs aux jardins de Versailles d'une somptueuse facture et des allées d'eau parmi les arbres d'une jolie mélancolie. Mme Kingham-Lachèvre peint des chevaux d'un souple mouvement. Corcuff expose des aquarelles et des dessins. C'est un artiste curieux, à la fois méticuleux et primitif, qui apporte à décrire la nature une extrême conscience et une grande simplicité. Il traduit bien les mélancolies de l'automne. Citons encore M. Plumont pour un bon portrait; Mme Chedel-Wrobel pour un portrait de femme d'une jolie intimité; MM. Décamps, de Frick, Marcel Laurent qui met en scène avec fougue des pardons bretons; M. Lemonnier, pour un village de curieuse architecture accroché au flanc d'une montagne; Mme Brunet pour un bon portrait de femme; Starewsky, des dessins expressifs; Benneteau, pour des sculptures de facture solide et nerveuse; Depré, pour d'agréables pommiers en fleurs; Mmes Andler et Mireille David pour de jolis bouquets.

M. **Parison** a exploré l'Algérie et le Moghreb et en rapporte de nombreuses notes d'éclatante couleur, aux thèmes généralement bien choisis au cœur des villes et il en silhouette avec justesse les passants en robes multicolores et à mouvement ralenti.

§

La création de nombreuses bourses de voyage a développé l'**Orientalisme,** mais en même temps elle le fixe à notre Afrique du Nord, nos colonies et nos pays de protectorat. Faut-il regretter ces voyages en Asie Mineure d'où les vieux maîtres de l'orientalisme romantique ont rapporté de si belles visions? Les temps sont changés. Qu'offrirait à nos peintres, comme sujet d'études de foules, la Turquie de Mustapha-Kemal? La Syrie a été un beau sujet de décor pour Jean Mar-

chand. Certainement, ni le Maroc, ni l'Algérie, ni la Tunisie, ne sont épuisés, et le Soudan est encore terrain neuf ou à peu près. D'ailleurs, on ne peut pas, à n'importe quelle exposition, trouver, comme jadis, pas très lointainement, le sujet d'une étude générale sur une des gammes importantes de l'art plastique. La fréquence même des expositions dispense les artistes de participer à toutes. Chaque fois que l'on vernit, ce qui frappe d'abord, c'est le nombre et la qualité des absents. Pourtant, la curiosité, en peinture, comme en matière de journalisme, se porte sur la découverte de tous les coins du monde. Les globe-trotters abondent, mais ils ne s'empressent pas toujours aux mêmes rendez-vous. Pour cette vingt-neuvième exposition, signalons l'absence de ces sédentaires algériens, Dabat, Carevy, celle de Dabadie qui semble revenir au pays normand. Suréda, qui avait au plus haut point le sens de l'intimité de la vie orientale, de l'ethnicité de ses races et du faste de sa vie décorative, n'est remplacé par personne. Je ne trouve à cette exposition ni Moreteau, bon peintre de l'Atlas marocain, ni Mlle Ackein, qui nous a montré des Soudanais épais et réguliers comme des meules, ni Mme Drouet-Cordier, qui anima de jolies silhouettes des terrasses de Fez, ni aucun de ces Palestiniens qui évoquent avec une harmonieuse audace le terroir de Jérusalem. Enfin, contentons-nous des présents. Il y en a de qualité.

Tout d'abord, Théodore Chassériau, dont une petite rétrospective orne et décore l'exposition. On n'a point cherché à faire nombre à la cimaise. Chassériau est mort jeune. Sa vie n'a pas été toute consacrée à l'orientalisme. On a eu ce souci de le représenter par quelques pièces qui n'aient pas été trop souvent montrées. On sait que Chassériau, venu après Ingres et Delacroix, avait tenté de concilier les contraires de ces deux maîtres et que puissamment doué d'originalité et d'habileté il y avait réussi. Il a créé un type féminin de beauté stricte et magnifique, de majestueuse allure, qui traverse toute son œuvre et contribue à son aspect d'unité, jusqu'à sa rêveuse Esther depuis sa presque dansante figure principale du *Tepidarium*. Les deux nus qu'il a produits, et qu'on nous montre ici, sous le titre d'intérieurs de harem, belles statues admirablement modelées et revêtues de

tonalités d'ambre clair et chaud, participent de cette façon de comprendre le corps féminin. Ce sont d'admirables morceaux, plutôt des études de nu que des évocations d'Orient, mais, dans la description de la beauté calme et sereine du nu, on a rarement atteint à cette puissance d'expression simple et complète. A côté de ces nus, quelques études de cavaliers arabes, l'une dramatique, des cavaliers arabes ramassant leurs morts, qui ne manque point de mouvement, et plus calmes, plus curieuses, des études de marché aux chevaux, d'une singulière valeur animalière, et des silhouettes de guerriers au repos.

L'Egypte a ses traducteurs : d'abord Sabbagh, qui est d'origine égyptienne, et dont le grand talent d'exécutant nous donne de fortes sensations du Nil à Assouan, des dunes du désert et, réveillée en claire harmonie, l'aube sur Le Caire. C'est sans doute un souvenir d'Egypte que cette toile expressive, la *Cadine*, d'Emile Bernard, qui montre aussi des notations rapides et familières de Constantinople en 1923, où ce sont les passants qui comptent et non les architectures. Du Gardier a pris ses habitudes à Suez, dont il présente bien le large ennui plat, et à Tamatave, où il dépeint, sur le pont de blancs paquebots en rade, les petites marchandes indigènes aux éventaires multicolores. Joseph de La Nézière nous donne des échos colorés d'Extrême-Orient. Innocenti peint en Egypte. Jean Bouchaud décrit des Laotiennes d'un curieux accent. Girieud expose des paysages de Grèce avec un noble souci de se souvenir de l'histoire de ces beaux paysages. Les autres ont travaillé dans l'Afrique du Nord, plus ou moins loin dans l'intérieur. On connaît la très intéressante série que Paul-Elie Dubois, après avoir rapporté du Maroc tant de tableaux de foules pittoresques et tant de minutes rares de la couleur du paysage, a notée au Hoggar au cours d'un assez long séjour. Ce sont personnages long-voilés que le litham rend énigmatiques, des portraits de princesses et des décors majestueux de plaine au pied de hautes dunes et parfois le printemps sourit sur ce paysage dur et rugueux. Jouve stylise aussi des guerriers touaregs. Duvent a cherché autour de Rabat et de Fez des paysages tendres de jolie impression naturiste. Emile Gaudissard est un très remarquable harmo-

niste. Il l'a prouvé à maints grands tableaux de fleurs. Algérien d'origine, il a le sens de la rue arabe, des cours mauresques, et décrit avec charme la paresse rêveuse de la femme indigène, en décor élégant. Bascoulès évoque les sables de Ghardaia. Bouviolle juxtapose en jolies harmonies des femmes arabes vêtues l'une de rose, l'autre de bleu. Le colonel Bernard décrit le Sud algérien à Gourara. Yves Brayer est un des bons peintres du Maroc. Il a la couleur et la fougue. Sa *Diffa* avec, pour fond, un rapide passage de fantasia, vit d'une vie exacte et mouvementée. Un étal de boucher apparaît avec toute la férocité rouge de son réel décor. Dagnac-Rivière, depuis longtemps, décrit les portes des villes arabes, larges murs au crépi doré, troués d'ombre où s'agite une foule bariolée, vers les marchés grouillants. C'est aussi un marché du Sud tunisien à Menzel, faubourg de Gabès, qu'anime Caniccioni. Le boucher kabyle de Marius de Buzon est une très bonne étude. André Chapuy évoque une gracieuse forme féminine et des allées de palmiers près d'Alger en paysage édénique, mais l'orientalisme n'est chez lui que facette d'un des talents les plus complexes de ce temps, à la fois dans l'étude de la vie actuelle, épique et satirique. Les marchés de Fredouille sont colorés et animés. Hanin se montre brillant coloriste dans des rues de la Kasbah à Alger. Gumery montre une toile particulièrement vivante avec son cirque ambulant en Tunisie. Des Bédouins, d'Adrienne Jouclard, évoquent tout un coin de vie du Nord tunisien. Quelvée dit le charme d'une nuit tunisienne. Jacques Wolff dépeint des paysages de Ouargla. D'agiles statuettes de danseuses rappellent l'apport sculptural de Poisson à l'orientalisme. En somme, cette exposition, très incomplète, est vivante.

§

Une exposition de **F. Florit** groupe des paysages de latitudes différentes, peints avec éclat et un grand souci de la vérité locale. Espagnol, Florit a la connaissance profonde du décor féerique et varié des Baléares, d'où il a rapporté de très vivantes notations de jardins, de coins de marchés, de patios fleuris, de ports encombrés de mariniers et de

détaillants serrés sur des quais étroits. En contraste, il donne à Bruges sa couleur d'automne et les nuances frileuses de ses temps gris. En Normandie, il résume l'éclat des pommiers en fleurs et le beau surgissement de haies de roses. En Auvergne, il décrit de larges espaces et aussi de petits jardins de curé, ordonnés et comme serrés au cœur de vastes horizons. Il suit sur les routes de Catalogne les gitanes et les bohémiens et en donne de pittoresques silhouettes.

§

Au Cercle de la Librairie, IV[e] exposition des **illustrateurs et décorateurs du Livre,** par les soins du Syndicat des Industries du Livre, qui est loin de grouper tous les artistes et artisans du livre. C'est néanmoins, avec la section du livre au Salon d'Automne, ce qu'il y a de mieux comme réunion d'estampes livresques. L'intérêt est plus vif au Salon d'Automne parce qu'il s'y réunit plus d'audacieux. Les moyens de reproduction nouveaux sont présentés par le Syndicat du Livre, avec variété, sans que les moyens techniques récents, exposés ici, paraissent apporter de notables révélations, mais la faculté de création de nos artistes ne manque point de s'affirmer, et leur habileté de métier.

Les relieurs sont intéressants, surtout Louise Germain avec des sobres habillages de cuir sombre lamé or et argent. Plus colorées, les reliures de Mlle de Felice affirment un goût subtil. Mme de Courlon a des réussites.

Parmi les livres illustrés, le *Journal d'une femme de chambre*, d'Octave Mirbeau, tente souvent nos dessinateurs. Edelmann en a récemment donné un commentaire singulièrement sobre et précis, très suggestif d'être abrégé en mouvements et en silhouettes rapides. Mlle Louise Ibels insiste davantage et ce sont comme des tableautins qu'elle nous présente, d'une verve réelle, inspirée du bouillonnement de l'auteur de ce livre inquiet et c'est d'une belle exécution.

La Mer à Nice n'est pas du meilleur Banville, mais enfin c'est tout de même du Banville, et il faut savoir gré à Marcel Provence d'en donner une belle édition bien illustrée par M. Genolhac. Pedro Gil évolue du romantisme à une sorte de cursivisme très adroit pour illustrer un livre sur la

Côte-d'Azur, décor et passants. Mlle Elsie Millon illustre *Jocelyn* avec un goût curieux, une sorte de romantisme simple d'image populaire. De Mlle Hourtal quelques intéressantes transcriptions de poèmes de Baudelaire; de M. Henri Hourtal de curieuses eaux-fortes sur les Bohémiens. Chapront a dessiné pour Edouard Herriot un ex-libris de goût classique et pur, une muse élevant sa lyre vers le masque de Beethoven. Il y a dans l'ornementation du roman de Glesener, *Marguerite*, par Gabriel Belot, des paysages d'hiver animés de figures robustement réelles d'un art vigoureux. Mme Mireille David montre un sentiment juste à commenter Loti et Le Goffic. Mlle Pettier dessine avec hardiesse des nus féminins. Pierre Noury s'inspire des contes d'Andersen pour de jolies vignettes. Alfred Le Petit a d'heureuses images en évocation des contes qu'il écrit sous le titre de *Contes du Clos Pezouillette*. De Perraudin, des nus solides. De Carlègle, des bois distingués pour un texte de Gérard d'Houville. De Mlle Paulette Legrain, des vignettes d'un goût simple, ingénieusement colorées pour un texte de Grimm. Des bois d'une ample exécution signalent la maîtrise de Lebedeff. Mme Maggie Salcedo traduit avec fougue le *Ramuntcho* de Pierre Loti. Louis Suire est le bon peintre du pays charentais. Il donne avec vigueur et sobriété les allures vraies des pêcheurs de La Rochelle, les bras tendus par le poids de lourds paniers. L'harmonie colorée est mesurée avec habileté.

Aux estampes détachées, se présentant comme des poèmes dessinés, une page de tout premier ordre d'Emile Alder, une notation du *château de Seilhon* (Cantal), un mélange ordonné, et tout de même fiévreux, de tourelles et de hauts sapins poussés à leur gré dans l'enceinte ruinée, cimant un énorme rocher abrupt, au pied duquel semble couler comme un ruisseau limpide un petit village. C'est d'une très forte impression naturiste. Un *Faune aux Cygnes*, d'Emile Alder, sans atteindre à cette puissance, est paré d'une grâce souriante. Le métier du graveur sur bois, dans ces deux œuvres, s'affirme tout à fait supérieur.

Une belle page encore, c'est un dessin rehaussé de Roger-Schardner, que la reproduction pourrait bien rendre classi-

que. C'est un Verlaine, dans ses dernières années, vers la cinquantaine, cheminant, rêveur et douloureux, l'air mécontent et entêté, dans quelque rue de la Huchette ou autre vieille rue du quartier. Au fond s'allume, entre ciel et pavé, l'image vague de son rêve ou de sa gloire. C'est d'une vive émotion. La vue du document n'aurait pas donné à Roger-Schardner une œuvre de cette valeur s'il n'avait été soulevé par l'impression des poèmes de Verlaine, bien lus et bien compris.

A noter encore des instantanés de Paris, verveux et cursifs, de Pierre Subtil, des bois de Baudier, des bois de Souderegger, des reliures de Françoise Picard, des lavis de Mme Tison-Michel, des illustrations de Vlalume et du Palais hanté par Pierre Pascal, une eau-forte espagnole de Robert Le Noir, une intéressante série d'après Henri Béraud par Pierre Lissac, en marge de ce beau livre, *Le 14 Juillet,* de fraîches aquarelles, dont un ingénieux projet de couverture, pour les contes d'Andersen de Mme Germaine Franc-Nohain. Mme Marguerite Grain illustre avec une ingénieuse simplicité un livre pour enfants. Les vieilles pierres à Provins émeuvent M. Planchet, qui se tire fort bien de leur transcription. Provins est tout près du terroir de Sylvie. Mme Simone Pezieux nous y promène avec agrément.

GUSTAVE KAHN.

ARCHÉOLOGIE

G. Desdevises du Dezert et Louis Bréhier : *Riom, Mozat, Volvic, Tournoel*, Laurens. — Louis Bréhier : *L'Art en France, des invasions barbares à l'Epoque Romane*, La Renaissance du Livre.

Parmi les plus intéressants travaux publiés ces derniers temps, il nous faut signaler, dans la collection des « Villes d'art célèbres » de la maison Laurens, le volume de MM. G. Desdevises du Dézert et Louis Bréhier sur **Riom, Mozat, Volvic, Tournoël.**

Voisine de Clermont-Ferrand, Riom n'en a pas l'importance en population, mais a mieux gardé son aspect d'autrefois. Au début du moyen âge, ce n'était qu'une petite bourgade, nous dit Grégoire de Tours. Le quartier de Saint-Amable, dont les rues tortueuses contrastent avec le tracé régulier des autres, est indiqué comme ayant formé la cité pri-

mitive. Vers 1212, à la suite d'une victoire sur le comte d'Auvergne, Philippe Auguste établit à Riom le siège de l'administration de sa terre d'Auvergne. Sous Alphonse de Poitiers, le commerce y devint très important et contribua à la prospérité générale, mais c'est surtout avec Jean, duc de Berry, que se développa l'architecture à Riom, dont il avait fait le siège de son administration et de sa fastueuse cour.

Vers 1460, les consuls se plaignent qu'il ne subsiste plus à Riom qu'un ou deux marchands drapiers. Riom devient alors exclusivement et est restée jusqu'à nos jours une ville de judicature. C'est pour loger les conseillers de la sénéchaussée, les juges de l'élection, les trésoriers du bureau de finances et tout le personnel d'avocats et de notaires qui gravitait autour d'eux qu'ont été construits, depuis la fin du moyen âge, les belles et solides demeures qui sont parvenues jusqu'à nous.

Un des édifices d'art roman les plus importants qui nous soient parvenus se trouve près de Riom, au bourg de Mozat. C'est un monastère bénédictin qui fut fondé vers 673 par Calminius et dont les auteurs ont donné une abondante et intéressante description. A Riom même, l'église principale, Saint-Amable, collégiale située dans le quartier primitif, est également de l'époque romane, mais a été par malheur très remaniée. Dans la ville, les autres vestiges des périodes romanes et gothiques sont rares : au nord de l'église Saint-Amable, le baptistère Saint-Jean sert de magasin; dans un hôtel, rue de l'Horloge, n° 18, et rue Malouet, n° 5, se trouvent deux belles salles, dont une gothique et l'autre d'une période plus ancienne. Sur l'emplacement d'un donjon primitif, au nord-est de la ville, le duc de Berry avait fait construire un superbe château disparu actuellement, mais dont a subsisté la Sainte-Chapelle, joyau incomparable de l'art gothique, et dont les vitraux sont à mentionner spécialement. Lorsque l'église Saint-Amable devint insuffisante, on édifia Notre-Dame-du-Marthuret, XIIIe siècle; après un incendie, elle fut reconstruite au XIVe. On y peut voir, dominant le portail, une très belle statue de la Vierge, qui n'est qu'un moulage, l'original étant conservé à l'intérieur. On n'a pu fixer l'âge de cette merveille, malgré de laborieuses discussions.

Une autre église, rebâtie vers 1500 et convertie en maison centrale, était celle des Cordeliers. L'hôtel de ville nous offre quelques parties intéressantes, comme la cour avec son escalier et sa galerie. La tour de l'Horloge ou beffroi fut terminée au XVIᵉ siècle.

Riom possédait avant la Révolution divers établissements religieux maintenant disparus; par contre, il y est resté de belles fontaines; on en comptait une soixantaine à la fin du XVIIIᵉ siècle. Les logis particuliers de la ville offrent de nombreux ornements, surtout de la Renaissance. Le Musée renferme des collections locales pleines d'intérêt.

A côté de Riom, MM. Desdevises du Dezert et Louis Bréhier parlent de Marsat où subsistent des vestiges du château et une église romane, renfermant quelques curieuses statues et un intéressant trésor. A Volvic, on trouve encore une église dont le chœur est digne d'intérêt. A quinze cents mètres de là, on peut voir les imposantes ruines féodales du château de Tournoël, dont le fier donjon domine encore toute la région de ses 43 mètres de hauteur. Des illustrations nombreuses agrémentent cet ouvrage, dont l'érudition agréable augmente encore l'intérêt.

De M. Louis Bréhier encore, il faut signaler une très belle étude, pouvant d'ailleurs servir de guide à ceux qui s'intéressent aux origines historiques de notre passé. C'est un volume simplement intitulé **L'Art en France** et qui nous conduit *des invasions barbares à l'époque romane,* c'est-à-dire embrassant toute la période que l'on a pu qualifier justement de préromane. On sait que le préroman recherchait surtout la richesse des matériaux, la couleur, une certaine préciosité du dessin, tout ce qui peut contribuer enfin à l'ornementation.

C'est un fait établi par l'archéologie classique gallo-romaine que, parallèlement à l'art classique importé par les Romains, l'art indigène de la Gaule, dont certains thèmes dataient de l'âge du bronze, n'a cessé de se développer avec ses tendances propres : goût pour les techniques industrielles (bijoux, armes, poteries), etc. Des ornements d'orfèvrerie qui tenaient une importante place dans les armes et les costumes des Burgondes, des Francs, des Goths, avaient été attribués

aux peuples germaniques, mais de récentes découvertes faites en Russie, en Sibérie, au Turkestan, viennent peut-être infirmer cette thèse, car il est avéré que certains peuples nomades de l'Extrême-Orient possédaient une bijouterie du même genre. Les arts orientaux se sont naturellement propagés en Occident par les commerçants dits syriens, qui établirent notamment diverses colonies dans le sud de la Gaule. Avec l'ère chrétienne, cette influence orientale s'est encore accrue par l'établissement de nombreux monastères. Chose plutôt curieuse, il apparaît que l'architecture de l'époque était à la remorque, pour ainsi dire, des principaux arts d'ornementation : orfèvrerie, étoffes historiées, enluminures de manuscrits, etc.; de plus, on constate qu'elle semble surgir tout d'un coup, et ce fut alors une véritable floraison d'édifices, églises, baptistères, oratoires, couvents, etc. Nous ne pouvons ici étudier le détail de ce vaste mouvement que M. Louis Bréhier commente avec abondance et en toute connaissance de cause. Dans les derniers moments de la dynastie mérovingienne, la Gaule eut à subir une crise redoutable, guerres civiles et invasions. Enfin, après de terribles luttes, Charles Martel et Pépin le Bref fondèrent la dynastie carolingienne dont le personnage le plus important, Charlemagne, fut l'empereur de l'Occident. A cette période correspond une renaissance des arts — jusqu'ici presque ignorée ou dont on avait mésestimé l'importance, et sur laquelle M. Louis Bréhier apporte d'intéressantes précisions. L'ouvrage comporte une illustration surtout documentaire et constitue une des meilleures publications de la série *A travers l'art français*, que dirige M. Georges Huisman.

CHARLES MERKI.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

Moréas en Grèce. — Le fait étrange dans le cas de Jean Papadiamantopoulos, que nous connûmes et que nous admirons sous son nom de lettres Jean Moréas, n'est pas qu'il ait établi sa gloire en écrivant quelques-uns des plus beaux poèmes de la langue française, mais que ce soit avant d'être sorti de son pays natal où il s'était fait apprécier de ses concitoyens comme écrivain grec, par la publication d'un recueil,

Τρυγονες και Ἔχιδναι, *Tourterelles et Vipères,* qu'il résolut de devenir, de préférence, un poète français. Sans autre exception, je crois, les poètes français d'origine étrangère, soit belges, suisses, canadiens, haïtiens, sont de pays où notre langue est d'un usage courant, soit Heredia, Stuart Merrill, Francis Vielé-Griffin, Apollinaire, etc... ont été, dès leur enfance la plus tendre, élevés en France. Moréas, non. Ses études lycéennes se sont terminées à Athènes; il prend part aux querelles littéraires de son pays, tente une conciliation entre les classiques et les démotiques, acquiert un certain renom. Déjà, néanmoins, dans son premier volume se glissaient cinq poèmes français que, dans son étude curieuse récemment parue (tirage à part à 250 exemplaires, du *Messager d'Athènes*), M. Costas Kérophilas reproduit; ils s'ajoutent aux cinq poèmes français de la même époque qu'a confiés au *Mercure de France* du 1er janvier 1929 M. Georges Th. Malteso, dont le père, cousin de Moréas, les avait pieusement conservés contre le désir, semble-t-il, de l'auteur.

Essais souvent malhabiles, jeux, exercices, d'inspiration juvénilement amoureuse, mais non futiles. On y rencontre, à de certains détours, la promesse un peu du Moréas à venir, pointant comme timide à travers une profusion d'échos, Alfred de Musset, bien sûr, et c'est tant mieux, mais de quels mussettistes de pacotille, par surcroît. Dans les pires de ses compositions d'alors, c'est ce qu'il sied qu'on note aussitôt, il y a un chant soutenu dans l'ensemble, et qui lie les unes aux autres les syllabes; il y a surtout, mérite rare chez le débutant — et étranger encore! — répudiation définitive de l'épithète oiseuse, surabondante, banale. Rien que nous connaissions de cet enfant athénien attiré de si loin au culte des Nymphes de la Seine ne va plus bas que cette strophe :

Ah! quand mon âme fugitive
Prendra le bleu chemin des cieux,
La brise chantera plaintive
Sur mon tombeau silencieux :
I love you.

Une influence de Baudelaire qu'il connaissait déjà et qu'il exaltait à ses amis, nous assure le grand poète M. Costis

Palamas, se fait jour par certaines attitudes ou formes verbales, significatives :

L'ennui sur mon front blême a planté son drapeau,
Comme un vainqueur de sang et de massacre avide...

ou, plus encore, car s'y décèle un travail d'imprégnation, source d'un ton à reconnaître, plus tard, dans *les Syrtes*, et jusque dans *les Cantilènes* :

L'amour que je ressens pour toi, pâle maîtresse
Me ronge l'âme ainsi qu'un étrange remord;
Je m'éteins lentement, et sans qu'il y paraisse
Tes charmes infernaux me roulent vers la mort.

Pourtant je viens encore implorer la caresse
De ta griffe opaline et ton baiser qui mord;
Laisse-moi savourer la fascinante ivresse
Qui coule de tes yeux...

J'arrête ici la citation du sonnet, pour ne transcrire peut-être la cacophonie de l'hémistiche qui suit; n'est-ce pourtant le stigmate de celui qui n'entend pas sonner une langue à ses oreilles mais l'imagine plutôt par l'entendement? Moréas venu à Paris ne succombera jamais plus à telle erreur. Consentons-y, et sourions, sans nous soucier davantage qu'il ait pu, un jour, risquer, et par innocence évidente, cette sonorité à peu près, d'ailleurs, impossible à prononcer : « qui coule de tes yeux comme un philtre âcre et fort »! J'arrête la citation parce que j'en ai donné assez pour que se remarquent le choix de mots significatifs, et cette ardeur farouche tempérée de morbidesse, presque d'afféterie, masque voulu ou jaillissement refréné d'une secrète et mélancolique sensibilité : l'intime et sûre clé à l'œuvre entière de Moréas, depuis les *Syrtes* jusqu'aux *Stances* où le fonds nativement d'une âme née romantique est stylisé suprêmement à la réserve hautaine et ample d'une expression classique, de renoncement essentiel et superbe, selon l'exemple héroïque déjà — mais moins — d'un Malherbe.

§

L'intérêt s'attache à l'étude de M. Costas Kérofilas parce qu'il expose et explique, sur documents éprouvés, la race dont

sortit le poète, le milieu sur qui il se façonna, ses fréquentations, ses goûts, ses recherches, ses désirs, ses enthousiasmes, son ambition.

Paul Souday, Remy de Gourmont, Maurice Barrès sur la nécessité de l'apport de sève originale qu'assura à la poésie française la venue de Moréas ont formulé des appréciations nettes et justes. M. Kérofilas les rappelle dès le seuil de sa brochure. Il a raison. Elles constatent un résultat, plutôt qu'elles ne donnent toutefois l'indice ou ne désignent le motif ou le mobile au point de départ. Le jeune Moréas, à dix-huit ans, n'a pu pressentir que, « les littératures vieillissant comme des arbres », il était appelé à greffer l'une d'entre elles, pour rappeler les termes qu'emploie R. de Gourmont, « avec de nouveaux rameaux exotiques, avec des sentimentalités nouvelles ». Je trouve, dans l'adieu suprême de Barrès à Moréas, des éléments mieux à retenir : « Quand je me rappelle son regard distrait, son manque absolu de curiosité, son parti-pris de ne s'intéresser qu'à certains sommets de la poésie, je crois comprendre qu'à son insu il avait toujours son cœur dans les villages au pied du Taygèle et près des vieilles fontaines turques sous les platanes. Notre ami était, en même temps qu'un grand poète français, un vieux gentilhomme du Péloponèse. C'est le secret de sa position exceptionnelle dans notre poésie... »

J'eusse aimé que Barrès pénétrât un peu plus au cœur de Moréas. Il abandonne l'investigation au moment où il touche à ce qui peut-être la solution, pour le moins partielle, du mystère.

Enfant, semble-t-il, le parti en fut arrêté. Affections d'une part, ses parents, ses amis de toujours, sa patrie; vie banale, sentimentale, lui soutenant et lui enrichissant le cœur; c'était affaire à lui et à nul autre; personne n'y fut autorisé à risquer le moindre regard; trésor ou non, qu'importe-t-il aux autres? C'est, à lui, son secret. Puis se greffe, éclôt la fleur essentielle, la poésie, cet amour pathétique dont s'embellit sa vie, dont plutôt elle se fit sereine, toute idéalisée et nécessaire, l'amour entier et exclusif de la poésie.

Il ne dédaigne certes aucun effort. Il contribua à la renaissance, alors hésitante encore, de la poésie dans son pays natal,

mais, balbutiante, entravée de formes archaïques, n'ayant rejeté les formes du populaire ou conquis les souplesses d'un art affiné par la continuité des traditions évoluées avec le temps; des aspirations profondes n'en pouvaient être satisfaites. Qu'on songe qu'il y avait eu, en Grèce, rupture d'intellectualité et de production littéraire durant les longs siècles d'oppression. La patrie se reconstituait et s'efforçait de renouer la chaîne : danger double, l'archaïsme, le vulgaire ou le balbutiant d'acceptations trop faciles, flétrissantes et traînées dans la boue, comment y échapper à l'une, à l'autre, à tous les deux, avant qu'un équilibre mental s'établît à nouveau? Une vénération enthousiaste et d'autant mieux réfléchie d'Homère, de Sophocle, de la grande Sappho consent à être complaisante à d'ingénues trouvailles comme spontanées sans doute du populaire, mais c'est un jeu momentané et qui sourit; l'esprit ne s'y abreuve guère, surtout ne s'y sent pas combler. Et c'est de se combler que le jeune poète a soif. Un pays existe qui par sa tenue discrète, nette, et par le lyrisme à travers toutes les époques fut d'intelligence claire et dépouillée, la France, qui semble avoir hérité des desseins helléniques, en prolonge du fond du moyen âge jusqu'à nos jours la ligne ininterrompue; Moréas est conscient qu'elle est la patrie de son esprit. Il n'a de cesse qu'il ne s'y rallie, qu'il ne lui fasse hommage de sa grandeur innée, et n'en recueille aussi l'accueil, l'appui, le réconfort.

A sa manière, débarqué au Quartier Latin, il renoue la tradition pour les siens, là-bas, perdue. Il se fait, si activement moderne, le poète du moyen âge, écoutant Lemaire de Belges qu'il se plaisait à louer, et Thibaut de Champagne, et Charles d'Orléans. Il se plie hautainement à ce que ces devanciers lui enseignent, lais, virelais, légendes narquoises, douloureuses, chevaleresques, où passe l'amour, le tournois galant, la chevauchée aventureuse, l'affre presque spasmodique de la mort. Il épuise l'étude de ces temps, passe à Magny, Louise Labé, à la Pléiade, s'assujettit à surprendre leur travail et leur sentiment jusqu'en des minuties du langage et de la facture. Puis, maître de sa propre maturité, s'illumine à la signification d'un destin plus volontairement classique, comprend la force qu'on acquiert à se dépouiller, non de substances, certes, si

on la concentre en soi, mais de surcharges dont le détail, pour éblouissant qu'il soit, amuse, n'est que vétille, affaiblit et ne retient pas l'attention. Et le voilà aux *Stances*. Tout s'éclaire.

§

D'où, s'est-on demandé, tire-t-il cette mélancolie hautaine, faite dédaigneuse, qui confine, sans qu'il y acquiesce peut-être, à de la résignation? Nulle foi religieuse en son cœur, sinon envers Apollon et les Muses; nul élan de mysticité, ni d'abandon à une affection humaine, point de femme, autour de lui personne, des compagnons dont la louange littéraire l'enchante sans le surprendre; des camarades à qui il se confie jusqu'à la limite qu'il a fixée et jamais au delà; des complaisants dont la présence l'allège pendant le jeu de ses randonnées nocturnes. D'attachement profond, véritable, ancré en lui et qui lui soit vénérable et essentiel, on ne lui en soupçonne même, il n'en a pas.

Eh bien si, il en est, mais à qui jamais en parla-t-il? La Grèce, sa mère, les habitudes abandonnées, le climat de son pays. M. Costas Kérofilas en dépose sous nos yeux le témoignage. Il ne s'en était pas détaché. Il en vivait, et, ajouterai-je, il en est mort. Son pessimisme tranquille, assuré ,n'a pas eu d'autre cause, l'éloignement, l'impossibilité de fondre les exigences en lui d'une vie de la pensée, solitaire, impassible et totale avec celles, refoulées, contenues et primordiales, d'une vie secrète, palpitante, du cœur, du souvenir.

« C'est pour mieux aimer mon pays que je l'ai quitté », avait répondu un jour Moréas à quelque incompréhensif impénitent et notoire. Certes! mais à condition de s'y retremper d'amour, du sentiment de beauté simple, d'unité lumineuse et de bonheur. Depuis 1878 il n'y était pas retourné, l'occasion faisant défaut, peut-être encore le désir assez conscient, jusqu'en 1897, où l'émut le péril de son peuple en guerre avec les Turcs. Il sollicite de le servir. La trop célèbre panique menée par le Diadoque, il la ressentit avec douleur, mais ne fut point découragé, ses *Esquisses et Souvenirs* en font foi. L'armée grecque vaincue, les Turcs envahissant la Thessalie, le poète assiste à la rébellion athénienne, au pillage indigné des

boutiques d'armuriers. Sa mémoire ne quitte point le présent et l'image lui revient du passé, l'avenir est sans ombre : « Quant à moi, j'allai me promener parmi les ruines. Le crépuscule enflammait le Mont Hymette, l'air était imprégné de parfums. Je m'assis sur un chapiteau brisé. Les soldats grecs arrosent de leur sang les vallons thessaliens. A Athènes les cloches sonnent pour les prières. Elles sonnent à petits coups, à longs éclats, en bourdonnant. Cloches, taisez-vous! Vous voyez bien que le Dieu des chrétiens se bouche les oreilles... » Un temps se passe. Un silence. La voix, comme intérieure, reprend : « Une petite pluie fine vient de tomber. Puis un instant le soleil apparut splendide. Maintenant il est voilé. Je suis seul sur l'Acropole parmi les marbres brisés qui jonchent le sol devant le Parthénon. De belles ombres traînent sur l'Hymette. Là-bas souffre la cité de Pallas... O Athènes, dis-je avec le poète, c'est donc toi, reine solitaire, reine détrônée! »

N'a-t-il point dit ailleurs : « Le jour où j'ai pu admirer de nouveau après vingt ans le lit flexible du Céphise, j'ai pénétré tout mon destin... L'ombre de Pallas erre dans sa ville bien-aimée; Athènes peut se contenter de l'ombre de la déesse. Mais la fille de Zeus habite réellement Paris, car elle sait qu'il nous faut encore ici sa présence constante. »

> Moi que la noble Athène a nourri,
> Moi l'élu des Nymphes de la Seine
> Je ne suis pas un ignorant dont les muses ont ri.
> . . . .
> Sur de nouvelles fleurs les abeilles de Grèce
> Butineront un miel français.

§

En 1904, Silvain et Mme Silvain donnèrent au Théâtre Royal d'Athènes et ensuite, en plein air, au Stade, des représentations triomphales d'*Iphigénie*. Moréas les accompagnait. Il était illustre, il fut fêté. M. Costas Kérofilas fixe le souvenir somptueux de ce séjour, et conclut par cette citation d'un écrivain distingué, M. Paul Nirvanas :

« Moréas, avec sa voix française, a été plus hellène que beaucoup d'Hellènes... » Et réciproquement, avec sa voix

pour nous emplie d'intonations helléniques il nous apparaît, à nous, en France, aussi Français, sinon plus français, que les plus français de nos grands poètes.

C'est là son miracle double. Rendons grâce à M. Costas Kérofilas dont la passionnante brochure fait écho à nos impressions et souvenirs en les complétant de ce que d'ici nous pouvions présumer mais non savoir.

ANDRÉ FONTAINAS.

NOTES ET DOCUMENTS DE MUSIQUE

André Schaeffner : *Strawinsky*, Rieder. — Charles Bouvet : *Musiciens oubliés, Musique retrouvée*, Bossuet.

Il ne nous est pas indifférent — bien au contraire — que le **Strawinsky** de M. André Schaeffner nous soit présenté comme, avant tout, un document de première main, sinon tout à fait sous la forme d'un Mémorial du *Prince Igor* (1) :

> Nous sommes reconnaissant à Igor Strawinsky de l'aide spontanée qu'il nous a accordée dans ce travail; de sa bouche nous eûmes la confirmation ou la révélation même de divers faits concernant sa propre biographie ou la création de ses œuvres; et, à tort ou à raison, nous avons rejeté dans le domaine illimité de la légende toute anecdote sur Strawinsky, toute parole prononcée par lui mais dont nous n'aurions pu rétablir nous-même la lettre exacte. Les plus précieux documents photographiques qui accompagnent ce livre sont également dus à son obligeance sinon à ses indications précises.

Ce qui ne signifie pas que l'historien veuille s'abstenir de faire œuvre de critique. Toute subjectivité mise à part volontairement par M. A. Schaeffner, il n'en demeure pas moins évident que, par cette analyse simplement objective de toutes les œuvres de Strawinsky, une mise au point des caractéristiques de ce génie singulier se trouve inéluctablement réalisée. Cette mise au point et les réflexions qu'elle suggère au lecteur ne resteront point lettre morte ; pour l'avenir elles serviront la musicographie en raison de l'authenticité des faits consignés et, dans le présent immédiat, déterminent de suite l'attitude de Strawinsky face à la musique.

(1) Ainsi désignait-on l'auteur du *Sacre* dans l'intimité du jeune clan Pleyel-Rochechouart, aux temps héroïques du *Pleyela*.

Je connais mieux l'œuvre de Strawinsky que personnellement M. Igor Strawinsky. M. Schaeffner nous prouve surabondamment les correspondances de l'homme et de l'œuvre. J'ai peut-être dit, déjà, que je me plaisais à voir en Strawinsky un génie « studieux et colère » œuvrant parfois avec une âme de bourreau. Formule peut-être lapidaire que la première audition de la *Symphonie de Psaumes* m'incitait à revoir, à atténuer; car Strawinsky se révélait, dans cette œuvre — durant le 3e Psaume notamment, — d'une humanité émouvante en échappant un instant au concret. Voici cependant que je trouve sous la plume de M. Schaeffner une affirmation concordant avec mon impression première, qui, dit-on, est la bonne :

Le grand mouvement de colère que figure son art — colère toute physique, comme émanée du sol, également révolte de légitimes aspirations de la musique, colère d'éléments et de l'esprit — ne disparaît d'aucune des œuvres nouvelles, quels que soient les caractères « russe », « néo-classique » qu'on leur prête ou leur nie : encore que voilée ou intermittente, cette violence se reconnaît, par exemple, en l'Hymne par quoi débute la *Sérénade* pour piano, en la grosse voix d'*Œdipus-Rex,* en maints traits farouches inscrits comme à l'insu de leur auteur dans les œuvres où l'on s'accorderait plutôt à voir un apaisement — telles l'*Apollon musagète*, le *Baiser de la Fée* ou la *Symphonie de Psaumes*. Car il est une colère même contre la colère; et rien de moins conciliant que ce qui semble chez Strawinsky le signe d'une trêve...

Ce n'est pas tout, voyons plus loin :

La violence de Strawinsky ne pourrait à vrai dire s'apaiser, si nous tenons compte de la nature sensuelle et animale de l'être d'où elle jaillit, comme de la qualité instinctive de la mémoire qui l'alimente, de la jouissance sonore où elle s'exacerbe encore. Syncopation, broiement harmonique, écartèlement instrumental témoignent de son action en tous sens de l'œuvre.

Voilà bien de quoi tempérer mes personnels scrupules sur l'opinion — révisable — énoncée plus haut. Peut-être même, en des temps de loisirs, serais-je tenté de faire préciser ce que l'on entend par « révolte de légitimes aspirations de la musique » pensant — très ingénument — que les légitimes aspirations de la musique ne sont probablement que celles

de l'Art en général. S'il reste bien entendu que l'Art doit s'insurger contre la tyrannie du conventionnel, contre la laideur et aussi bien contre l'esthétique du bonbon anglais (encore que ce bonbon soit parfois acidulé) cet Art ne peut-il pas désarmer parfois en présence de la Beauté, au profit d'une sérénité qui demeure l'une de ses plus durables expressions? Opinion de « sacré Français », direz-vous, et après ! J'ai sous la main le « 1900 », de Paul Morand, lisons la page 171 :

> Les Nations fabriquent de l'or brut et l'apportent pour être frappé à notre Monnaie. Les idées qui circulent alors, la France ne leur a pas donné naissance; mais, à son habitude, elle les a classées, réparties, rendues portatives et redistribuées. La France « explique le coup » plutôt qu'elle ne le porte (ou bien elle ne le porte qu'indirectement, par sa façon pénétrante, aiguë, d'exposer les pensées des autres). Ainsi entre-t-elle, à sa façon, plusieurs fois par siècle en conversation avec l'univers.

Donc, puisque nous venons d'évoquer 1900, ne serait-ce point l'obscur instinct de la réaction nécessaire contre l'esthétique de la « nouille » qui nous a fait saluer bien bas l'esthétique « à coups de marteau » comme seule salvatrice ? Par quoi l'on expliquerait la légimité de « maints traits farouches inscrits, *comme à l'insu* de leur auteur », dans l'œuvre de Strawinsky. Par quoi enfin l'âpre rudesse de cette œuvre serait mise en parallèle avec la robustesse d'un Bach, dans le même temps, ou à peu près, que l'on crut voir une filiation certaine entre les *Bourgeois de Calais* et l'œuvre d'un Phidias ou d'un Michel-Ange.

Mais revenons à notre mouton, si je puis ainsi dire, sans calomnier, soit M. Strawinsky, soit ce paisible animal, pour citer encore M. Schaeffner, à propros des *Pribaoutki* (chansons plaisantes) et que je connais bien :

> Les sonorités sont choisies parmi les plus aigres et les plus mates : on songe à des ressort qui se débandent, à des ficelles tendues que l'on pincerait en guise de violon, à des fusils d'enfant qui claquent. Ce style en arêtes de poisson ne cesse de pointer, et nous le retrouverons jusque dans le *Concertino* de 1920. Qu'il provienne du *Rossignol*, nul doute; mais dépouillé de tout charme, de toute magie, ramené à ce que, par exemple, l'art nègre

peut avoir d'élémentaire, de platement brut. Une simple et courte mélodie tonale, peu chromatique, se répétant plusieurs fois, est scandée ou hachée par des neuvièmes à vide, des quintes, des secondes, ces notes placées de préférence à un demi-ton de la note réelle... Entre les appogiatures inférieures et supérieures d'un accord parfait qui eût soutenu la mélodie, le choix de Strawinsky se porte sur celles qui heurtent le plus cruellement les notes du chant ou dont le retour crée une fausse basse, celle-ci réagissant sur la tonalité réelle de la mélodie en lui donnant plus de recul ou même lui prêtant un *timbre* qu'elle n'eût pas eu.

Voici qui « explique le coup » et en même temps le peut porter, selon l'angle de l'observateur. J'aime, chez M. Schaeffner, cet objectivisme qui n'entame pas un instant « l'admiration que porte l'auteur du livre pour le génie de Strawinsky »; l'attrait de cet ouvrage lui devra sa survivance. Non moins intéressantes les pages qui ont trait à l'évaluation des acquêts de l'art Strawinskien et qui font ressortir ce que cet art doit à Debussy et à Paul Dukas, avant les emprunts faits à Bach ou Haendel, bien que l'auteur affirme assez justement : « Il s'agit moins d'un emprunt que d'une conquête de toute chose, où se satisfait un goût exaspéré du concret. La variété continue des objets que Strawinsky pétrit atteste sur quelle vaste base joue son pouvoir infaillible d'adaptation. Du Bach ou du Haendel conquis par lui n'en devient pas moins du Strawinsky. »

Enfin, envisageant non plus les correspondances de Strawinsky avec tel ou tel maître, mais celle d'entre ses propres œuvres, M. Schaeffner termine ainsi son livre :

Correspondance technique, mais derrière quoi il faut bien que la réflexion solitaire d'un même homme se soit exercée avec cette lucidité et avec ce réalisme, avec ce sérieux et avec cette poésie grave qu'il porte et transmet aux choses qu'il fait siennes. Derrière quoi se déroule un seul et même art dont probablement par la suite on soulignera l'unité, multiple et errante.

§

L'éditeur Pierre Bossuet a entrepris la publication, sous la direction éclairée de M. Charles Bouvet, d'une suite d'ouvrages : **Musiciens oubliés — Musique retrouvée** dont le

premier, écrit par M. Charles Bouvet, prend immédiatement droit de cité; car de suite on s'aperçoit qu'à l'égard de certains noms, dignes cependant de figurer dans l'Histoire de la Musique, la musicologie était en défaut. Dans son *Avertissement* au lecteur, M. Charles Bouvet note fort judicieusement que :

Sans être parmi les plus illustres, certains compositeurs occupent pourtant une place fort intéressante dans l'histoire de l'art : ce sont de petits anneaux qui unissent et consolident les différents chaînons d'une même chaîne. — Signaler ces artistes à l'attention des curieux, présenter leurs œuvres inconnues et faire jaillir des traits de leur caractère révélés par les documents, tel est le but qu'on s'est proposé dans ce premier volume de la collection *Musiciens oubliés, musique retrouvée.*

Or, cette collection, à laquelle sont appelés à collaborer MM. Lionel de la Laurencie, André Pirro, G. de Saint-Foix, Julien Tiersot, Henry Prunières, Paul-Marie Masson, présente incontestablement pour nous un avantage inestimable : celui de tirer de l'ombre la plupart de nos musiciens français des XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles.

Il faudra bien admettre un jour ou l'autre la continuité — leur existence étant prouvée — des maîtres et petits maîtres de notre Ecole française. Si nous n'avons su organiser comme l'Allemagne le trust de la musique, il est, cependant, nécessaire que l'on énumère notre apport, en attendant que la curiosité publique s'y intéresse moins mollement.

Qui connaît bien Charles Piroye ? qui se soucie des Fouquet dont la dynastie s'étend sur deux siècles, des Dubuisson qui fournirent une lignée de musiciens dont les œuvres sont publiées dès 1552 jusque vers 1720 ? Et les musiciens de l'Ile-de-France « et en particulier ceux de Brie, qui dès le XVIe siècle était une véritable *arche sonore* ».

Enfin dans le chapitre : *Bonporti, égal de J. S. Bach,* se trouve éclairci un point d'Histoire des plus intéressants. Bach avait l'habitude de copier de sa main les œuvres des musiciens auxquels il s'intéressait particulièrement. Parmi ces copies figurent des *Inventions* attribuées à Bach, mais composées par ce Bonporti, pièces que la Maison Durand a

publiées, non pas sous le nom de Bach mais bien sous celui de leur auteur véritable. Or, voici que Bonporti :

...resté dans l'ombre pendant deux siècles, surgit paré de toutes les épithètes élogieuses qu'on décerne à J.-S. Bach en son lieu et place, et à ce point grandi par la confusion dont il a été l'objet que, en l'occurrence, il est l'égal de J.-S. Bach. Cette confusion lui confère, assurément, une place importante parmi la plélade des musiciens du temps où il vécut.

Un inventaire des manuscrits de Boccherini, retrouvés par M. Ch. Bouvet parmi les *matériels* inutilisables, enfouis dans les dépendances poussiéreuses de la Bibliothèque de l'Opéra et reclassés par lui en bonne place, précède un dernier chapitre : *L'Opéra pendant la Révolution* qui montre l'activité non ralentie de notre Académie de Musique pendant la période révolutionnaire.

L'on voit que ce petit livre, dont le goût de présentation est parfait, contient une importante matière dont on peut tirer grand profit d'érudition.

A. FEBVRE-LONGERAY.

LETTRES ALLEMANDES

JAHRBUCH DER GŒTHE-GESELLSCHAFT, *18 Band* (Annales de la Société des Etudes Gœthéennes, tome XVIII), Weimar, Verlag der Gœthegesellschaft. — *Entretiens. Sur Gœthe, à l'occasion du centenaire de sa mort*, Société des Nations. Institut international de coopération intellectuelle, Paris. — *Die neue Rundschau*, novembre 1932 (fascicule consacré à Gerhart Hauptmann); S. Fischer Verlag, Berlin und Leipzig. — Mémento.

Le 18e volume des **Annales de la Société des Etudes Gœthéennes** est entièrement consacré aux émouvantes cérémonies du centenaire, inaugurées à Weimar le 22 mars 1932, devant le caveau de la famille grand-ducale où se trouvent fraternellement rangés, côte à côte, les trois cercueils de Gœthe, de Schiller, du duc Charles-Auguste. Tandis qu'au coup de midi s'ébranlaient toutes les cloches d'Allemagne, les délégués des multiples nations sont venus déposer devant ce Panthéon des lettres allemandes l'hommage de leurs peuples reconnaissants. Chacun a dit, en quelques paroles sobres et fortes, la dette de reconnaissance de son pays envers le Maître de Weimar : Gœthe et l'Angleterre, Gœthe et la France, Gœthe et le monde scandinave, Gœthe et l'Amérique, Gœthe

et le monde hispanique, Gœthe et la Hollande, Gœthe en Hongrie, Gœthe et Rome : autant de magnifiques leçons qu'on dirait détachées d'un cours de littérature comparée.

C'est M. Henri Lichtenberger qui a pris la parole au nom de la France. Assurément le culte qu'on voue chez nous au Maître de Weimar est resté discret. Mais l'influence qu'il n'a cessé d'exercer sur les différentes générations françaises du XIXe siècle n'en est pas moins pénétrante et continue, et peut-être cette influence atteint-elle seulement à l'heure actuelle son point culminant :

Il me semble, conclut M. Henri Lichtenberger, que le prestige dont jouit Gœthe auprès de nous a quelque chose de plus stable que la séduction exercée sur nous par la plupart des autres grands Allemands, Richard Wagner ou Nietzsche par exemple. Car contre ces deux derniers, après une première période d'idolâtrie, des voix avertisseuses ont fait entendre une protestation plus ou moins véhémente. Je doute que pareille chose puisse jamais arriver à Gœthe. Une campagne entreprise en vue de nous détacher de Gœthe est chose tout à fait inconcevable. Tout au contraire je croirais volontiers que l'ère de son apogée s'ouvre à peine chez nous. Il a fallu la guerre mondiale pour nous apprendre à mesurer à sa vraie valeur tout ce que Gœthe représente pour la préservation et pour l'accroissement de notre civilisation européenne. A tout le moins le culte de Gœthe est devenu une des positions inexpugnables de notre spiritualité.

Après cela, avouerai-je que, dans ce concert européen, il m'a semblé que la partie allemande, encore que représentée par des maîtres aussi éminents que MM. Petersen, Strich, Spraenger, manquait un peu de chaleur et d'accent personnel? Peut-être est-ce le propre de toutes les orthodoxies, que de se complaire dans un traditionalisme quelque peu dogmatique et pontifiant. Nietzsche mis à part, je croirais volontiers que ce sont les étrangers qui ont de tout temps présenté sur Gœthe les aperçus les plus originaux — les Carlyle, Emerson, Paul Bourget, Ortega y Gasset, André Gide. Ils ont eu du moins la meilleure part : la joie de la découverte.

Aussi ne pouvons-nous que nous réjouir de l'heureuse initiative qu'a prise le Comité permanent des Lettres et des Arts de la Société des Nations en ressuscitant cette forme litté-

raire des **Entretiens** où l'on voit une élite de littérateurs, d'artistes, de savants, choisis dans les pays les plus différents, se grouper autour d'un même thème de discussion et constituer une sorte d'aréopage international. Il était tout indiqué, au cours de l'année du centenaire, que cet aréopage allât tenir ses premières assises dans la ville natale du premier « grand Européen », à Francfort-sur-le-Mein, et que le premier Entretien portât sur Gœthe. Il serait d'ailleurs parfaitement oiseux de tenter de résumer cet échange de réflexions, dont la principale nouveauté est précisément de vouloir se présenter à la manière d'un perpétuel impromptu et d'aborder tour à tour les thèmes les plus variés : Gœthe européen, Gœthe artiste, Gœthe voyageur. On reprochera peut-être au titre de ce livre d'être quelque peu fallacieux. En réalité — cela tient-il à la forme imprimée? — plutôt qu'un Entretien, spontané et animé, nous croyons entendre une succession de monologues, de couplets préparés, de petites conférences juxtaposées. Sauf à de rares exceptions — par exemple à propos de la discussion sur la valeur des dessins de Gœthe, ou sur le sens qu'il convient de prêter au mot de « romantisme » — on n'a jamais l'impression d'une réelle prise de contact entre les multiples interlocuteurs.

La France était représentée par M. Paul Valéry, l'Allemagne par M. Thomas Mann, et il eût été curieux de voir s'affronter, dans des discussions infiniment courtoises et amicales, des points de vue sinon opposés, cependant sensiblement différents. M. Paul Valéry s'est érigé en champion de l'européanisme de Gœthe. Cela lui était d'autant plus facile qu'il avoue lui-même ne pas connaître l'allemand, n'avoir jamais lu un livre de Gœthe dans l'original et n'avoir guère pratiqué, même dans les traductions françaises, que les traités scientifiques du poète. Ainsi, toute l'œuvre littéraire lui échappe. C'est là, il faut le reconnaître, une grosse lacune. Ainsi s'expliquent chez lui certaines formules rigides qui tendent à pousser Gœthe dans les voies du pur intellectualisme. « Il ne s'abandonne, lisons-nous, que pour extraire de la diversité des expériences de la tendresse l'essence unique qui enivre l'intelligence. » Vraiment? Reconnaît-on là le chemin douloureux de la Purification qui mène Marguerite et

Faust au Salut? Et est-ce bien interpréter l'effort passionné de cette vie qui a tendu sans cesse à se surmonter et qui a donné, à sa façon, l'exemple d'un héroïsme silencieux, persévérant, quotidien? « C'est un mystique, lisons-nous encore, mais d'une espèce singulière, entièrement voué à la contemplation *extérieure.* » Cela peut se soutenir du Gœthe de *la Métamorphose des plantes,* mais non de l'auteur de *Werther,* d'*Iphigénie,* des *Affinités électives,* du poète qui a connu tous les troubles de la passion, toutes les délicatesses et tous les scrupules de la conscience, qui aimait à s'égarer dans ce qu'il appelait lui-même « le labyrinthe intérieur ». Gœthe est pour M. Valéry un brillant thème littéraire, un schéma sur lequel il lui plaît de broder une intéressante théorie, sa théorie de l'« Homme d'univers ».

Cette idée, dit-il, m'a paru sédu' nte dans cette forme et je me suis trouvé dans le cas remarquable et assez comique de devoir justifier à mes propres yeux une expression qui n'avait pas encore de sens précis, mais qui parlait elle-même à mon esprit... Il y a des personnes que nous concevons placées dans n'importe quel temps, au milieu de n'importe quel peuple, et n'appartenant que par accident à la race à laquelle ils appartiennent... Et voici l'idée générale que j'aurais mise peut-être en premier dans un exposé sur Gœthe, si j'avais pu le faire dans des conditions plus favorables de temps et de documentation. *Je songeais à essayer de construire, en partant de lui, la notion générale de ce que j'appelle « Homme d'Univers »* qu'il ne faut pas confondre avec le « Grand Homme ».

Voilà une méthode géométrique qui, croyons-nous, eût médiocrement agréé à Gœthe. Ajouterai-je que cet « Homme d'univers » construit *a priori,* pur schéma surélevé au-dessus du temps et de l'espace, qui aurait pu naître en n'importe quel temps et en n'importe quel lieu, cette espèce de Gœthe qu'on pourrait appeler « le Gœthe de la stratosphère », ne me paraît pas répondre du tout au Gœthe allemand de Weimar? Celui-ci était au contraire une plante humaine d'une sensibilité atmosphérique et planétaire très aiguë et très dépendante des lieux et de l'entourage où elle vivait. On a trop de tendances en France à ne voir en Gœthe qu'un génie européen, nourri de sèves classiques et universelles. *Spartam*

nactus es, hanc adorna. « Sparte, c'est-à-dire Weimar, est ta patrie d'adoption; c'est elle qu'il te faut illustrer et immortaliser » : telle fut en somme la règle invariable de sa vie.

C'est ce qu'avec infiniment de tact souligne Thomas Mann. Tout au moins il met en valeur la dualité constante qu'on retrouve chez Gœthe de l'élément allemand et de l'élément européen. « Vis-à-vis de l'Allemagne, dit-il, il s'est montré Européen; vis-à-vis de l'Europe, il s'est montré Allemand. » Aussi devons-nous trouver légitime que l'Allemagne d'aujourd'hui cherche et trouve un réconfort et comme une secrète revanche à revendiquer pour elle la gloire d'avoir produit le génie qui a donné au monde un des plus parfaits bonheurs humains.

L'an 1932 est année d'honneur pour les hommes d'Allemagne et pour l'esprit allemand : la présence ici (1) du *Comité des Lettres et des Arts* en est un signe de plus, et un peuple qui souffre, comme souffre le peuple allemand, a grand besoin du regain de confiance en soi qui en résulte. Nos relations avec le monde sont compliquées et le furent toujours, qu'on le regrette ou que l'on en tire une fierté secrète... L'Allemand ne serait-il point né pour le bonheur, ne serait-il point fait pour être aimé? Mais en *Lui* nous le fûmes quand même, en *Lui* nous pouvons l'être encore, toujours...

Paroles émouvantes et que nous voudrions croire prophétiques!

C'est comme un reflet des fêtes du centenaire de Gœthe que nous apporte la récente célébration du soixante-dixième anniversaire de Gerhart Hauptmann. Rapprochement qui n'a rien de fortuit ni de factice, si l'on songe avec quel soin Gerhart Hauptmann s'est étudié à cultiver, jusque dans les moindres détails physiques de sa personnalité, la ressemblance avec le Maître de Weimar. N'est-ce point avec l'arrière-pensée d'évoquer le dernier amour de Gœthe septuagénaire, le souvenir de la douloureuse idylle de Marienbad, ultime embrasement d'un émouvant déclin, qu'il a composé sa dernière pièce, *Avant le coucher du soleil,* où lui-même, septuagénaire, semble dire un irrévocable adieu à l'amour et au théâtre? N'a-t-il pas trouvé récemment son Eckermann dans

(1) C'est-à-dire Francfort-sur-le-Mein.

la personne de M. Chapiro, de qui les Entretiens ou plutôt les racontars, hélas! accusent bien cruellement la disproportion, sinon entre les deux maîtres, du moins entre les deux disciples! Si Gœthe est, cent ans après sa mort, le héros d'un culte posthume, Gerhart Hauptmann, lui, est bien vivant, et il aura connu, de son vivant, les ovations frénétiques des foules. Déjà, lors de la célébration de son soixantième anniversaire, Thomas Mann, moitié badin moitié sérieux, avait proposé le Prince des poètes allemands comme roi à la nouvelle République allemande. Cette fois-ci encore, dans la Salutation qu'il adresse au glorieux septuagénaire, il met en valeur ce qu'a de représentatif, disons même de hautement décoratif, cette figure de Hauptmann prédestinée, après une orageuse jeunesse, aux jubilés triomphaux de la vieillesse. Et c'est bien aussi l'impression qui se dégage de tous les hommages que la **Neue Rundschau** a recueillis dans son numéro de novembre 1932. Gerhart Hauptmann fait aujourd'hui, aux yeux de ses contemporains, figure de demi-dieu mythique, d'ancêtre immortel. On exulte de le voir si droit, si alerte, si plein d'allant et si embrasé de juvéniles ardeurs; on acclame sa tête à la Gœthe et cette magnifique auréole de cheveux blancs qui rajeunit encore son visage. Et puis, il y a aussi, dans toutes ces acclamations qui montent vers lui, la reconnaissance qu'on voue à un souvenir de jeunesse resté très cher. « L'ami de *la* jeunesse », l'appelle Franz Werpel. Peut-être eût-il mieux fait de dire : « l'ami de *notre* jeunesse », — d'une jeunesse qui a aujourd'hui atteint ou même largement dépassé la quarantaine. Mais pourquoi chicaner? M. Alfred Kerr, qui a été naguère l'héroïque et combatif porte-parole de cette jeunesse d'antan, dans une émouvante poésie en vers où il évoque ces années de luttes et de combats, a résumé le débat et donné le mot de la fin :

Das letze Wort heisst Dank — und nichts als Dank.
(Et voici mon dernier mot : merci — et rien que merci.)

Mémento. — Signalons la traduction française, depuis longtemps attendue, et qui vient enfin de paraître, du premier grand roman de Thomas Mann, de l'œuvre qui a rendu célèbre du jour au lendemain le jeune auteur des *Buddenbrook* (traduction publiée dans la collection « Univers » chez A. Fayard et Cie, à Paris).

La version française est due aux soins de Mlle Geneviève Bianquis qui a déjà traduit, avec un rare bonheur d'expression, deux des plus belles nouvelles du maître : *Désordre et jeunes souffrances* et *Maître et Chien*. La tâche était, cette fois-ci, particulièrement délicate, puisqu'il s'agissait de rendre, jusque dans les particularités idiomatiques du style, la teinte locale et la patine historique de cette longue chronique où s'évoque, à travers quatre générations successives, le déclin d'une famille allemande, c'est-à-dire le roman-type de la bourgeoisie allemande du XIX[e] siècle. On lira avec reconnaissance l'avant-propos très pénétrant et initiateur que M. Levinson a placé en tête du volume.

JEAN-ÉDOUARD SPENLÉ.

LETTRES RUSSES

V. Guilarovski : *Mes Aventures;* Ed. Fédération, Moscou. — *Des archives d'Ostrowski*, Ed. Academia, 1932. — Soltykov : *Correspondance inédite*, Ed. Academia.

Vladimir Guilarovski, surnommé à Moscou le roi des reporters, fut le premier qui, aux années 90, introduisit dans la presse russe l'interview. Comme Maxime Gorki, c'est un écrivain venu des bas-fonds. Enfant, il voyagea sur la Volga en qualité de mousse, ensuite il devint bûcheron, puis haleur. Doué d'un talent de narrateur qu'appréciaient ses compagnons, il possédait en outre une force musculaire qui faisait de lui un athlète redouté. Il était jeune encore quand il entra au service de la police, et tout ce qu'il vit et apprit dans le monde des criminels, où l'appelait sa profession, lui servit beaucoup dans sa carrière journalistique, pour la composition de ses romans-feuilletons que tous les boutiquiers de Moscou lisaient avidement. *Les aventures du brigand Tchourkine*, le plus populaire peut-être de ses romans, lui fut inspiré par un dossier trouvé dans les archives de la police de Moscou.

Les souvenirs de Guilarovski, qu'il intitule **Mes Aventures,** sont intéressants par les mille petits faits qu'ils révèlent ou précisent. Et ces souvenirs remontent déjà loin, puisque l'auteur a plus de quatre-vingts ans. Il donne, entre autres, quelques renseignements sur la mort de Skobelev, qui longtemps fut entourée d'un certain mystère. Quand l'illustre général mourut, en 1882, le bruit courut qu'il avait

été empoisonné par un Allemand qui, dans un restaurant, lui avait fait boire une coupe de champagne empoisonné. On chuchotait aussi qu'il avait été empoisonné à l'instigation du gouvernement russe. Skobelev avait, soi-disant, déclaré qu'il renverserait le gouvernement le jour du couronnement d'Alexandre III et se ferait proclamer empereur sous le nom de Michel II; et si grande était alors la popularité de Skobelev que le gouvernement avait eu peur. La vérité, que raconte Guilarovski, est beaucoup plus simple. Skobelev est mort non à l'hôtel Dussaud, où il descendait toujours à Moscou, mais dans une maison meublée où il se trouvait en compagnie d'une femme, de nationalité allemande, une certaine Wanda, que tout Moscou connaissait. Le 25 juin, à sept heures du matin, Wanda accourut au commissariat et déclara que, dans sa chambre, un officier venait de mourir subitement. Le commissaire se rendit chez la fille et, devant la table chargée de fruits et de bouteilles vides, il trouva Skobelev, affaissé dans un fauteuil et sans vie.

Nicolas Ostrovski a été l'un des écrivains les plus populaires de son temps. En 1856, dès ses débuts comme auteur dramatique, il fut placé au premier rang des dramaturges russes et la représentation de sa pièce *L'Orage* marqua le triomphe de sa carrière. Ecrivain fécond, Ostrovski a laissé une quarantaine de pièces, qui furent jouées sur les scènes des théâtres impériaux et autres. Non seulement il faisait jouer ses pièces, mais souvent il les publiait dans différentes revues avant qu'elles fussent portées à la scène. C'est que les directeurs des revues se disputaient sa collaboration, et dans ses archives, dont on a publié une partie, on a trouvé maintes lettres à ce sujet. Par exemple, Michel Dostoievski lui écrit, le 14 septembre 1861, en lui envoyant trois cents roubles :

> ...Inutile d'ajouter que j'accepte toutes vos conditions. Je vous demande seulement de soutenir notre revue (*Vrémia*) qui commence. Je serais heureux si je pouvais donner une de vos œuvres dans le premier numéro de la nouvelle année. Dans votre lettre à mon frère vous me laissiez quelque espoir.

Quelques années plus tard, le 24 avril 1864, c'est Fedor Dostoievski qui s'adresse à lui :

Maintenant plus que jamais votre collaboration nous est nécessaire. J'espère que vous ne refuserez pas de soutenir *L'Epoque*. Je vous supplie de nous donner, si possible, quelque chose cette année. Il faut, précisément maintenant, que la société sache que des collaborateurs comme vous n'abandonnent pas notre revue et s'intéressent à son existence.

Le poète Kourotchkine, éditeur de la célèbre revue *Iskra* lui écrivait dans le même sens, dès 1859.

Cher Monsieur. J'ai eu l'honneur de faire votre connaissance si récemment que je ne me considère pas en droit de vous importuner par mes lettres. Je crois que vous tiendrez votre promesse d'aider, par votre collaboration, une revue qui commence... Bien entendu vous fixerez vous-même les conditions; j'y souscris d'avance.

Les **Archives d'Ostrovski** contiennent des lettres pareilles de Pissemsky, Pogodine, Katkov, Nekrassov, en un mot des directeurs de toutes les grandes revues de cette époque. D'autres correspondants le supplient de venir lire ses nouvelles œuvres, car non seulement les revues s'arrachent Ostrovski, mais il est le grand favori des salons les plus aristocratiques. La comtesse Rostopchine lui écrit le 13 novembre 1854 :

Mon cher ami Alexandre Nikolaiévitch. Dernièrement, vous avez lu chez Grigoriev votre comédie *Pauvreté n'est pas vice*. Moi qui suis une si grande admiratrice de votre talent et de vos œuvres, j'ai aussi droit à ce plaisir. Puis, comme fidèle amie, je désire vous voir après une longue absence. En ce moment je suis malade, triste; je ne vois presque personne et tiens d'autant plus à mes fidèles. Fixez-moi donc une soirée de la semaine prochaine, faites-moi ce plaisir et venez dans le petit coin que vous connaissez si bien, où vous attend avec amitié et sympathie votre bien dévouée

COMTESSE ROSTOPCHINE.

Deux ans plus tard, voulant lui faire faire la connaissance de Léon Tolstoï, elle lui écrit :

Mon cher ami Alexandre Nikolaiévitch. Un être extrêmement sympathique et admirable, le comte Léon Nikolaiévitch Tolstoï, désire vous être présenté. Nous le connaissons tous depuis la publication de son *Enfance*. Il est ici pour très peu de jours. Il dîne demain chez moi avec Bergametto, que vous connaissez un

peu. Venez donc à quatre heures, car le dîner sera servi juste à quatre heures : à six heures je dois assister à une répétition. Le comte vous attend sans faute.

COMTESSE ROSTOPCHINE.

On trouve aussi dans ce volume une longue correspondance avec Saltykov, épistolier remarquable, dont toutes les lettres reflètent les événements politiques et littéraires du moment.

Mon cher Alexandre Nikolaiévitch, lui écrit-il le 25 juin 1880. Selon toute probabilité, puisque vous êtes à la campagne, vous écrivez une nouvelle pièce. Pour l'amour de Dieu rappelez-vous que depuis de nombreuses années les *Otietchestvennia Zapiski* commencent toujours l'année avec une pièce de vous. Je pense même que, sans vous le rappeler, vous nous auriez donné votre nouvelle œuvre, mais j'ai tenu à vous dire combien moi et tous ceux de la revue, tenons à votre collaboration...

La fête de Pouchkine (1) a provoqué chez moi un certain étonnement. Naturellement l'intelligent Tourguenev et le fol Dostoievski se sont arrangés pour que la fête de Pouchkine soit à leur profit. J'imagine que la statue de bronze a regardé avec étonnement les deux pots de chambre placés de chaque côté du piédestal, sur lesquels deux messieurs se sont assis. Dostoievski demande à tous les passants : « Avez-vous vu comment *elles* ont baisé mes mains? » et, au dire de Tourguenev, il aurait ajouté : « Si *elles* savaient ce qu'avaient fait ces mains auparavant! » Tourguenev est encore ici; il va partout et montre son cœur. Je pars samedi pour l'étranger, d'abord à Ems, ensuite à Paris.

Dans ce volume il n'y a que deux lettres de L. Tolstoï. Dans l'une d'elles, datée de 1886, Tolstoï écrit :

Mon cher Alexandre Nikolaiévitch, cette lettre te sera remise par mon ami Vladimir Grigoriévitch Tchertkov, qui édite des livres bon marché pour le peuple. Peut-être connais-tu nos éditions et notre programme, sinon Tchertkov te mettra au courant. Notre but est d'éditer tout ce qui est accessible et nécessaire à tous et concorde avec l'esprit de la doctrine du Christ. De tous les écrivains russes aucun ne répond mieux que toi à ces exigences. C'est pourquoi nous te demandons l'autorisation de publier des extraits de tes œuvres dans notre édition, et, si cela te va, d'écrire spécialement pour nous quelque chose...

Bien à toi.

L. TOLSTOI.

(1) Inauguration du monument de Pouchkine, à Moscou.

Les autres volumes des archives d'Ostrovski contiendront, outre la correspondance avec les écrivains russes, des lettres inédites de correspondants étrangers.

Le recueil des lettres inédites de Saltykov, que publie *Acadœmia*,, présente un très grand intérêt littéraire et historique. Adressées surtout à des intimes : Gaievsky, Ounkovsky, Ierakov, Nekrassov, Plestcheev et surtout Borovikovsky, l'éminent jurisconsulte, les lettres de Saltykov sont remarquablement vivantes et spontanées, qu'il s'agisse de faits personnels ou de questions politiques et littéraires. On connaît le rôle qu'a joué Saltykov dans la vie littéraire russe, comme rédacteur en chef de la célèbre revue *Otietchestvennia Zapiski*. Le 17 mai 1884 il écrit à son ami Borovikovsky.

Il vient d'arriver aux *Otietchestvennia Zapiski* l'aventure la plus ordinaire : elles sont suspendues... pour toujours. Pourquoi cela a-t-il eu lieu en avril plutôt qu'en mai, je l'ignore. Probablement parce que la mesure de l'arbitraire est comble. En général, je tâche de penser à cela le moins possible. Je sens surtout que je suis privé de la possibilité de m'entretenir périodiquement avec mes lecteurs, et ça c'est le pire de tout. Avec la vieillesse et la maladie, je suis devenu très misanthrope, je ne suis même plus capable d'aimer, ni rien ni personne, sauf cet être à demi-abstrait qu'on appelle le lecteur; et voilà qu'on m'a séparé de lui. Mon activité littéraire continuera-t-elle ou non? Je n'en sais rien. Je ne puis rien dire. Ma santé est de jour en jour plus mauvaise, malgré que les médecins m'affirment qu'elle n'a pas changé depuis six ans.

Après l'interdiction des *Otietchestvennya Zapiski*, Saltykov, comme on le sait, plaça ses articles dans *Le Messager de l'Europe*, de Stassuliévitch. Mais cette collaboration lui était parfois pénible du fait de la censure, en général, et de celle de Stassuliévitch, en particulier. Ses lettres à Borovikovsky Jerakov et autres sont pleines d'amertume à ce sujet.

En publiant la correspondance de Saltykov, la maison Acadœmia déclare dans une préface qu'elle a pris sur soi de retrancher du texte certaines expressions par trop grossières. Cet excès de pudibonderie altère sensiblement le caractère de la correspondance de Saltykov, dont la langue, dans toutes ses œuvres, était franchement rabelaisienne.

A partir de 1880, jusqu'à la fin de sa vie, Saltykov passa

chaque année plusieurs mois à Paris, qu'il aimait beaucoup, et où il avait même un pied-à-terre, pour lui et sa famille, dans une maison meublée de la place de la Madeleine. Nous savons, par une de ses lettres, qu'il payait un appartement de quatre chambres vingt-quatre francs par jour, et que la nourriture lui était comptée cinq francs par personne.

Le 7 septembre 1881, étant à Paris, il écrit à Gaiëvsky :

Je te remercie vivement pour ta lettre. Je t'écris tout malade, car depuis dix jours ici il pleut à verse et je me suis sérieusement enrhumé. Le résultat c'est que je vis enfermé comme dans mon appartement de Pétersbourg. En ce moment ma femme et mes enfants assistent à la représentation de *La biche au bois* et moi, comme un imbécile, je reste à la maison. Imagine-toi que dans cette pièce il y a un tableau, « Le bain des sirènes » où figurent trois cents femmes, nues jusqu'à la ceinture, le bas du corps étant sous le parquet, en proie aux machinistes. On m'a raconté que N. est arrivé incognito exprès à Paris et s'est déguisé en machiniste... (une ligne supprimée par « Academia »). Mais aussitôt rétabli j'irai voir ce spectacle, et peut-être me déguiserai-je aussi en machiniste.

Bien que jouissant d'une grande réputation qui lui valait le respect et l'admiration de tous, Saltykov était extrêmement susceptible et la moindre critique le blessait. Un rédacteur du *Messager de l'Europe* n'ayant pas eu que des éloges pour son livre *L'Histoire d'une Ville*, aussitôt Saltykov écrit au directeur Pypine une lettre dans laquelle il réfute le jugement porté sur son œuvre et explique ce qu'il entendait exprimer par cette satire de la ville de Gloupov.

L'opinion du critique qu'il s'agit d'une satire historique est absolument erronée, écrit Saltykov. Je n'ai que faire de l'Histoire. Je n'ai jamais en vue que le présent. La forme historique du récit était pour moi commode, me permettant d'envisager plus librement certains phénomènes de la vie. Je me trompe peut-être, mais en tout cas, je suis de bonne foi et je crois que les bases principales de la vie, au XVIIIe siècle, sont encore celles de notre temps. Donc la satire historique n'était pas pour moi un but; elle n'était qu'une forme.

A cette lettre, Pypine répondit aussitôt qu'il était complètement étranger à cette critique.

En juillet 1884, Saltykov est dans sa maison de campagne

de Siverskaia et le 6 il écrit à son ami Borovikovsky et lui raconte la petite aventure arrivée à un ingénieur.

Il y a chez nous une grande nouvelle. X... voulait épouser Mlle Y..., une pianiste, dont les deux dents de devant font saillie hors de la bouche. Quelques jours avant la date du mariage, X... remarqua qu'on lui volait des fraises, la nuit, dans son jardin. Il se promit de veiller et de pincer le voleur. Dans la nuit, ayant entendu un bruit suspect, il se leva et, en chemise, sans caleçon, à pas de loup, il se rendit dans le potager et s'accroupit derrière un buisson. Par la même occasion, se dit-il, je ferai mes besoins. Mais dans ce coin gîtait un serpent, pas venimeux, mais tout de même un serpent, qui, sentant quelque chose lui tomber dessus, s'éveilla et mordit X... à l'endroit le plus inconvenant qui, aussitôt, enfla considérablement. X... poussa un cri terrible et courut à la maison en continuant à crier. Ses filles, réveillées, demandèrent à leur père ce qui était arrivé. Lui n'ose pas le dire, et ne peut que répéter : « Je ne pourrai pas me marier... Je ne pourrai pas me marier. » L'affaire a fait beaucoup de bruit et même son Altesse Impériale, à qui appartient Orianenbaum, a envoyé aux nouvelles pour savoir ce qui était arrivé à X... Enfin le docteur est venu. X... va mieux, mais il lui faudra se séparer d'une partie de son individu. Les filles circulent dans la maison les yeux baissés, Son Altesse respire des sels et Mlle Y... est désolée.

A partir de 1886, Saltykov devint le collaborateur régulier du grand quotidien *Rousskia Viedomosti,* où il avait une complète liberté dans le choix de ses sujets, aussi sa correspondance avec le rédacteur en chef de ce journal, Sobolevski, témoigne-t-elle du plaisir qu'il avait de cette collaboration. Les dernières lettres de Saltykov, celles qui s'étendent sur une période d'environ deux années, sont presque toutes remplies de lamentations sur l'état de sa santé et les souffrances terribles que lui cause le cancer dont il est mort en octobre 1889.

J. W. BIENSTOCK.

LETTRES NÉO-GRECQUES

O Gœthe stin Hellada, par Costis Palamas; Dimitrakos, Athènes. — Petros Vlastos : *Synonyma kai Syggenika;* Hestia, Athènes. — Argyris Eftaliotis : *I Odyssia* : Kollaros, Athènes. — I. Vénézis : *To Nouméro...;* Mitylène. — Chr. Levandas : *O Isios Dromos;* « Néi Kéri », Le Pirée. — Dém. Voutyras : *I Kotta xynondas to mati tis;* Dimitrakos, Athènes. — Mémento.

Les manifestations qui, à travers le monde entier, ont mar-

qué la célébration du Centenaire de **Gœthe** n'ont pas seulement permis aux esprits impartiaux d'apprécier le rayonnement d'une œuvre incomparable; elles ont servi de prétexte à certaines mises au point littéraires et philosophiques, qui sont venues éclairer d'un jour parfois imprévu certains points obscurs.

Les débuts de Moréas en grec, les premiers livres de Malakassis et de quelques autres, nous avaient montré l'importance de l'influence d'Henri Heine dans la renaissance lyrique de la fin du XIX[e] siècle; Etienne Martzokis, trop oublié maintenant, n'avait pu nous celer ce qu'il devait à Léopardi et à Carducci, non plus que le grand Valaoritis à Victor Hugo; mais nous discernions moins bien l'apport de Gœthe en un mouvement qui semblait plutôt avoir toutes ses racines en France. Dans une remarquable étude, qui a été traduite en français et en allemand et que la revue *Europe* a tenu à reproduire, Costis Palamas a montré comment l'exemple de l'Apollon de Weimar avait précédé celui de Heine, pour la mise en valeur de l'immense trésor des Chants populaires. Le poète analyse en profondeur l'œuvre de son frère en génie, et nous apprenons ainsi que la pensée du Maître n'a cessé d'accompagner celle du disciple au cours de sa production. Nous apprenons en même temps que ce sont des Français, les Caro, les Romain Rolland, les Sainte-Beuve, les Lucien Herr, qui l'ont mené vers les parvis du temple gœthien. Que l'on ne s'en étonne point! Gœthe lui-même était nourri d'esprit français, et c'est ainsi qu'il était parvenu à concevoir la Beauté pure, la Beauté grecque. C'est ainsi qu'il avait été amené à embrasser son culte. Gœthe a en grande partie révélé Costis Palamas à lui-même; mais son influence sur le grand poète de *La Vie Immuable* n'a pas été directe. Il en fut tout autrement pour Provelengios, pour Cambyssis, pour Constantin Hadzopoulos, qui étudièrent en Allemagne.

Et comme si la France ne devait cesser de représenter le sommet de toute culture, on sait que Hatzopoulos s'était embarqué, après la guerre, pour visiter notre pays, quand, à l'instar de Virgile, il mourut à Brindisi. C'est par la France, en effet, que s'est effectuée à toute époque la fusion harmonieuse des influences méditerranéennes et des apports septentrio-

naux, et ce rôle dans l'antiquité avait été dévolu à la Grèce. Dans l'évolution moderne du grec se manifeste une tendance vers la syntaxe française, qui n'était pas dans le génie propre de la langue. En effet, par leur aptitude singulière à former des mots composés, par leur propension à placer le déterminant avant le déterminé, le grec ancien et le grec byzantin accusent une indéniable parenté avec l'allemand. En devenant plus analytique, sans perdre toutefois ses facultés formatives, la langue démotique moderne se rapproche des langues de l'Occident et notamment du français, qui, de par un patient travail de définitions précises, est devenu une véritable machine à penser.

Machine à penser, machine à classer les idées, et c'est ce que doit devenir tout idiome qui aspire à être une langue de culture. Or, les besoins de la poésie sont à l'opposite de ceux de la science et de la logique pure. La poésie cherche à suggérer l'infini, et il ne lui déplaît point que les mots n'aient pas de frontières nettement délimitées. Au contraire, tout ce qui est didactique ou juridique ne s'accommode que de notions précises. Or, la langue doit être apte à tout exprimer tour à tour.

Conscient de ces vérités primordiales, M. Pétros Vlastos, qui est tout à la fois poète, conteur, lexicologue et grammairien, a pu écrire, au cours de la substantielle préface dont il a fait précéder son récent et magistral ouvrage **Synonymes et Familles de mots** (nous nous croyons obligé d'y revenir) : « Pour vivre et pour croître, une langue a besoin de l'amour du poète et du labeur du savant. »

Voilà qui n'existe guère en Grèce, constate avec amertume l'écrivain; car tout ce qui est naturel, vivant, libre et beau est méprisé des Grecs, qui en arrivent ainsi à déprécier et ravaler leur langue. Naturellement, cette virulente remarque s'adresse aux tenants du scolasticisme et du pédantisme, qui prétendent à tout instant légiférer sur la langue, sans études préalables de grammaire. A ce point de vue, il y a en Grèce un parti nombreux qui s'obstine aveuglément dans le plus routinier des empirismes, et qui reste fermé à toute véritable science linguistique. Ces traditionnistes à rebours sont très en retard, par exemple, sur la poignée de lettrés pa-

tients qui ont entrepris de mettre la langue bretonne au niveau des langues modernes les plus évoluées, et qui y ont parfaitement réussi en un moment où l'idiome qui leur est cher est menacé de disparition. Quoique nous ne partagions point l'opinion de M. Louis Roussel relativement à l'abandon de l'alphabet grec, il ne semble pas douteux que l'adoption de l'alphabet latin mettrait fin à la duperie d'une orthographe trompeuse, et le plus solide rempart des puristes serait abattu. M. Vlastos a entrepris, par toute une série de travaux, de montrer que le démotique était apte à tous usages. C'est ainsi qu'après avoir composé une *Grammaire,* il a écrit une *Physique.*

Le grec scolastique se réclame de formes écrites périmées et qui, de ce fait, ont perdu tout contact avec la réalité vivante. Et cela ne touche pas seulement la phonétique, mais la substance même des mots. Un artiste de la qualité de M. Vlastos ne pouvait que souffrir vivement de ce fait. Dans son patient travail de lexicographie, il a eu d'abord en vue d'établir la propriété des termes. C'est pourquoi il a soigneusement rapproché les vocables de sens voisin, qui s'expliquent en quelque sorte mutuellement. Ainsi le dictionnaire des *Synonymes* est en même temps un vocabulaire d'idées. La deuxième partie de l'ouvrage est consacrée aux termes de métier, aux noms d'objets, et les mots y sont groupés d'après leur sens : L'Eglise, la Maison, les Aliments, la Cuisine, le Pâturage, le travail des Champs, la Mer, le Vêtement, la Chaussure, le travail du Bois et des Métaux, la Chasse et la Guerre, la Musique, le Livre, etc.

La troisième partie traite du temps et de l'astronomie; la quatrième des noms de lieux et des désignations géographiques. Suit, en divers chapitres, tout ce qui se rapporte au corps humain, à l'anatomie et à la physiologie, aux animaux, aux plantes, aux êtres imaginaires, aux prières et serments. Un compartiment des plus intéressants est réservé aux expressions typiques, aux tours particuliers de la langue, aux proverbes. Un lexique général termine le volume et rassemble, par ordre alphabétique, tous les mots cités, au nombre d'environ trente-cinq mille. C'est là un véritable travail de bénédictin, auquel M. Vlastos a consacré de nombreuses années

de recherches minutieuses. C'est que, si les bases de la grammaire et de la phonétique néo-grecques (je parle du grec vivant) ont été jetées, il n'existe pas encore de dictionnaire vraiment complet de cette langue. Voilà une admirable contribution au futur dictionnaire démotique. Celui-ci ne saurait maintenant tarder à naître. M. Vlastos a pris soin d'appliquer dans son ouvrage la méthode orthographique et d'accentuation dont il est le promoteur, et dont nous avons entretenu déjà les lecteurs de ces chroniques. Il s'est soigneusement gardé d'encombrer son travail de termes dialectaux, usités seulement dans quelque coin retiré, et qui n'entreront jamais dans la circulation générale. Contrairement à nombre de ses compatriotes, M. Vlastos est un véritable linguiste, ce qui ne l'empêche pas d'être aussi un bel écrivain. Les deux ne coexistent pas nécessairement dans le même homme; mais, quand le miracle se réalise, il faut le saluer bien bas.

Il y a beau temps que Victor Hugo dénonçait les méfaits du préjugé, qui consiste à classer les mots en nobles et roturiers. Et Victor Hugo fut un poète qui savait sa grammaire. C'est en termes propres et impropres, en vivants et morts qu'il faut classer les mots, afin que les idées soient nettement signifiées.

Le vieil Homère aussi savait cela, en dépit des redites obligatoires de la poésie orale, et il savait encore bien d'autres choses; car tout un lointain passé mythique, issu de Chaldée, de Phénicie et d'Egypte, était venu se résorber dans son œuvre. L'**Odyssée** en particulier détient les secrets du monde protohistorique, et les travaux d'un Victor Bérard, confrontés avec les idées d'un Paul Le Cour, permettront sans doute, dans l'ordre traditionnel, de prochaines et impressionnantes découvertes. Quoi qu'il en soit, les traducteurs continuent de s'évertuer autour du vénérable texte. En Grèce, depuis un siècle, il est paru, tant de l'*Iliade* que de l'*Odyssée*, plus d'une version digne d'estime. Celle de Pallis, transposant sur le mode *klephtique* les épisodes de la guerre de Troie, fit sensation. Le grand Argyris Eftaliotis, dont on n'exaltera jamais assez la mémoire, a laissé une traduction de l'*Odyssée* conçue dans le même esprit. En helléniste minutieux, Eftaliotis a tiré un merveilleux parti de la langue popu-

laire, et sa traduction a toute la saveur d'un poème vécu. Ce n'est pas à dire pour cela que l'interprétation puisse être partout exempte d'erreurs, mais elle est incontestablement d'un poète doublé d'un grammairien. Je ne crois point, cependant, qu'il soit exact d'assimiler les récits d'Homère aux ballades klephtiques, pas plus qu'à la *Chanson de Roland*. Homère est le poète d'un milieu déjà fort avancé en civilisation, et non point, comme on l'a quelquefois cru, d'une époque barbare.

Qui voudra comparer, du reste, l'horreur des scènes de combat rapportées dans l'*Iliade* avec tout ce que dégagent de répugnant certains épisodes de la dernière guerre pensera tout de suite, s'il est impartial, que nous sommes en nette régression. Et il semble que, pour ne pas mentir à leur réputation, au moment de réclamer leur place au sein des nations civilisées, les Turcs aient tenu à ne pas rester en arrière des Européens. Tout au contraire! Qu'on lise plutôt le roman de M. Elie Vénézis : **Le Numéro...**, qui peint d'hallucinante façon les tortures endurées par les Grecs d'Anatolie, lorsque les Ottomans victorieux vidaient systématiquement le pays de ses habitants hellènes, en 1922. L'angoisse plane sur toutes les pages. Dans un style simple, et qui se veut plein de sérénité jusque dans l'horreur, les scènes attendrissantes succèdent aux scènes sarcastiques ou d'un comique macabre. Il y a de place en place des traits vraiment shakespeariens. Là éclate la vertu du grec vivant.

En vérité, la servitude et le malheur des temps ont donné aux Grecs d'aujourd'hui le sens de l'irrémédiable douleur humaine, et leur littérature, de ce fait, est toute différente de l'ancienne, qui ne s'attardait jamais à peindre des laideurs. De cet état d'âme tragique, la langue est le reflet fidèle. Le grec ancien abondait en sonorités nettes et claires; le grec moderne, au contraire, affectionne les consonnes adoucies, les syllabes fuyantes.

L'auteur du recueil intitulé **Le Droit Chemin,** Chr. Levandas, est encore un triste. Chacun des récits qu'il nous offre met en scène l'un de ces faits divers que l'on trouve plus communément à la troisième page des journaux, et qui résultent le plus souvent d'erreurs amoureuses ou d'injustes aban-

dons. M. Levandas sait sa langue; mais nous ne pourrons juger de son vrai talent que lorsqu'il aura essayé ses forces sur des sujets plus amples.

Trop de Grecs, en vérité, se laissent entraîner par un courant morbide et ne cherchent, dans leurs lectures, qu'à contenter leurs tendances, au lieu de s'administrer de sérieux toniques. Pourtant Voutyras... Ah! celui-là sait allier la force à la fantaisie, la fruste simplicité du style à la plus authentique poésie. Le cocasse côtoie chez lui la profonde satire; mais, quels que soient les sujets qu'il aborde, toujours ses personnages nous donnent la sensation d'être vus à travers une sorte de verre grossissant, qui détaille leurs moindres tics. Voutyras ne doit rien à personne. Il sait voir : voilà tout. Quelques détails bien choisis lui suffisent pour créer une atmosphère, pour donner la sensation d'un milieu. Les basfonds lui sont familiers, comme on sait; mais il excelle aux inventions les plus drôles, dans le domaine de la satire philosophique, à la Cervantès. Son nouveau recueil de quatre contes : **La Poule qui se gratte l'œil,** débute ainsi par la vision d'une planète ultra-civilisée. La vie humaine y a été prolongée; mais, en dépit des biens acquis, l'on n'y connaît pas encore le parfait bonheur. Un cataclysme survient; aussitôt la paix est faite. Ailleurs, l'impayable conteur nous montre le Christ redescendant sur la terre en pleine guerre, et trouvant ses prêtres en train de bénir les armes du massacre. Lucifer l'a suivi dans l'ombre et lui souffle : « T'en fais pas! Ton Père a ainsi fait les choses. Le fond s'est mis à bouillonner et le désordre est monté à la surface; mais tout va s'arranger. Car la surface est à toi. Le fond me reste. » Il y a quelque chose de cet esprit dans Aristophane. Il faut tout espérer des Grecs.

MÉMENTO. — La vie des Grecs que Paris attire nous est contée, sans ménagements et de façon fort vivante, dramatique par endroits, par M. Thrassos Castanakis, dans son pittoresque roman : *Sto Choro tis Evropis* (Dans la danse de l'Europe), où le monde souvent douteux des dancings à la mode et de certains théâtres nous est montré. *Horizontes* de M. Levkoparidis nous présente des contes, d'où ni l'âpreté ni l'observation sincère ne sont absentes. Mais pourquoi tant de grisaille triste? Dans *I Xepartheni* (Celle

qui a perdu sa fleur. La Fille-mère), Lilika Nakos manifeste des dons d'émotion intense, à travers une accumulation de détails pénibles. Pages profondément humaines. De M. Dolis Nikvas, *Tris Gynaikes* (Trois Femmes) dégagent une grâce toute xénopoulienne. Les Roses de Myrtale (*Ta Roda tis Myrtalis*) de M. Vaphopoulos dénoncent un poète de la pensée, qui a bien pénétré l'âme désolée de sa génération, et qui connaît toutes les ressources de son art.

Contrairement à la plupart de ses compatriotes, M. A. Argis aime la vie, et la trouve belle. Aussi bien, ses Roses pourpres (*Alika Roda*) sont-elles toutes pleines de charme et de grâce. M. Argis est un vrai poète. Vie et Destin (*Zôï kai Moira*) de M. Athan. G. Kyriazis a quelque chose d'âpre et de passionné dans l'accent qui force à méditer. Il nous faudra revenir sur ces strophes intenses, où passe tout le frisson mystérieux de la vie. Reçu également *Stalamaties,* poèmes par Thémos Amourgis, *I dodecanisioi Logioi* par An. N. Frankos; *O Palamas apo mia poïtiki syllogi tou,* par Th. Xydis; *Costis Palamas* par Tigrane Yergate.

Lire à *Ionos Anthologia* (Juin 1932) : *Gœthe et Capodistria* par M. S. K. Kougéas, *Gœthe et la Femme* par Mme Marietta Minôtou; à *Libre* (octobre-novembre 1932) la *Lettre ouverte* de M. Louis Roussel à M. Vénizelos; à *I Phoni tou Bibliou : Istoria tou didactikou Bibliou kai tis ekpaideuséôs en Helladi* (janvier, février, mars, avril 1932) et *To Problima tis orthographias mas* par M. Triandaphyllidis (mai et juin 1932). La critique des livres en cette revue est remarquablement faite. La Grèce vit et vivra.

DÉMÉTRIUS ASTÉRIOTIS.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Emil Ludwig : *Entretiens avec Mussolini,* Albin Michel. — Borghi : *Mussolini en chemise;* Rieder. — L. Villecourt : *L'Estonie;* Rieder. — François Eckhardt : *Histoire de la Hongrie,* Paris, les Œuvres représentatives. — Docteur Ante Pavelic : *la Restauration économique des pays danubiens. Le désarmement : Belgrade et la Croatie,* édition « Gric » (à Vienne). — Henri Prost : *La Bulgarie de 1912 à 1930. Contribution à l'histoire économique et financière de la guerre et de ses conséquences,* Paris, Pierre Roger. — Jean Bruchesi : *Aux marches de l'Europe.* Montréal, édition Levesque, 1932. — Raul Humberto de Lima Simoes, *Vers la Paix organisée,* Paris, Librairie du Recueil Sirey. — Mémento.

M. Emil Ludwig n'est pas seulement un écrivain éminent, c'est un homme adroit qui a su interviewer presque tous les hommes politiques célèbres. Son chef-d'œuvre dans ce genre a été ses captivants **Entretiens avec Mussolini,** revus par ce dernier. Pendant dix-neuf soirées, le Duce reçut Ludwig et répondit aux questions que celui-ci lui posait. Ludwig,

d'ailleurs, évita le plus possible celles de politique extérieure et se borna généralement à celles de politique intérieure, de philosophie et d'esthétique.

Pacifiste, M. Ludwig essaya de faire condamner la guerre par Mussolini, mais n'y réussit pas : « Elle reste un excellent exercice pour les nerfs, répondit-il. Se débarrasser de la tremblote, ça a un effet moral. » Il venait d'ailleurs de se vanter « d'avoir évité la guerre toutes ces années ». Mais Ludwig lui ayant rappelé que Churchill « appelait l'énorme armée française une garantie de paix » et lui ayant demandé si c'était son avis, il répondit : « Du tout. Au contraire! » — « Et cependant vous donnez aux enfants une éducation guerrière? » — « Je les prépare à la lutte pour la vie, et aussi à la lutte pour la nation. » Dans une autre séance, Mussolini justifia l'intervention en 1915 en disant : « La France était très aimée à cette époque... Le neutre est toujours antipathique... L'Allemagne victorieuse ne nous eût jamais pardonné la neutralité et l'Entente nous eût traités avec un mépris encore beaucoup plus grand que celui qu'elle osa, à Paris, manifester à une Italie alliée. » Mussolini veut « reviser » les valeurs des amitiés de l'Italie : « On nous a parlé pendant un demi-siècle, dit-il, de l'amitié traditionnelle entre nous et l'Angleterre. Nous agitons le problème et demandons : « Où est-elle? » Ou encore la « fraternité latine ». Les Français sont-ils des Latins et ont-ils fait la preuve de leur fraternité? » Mussolini s'attribue le mérite « d'avoir souligné qu'il fallait aux Italiens autant de lumière et d'espace qu'aux autres ». Ludwig lui ayant demandé pourquoi « il avait, trois ans auparavant, effrayé par ses discours belliqueux », il répondit : « On nous avait provoqués. Il fallait que je voie jusqu'à quel point la nation me suivrait, le cas échéant. L'écho, vous l'avez entendu. » Sur un carnet de notes que Mussolini montra à Ludwig, celui-ci copia cependant cette phrase : « Briand est mort. Il n'a pas combattu l'Italie. Il est mort lorsque la France officielle voulait détruire sa politique d'entente, et ainsi, il lui a survécu un an. Il était plein de talent et d'idées. » Notons qu'à la question : « Personnellement, avez-vous beaucoup gagné à la culture française? » Mussolini répondit : « Enormément. Renan sur les problèmes philosophi-

ques, Sorel sur le syndicalisme et autres problèmes d'actualité. Et puis surtout Balzac, ce géant! » Ludwig et lui se reconnurent d'ailleurs semblables sur un point : tous deux sont des disciples de Nietzsche.

Mussolini résume ainsi sa révolution :

Ce fut une opération difficile que de refaire de milliers de soldats enthousiastes des citoyens paisibles. On peut faire une révolution sans soldats, mais non contre les soldats. Elle est possible si l'armée reste neutre; elle ne l'est pas contre l'armée. De plus, il me fallait, dans la première année, me débarrasser de cent cinquante mille fascistes, pour donner plus d'intensité au parti. C'est plus tard seulement que j'ai pu commencer à attirer une élite, afin de transformer de plus en plus la violence en ordre. La résistance était dans la haute société, mais avec la noblesse, ça alla très bien... Il y a déjà une classe dirigeante de cerveaux de premier ordre, par exemple Grandi, Balbo, Bottai, Arpinati... Je crois d'ailleurs qu'un Duce numéro deux ne viendra pas, et, s'il venait, l'Italie ne le supporterait pas.

Ça n'est pas sûr. Avec les armes actuelles, gouverner contre la majorité est bien facile.

Le livre de M. Ludwig présente M. Mussolini tel qu'il désire être vu. M. Borghi, dans **Mussolini en chemise,** nous présente un portrait beaucoup plus exact et naturellement beaucoup plus piquant. M. Borghi a connu de très près Mussolini jeune et ardent socialiste révolutionnaire; il montre les mobiles de ses avatars et esquisse d'une main alerte les profils des fascistes les plus célèbres. Son livre, plein de verve, s'adresse à tous ceux qui désirent sincèrement connaître la vérité.

La collection *Les Etats contemporains,* dont chaque volume est si réussi, vient de s'augmenter d'une monographie de **L'Estonie** due à M. Villecourt, professeur à l'Université de Dorpat et qui est mort au moment où il achevait son œuvre. Ce livre comble une lacune, car l'Esthonie n'avait été l'objet d'aucun travail en langue française depuis son affranchissement.

Les Estes occupaient déjà leur territoire actuel à la plus ancienne époque où nous ayons des renseignements sur celui-ci. En 1227, l'évêque Albert, qui avait déjà soumis et con-

verti les Lives et les Lettons, réussit à soumettre les Estes avec l'aide des Chevaliers Porte-Glaives et des Danois. A la fin du xv[e] siècle, l'Estonie fut partagée entre la Pologne et la Suède, puis Pierre le Grand s'en empara en 1710. Une révolte agraire en 1905 fut l'objet « d'une répression rigoureuse ». Dès que la Révolution de 1917 eut éclaté, les Estoniens s'agitèrent. Le 16 mars 1917, 15.000 d'entre eux manifestèrent à Pétersbourg devant le Palais de Tauride. Le gouvernement provisoire se montra conciliant et, le 30 mars, convoqua un Conseil national estonien, réunissant en même temps au gouvernement d'Estonie l'Estonie du Sud qui faisait jusqu'alors partie du gouvernement de Livonie, mais le 3 décembre, les Soviets locaux, appuyés par les troupes et les marins russes, s'emparèrent du pouvoir; aux élections du 11 suivant, ils n'obtinrent cependant que 40 % des voix. Une nouvelle élection fin janvier 1918 ne leur ayant pas été plus favorable, ils firent régner la terreur pour se maintenir; l'invasion allemande y mit fin. Un gouvernement germano-balte fut alors établi et, le 27 août 1918, la Russie renonça à sa souveraineté sur l'Estonie et la Livonie, mais l'armistice de novembre suivant imposa aux Allemands d'évacuer l'Estonie. Les bolcheviks l'envahirent alors et les Allemands, en se retirant, le leur facilitèrent. Les bolcheviks avaient occupé presque toute l'Estonie quand des renforts finlandais permirent aux troupes estoniennes de reprendre l'offensive et de les chasser. L'offensive de l'armée blanche du nord-ouest, commandée par Youdenitch, vint ensuite compliquer la situation, mais le 31 août 1919, le gouvernement estonien accepta une proposition de paix émanant de M. Tchitcherine. Ce ne fut cependant que le 2 février suivant que la paix définitive fut signée.

Enserrée entre la mer au nord et à l'ouest et le lac Peipous à l'est, l'Estonie est un pays de plaines dont le point culminant a 325 mètres d'altitude; sa superficie est de 47.548 kilomètres carrés, soit un peu plus du onzième de celle de la France. La température moyenne annuelle est de 4°8, celle de juillet de 16°8, celle du 15 janvier au 15 février de —5°5. Grâce à des brise-glaces, les ports de l'Estonie restent presque toujours ouverts. La population s'élève à 1.116.000 habi-

tants, dont 969.976 Estoniens, 91.109 Russes, 18.319 Allefands et 4.566 Juifs.

La langue estonienne, comme le finlandais avec lequel elle a 50 % de mots communs, est une langue finno-ougrienne, musicale, harmonieuse et d'une prononciation fortement rythmée.

Les Russes d'Esthonie ne paraissent rien réclamer; il n'en est pas de même des Allemands; partie de ceux-ci, pour obtenir un régime plus favorable d'indemnisation pour leurs biens, revendiquèrent la nationalité allemande : « S'ils n'ont pas pu obtenir gain de cause, ils persistent dans leurs demandes. »

L'Estonie est une république sans président et avec une seule Chambre. Après la guerre, elle avait réussi à remettre ses finances en ordre, mais elle vient d'être obligée de renoncer à la convertibilité de sa monnaie en or. Son armée sur pied de paix compte 17.000 hommes et forme 3 divisions. Ce serait peu de chose pour résister à une attaque russe. Etant donnée la situation actuelle de l'Europe, personne ne viendrait dans ce cas au secours de l'Estonie; bien plus, Tchitcherine a mis les Etats baltes en garde contre l'idée de faire alliance entre eux. L'Estonie ne peut donc espérer garder son indépendance que tant que le gouvernement de la Russie professera être indifférent aux questions de nationalité et ne fera pas de la doctrine bolchevique un objet d'exportation violente.

ÉMILE LALOY.

§

Le petit livre de M. Eckhardt rendra service à ceux pour lesquels **la Hongrie** est restée un pays hermétique, protégé par une langue peu accessible et une civilisation d'origine extra-indo-européenne. C'est au temps de Mathias Corvin, réplique magyare de Louis XI son contemporain, que la Hongrie se rapproche du type des Etats nationaux modernes. Mais elle garde toujours les traits d'une profonde originalité. En 1514, Etienne Verboczi présente à la Diète son *Tripartitum* qui, pour la première fois, réduit en un système la célèbre doctrine de la Sainte Couronne hongroise. La Couronne

de Saint-Etienne, symbole de l'Etat, est l'origine de tout droit. Par le couronnement, le roi acquiert le droit d'anoblissement. Les nobles forment avec le roi le « corps » de cette couronne, qui exerce à la Diète le droit de légiférer. La Couronne est aussi le symbole de l'unité de l'Etat; d'où les expressions : « les pays » ou « le territoire de la couronne de Saint-Etienne ». Cette mystique religieuse-nationale a joué et joue encore en Hongrie un rôle primordial. Aujourd'hui même, la royauté en Hongrie, c'est la Couronne de Saint-Etienne; aux yeux des légitimistes, son existence assure la continuité du droit, au-dessus du fait et malgré lui.

M. Eckhardt montre que l'évolution de l'Etat et de la société dans le sens libéral-démocratique, de 1840 à 1848, évolution qui était le fait de cinq millions de Hongrois, ne pouvait manquer de soulever l'épineux problème du libre développement des autres éléments ethniques représentés par huit millions d'habitants. On verra ainsi la Hongrie chercher, d'une part, à secouer le joug de Vienne et se heurter, d'autre part, aux visées de plus en plus indépendantes des Slaves soumis à sa domination. L'accord de 1867, qui créa le Dualisme et dont le couronnement de François-Joseph fut la consécration, prétendit mettre fin à une lutte de trois siècles et demi entre la dynastie et les droits de la Hongrie. L'auteur accuse les milieux proches de la Cour, milieux militaires principalement, d'avoir continué, même après le compromis de 1867, la politique traditionnelle viennoise qui consistait à soutenir les visées des allogènes pour débiliter l'influence hongroise.

Ils ne voyaient pas que l'irrédentisme, croissant à mesure que s'élevait le niveau de la culture des nationalités, amènerait forcément, en cas de tentative pour transformer l'Autriche-Hongrie en une fédération de peuples, l'anéantissement de la monarchie habsbourgeoise.

Le demi-siècle qui suivit fut rempli par de laborieux et stériles efforts pour aplanir les difficultés de droit public qui découlaient du régime des « affaires communes ». La monarchie des Habsbourg donnait les signes d'une décom-

position que les pays étrangers et les voisins suivaient avec une attention vigilante.

M. Eckhardt constate qu'en 1914 la Hongrie n'avait aucun intérêt à la guerre. Tisza s'y opposa d'abord, mais finit par se laisser convaincre par Vienne que tôt ou tard le conflit éclaterait et que la Double Monarchie avait « la corde au cou » ; dès lors il se consacra corps et âme à la lutte, mettant tout en œuvre pour tendre, en vue de la victoire, les forces du pays, jusqu'au jour où le sort de la Hongrie se régla « dans la vallée de la Marne, dans les champs abreuvés de sang de la France du Nord »...

On peut ne pas partager toutes les idées de M. Eckhardt sur le rôle des Slaves dans l'ancienne Autriche-Hongrie, mais il est malaisé de ne pas rendre hommage à son ton de modération — si rare chez les Hongrois d'aujourd'hui, — à son absence de parti-pris, à son sincère et méritoire effort pour nous montrer ce que fut, avec ses gloires et ses défaillances, le peuple sympathique et chevaleresque auquel il appartient...

Au moment où l'opinion s'émeut — à tort ou à raison — du morcellement de l'Europe, M. Pavelic a l'idée originale de plaider la création d'une république croate indépendante. Une carte annexée à sa brochure nous montre que, dans sa conception, **la Croatie** couvre l'aire comprise entre la Slovénie, la Drave, le Danube, la Drina et l'Adriatique jusqu'à Antivari, c'est-à-dire englobe, outre la Croatie proprement dite, la Slavonie, le Srem, la Dalmatie, la Bosnie et l'Herzégovine. Il s'élève avec la dernière énergie contre l'existence d'une « soi-disant Yougoslavie ». Il s'attache à démontrer que le peuple croate et le peuple serbe n'ont aucune identité ethnique et prétend que **la restauration économique danubienne** est liée à l'existence d'une Croatie indépendante. Suit une violente diatribe contre la politique des gouvernants de Belgrade, l'asservissement du peuple croate aux intérêts serbes, etc., etc. avec le luxe d'arguments auquel la presse de Vienne et de Rome nous a depuis longtemps habitués. Bref, le salut de cette région réside pour lui dans un nouveau morcellement. Le plus curieux des arguments mis à l'appui de cette singulière thèse, c'est que l'union de la Serbie et de la Croatie est pour cette dernière un désastre

économique. On aimerait savoir ce qu'en pensent les milieux d'affaires de Zagreb. Tout le monde sait qu'étant donné, précisément, la disproportion existant entre l'économie serbe et l'économie croate, cette dernière a trouvé, à la faveur de l'union, un champ d'expansion extrêmement profitable en Serbie. Question de chiffres et non d'appréciation. Mais M. Pavelic ne s'encombre point de chiffres : après nous avoir dit que « les grands instituts financiers croates à Zagreb constituent l'élément principal des forces financières de l'Etat entier » il conclut que la dislocation de cet État serait un gain pour la Croatie. Comprenne qui pourra!

Ce qui est plus clair, c'est son aversion pour la Serbie. Il s'applique à démontrer que celle-ci constitue un danger pour la paix universelle alors que « l'Europe trouverait dans l'Etat croate un champion de la paix véritable et durable ». A l'appui de ces affirmations simplistes il produit des chiffres — les seuls qui figurent dans son ouvrage — tendant à établir que le gouvernement de Belgrade entretient une armée révélant « des aspirations de conquête », puisque, dit-il, elle dépasse considérablement l'ensemble des forces de quatre Etats voisins (Albanie, Bulgarie, Hongrie, Autriche).

Ces enfantillages font sourire ceux qui connaissent la vraie situation de la Yougoslavie; ce qui ne veut pas dire qu'ils ne trouveront pas crédit dans certains milieux. La Croatie est un pays de gens laborieux, probes et cultivés. A ce titre elle représente dans l'équilibre yougoslave un facteur de premier ordre. Mais elle manque encore d'expérience politique et l'inénarrable versatilité d'un homme comme Raditch (qui avait derrière lui presque tous les Croates) n'illustre que trop éloquemment cette constatation. Qu'elle cherche un meilleur aménagement de ses rapports avec Belgrade, c'est son affaire. Mais une Croatie indépendante est beaucoup moins désirée à Zagreb qu'à Rome et à Moscou, et ceci nous dispense d'insister sur ce petit factum de propagande anti-yougoslave.

La Bulgarie de 1912 à 1930. — M. Prost connait admirablement, pour y avoir vécu et exercé d'importantes fonctions, le pays dont il parle. Aussi son livre nous change-t-il

des improvisations que des publicistes présomptueux se croient obligés de livrer au public pour peu qu'ils aient passé une semaine ou deux à l'étranger. Suivant le mot du préfacier, M. Francis Delaisi, ce livre constitue un « document indispensable pour tous les reconstructeurs » de l'Europe. L'objectivité de l'auteur et son souci de précision peuvent être donnés en exemple : c'est, tout bien pesé, une des meilleures études qui aient été publiées sur l'économie d'un Etat depuis la guerre. L'auteur est un financier : sa formation se révèle non seulement dans le recours constant aux chiffres et aux statistiques, mais encore dans la sobriété et la concision de son exposé que n'alourdissent ni commentaires oiseux, ni phrases à effet.

Mais que d'enseignements dans ces pages! M. Prost compare l'état actuel de la Bulgarie à celui qui existait en 1911 (époque pour laquelle nous disposons d'un excellent ouvrage, celui de Kiril Popoff, *la Bulgarie économique 1879-1911*, publié en 1920 par l'Académie bulgare des Sciences). La Bulgarie est un pays de sous-consommation : on y dépense annuellement 5,5 kilogr. de sucre par habitant, 48 kilogr. de viande à Sofia et moins de 30 kilogr. dans les villes de province; si, dans les villes, on fait quelques prodigalités vestimentaires, la nourriture reste toujours très frugale. La faculté d'extrême restriction qu'a le Bulgare lui permet, en temps de crise, de réduire ou même de suspendre complètement ses achats à l'étranger. Mais ce recul vers l'économie primitive ne saurait se prolonger sans anémier le pays. M. Prost déplore le rôle de Providence que joue l'Etat en Bulgarie, rôle qui finit par émousser le sentiment de la responsabilité et inhiber les initiatives individuelles. Le mal est aggravé par les trop fréquents changements de fonctionnaires sous la démoralisante influence de la politique. Par contre il y a pléthore de candidats aux professions libérales : en 1931 on comptait 1574 ingénieurs et architectes, cependant qu'à l'étranger 858 jeunes Bulgares se préparent à ces mêmes professions : on leur trouvera difficilement un emploi, alors que le pays manque d'ouvriers qualifiés. Le nombre des avocats a plus que doublé depuis quinze ans : ils sont 2.830 en 1931, dont 878 à Sofia : autant pour toute la Bulgarie qu'il y en a d'inscrits au bar-

reau de Paris! La Bulgarie souffre aussi d'un manque de méthode.

Ses institutions ne sont pas plus mauvaises qu'ailleurs; si certaines ne satisfont pas, c'est qu'on ne se donne pas la peine d'en tirer ce qu'elles peuvent donner. Tout plan de réorganisation que des experts pourraient proposer à la Bulgarie serait illusoire si son application n'était pas accompagnée ou mieux précédée d'un effort de redressement intérieur que le « vouloir vivre » de ce peuple devrait suffire à susciter.

Les capitaux ne font pas moins défaut que la méthode et les techniciens. Les fonds étrangers immobilisés dans les affaires bulgares sont pour plus d'un milliard de leva des capitaux belges, pour plus de 400 millions des capitaux français; puis viennent les capitaux tchèques et suisses pour des participations égales de quelque 350 millions. Le capital étranger joue un rôle prépondérant dans l'organisation bancaire bulgare. Mais si les financements en monnaie étrangère sont moins onéreux que les financements en leva, ils font courir à ceux qui en usent des risques supplémentaires : risque de change, risque de révocation : le resserrement des crédits ne dépend plus seulement de Sofia, mais de Paris, de Londres, de New-York, et ces places se laissent parfois émouvoir par des événements qui n'ont aucune relation avec la situation en Bulgarie : on vit, par exemple, les banques américaines restreindre leurs facilités de crédits aux banques bulgares à la suite des échauffourées dont Vienne fut le théâtre en juillet 1927!

M. Prost estime que l'amélioration des relations interbalkaniques est une des conditions primordiales d'un relèvement durable de la Bulgarie. Mais il ne croit pas cette amélioration réalisable par voie de conversations directes. Il l'attend plutôt d'un arbitrage, d'une intervention des Grandes Puissances, ou de la Société des Nations.

La route de Belgrade à Sofia et à Constantinople, la route de Sofia à Salonique, la liaison des réseaux ferrés grec et bulgare, le pont sur le Danube nous semblent, dit-il, devoir matérialiser le rétablissement des relations interbalkaniques tel que chacun le souhaite.

Il ne croit pas trop au succès des ententes agricoles ébau-

chées en 1930 à Bucarest et à Varsovie, mais préconise une entente douanière bulgaro-yougoslave qui pourrait aussi englober la Grèce, « et dont la conclusion résoudrait et le problème macédonien et celui du débouché économique sur la mer Egée promis à la Bulgarie par l'article 48 du traité de Neuilly ».

On est heureux de trouver ces suggestions sous la plume d'un réaliste : puissent-elles faire leur chemin et convaincre les sceptiques que, mieux aménagés, les Balkans peuvent devenir une des bases de l'Union européenne.

Aux marches de l'Europe. — Un petit livre qui se lit avec beaucoup d'agrément. L'auteur — un Canadien — a visité la Pologne, la Roumanie, la Bulgarie, la Yougoslavie, la Hongrie, l'Autriche, avec un esprit très compréhensif et une visible sympathie pour les nouveaux Etats, sympathie que n'arrivent pas à troubler, en ce qui concerne la Pologne, les déplorables procédés de la douane. Il faut vraiment que la fouille des voyageurs soit d'un rendement intéressant pour que, jeunes ou vieux, les Etats jugent indifférent le préjudice moral que porte à leur réputation cette présomption de contrebande ou de malhonnêteté qui accueille à chaque frontière, en manière de bienvenue, le voyageur sans défense. M. Bruchesi touche d'une main discrète les problèmes les plus brûlants : rapports polono-ukrainiens, question macédonienne, Anschluss. Il expose les thèses en présence, mais se garde des jugements trop tranchants; exemple dont gagneraient à s'inspirer bien des voyageurs français qui, ayant passé une semaine ou deux dans un pays, en reviennent avec des conclusions péremptoires sur les hommes et les choses. C'est au surplus un sage : on assassine en pleine rue dans certaines villes des Balkans; mais, observe-t-il, n'en est-il pas de même à Chicago? Il a entendu tous les sons de cloche; il les reproduit, sans laisser jamais accaparer ou obnubiler sa liberté de discernement.

L'histoire de ces peuples, conclut-il, nous apprend qu'ils ont failli périr à maintes reprises et, devenus des minorités, il ont dû et su combattre pour conserver leur langue, leurs croyances et leurs traditions. La minorité que nous sommes au Canada peut trouver, il semble, quelque profit au récit de ces luttes. Le rang

que la culture et la langue françaises occupent dans ces régions nous aidera à oublier l'indifférence dont l'une et l'autre sont souvent l'objet non loin de nous.

Vers la paix organisée. — L'auteur, juriste et économiste portugais, constate qu'en dépit du Pacte de la Société des Nations, le grave problème de l'organisation de la paix n'est pas complètement résolu. Après une patiente étude du pacte il est donc amené à en signaler les lacunes et à rechercher les moyens de donner à la paix du monde des assises définitives. Il passe en revue les tentatives que, dans le passé, les hommes ont faites pour se soustraire au tribut périodique des guerres : depuis la tour de Babel, « première tentative de fédération européenne », jusqu'à l'idéologie pacifiste du xxe siècle en passant par la Société des Nations chinoise, les amphictyonies, la « pax romana », la trêve de Dieu, la république chrétienne de Sully, les divers projets de paix perpétuelle, la Sainte Alliance, etc., etc. Il n'existe pas de peuple qui ne possède dans ses plus anciennes traditions un livre, au moins, qu'il ne puisse invoquer pour prouver l'ancienneté du noble projet de cimenter la paix entre les nations. Bref, en suivant cet exposé, on se convainc que le désir d'éterniser la paix n'a, chez l'homme, d'égal que son entêtement à recourir aux armes, conclusion qui n'est guère faite pour nous rassurer sur l'efficacité de Pacte de Genève. Mais enfin ce pacte n'en est pas moins le premier « essai sérieux de paix organisée ». Que lui manque-t-il pour réaliser l'idéal que l'humanité poursuit vainement depuis plusieurs millénaires?

M. de Lima Simoes insiste sur le fait que le problème de la paix organisée est fondamentalement un problème d'ordre psychologique. Donc, pour préparer les bases du droit nouveau, il faut créer la prédominance des idées rationnelles sur les éléments affectifs, mystiques, sur les impulsions collectives. Pour cela, il faut former une *opinion mondiale*, grâce au développement du progrès moral. Cet assainissement de l'opinion, ce progrès spirituel constituent l'essence du *désarmement moral* qui commande toute organisation internationale de la paix.

Avec la formation d'une forte opinion favorable à la paix et à

la collaboration internatinale, on pourra en finir avec le fameux principe de l'équilibre des forces et, par conséquent, on détruira comme anachronique et primitive la conception germanique du droit.

La collaboration internationale étant préparée par la réalisation du désarmement moral, les peuples organiseront leur vie économique d'après les lois d'interdépendance. Ainsi deviendra possible la solution pacifique de rivalité d'intérêts, qui avaient naguère leur dénouement sur les champs de bataille. L'entente économique facilitera les relations internationales et, par suite, « la résolution des problèmes politico-juridiques de la paix organisée ».

M. de Lima Simoes développe longuement ce thème. Il déploie une érudition et une ferveur qui ne laissent pas d'émouvoir et qui s'adressent, par-dessus les intellectuels, aux « foules silencieuses de l'humanité », pour employer la belle expression de Wilson. On voudrait pouvoir s'associer sans réserve à ses généreux projets de reconstruction du monde sur une base de paix et de collaboration. Hélas! ce qui nous rend sceptiques, ce n'est pas l'échec des tentatives analogues dans le passé : bien des progrès ont été réalisés et sont devenus définitifs alors que l'humanité avait inutilement soupiré pendant des siècles après eux. C'est bien plutôt le présent : le retour, dans des pays voisins et menaçants, au culte de la force, à l'esprit de conquête ou de revanche, aux divinités ancestrales qui vouent le sort du monde à la décision des armes...

ALBERT MOUSSET.

OUVRAGES SUR LA GUERRE DE 1914

R. Poincaré : *Au service de la France. IX. L'année trouble, 1917* : Plon.

En dépit de la fatigue que tout travail fait actuellement ressentir au président Poincaré, celui-ci, toujours aussi énergique, vient de faire paraître le tome IX de l'admirable monument où il raconte son activité **au service de la France**; il est intitulé : **L'année trouble** et est digne des précédents. Le président y a d'ailleurs renoncé à l'utilisation des documents et à la littérature sur son sujet : son exposé

est composé exclusivement d'extraits des notes qu'il prenait au jour le jour.

Le volume commence au 1er octobre 1917. M. Poincaré note ce jour-là :

Verdun paraît maintenant sauvée. Nos troupes sont toujours aussi vaillantes, les petitesses dont le gouvernement est quelquefois témoin continuent comme hier, ainsi que les commérages des couloirs parlementaires. Pour échapper à l'atmosphère dans laquelle je vis à Paris, je multiplie mes visites aux diverses armées... C'est le 5 qu'on doit prendre l'offensive générale; il est convenu que nous appuierons les Anglais sur leur droite. Haig et Foch sont tous deux résolus à poursuivre, au besoin, les opérations sur la Somme tout l'hiver. C'est, d'après eux, la victoire assurée.

Le point noir était l'indécision et la fausseté de Briand; le 3 octobre, Poincaré note :

En lisant les instructions de Briand à Guillemin [au sujet de la Grèce], Freycinet a déclaré : « Je donne ma démission »... En Conseil, Briand laisse de nouveau paraître son embarras. Il donne des explications vagues et spirituellement contradictoires. Le Conseil entier éprouve une impression de malaise... L'amiral Lacaze insiste sur l'urgence qu'il y a à prendre des mesures de sécurité pour notre armée de Salonique. Briand l'interrompt à plusieurs reprises, se répand en considérations volontairement obscures, cherche des diversions et finit par obtenir que rien ne soit décidé. L'heure sonnera bientôt où je serai dans l'obligation de mettre à la tête du gouvernement un homme qui sacrifiera tout à la guerre et qui saura vouloir. Fût-il Clemenceau, fût-il mon pire adversaire, je l'appellerai pour l'action.

L'espoir d'une victoire immédiate ne peut durer; le 14 octobre, Poincaré nota : « Les nouvelles de la Somme sont tout à coup devenues médiocres... Celles de Roumanie sont franchement mauvaises. » Mais Joffre continua à rester « aussi ferme et aussi confiant » (20 nov.). Seulement, on n'avait plus confiance en lui et Briand, voyant que soutenir ce général était désormais dangereux, l'invita le 3 décembre à déjeuner.

Il compte, nota Poincaré, le déterminer à accepter la nomination d'un commandant spécial, autre que lui, pour les armées

du Nord-Est. On promettrait à Joffre la dignité de maréchal pour le moment où il atteindrait la limite d'âge, c'est-à-dire pour le mois de janvier. Mais si Joffre n'accepte pas? S'il donne sa démission? Quelle émotion et quel trouble dans les esprits? Il est vrai que Briand compte bien réussir et qu'il est assez habile pour convaincre son interlocuteur. C'est à déjeuner qu'il est le meilleur négociateur.

Le 3 décembre, Lloyd George donne sa démission pour forcer le roi à renvoyer Asquith; le 12, Briand à son tour reconstitue son cabinet; il en profite pour appeler Joffre à remplir le rôle de « conseiller technique du gouvernement » et pour lui substituer Nivelle à la tête des armées du Nord et de l'Est; en même temps, Lyautey devient ministre de la Guerre, mais, le 15 mars, il commet une faute que Briand raconta ainsi à Poincaré :

La Chambre a ordonné le Comité secret; la discussion a été très paisible, le colonel Régnier et le général Guillemin se sont expliqués à la satisfaction de l'Assemblée et Lyautey a ajouté lui-même quelques mots qui ont été bien accueillis. J'ai parlé ensuite et tout a bien marché. Mais Lyautey a voulu réserver un véritable discours pour le moment où reprendrait la séance publique. Il est alors monté à la tribune et a lu le papier qu'il avait préparé. Il y disait que, même en Comité secret, il n'aurait jamais voulu donner à la Chambre des détails techniques, car c'eût été exposer la défense nationale à des risques graves; il a été violemment interrompu par toute la Chambre et a été forcé de descendre de la tribune. Il m'a alors remis sa démission...

Elle entraîna celle du ministère. Ribot en forma un autre. Lacaze en disait 24 heures après :

Les socialistes ont imposé leurs volontés. Ribot a tout accepté avec une faiblesse inouïe. Briand cédait aussi, mais plus lentement. Il ne disait d'abord ni oui, ni non; il s'arrangeait pour vivre en plein malentendu. Ribot cède tout de suite et son ministère va vivre dans l'abdication.

Nivelle préparait sa grande attaque; Poincaré, le 2 avril, nota :

L'ennemi s'y attend, car il a doublé le nombre de ses divisions

et de ses batteries sur le front de notre 5e armée. Nivelle et Mazel déclarent qu'ils s'en félicitent et affirment que nous pourrons ainsi faire un plus grand nombre de prisonniers. Leur optimisme m'effraie un peu...

Le lendemain, Painlevé demanda l'avis de Franchet d'Esperey et de Pétain : « Le premier, note Poincaré, n'a rien dit ou presque, mais le second a cherché à démolir les projets de Nivelle; il a soutenu qu'on allait user dans une seule bataille toutes nos réserves, qu'on se heurterait certainement à de secondes et de troisièmes positions, qu'il était téméraire de compter sur une exploitation stratégique. Painlevé a été très troublé. »

Nivelle échoua et le 15 mai fut remplacé par Pétain.

Le 31 août, les affaires Almereyda et Bolo provoquent la démission de Malvy. Ribot cherche alors à reformer son Cabinet, mais le refus de Thomas de continuer à collaborer avec lui (parce qu'il le trouve « vieilli, fatigué et hésitant ») le force d'y renoncer. Le 12 septembre, un Cabinet Painlevé le remplace; Ribot y garde le ministère des Affaires Etrangères. On reprocha à Painlevé de l'avoir gardé, et celui-ci commença à désirer de le débarquer. Le 15 octobre, la discussion de Ribot avec Briand à la Chambre au sujet de l'affaire Coppée-Lancken vient rendre ce désir plus impérieux. Le 18 octobre, Ribot « trouva Painlevé « en loques », se plaignant, se lamentant, ne sachant que faire ». Finalement, le 23 octobre, Painlevé résout la difficulté en remplaçant Ribot par Barthou, mais Painlevé a perdu de son prestige par suite de l'irrésolution dont il a fait preuve, et, le 24, le député Lebey dit à Poincaré :

Le ministère Painlevé n'est guère viable... Je ne vois guère qu'un ministère Barthou ou un ministère Clemenceau... Seulement, Barthou m'a dit un jour un mot effrayant, qui m'a donné un choc au cœur. Il m'a dit : « Voyez-vous, la paix sera mauvaise; il n'y a encore que moi qui puisse la faire accepter. »

Le 13 novembre, Painlevé, mis en minorité à la Chambre, démissionne.

Les ministres s'accordent à dire qu'il y a à la Chambre un tiers des députés qui veulent la paix sans oser l'avouer.

Le 14, après de nombreuses consultations, Poincaré fait appeler Clemenceau; « il arrive à 15 h., un peu essoufflé et fort enrhumé, mais plein d'allant et de bonne humeur », et Poincaré lui dit :

Je puis vous offrir la mission de former le Cabinet. Voici donc le *modus vivendi* que je voudrais établir entre nous : je vous dirai tout ce que je saurai et tout ce que je penserai. Je vous donnerai mes avis librement; vous déciderez ensuite sous votre responsabilité.

Clemenceau répond « qu'il a l'intention de constituer son Cabinet sans tenir aucun compte des groupes. Il ne veut pas courir après les socialistes ». Il conclut : « Je ne prendrai jamais aucune décision sans venir causer avec vous. » Mais, dès le 16, il annonce qu'il ne tiendra qu'un Conseil des ministres par semaine, et Poincaré note :

Bonne méthode pour me tenir à l'écart... Il prétend qu'il y a souvent des indiscrétions sur ce qui a été dit en Conseil des ministres et il me dit : « Je ferai comme avec Fallières, je viendrai souvent causer avec vous. »

Cette promesse, Clemenceau ne la tient pas, et Poincaré note le 26 novembre :

Aucune nouvelle de lui. J'ignore tout de ses projets pour la direction de la guerre.

Les jours suivants, la même observation est répétée. Parfois cependant Clemenceau s'exécute et la note sur sa visite du 19 décembre est typique :

Un peu avant midi, Clemenceau vient... Il reste avec moi un peu plus d'une demi-heure, passe en revue toutes les questions avec une grande volubilité et un non moins grand désordre. A plusieurs reprises, il perd le fil de ses idées et tout à coup s'écrie : « Qu'est-ce que je disais? Voyons, voyons, je suis abruti. » Il parle très haut, comme un sourd. Il parle aussi très vite, touchant à tout, ne me demandant mon avis sur rien et ne me laissant pas placer un mot.

A vrai dire, Clemenceau était malade. Il était forcé de

refuser les invitations à dîner parce qu'il avait « beaucoup de sucre »; il « ne se soutenait que par des moyens factices » et parfois ne pouvait fermer l'œil de la nuit.

Mémento. — Georges Russacq : *Le Village nègre du roi Makoko;* Argo (souvenirs d'un avocat devenu infirmier major de l'hôpital proche du front où il servit en 1915; deux brutes sans conscience, mais pleines d'astuce, le médecin chef et l'officier d' dministration, y faisaient régner « une discipline de caserne, ou mieux encore de prison »; l'auteur raconte bien et ses minutieux et innombrables récits se lisent sans fatigue). — Bernard Taft : *Le Toubib (journal d'un major disparu)*; la Source, 34, rue Godot-de-Mauroy (écrit avec une précision et une élégance remarquables par un médecin auxiliaire qui a surtout servi du côté de la Flandre et qui était plus sensible à l'odieux de la guerre qu'à la grandeur de l'esprit de sacrifice de tant de braves, quoiqu'il ait su l'apprécier à l'occasion; le principal reproche que je lui ferais est la longueur de ses dialogues; elle est hors de proportion avec l'intérêt de ce qu'ils font savoir). — De Wegerer : *Réfutation de la thèse de Versailles sur les responsabilités de la guerre;* M. Rivière (l'auteur, rédacteur en chef de la « Kriegschuldfrage » et des « Berliner Monatshefte » est probablement le meilleur connaisseur de son sujet, mais son absence totale d'impartialité et l'indifférence avec laquelle il emploie tous les arguments, bons et mauvais, enlèvent toute valeur à ses conclusions).

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Histoire

Ghislaine de Boom : *Les ministres plénipotentiaires dans les Pays-Bas autrichiens, principalement Cobenzl;* Lamertin, Bruxelles. » »

Geisendorf des Gouttes : *Les prisonniers de guerre sous le Premier Empire. Geôles et pontons d'Espagne.* I : *L'expédition et la captivité d'Andalousie.* Préface de M. Guglielmo Ferrero. Avec des illust.; Nouv. Edit. Latines. » »

Armand Rebillon : *Les Etats de Bretagne de 1661 à 1789. Leur organisation. L'évolution de leurs pouvoirs. Leur administration financière;* Librairie Plihon, Rennes, et Auguste Picard, Paris. 60 »

Armand Rébillon : *Les sources de l'histoire des Etats de Bretagne depuis la réunion de la Bretagne à la France* (1492-1791); Librairie Plihon, Rennes, et Auguste Picard, Paris. 6 »

Linguistique

Lucien Etienne : *Une découverte dans l'alphabet;* Geuthner. 10 »

Littérature

Pierre Dufay : *L'enfer des classiques.* Poèmes légers des grands écrivains du XVe au XVIIIe siècle, recueillis et annotés; Œuvres représentatives. » »

René Dumesnil : *Gustave Flaubert, l'homme et l'œuvre,* avec des documents inédits et 7 illustrations h. t.; Desclée De Brouwer. 30 »

Jean-Paul : *Sermons de Carême,* traduits de l'allemand par Alzir Hella et O. Bournac. (Coll. *Romantiques allemands*); Victor Attinger. 18 »

Maurice Magendie : *Le roman français au XVIIe siècle, de L'Astrée au Grand Cyrus;* Droz. » »

Georges Millandy : *Lorsque tout est fini,* souvenirs d'un chansonnier du Quartier Latin. Préface de Gustave Fréjaville, avec des illust. de divers artistes; Messein. 12 »

Fortunat Strowski : *La Grande Ville au bord du fleuve. (Bordeaux et la Guyenne)*; Renaissance du Livre. 15 »

Mœurs

Jacques-Charles : *De Gaby Deslys à Mistinguett;* Nouvelle Revue Française. 12 »

Ouvrages sur la guerre de 1914

Docteur L. Viguier : *L'extraordinaire prophétie du Moine Hermann.* Documents et anticipations; Edit. Bossard. 12 »

Philosophie

Louis Vialle : *Le Désir du Néant,* contribution à la psychologie du divertissement; Alcan. 60 »

Louis Vialle : *Détresses de Nietzsche;* Alcan. 20 »

Poésie

Marie-Louise Boudat : *Eve;* Le Divan. » »

Fagus : *La Guirlande à l'épousée,* édit revue, augmentée et illustrée de bois dessinés et gravés par Sabine Vandermet; Malfère. » »

Marguerite Milon : *Poèmes,* tome I; La Caravelle. 10 »

Symbole : *La tombe parle.* Le génie hugolien ressuscité. L'esprit « Symbole » animateur des Tables de Jersey; Peyronnet. 15 »

Politique

Arthur Fonjallaz: *Un chef: Mussolini,* étude politique et militaire; Revue Mondiale. 12 »

Raymond Postal : *Explication de l'Alsace.* Lettre-préface de M. le chanoine Eug. Muller; Œuvres représentatives. 15 »

Bernard Pujo : *Dix ans de fascisme,* une étude objective; Pichon et Durand-Auzias. » »

El Tiempo (journal) : *Une nouvelle ombre sur l'Amérique. Les droits de la Colombie sur l'Amazone, le coup de force de Leticia et l'attitude du gouvernement du Pérou;* El Tiempo, Bogota. » »

Sigismond Varga : *La valeur morale du Traité de Trianon et la violation de ses termes;* La Source. 10 »

Questions coloniales

E.-L. Guernier : *L'Afrique champ d'expansion de l'Europe.* Avec 14 cartes et graphiques : Colin. 25 »

Pierre Varet : *Au pays d'Annam; Les Dieux qui meurent,* préface de Maurice Graffeuil; Figuière. 15 »

Questions militaires et maritimes

Luc Dangy : *Moi, légionnaire et marsouin,* Algérie, Nouvelle-Calédonie, Nouvelles-Hébrides, 1902-1913; Figuière. 15 »

Questions religieuses

Adolphe Lods : *Israël des origines au milieu du* VII*e* *siècle.* Avec 3 cartes, 38 figures dans le texte et 12 planches h. t. (Coll. *L'Evolution de l'Humanité,* sous la direction de Henri Berr); Renaissance du Livre. 40 »

Roman

Jean Aubourg : *Le Coffret rouge;* Figuière. 12 »

Joë Bousquet : *Il ne fait pas assez noir;* Edit. René Debierre. 7 50

George Day : *La porte close ou l'ombre tragique du professeur Holmès;* Figuière. 12 »

Arthur Martial : *La poupée de chair,* récit de l'Ile Maurice; Notre Temps. 12 »

Roger Masfarau.. : *Pupille 713;* Figuière. 12 »

Gabriel Mantelles : *La maison de Roselinde;* Figuière. 6 »

Dhan-Gopal Mukerji : *Le visage du silence,* traduit de l'anglais par Gabrielle Godet; Victor Attinger. 15 »

Comtesse d'Orsay : *En est-il?* Revue Mondiale. 12 »

Edgar Allan Poe : *Histoires.* (*Histoires extraordinaires. Nouvelles Histoires extraordinaires. Histoires grotesques et sérieuses.*) Traduction de Charles Baudelaire. Suivies de trois notices de Charles Baudelaire. Notes, variantes et bibliographie par Y.-G. Le Dantec; La Pléiade. 45 »

Wilhelm Speyer : *Le Roman d'une nuit,* traduit de l'allemand par Andhrée Vaillant et Jean Kuckenburg. (Coll. *Les chefs-d'œuvre du roman d'aventures*) : Nouv. Revue franç. 7 50

Sociologie

Syndicat professionnel de défense agricole et viticole des propriétaires fermiers et métayers de Cassis-sur-Mer : *Monsieur Fernand Bouisson contre les lois de la République;* Syndicat professionnel, etc., etc. » »

X : *La situation des réseaux et les mesures qu'elle comporte. Le plan des Compagnies;* Imp. Maulde et Renou. » »

Varia

Divers : *Cinquantenaire de la Faculté des Lettres d'Alger,* 1881-1931. Articles publiés par les professeurs de la Faculté par les soins de la Société historique algérienne; Alger, 12, rue Emile-Maupas. » »

Voyages

Lucie Delarue-Mardrus : *L'Amérique chez elle;* Edit. Albert. 12 »

Elian J. Finbert : *Le Nil, fleuve du Paradis.* Avec des illust. h. t.; Fasquelle. 12 »

MERCVRE.

ÉCHOS

Wagner et Renoir. — Une gaffe de Léon Bloy. — L'historicité de Jésus. — Les Quarante devant la Licorne. — La mort de Cyrano. — Du chevalier de Linière à Edmond Rostand. — Le Sottisier universel.

Wagner et Renoir. — A propos d'une vente récente, dans laquelle figurait le portrait de Wagner par Renoir, peint en 1882, il a été émis par-ci par-là, dans la presse, quelques inexactitudes qu'il n'est peut-être pas inutile de rectifier, d'après un récit contemporain.

Treize mois après que Renoir eut fait ce portrait, le 15 janvier 1882, Wagner mourait à Venise, et son futur biographe Adolphe Jullien, à la fin d'un feuilleton du *Français*, du 5 mars 1883, rappelait en ces termes la visite du peintre français à l'auteur de *Parsifal* :

Tous les témoignages en font foi : Wagner, comme homme, était très affable et de relations charmantes, même à l'égard des Français. Le peintre Renoir, voyageant l'année dernière en Italie et sachant que jamais Wagner n'avait voulu poser devant aucun peintre, espérait fort peu faire le portrait du maître. Il s'était pourtant muni d'une lettre d'introduction perdue en route, et le premier individu qui le reçut fut précisément le peintre russe Joukovski. Comme Renoir lui exprimait le but de sa visite, il avoua de son côté qu'il suivait depuis deux ans Wagner afin de faire son portrait : « Mais restez, dit-il; ce qu'il me refuse à moi, il peut vous l'accorder; et quand même, vous ne pouvez partir sans le voir. » Renoir resta et fit bien... Mais écoutez-le parler; c'est un vrai tableau que ce récit familier, fait par lettre à un ami, de sa visite à Wagner :

« ...J'entends un bruit de pas assourdi par les épaix tapis. C'est le maître avec son vêtement de velours à grandes manches doublées de satin noir. Il est très beau et très aimable. Il me serre la main, m'invite à me réasseoir et alors commence une conversation des plus insensées, parsemée de *ah*, de *oh*, moitié français, moitié allemand, avec des terminaisons gutturales. — Je suis bien *content* (*ah! oh!* et un son guttural). Vous venez de Paris? — Non, je viens de Naples; et je lui raconte la perte de ma lettre, ce qui le fait beaucoup rire. Nous parlons de tout. Quand je dis : nous, je n'ai fait que répéter : « Cher maître, certainement, cher maître! » Et je me levais pour m'en aller. Alors, il me prenait les mains, me refourrait dans mon fauteuil : « *Addendez* encore un peu; ma femme *fa fenir...* »

Bref, Wagner, entraîné par la gaieté du peintre parisien qui l'amuse, offre de poser le lendemain *une demi-heure*, à la fois pour le peintre russe et pour le français : celui-ci le prendra de face et celui-là de dos.

« ...Le lendemain, j'étais là à midi; vous savez le reste. Il a été très gai, moi très nerveux et regrettant de n'être pas Ingres. Bref, j'ai, je crois, bien employé mon temps. 35 minutes : ce n'est pas beaucoup. Mais si je m'étais arrêté avant, c'était très beau; car mon modèle finissait par perdre un peu de sa gaieté et devenir raide. J'ai trop suivi ses changements; enfin vous verrez. A la fin, Wagner a demandé à voir. Il a dit : « Ah! ah! je ressemble à un prêtre protestant. » Ce qui est vrai. Enfin j'étais très heureux de n'avoir pas trop fait four; il y a un petit souvenir de cette tête admirable. »

Voilà comment ce portrait à l'huile, fait à Palerme en une demi-heure par le peintre français Renoir, le 15 janvier 1882, lendemain du jour où

Wagner avait terminé *Parsifal*, est absolument le seul pour lequel le maître ait posé.

« ...Il a répété à plusieurs reprises que les Français lisaient trop les critiques d'art (*ah! ah!* et un gros rire). » « Mais, monsieur Renoir, je sais qu'il y a en France de *pons* garçons que je ne confonds pas avec les juifs allemands. » Je ne puis malheureusement pas rendre la franche gaieté de toute cette conversation de la part du maître. »

Le singulier Wagner que nous avait fait une légende hostile et comme il différait de celui-ci, pris sur le vif! Quoi d'étonnant à cela? Les vrais génies sont aussi simples dans l'intimité que les faux génies le sont peu. Ceux-ci n'arrêtent pas de poser, qui pour le penseur absorbé, qui pour le mystique exalté. Ce sont de grands comédiens, non de grands musiciens.

Il est probable que dans ce « penseur absorbé » et dans ce « mystique exalté », Adolphe Jullien avait en vue Saint-Saëns et Gounod, qu'il n'aima jamais beaucoup.

Ce feuilleton, écrit trois semaines après la mort de Wagner, coupe court à toutes les légendes qui ont pu courir sur le portrait de Wagner par Renoir, étant rédigé d'après les notes mêmes du peintre. N'a-t-on pas prétendu, parfois, que ce tableau avait été fait de *chic*? Cette petite calomnie provient probablement de ce que Renoir, en 1893, a donné une réplique du portrait de 1882. Cette réplique, qui était prise pour l'original, acquise par M. Alfred Cortot, le mois dernier, et conservée au Musée de l'Opéra, momentanément exposée au Musée de Rouen (à l'occasion du cinquantenaire de la reconstruction du Théâtre des Arts), a appartenu à Maître Cheramy, qui l'a léguée par testament au Musée de l'Opéra, où elle est entrée en 1914. Pendant la guerre, mon regretté prédécesseur, Antoine Banès, de crainte que quelque fanatique ne lacérât la précieuse toile (estimée seulement 10.000 fr.!), l'avait hospitalisée dans son cabinet, et recouverte d'un précieux brocart vert, qu'il soulevait devant les amateurs et rabaissait aussitôt, pudiquement. Lorsque les œuvres de Wagner reprirent leur place, au concert d'abord, puis au théâtre, le second Wagner de Renoir fit de même au musée du théâtre, où il provoque chaque jour l'admiration des uns et l'hilarité des autres. — J. G. P.

§

Une gaffe de Léon Bloy. — M. Julien Hayem est mort au mois de mars dernier, à l'âge de 85 ans. Il était le frère du professeur Hayem, de Charles Hayem, le collectionneur, et d'Armand Hayem, auteur du *Don Juanisme*. Julien avait pris, en 1875, la succession de son père comme industriel, propriétaire de la chemiserie du Phénix, rue du Sentier. Les Hayem possédaient tous une instruction très complète et ont tous occupé une situation de premier plan dans le monde parisien.

Barbey d'Aurevilly était reçu fréquemment chez les Hayem et ce fut lui qui fit entrer, en 1874, son jeune ami Georges Landry comme comptable dans la maison du Phénix. Ce fut là aussi qu'il rencontra Wihl, le poète allemand dont Léon Bloy a tracé l'inoubliable silhouette dans *La Femme Pauvre* (1).

Le nom des Hayem appartient donc un peu au monde littéraire et très particulièrement au groupe d'écrivains et d'artistes qui formaient l'entourage de Barbey d'Aurevilly. Julien, très aimé de tous ceux qui l'ont approché, pour sa distinction, sa gaieté, sa sociabilité, avait poussé ses études jusqu'à la licence ès lettres et, en dehors de ses travaux d'industriel, il a laissé des écrits remarquables traitant d'économie politique ou de droit commercial.

L'anecdote que je veux raconter nous montre qu'il avait un cœur excellent et savait pratiquer l'indulgence jusqu'aux plus extrêmes limites.

C'était en 1890. Les relations de Bloy avec Huysmans étaient alors très étroites. Barbey d'Aurevilly était mort l'année précédente.

Antérieurement, Bloy avait beaucoup fréquenté Huysmans, mais non sans précautions vis-à-vis de son vieil ami Barbey, auquel Huysmans ne plut jamais, et qui disait à Bloy, lorsque celui-ci avait passé la soirée en dehors de la rue Rousselet: « ...Vous étiez encore chez ce Hollandais? » En 1890, rien ne s'opposait à ce que Bloy vît presque tous les jours l'auteur d'*A Rebours* et il ne s'en privait pas.

Huysmans avait beaucoup d'affection pour Landry et, durant l'un de ses entretiens avec Bloy, il laissa tomber cette réflexion:

— Je vous avoue que la situation de Landry me semble absurde... Landry n'aime que les livres et n'a guère de connaissances spéciales qu'en bibliophilie. Or, il est employé chez un fabricant de chemises, c'est idiot!

— Mon cher Huysmans, répondit Bloy, vous avez tout à fait raison. Landry devrait être employé chez un libraire... Je vais lui parler de ça!

Et, dès le lendemain, Bloy, faisant comme il avait dit, entreprit la conversion de Landry chemisier en Landry libraire. Il me semble le voir et l'entendre:

« — Est-il possible, ô Georges, que nous ayons pu laisser durer une situation aussi anormale! Est-ce que le prix d'une chemise peut avoir pour toi l'intérêt du prix d'un bouquin?... Et puis, dans une librairie, tu ne serais pas uniquement comptable, tu pourrais

(1) Cf. *Types et Prototypes*, par René Martineau, Messein éditeur.

causer avec les clients! Tu vanterais une camelote qui a tes préférences. Tu aurais l'illusion de travailler pour des poètes et non pour des bourgeois atroces!...

— C'est vrai, fit Landry, mais encore faut-il trouver la boutique dont tu me fais un tableau si séduisant. N'oublie pas que j'ai, en plus de ma nourriture et de mon loyer, à gagner ce qui est nécessaire à mes vieux parents qui ne peuvent plus travailler... et ma vie, en somme, est organisée. Je me tire d'affaires et ne voudrais pas quitter la proie pour l'ombre... »

Bloy, obligé de reconnaître la logique de la réponse, se retourna vers Huysmans qui lui dit:

« — Si c'est une librairie qu'il faut désigner à Landry, pourquoi ne vous adressez-vous pas à Savine?

— En effet, reprit Bloy, je suis au mieux avec Savine. C'est un excellent homme. Il m'a édité!... Courons chez Savine! »

L'éditeur du *Brelan d'Excommuniés* reçut très bien son ami Bloy. Il s'informa des prétentions de Landry qu'il ne trouva pas exagérées et se dit heureux de rencontrer un employé qui serait comptable et pourrait au besoin le remplacer à la librairie.

Landry eut le bon sens de résister pendant des mois, mais il n'eut pas la force de prolonger la résistance. Il savait que les conseils de Bloy et aussi ceux de Huysmans lui avaient été souvent profitables. Et puis, sa passion de bibliophile l'entraîna et il se laissa installer chez Savine, où il entra le 1er mai 1891.

Julien Hayem fut très étonné. Quant à Bloy, il cria sa joie d'avoir réussi:

« — Landry, mon ami, disait-il, je suis rudement content. Tu auras désormais une satisfaction que je n'ai pas connue et que je ne connaîtrai sans doute pas, celle de gagner ta vie en pratiquant le métier que tu as choisi et qui te convient. Voilà qui est tout à fait beau! »

Landry n'eut qu'à se louer de ses rapports avec Savine, mais hélas! son bonheur fut de courte durée.

Deux ans après son entrée chez Savine, celui-ci lui expliqua qu'étant à la veille de déposer son bilan, il lui était impossible de ne pas réduire son personnel au minimum. En conséquence, il tiendrait lui-même sa comptabilité et se passerait des services de Landry. Celui-ci se trouva sur le pavé de Paris, sans ressources, ayant ses parents à sa charge et ne demandant qu'à rentrer, au plus tôt, chez les Hayem, en admettant que la chose fût possible.

Malheureusement, Barbey d'Aurevilly était mort, Huysmans était à peu près inconnu de Julien Hayem. Quant à Bloy, il était, cela

va sans dire, brouillé depuis longtemps avec toute la famille. Landry se désespérait.

Ce fut alors qu'on se souvint de François Coppée, dont les relations étaient très étendues... et qui, en effet, accepta de se présenter chez Julien Hayem, pour lui exprimer le repentir de Landry.

Julien Hayem fut charmant autant qu'indulgent. Il accepta les raisons données par Coppée. Et l'humble comptable reprit sa place auprès du caissier de la rue du Sentier et inscrivit de nouveau sur son grand livre le prix des chemises.

Dans la suite, Julien Hayem prouva sa bonté en oubliant si totalement ce qui s'était passé qu'il traita Landry comme un ami, presque comme un parent. Il sut même utiliser les connaissances du bibliophile. La bibliothèque de M. Hayem et celle de son fils furent en grande partie composées par Landry.

Celui-ci, rentré le 2 octobre 1893, prit sa retraite le 30 juin 1909, à l'âge de 62 ans. Julien Hayem lui assura une pension.

Ce n'est pas tout. Lorsque, vers 1920, la vie chère commença d'être insupportable aux petites bourses, Julien Hayem remarqua l'insuffisance de la pension de Landry et l'augmenta généreusement.

Quant à Léon Bloy, lorsqu'il m'avait conté cette histoire que Landry m'a depuis confirmée, il n'en était plus aux exclamations joyeuses et ne criait plus: « Ah! comme c'est beau! » Il me disait d'un ton lamentable: « Ah! ce jour-là! j'en ai fait une gaffe! » — RENÉ MARTINEAU.

§

L'historicité de Jésus.

Paris, le 6 janvier 1933.

Monsieur le Directeur,

Il serait regrettable qu'un « historiciste » ne relève pas tout ce qu'a d'inadmissible l'article de M. Couchoud publié dans le *Mercure* du 1-1-33 et intitulé « *Préface au problème de Jésus* ». Pour M. Couchoud, l'histoire des religions « ne sera jamais adulte », car il paraît ne pas comprendre qu'elle doit traiter d'une façon différente l'étude d'une religion primitive (comme celle des Grecs, des Egyptiens ou des Hottentots) et l'histoire d'une religion dont des documents historiques permettent de suivre le développement, ce qui est le cas de l'histoire du christianisme; cette histoire est possible, parce qu'il y a des documents; elle est difficile, parce qu'ils sont insuffisants comme nombre, de dates incertaines et souvent d'une authenticité suspecte. C'est une question de « nuances », disait Renan.

Aussi M. Couchoud semble-t-il indifférent à l'origine des textes

qu'il emploie. Ayant à sa disposition trois évangiles synoptiques qui reproduisent d'une façon certaine deux ou trois textes plus anciens (dont l'un forme, à une dizaine de versets près, la totalité de l'évangile de Marc), il va puiser ses arguments dans le quatrième évangile, qui n'est qu'une histoire sainte écrite environ cent ans après la mort de Jésus par un personnage qui s'intitule le prêtre Jean; Eusèbe de Césarée, lui-même, qui n'avait pas de doutes sur la valeur du 4e évangile, a reconnu (donc, par la lecture de documents historiques) que l'apôtre Jean et le prêtre Jean n'étaient pas identiques. Dans ce document sans valeur historique au sujet de Jésus, M. Couchoud copie l'histoire la plus grotesque, celle de la résurrection de Lazare; les Synoptiques l'ignorent complètement; Renan a essayé de faire comprendre que ce n'était pas un mensonge fait d'un seul coup, qu'il y avait peut-être là une lente déformation d'un fait mal compris. L'absence de toute allusion à cette histoire dans les Synoptiques incline à penser qu'il a eu tort : l'histoire a été inventée; elle est le produit d'un mensonge ou d'une suite de mensonges. M. Couchoud ne l'a pas vu. Il croit à « une vision mystique d'une résonance infinie ». Il oublie la première moitié du tableau : les menteurs qui ont créé cette histoire; il n'a vu que la seconde moitié : « les âmes pieuses qui y ont cru ».

Veuillez agréer, etc.

ÉMILE LALOY.

§

Les Quarante devant la Licorne. — Cette rubrique a rassemblé ici en 1923 et en 1925 un certain nombre de renseignements touchant le caractère fabuleux ou non de la licorne (*Mercure de France*, 1er janvier, 1er février, 1er août, 1er septembre 1923, 15 septembre et 15 novembre 1925). Pour le Père Huc, le missionnaire lazariste qui écrivit le *Voyage en Tartarie*, la licorne n'est nullement un animal fabuleux, mais bien une sorte de gazelle très rare, difficile à atteindre et qui vit dans l'Inde anglaise et la Tartarie. De même, deux collaborateurs de l'*Intermédiaire des chercheurs* admirent, en 1869, l'existence de la licorne. Un de nos correspondants, M. Gaston Denys Périer, plus précis, nous envoya, en même temps qu'une intéressante communication sur l'*okapi* du Congo, une photographie de cet animal qui pourrait bien être la licorne, l'âne blanc de Ctésias tel qu'on le voit figuré dans l'art héraldique, avec une corne au milieu du front et dont un spécimen empaillé figure dans la collection du musée du Congo belge à Tervueren, près de Bruxelles. Nous

avons signalé enfin les incertitudes des différentes éditions du dictionnaire de l'Académie pour arriver à la définition du dictionnaire en cours de publication :

Licorne, n. f. Quadrupède fabuleux, portant une corne au milieu du front et dont il est souvent question dans les *Bestiaires* et les légendes du moyen âge.

Ajoutons, pour être complet, que les Quarante dans leur révision des feuillets destinés à l'impression, ont ajouté la définition de la *licorne de mer* (« cétacé, nommé autrement *narval*, qui porte, à l'extrémité de la mâchoire supérieure, une dent en forme de corne, droite et très longue »). Et les voici maintenant éloignés, jusqu'à leur prochain dictionnaire, du problème de la licorne qui les a, prétendent les chroniqueurs de l'Institut, beaucoup préoccupés. — L. DX.

§

La mort de Cyrano. — Nous avons reproduit ici (1), d'après Jal, l'acte de naissance de Savinien de Cyrano, « parisien de Paris », sur les fonts de Saint-Sauveur.

Voici, retrouvé par M. Charles Samaran, des Archives nationales, et par lui reproduits, il y a vingt-deux ans, dans le *Journal des Débats* (2), trois documents établissant que Cyrano mourut, le 28 juillet 1655, en la maison de campagne de son cousin Pierre de Cyrano, à Sannois, et fut inhumé, le lendemain, en l'église du lieu.

Les deux premiers appartiennent aux archives de l'étude de Me Girardin, notaire à Paris :

Je soubzigné prebstre, curé de Centnoix, proche Argenteuil, certifie à qui il appartiendra que le mercredy vingt huictiesme juillet, jour et feste de saincte Anne (3), l'an mil six cents cinquante cinq, est décesdé en bon chrestien Savinian de Cyrano, escuier, sieur de Bergerac, fils de deffunct Abel de Cyrano, escuier, seigneur de Mauvières, près Chevreuse, et de damoiselle Esperence Belanger, sa femme, et le lendemain, vingt neufiesme du mesme mois et an, a esté inhumé en l'église dudit Centnoix. Délivré le présent certificat le trentième jour de juillet mil six cents cinquante cinq.

COCHON.

La seconde attestation est de la main de Pierre de Cyrano luimême :

Je soubzigné Pierre de Cyrano, conseiller du roi et trésorier général des offrandes, aumosnes et dévotions de Sa Majesté, demeurant à Paris,

(1) *Mercure de France*, n° 756, 15 décembre 1929.
(2) 18 décembre 1910.
(3) Le brave abbé Cochon avait mal consulté son « Ordo » : la fête de sainte Anne tombe le 26 et non le 28 juillet.

rue des Prouvelles (4), parroisse Saint Eustache, certifie à tous qu'il appartiendra que Savinian de Cyrano, escuier, sieur de Bergerac, mon cousin germain, est décédé en ma maison du village de Sanois, près Argenteuil, le jour et ainsi qu'il est porté cy-dessus, et enterré en l'église dudit lieu, et que Abel de Cyrano, escuier, sieur de Mauvières, son frère, est son seul et unicque héritier. Fait audit village de Santnois le susdit jour, trentiesme jour de juillet mil six cens cinquante cinq, pour servir et valloir audit sieur de Mauvières ainsy que de raison.

DE CYRANO.

Ces deux certificats, dont la véracité est attestée par Denis Du Tour, avocat au Parlement et commissaire de l'Extraordinaire des guerres, et Simon Chevalier, marchand mercier, bourgeois de Paris, sont corroborés par l'acte de décès de Cyrano, relevé par M. Charles Samaran sur les registres paroissiaux de Sannois :

Le mercredy vingt huitiesme de juillet mil six cents cinquante cinq est décédé Savinian de Cyrano, escuier sieur de Bergerac, filz de deffunt Abel de Cyrano, escuier, seigneur de Mauvières, près Chevreuse, et de damoiselle Esperence Belanger, sa femme, et le lendemain vingt neufviesme du mesme mois et an a esté inhumé en l'église de ce lieu.

Ainsi donc, il faut renoncer historiquement, non seulement aux triolets des « cadets de Gascogne », communément tenus pour ballade, mais aux derniers vers de la gazette :

...Et samedi, vingt-six, une heure avant dîné,
Monsieur de Bergerac est mort assassiné,

au « parc du couvent que les Dames de la Croix occupaient à Paris », et à tout ce délicieux cinquième acte, le plus émouvant peut-être, de la « comédie héroïque » à laquelle Edmond Rostand doit le meilleur de sa réputation et d'avoir à Paris une place portant son nom (5). — P. DY.

§

Du Chevalier de Linière à Edmond Rostand. — On lit dans les *Anecdotes de la Vie littéraire*, recueillies par Louis Loire dans la *Bibliothèque des curieux* (Paris, Dentu, 1876, page 41) :

C'est de Linière que Boileau disait :
— Le seul acte de religion qu'a jamais fait cet homme, c'est d'avoir bu toute l'eau d'un bénitier parce qu'une de ses maitresses y avait trempé le bout du doigt.

Anecdote que Rostand versifie ainsi, à la fin du premier acte de *Cyrano* :

...Cet ivrogne,
Ce tonneau de muscat, ce fût de rossoli,

(4) Des Prouvaires (provoires, prêtres, à cause des prêtres de Saint-Eustache qui l'habitaient). Cette rue existait déjà en 1470 et Louis XI y fit loger Alphonse V, roi de Portugal, qui était venu lui rendre visite.

(5) Au moins ne la débaptisa-t-on pas : il n'existait pas plus de place de Médicis que de place des Pyramides. Les erreurs du Conseil municipal, en matière de noms de rues, sont assez nombreuses pour qu'on ne lui en prête pas d'imaginaires.

Fit quelque chose un jour de tout à fait joli :
Au sortir d'une messe, ayant selon le rite
Vu celle qu'il aimait prendre de l'eau bénite,
Lui que l'eau fait sauver, courut au bénitier,
Se pencha sur sa conque et le but tout entier.

§

Le Sottisier universel.

Nous serons vivement curieux de connaitre ce que M. André Doderet, dans *La Revue de France*, nous apprend sur sa bibliothèque de Civitavecchia. Dans cette charmante petite ville de l'Adriatique, où Stendhal fut consul de France à la fin de sa vie, ses livres ont été conservés dans la maison même où, voici plus de cent ans, en 1831, il s'installa au premier étage du numéro 1 de la Via Doria. — ANDRÉ DELACOUR, *L'Européen*, 13 janvier.

Au cimetière du Père-Lachaise, hier, a eu lieu l'incinération de Jean Viollis, romancier notoire, qui écrivit sous le nom de d'Ardenne de Tizac. — *New-York Herald*, 21 décembre.

Son bras droit tendu balance machinalement la voiture où repose le dernier né, le petit Joseph, et ce geste fait songer aux vers du poète :

Le long du quai, les grands vaisseaux
Que la houle incline en silence,
Ne prennent point garde aux berceaux
Que les femmes, au logis, balancent.

— *Ouest-Journal* (de Rennes), 10 janvier.

Aujourd'hui vendredi, 18 novembre, il y a cent ans que naquit Adolphe-Erich Nordenskjöld, le célèbre explorateur suédois. En 1879, au cours d'un voyage dans les mers sibériennes, il découvrit le passage qui s'appelle aujourd'hui le détroit de Behring. — *L'Indépendance Belge*, 18 novembre.

Les compatriotes de l'abbé de Saint-Pierre, auteur de « Paul et Virginie », veulent édifier à sa mémoire, à Saint-Pierre-Eglise, un monument rappelant que cet écrivain fameux fut un précurseur de la Société des nations. — *Excelsior*, 22 décembre.

Le soleil, ironique et aveuglant, faisait pâlir un ciel pur, d'un bleu profond... Tout souriait sous la caresse du magicien que M. Delille, en un autre siècle, appelait « l'astre éclatant de l'univers ». — *L'Ami du Peuple*, 23 décembre.

Qui donc osera dire, après cette énumération, que les Parisiens ne connaissent pas la marine? En revanche, pour rappeler nos victoires navales, la capitale, sauf erreur, n'a retenu que trois noms : Aboukir, qui fut une défaite, honorable certes, mais une défaite; Navarin et Obligado. Sans chercher beaucoup, je crois qu'on aurait pu trouver mieux. — *Dépêche de Brest*, 15 décembre.

Il est rare qu'un critique vraiment sincère ait à se réjouir pleinement lorsque la pensée d'un écrivain est portée à l'écran. Le plus souvent, on dit bravo d'une main et tant pis de l'autre. — *Ouest-Journal* (de Rennes), 12 janvier.

L'équipe Van der Meulen est arrivée le 13 janvier à Nish, après avoir essuyé un violent ouragan de neige, qui a encombré toutes les routes; la voiture fut bloquée trois fois et dut être retirée avec des pelles. — *L'Auto*, 18 janvier.

TABLE DES SOMMAIRES
DU
TOME CCXLI

—

CCXLI N° 829. — 1er JANVIER

François Porché........ *Mathilde et les Deux « Fils du Soleil »*.................... 5
Paul-Louis Couchoud..... *Préface au Problème de Jésus*... 49
Renée Frachon.......... *Rythme accéléré*.............. 68
George Soulié de Morant. *Les Pouls chinois*............. 79
Louise Faure-Favier..... *La Solitaire de Port-Royal*..... 104
Marguerite Yourcenar... *Maléfice*, nouvelle............ 113

REVUE DE LA QUINZAINE. — Gabriel Brunet : **Littérature,** 133 | André Fontainas : **Les Poèmes,** 141 | John Charpentier : **Les Romans,** 145 | Pierre Lièvre : **Théâtre,** 151 | Georges Bohn : **Le Mouvement scientifique,** 155 | Charles Merki : **Voyages,** 159 | A. Barthélemy : **Questions religieuses,** 163 | Charles-Henry Hirsch : **Les Revues,** 168 | P. P. Plan : **Les Journaux,** 173 | René Dumesnil : **Musique,** 182 | Gustave Kahn : **Art,** 190 | Auguste Marguillier : **Musées et Collections,** 194 | Robert de Souza : **Poétique,** 201 | J. W. Bienstock : **Lettres russes,** 209 | George Soulié de Morant : **Lettres chinoises,** 220 | Divers : **Bibliographie politique,** 223; **Ouvrages sur la Guerre de 1914,** 229 | Mercvre : **Publications récentes,** 232; **Echos,** 236.

CCXLI N° 830. — 15 JANVIER

John Charpentier....... *Plaidoyer pour le Roman historique*. 257
René Dumesnil.......... *La Normandie de Maupassant*... 271
André Castagnou........ *Poésies*..................... 306
Gaston Pagès........... *Le Parlant*...................... 309
Robert de Souza........ *La Poésie et le Symbolisme à l'Académie belge*.............. 337
François Porché........ *Mathilde et les Deux « Fils du Soleil »*...................... 358

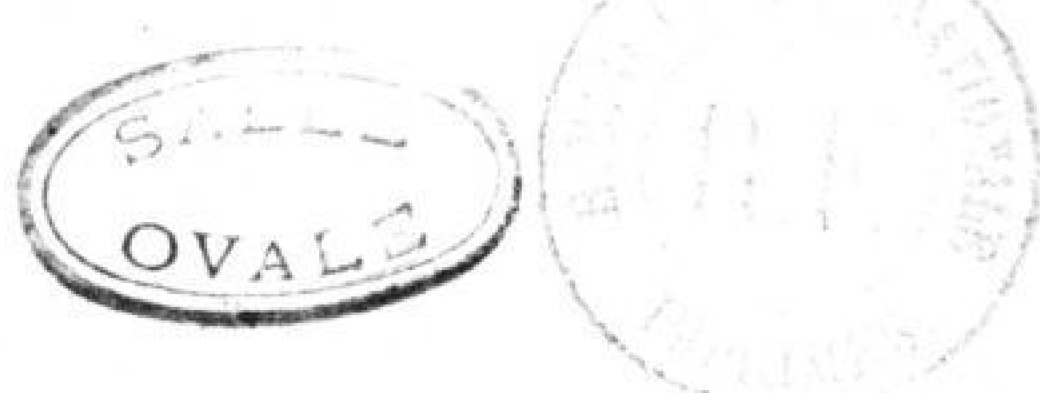
REVUE DE LA QUINZAINE. — Emile Magne : **Littérature,** 395 | André Fontainas : **Les Poèmes,** 402 | John Charpentier : **Les Romans,** 407 | Pierre Lièvre : **Théâtre,** 412 | Edmond Barthèlemy : **Histoire,** 416 | P. Masson-Oursel : **Philosophie,** 424 | Marcel Boll : **Le Mouvement**

scientifique, 426 | HENRI MAZEL : **Science sociale,** 431 | CAMILLE VALLAUX : **Géographie,** 438 | CHARLES MERKI : **Voyages,** 443 | CHARLES-HENRY HIRSCH : **Les Revues,** 444 | P. P. PLAN : **Les Journaux,** 452 | RENÉ DUMESNIL : **Musique,** 460 | GUSTAVE KAHN : **Art,** 470 | E. NOULET : **Chronique de Belgique,** 475 | PAUL GUITON : **Lettres italiennes,** 480 | FRANCISCO CONTRERAS : **Lettres hispano-américaines,** 486 | DIVERS : **Bibliographie politique,** 492; **Ouvrages sur la Guerre de 1914,** 496 | MERCVRE : **Publications récentes,** 505; **Echos,** 507.

CCXLI N° 831. — 1er FÉVRIER

G. PEYTAVI DE FAUGÈRES..	*France et Italie face à face*...	513
ABEL DOYSIÉ............	*La Beauté qui tue,* nouvelle....	540
CHARLES TRENET..........	*Jeunesse,* poème...............	564
COMt LEFEBVRE DES NOËTTES.	*L'Esclavage antique devant l'Histoire*.........................	567
ZINOVI LVOVSKY..........	*La Guerre littéraire en Russie soviétique*....................	579
FRANÇOIS PORCHÉ.........	*Mathilde et les Deux « Fils du Soleil »* (III)................	589

REVUE DE LA QUINZAINE. — GABRIEL BRUNET : **Littérature,** 638 — ANDRÉ FONTAINAS : **Les Poèmes,** 647 | JOHN CHARPENTIER : **Les Romans,** 652 | PIERRE LIÈVRE : **Théâtre,** 658 | GEORGES BOHN : **Le Mouvement scientifique,** 662 | A. BARTHÉLEMY : **Questions religieuses,** 666 | SAINT-ALBAN : **Chronique des Mœurs,** 670 | RENÉ DUMESNIL : **Musique,** 675 | CHARLES-HENRY HIRSCH : **Les Revues,** 683 | P.-P. PLAN : **Les Journaux,** 690 | GUSTAVE KAHN : **Art,** 694 | CHARLES MERKI : **Archéologie,** 704 | ANDRÉ FONTAINAS : **Notes et Documents littéraires,** 707 | A. FEBVRE-LONGERAY : **Notes et Documents de musique,** 714 | JEAN-EDOUARD SPENLÉ : **Lettres allemandes,** 719 | J. W. BIENSTOCK : **Lettres russes,** 725 | DÉMÉTRIUS ASTÉORITIS : **Lettres néo-grecques,** 731 | DIVERS : **Bibliographie politique,** 738; **Ouvrages sur la Guerre de 1914,** 750 | MERCVRE : **Publications récentes,** 755; **Echos,** 758; **Table des Sommaires du Tome CCXLI,** 767.



Le Gérant : A. VALLETTE.

Typographie FIRMIN DIDOT, Paris. — 1933.

BULLETIN FINANCIER

Des événements très importants se sont déroulés durant la seconde quinzaine de décembre. D'abord, l'Accord des Cinq, conclu à Genève, a rouvert à l'Allemagne la porte de la Conférence du Désarmement. Ensuite, les États-Unis ont été contraints de négocier avec leurs différents débiteurs européens au sujet du règlement de l'échéance du 15 décembre. L'Angleterre a consenti à se plier, sous certaines conditions, aux exigences de l'Amérique, mais la France a différé son payement, ce qui a provoqué une crise ministérielle.

Il n'est pas inutile de rappeler ces faits. D'abord, parce que, logiquement, ils eussent dû provoquer une baisse de notre marché financier. Ensuite, parce qu'ils conditionnent l'avenir immédiat.

Quel que soit le gouvernement français qui aura à négocier avec les États-Unis au sujet des dettes de guerre, son champ d'action est limité par les données actuelles de notre situation financière. Un payement aux États-Unis sans une recette correspondante demandée à l'Allemagne entraînerait une aggravation de notre déficit budgétaire. Or un premier douzième provisoire doit être voté le 31 décembre. Et des emprunts devront être contractés l'an prochain tant pour assurer le train de l'État que pour permettre la réalisation de ces grands travaux d'outillage national qui sont jugés nécessaires pour rendre de l'élan à nos entreprises.

Jusqu'ici, la Bourse s'est refusée à prendre les choses du mauvais côté. Elle escompte un arrangement franco-américain sur la question des dettes de guerre. Elle tient pour certains les premiers indices de reprise constatés dans diverses branches de notre industrie, dans celle du textile notamment.

La Bourse est dans son rôle en anticipant sur les événements. Il reste seulement à savoir si ses espérances ne seront pas déçues?

Seraient-elles déçues qu'il n'y aurait pas lieu, en tout cas, de craindre un recul sensible de la cote. On a escompté le pire du côté extérieur. On a prévu la défaillance de maints Etats. On ne peut donc être surpris. Aussi bien, tout événement favorable sera-t-il une raison d'espérer. Déjà, la signature d'un accord conditionnel relatif à la reprise du service des fonds turcs est jugée beaucoup plus importante, au point de vue boursier, que l'annonce d'un nouveau moratoire hongrois.

Du côté intérieur, la Bourse constate une évidente bonne volonté à remettre de l'ordre dans nos finances. En s'aggravant, le déficit budgétaire place les adversaires de toute réduction des dépenses de l'Etat dans une position de plus en plus précaire en même temps qu'il renforce les arguments de ceux qui veulent adapter le train de nos administrations aux ressources de la nation.

Ce n'est pas la première fois que cette volonté optimiste, assez paradoxale en apparence, est constatée à la Bourse. Elle apparut une première fois en 1926, lorsque le gouvernement Poincaré plaça le pays en face du dilemme suivant : Ou bien une nouvelle inflation, ou bien des économies.

Or, de l'inflation personne ne veut, les économies l'emporteront donc. Et leur adoption ne saurait manquer de contribuer à restaurer la confiance.

Ne nous étonnons donc pas, si nos rentes ont fini par montrer de fermes dispositions, et si la publication de comptes relativement satisfaisants a permis à maintes valeurs à revenu variable de se ressaisir. Les affaires de Gaz et d'Électricité ont été particulièrement recherchées parce qu'elles sont celles qui ont montré la plus grande résistance devant la crise. L'échec de la Conférence des producteurs de cuivre de New-York n'a pas eu d'influence sérieuse sur les valeurs cuprifères. Malgré la baisse des prix du pétrole aux États-Unis, les grandes affaires pétrolières ont conservé de fermes dispositions. En résumé, la Bourse atten beaucoup de l'année 1933.

LE MASQUE D'OR.